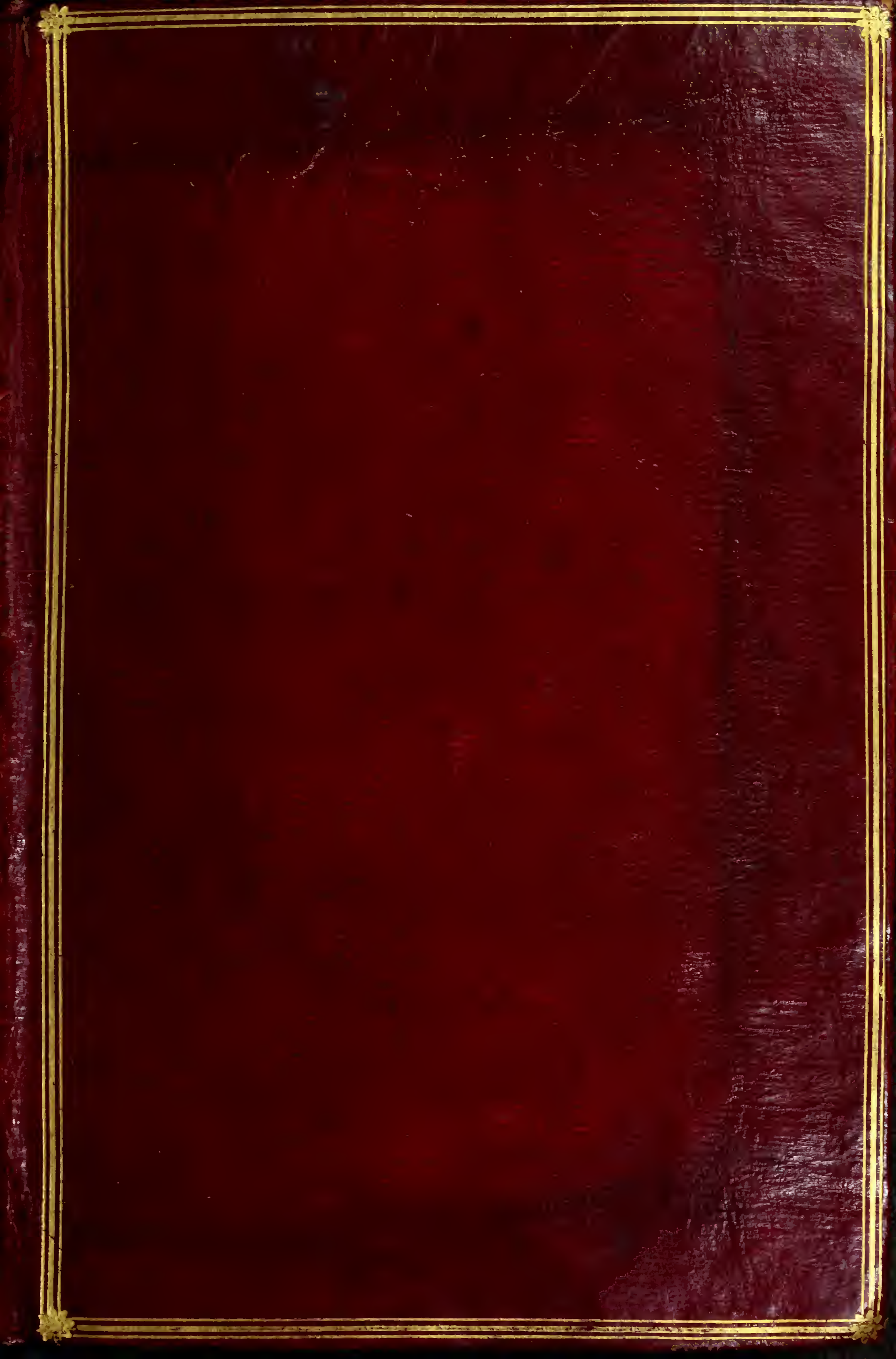



EX DONO D. HENRICI CAILLOUE
IHS
BIBLIOT. S.J.

VOYAGE
DE
HENRI SWINBURNE
DANS
LES DEUX SICILES,
en 1777, 1778, 1779 et 1780,

TRADUIT DE L'ANGLOIS

PAR UN VOYAGEUR FRANÇOIS.

TOME SECOND.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNE.

M. DCC. LXXXV.

ABRÉGÉ
DE L'HISTOIRE
DU ROYAUME DE NAPLES.

I. Ce pays a été célebre dès l'aurore de la littérature des Grecs, et illustré par plusieurs faits mémorables des dieux et des héros. Quelques auteurs même parlent de la Campanie, comme ayant été le théâtre de la guerre des géants, et prétendent le prouver par la fable des Titans, enterrés sous les isles voisines. Comme il seroit difficile de supposer que ces fables sont absolument le fruit de l'imagination des poëtes, il est vraisemblable que quelque événement historique leur en a fourni le fond, qu'ils ont embelli à leur gré; et ce que l'on peut imaginer de plus naturel sur cela, c'est que les premiers aventuriers qui ont débarqué sur cette côte ont rencontré une résistance vigoureuse de la part des indigenes, qui étoient d'une taille gigantesque. Comme ce peuple habitoit des cavernes obscures et des vallées environnées de volcans, les nouveaux arrivés les nommerent *enfants de la terre*, et re-

présenterent les lieux de leur résidence comme l'entrée des enfers.

Tout ce que nous savons d'eux est très imparfait. Il est probable que leurs vainqueurs les chasserent dans l'intérieur de leurs montagnes, et que ce fut d'eux que descendirent les Lucaniens et d'autres nations belliqueuses. Diverses troupes de Grecs établirent des colonies le long des côtes de la mer adriatique et de la méditerranée. Diomede passe pour avoir fondé *Arpi*, et Idoménée *Salente*, immédiatement après la prise de Troie. Le grand nombre de colonies établies par les Grecs dans la partie méridionale de l'Italie lui fit donner le nom de *grande Grece*.

Ces colonies républicaines éprouverent différentes révolutions : tantôt elles firent la loi aux habitants de l'intérieur, et tantôt elles la reçurent d'eux. Alexandre, roi des Molosses, passa en Italie au secours de ses compatriotes ; mais après quelques brillantes campagnes, il perdit la vie dans une bataille contre les *Lucaniens*. Peu après, les *Brutiens*, peuple descendu d'une troupe de bandits, soumirent tout le pays, et donnerent leur nom à la province qui compose aujourd'hui la Calabre ultérieure. Enfin Rome trouva cette superbe contrée digne d'éprouver sa domination. En vain les Brutiens se défendirent-ils avec le cou-

rage le plus obstiné; en vain Pyrrhus roi d'Épire et le fameux Annibal arrêterent-ils ses progrès dans différents temps : dans l'espace de peu d'années le bonheur des Romains surmonta tous les obstacles, et ce pays reçut enfin le joug avec le reste de l'Italie.

II. Comme les Romains avoient partagé ce pays suivant la diversité des nations qui l'habitoient, il s'y trouva autant de formes de gouvernement que de peuples différents. Certaines villes obtinrent les droits de colonies; d'autres furent gouvernées par des magistrats envoyés de Rome; et quelques autres conserverent leurs anciennes constitutions républicaines en payant un tribut. Mais enfin l'usage d'envoyer des gouverneurs eut lieu par-tout.

Adrien fit un grand changement dans la division des provinces. Lorsqu'il eut ainsi partagé l'Italie, il forma quatre provinces de ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Constantin y fit quelques changements, mais peu importants. Enfin ce pays, après avoir joui d'une tranquillité plus durable qu'aucun autre, fut envahi par les Visigoths sous le regne d'Honorius: ils n'y firent point d'établissements; mais ils le dévasterent tellement, qu'il fallut l'exempter du tribut ordinaire. A peine les habitants eurent-ils

réparé leurs pertes, que Genseric, roi des Vandales, vint les désoler, et ruiner plusieurs de leurs villes les plus florissantes.

III. La destruction totale de l'empire d'Occident, et les secousses qu'il éprouvoit, étoient trop violentes, pour ne pas se faire sentir jusques dans son centre. Aussi l'Italie eut-elle beaucoup de part dans la détresse commune. Le regne, aussi long qu'heureux, de Théodoric, roi des Ostrogoths, laissa respirer quelque temps ce malheureux pays, et fut une époque de bonheur dans ses annales. Mais après une grande variété de bonne et de mauvaise fortune, le trône des Goths fut renversé après la bataille de *Nocera* (en 553); et Naples, ainsi que les provinces voisines, rentra sous l'obéissance des empereurs de Constantinople.

IV. C'est au siecle qui suivit la destruction des Goths qu'il faut rapporter l'origine de plusieurs noms modernes, ainsi que de quelques divisions de pays qui existent encore aujourd'hui. Longin, exarque de Ravenne, posa, en quelque sorte, les fondements du systême féodal, en abolissant les dignités de consul et de président, et en établissant dans chaque ville un duc, et dans chaque château un comte.

V. En 558, l'eunuque Narsès, mécontent de

l'empereur Justinien, appella les Lombards en Italie, où ils se rendirent maîtres de cette immense et superbe plaine qui porte encore leur nom. Ils ne pénétrerent pas dans le royaume de Naples avant l'an 589 : ce fut alors que leur roi Autharis s'en empara presque entièrement, et fonda le duché de Benevent.

Les ducs de Benevent devinrent des puissances redoutables. Ils étendirent leur domination sur toutes les provinces méridionales, à l'exception d'un petit nombre de ports qui resterent fideles à l'empire grec, et qui, sous sa protection, se gouvernerent en républiques.

Benevent survécut à la destruction des Lombards, lorsqu'en 774 ils furent vaincus par Charlemagne; et 228 ans après cet événement, les princes du sang lombard régnoient encore à Capoue, à Salerne, à Benevent: mais la Pouille et la Calabre obéissoient aux empereurs grecs.

VI. Au commencement du onzieme siecle, en 1002, quarante gentilshommes normands, revenant de visiter la terre sainte, pélerinage qui commençoit alors à être fort en vogue, s'arrêterent à Salerne, où ils furent reçus avec beaucoup d'hospitalité par Guimar, prince de race lombarde. Pendant le séjour qu'ils firent à sa cour, une flotte de Sarrasins parut devant le port,

et fit demander, du ton le plus impérieux, à Guimar une grosse somme d'argent, le menaçant d'un débarquement, et d'une dévastation entiere de ses états, s'il refusoit. Il avoit déja éprouvé plusieurs fois la triste réalité de pareilles menaces. Ces pirates mahométans étoient alors l'effroi de l'Italie. Ils occupoient plusieurs postes importants sur le Garigliano et en Sicile, d'où ils avoient coutume de partir en forces, pour aller mettre à contribution toutes les villes maritimes de la grande Grece, trop désunies entre elles, et par conséquent trop foibles pour leur résister.

Guimar connoissant son impuissance, et ne pouvant se défendre, commençoit déja à rassembler cette somme, et, pendant ce temps, quelques uns des pirates étant débarqués sur la plage, y commettoient toutes sortes d'excès. Les Normands, peu accoutumés à voir souffrir tranquillement de pareilles insultes, et regardant comme un déshonneur d'en être les lâches spectateurs, et de laisser dépouiller leur bienfaiteur par une bande de voleurs, sauterent sur leurs armes, et se précipiterent sur les infideles avec tant de fureur, qu'une grande partie fut passée au fil de l'épée. Le peu qui s'en sauva regagna ses vaisseaux, coupa ses cables et mit à la voile. Les habitants de Salerne, pénétrés de reconnoissance du service

qu'ils venoient de recevoir de leurs braves défenseurs, auroient bien voulu les retenir en Italie; mais les voyant résolus à retourner dans leur patrie, ils les comblerent de présents. La vue de ces trésors, et tout ce que dirent ces nouveaux voyageurs du beau climat de l'Italie, excita la cupidité de plusieurs autres Normands, et les engagea d'y aller chercher fortune. *Ranulphe* fut chef de la premiere émigration. Ayant rendu plusieurs services signalés aux princes, tant grecs que lombards, il obtint la permission de fortifier *Averse,* petite ville de la Campanie. Tel fut le premier établissement des Normands dans ces provinces, et pendant plusieurs années il leur servit de lieu de rendez-vous et d'asyle dans toutes leurs détresses.

Après Ranulphe, arriverent les fils aînés de Tancrede d'Hauteville, dont la gloire éclipsa toute celle de leurs compatriotes. Toujours invincibles, et toujours vainqueurs des Grecs et des Italiens efféminés, ils étoient recherchés et caressés par tous les petits souverains, dont les dissensions ruinoient alors la grande Grece. *Maniassès,* général des troupes grecques, rechercha leur amitié, et les engagea à l'aider dans son expédition sur la Sicile, qui étoit alors au pouvoir des Sarrasins. Avec leur secours il remporta

une victoire complete sur les musulmans, et les auroit probablement chassés de l'isle, s'il eût su réprimer l'avarice et la perfidie si communes alors presque par-tout.

Mais pendant que les Normands poursuivoient l'ennemi, les Grecs s'emparerent de tout le butin, et le partagerent entre eux, sans en réserver du tout à ceux qui leur en avoient procuré la conquête. Les Normands leur députerent Ardouin, pour leur représenter l'injustice de ce procédé. Mais il fut reçu de la maniere la plus ignominieuse, fut conduit dans tout le camp étant frappé de verges, et ensuite renvoyé aux siens tout couvert de sang. A cette vue les Normands entrerent en fureur, et, poussant des cris de rage, alloient se jetter sur les Grecs, lorsqu'Ardouin, trop indigné pour se contenter d'une vengeance commune, les arrêta, et ayant communiqué ses projets à leurs chefs, les engagea à repasser secrètement le détroit de Messine. Ils n'eurent pas plutôt débarqué en Calabre qu'ils attaquerent les principales villes grecques; et pour exécuter leur plan avec plus d'ordre, ils élurent un chef, et formerent une confédération. Le premier qu'ils nommerent étoit de race lombarde. Ils élurent ensuite Guillaume *Bras-de-fer,* fils aîné de Tancrede d'Hauteville.

Après sa mort, ils furent successivement gouvernés par ses deux freres *Dreux* et *Onfroy*, qui augmenterent considérablement leurs possessions. Mais le véritable fondateur de cette dynastie fut Robert, surnommé *Guiscard* pour sa grande finesse. Il étoit le quatrieme fils de Tancrede. Ses conquêtes furent aussi rapides que ses plans bien combinés; et ses talents pour le cabinet ne le cédoient en rien à ceux qu'il avoit pour la guerre.

VII. Le pape Nicolas II accorda à Robert l'investiture perpétuelle de la Pouille avec le titre de duc, et y ajouta celle de la Sicile, s'il pouvoit s'en rendre maître. Il ne seroit pas aisé de prouver qu'il en eût le droit; mais ils avoient tellement besoin du secours les uns des autres, pour pouvoir résister aux empereurs d'Orient, qu'il n'est pas étonnant qu'ils aient cherché à resserrer les liens de leur amitié par tant de concussions réciproques.

Robert, qui ne pouvoit pas prévoir les suites fatales qu'auroit un jour ce traité, promit foi et hommage à l'évêque de Rome, sans avoir pourtant l'intention de le rendre, qu'aussi long-temps que l'état de ses affaires pourroit l'exiger. De son côté le pape n'eut pas plus de peine à donner l'investiture d'un pays qui n'avoit jamais été à

lui, et qu'il savoit bien devoir infailliblement tomber au pouvoir des Normands, soit qu'il s'y opposât ou non.

Encouragés par la sanction du pape, Robert et son frere cadet Roger envahirent la Sicile, chasserent les Sarrasins, et se rendirent maîtres en peu de temps de tout ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples.

Une querelle (*a*) qu'il eut avec l'empereur de Constantinople ouvrit de nouvelles vues à l'esprit ambitieux de Guiscard. Après plusieurs victoires il pénétra jusqu'au centre de la Grece, et menaçoit de détruire le trône impérial, lorsque tout-à-coup le danger où se trouva le pape, qu'il aimoit beaucoup, le força de retourner en Italie. Robert vola à Rome, chassa l'empereur Henri IV, qui réduisoit le pape à la derniere extrémité ; et, ayant mis son allié à l'abri de toute insulte pour l'avenir, il reprit son projet favori de soumettre la Grece; mais se trouvant au plus haut point de ses espérances, une fievre maligne vint terminer sa carriere en 1085.

Roger, son fils du second lit, lui succéda, mal-

(*a*) Sa fille Hélene, mariée à Constantin, fils de l'empereur Michel Duca VII, avoit été renvoyée par Nicéphore III, après avoir fait renfermer son mari dans un couvent.

gré les réclamations de Boëmond son aîné; mais hors d'état de faire tête à son frere, qui étoit soutenu par Roger leur oncle, comte de Sicile, il accepta les conditions qu'ils jugerent à propos de lui offrir. Un événement imprévu lui fournit bientôt l'occasion de se venger de tous deux.

La ville d'*Amalfi* profitant des divisions qui régnoient parmi les princes normands, et voulant recouvrer son ancienne indépendance, fut investie par les forces réunies des trois princes. Pierre l'Hermite vint à ce siege pour y prêcher la premiere croisade. Muni d'indulgences, brûlant de zele, et doué de cette éloquence entraînante à laquelle les hommes ont peine à résister, même dans les siecles les plus éclairés, quelle influence ne devoit-il pas avoir dans un siecle si barbare! On se rendit à ses invitations; on crut à ses prédictions; on se rangea avec transport sous ses bannieres: Boëmond, soit qu'il fût entraîné par dévotion ou par ambition, soit qu'il fût séduit par le desir de se venger, seconda les efforts de cet enthousiaste, et partit pour la Palestine à la tête de la fleur de l'armée, laissant devant les murs d'Amalfi son frere et son oncle avec des forces à peine suffisantes pour assurer leur retraite. Guillaume, fils de Roger, succéda à son pere; mais étant mort sans enfants, tous les états

que les Normands possédoient dans les deux Siciles appartinrent à Roger, fils du premier comte de Sicile du même nom.

VIII. Ce prince dédaignant le titre de duc qu'il trouvoit au-dessous de sa fortune présente, osa prendre celui de roi. Le pape, alarmé de ses progrès rapides, et craignant qu'ils ne missent obstacle aux projets personnels qu'il avoit conçus pour le saint siege, invita l'empereur Lothaire à venir mettre des bornes à une puissance qui pouvoit faire craindre pour la liberté de l'Italie, si on ne se hâtoit d'y mettre ordre.

L'empereur, à la tête d'une armée formidable, vint attaquer le nouveau roi, et fit tout plier devant lui, tandis que le prudent Roger se retiroit pour se donner le temps de rassembler ses forces. L'ardeur des Allemands s'évapora bientôt; leur armée fut promptement détruite par l'inaction et les maladies. L'habile Roger saisit ce moment, les harcela dans leur retraite, reprit tous les postes dont ils s'étoient emparés, les chassa du royaume, et ayant fait prisonnier Innocent II, le força à reconnoître son titre et à lui en donner l'investiture.

Alors Roger anéantit tout-à-fait les restes d'indépendance dont jouissoient encore quelques villes maritimes; il envahit l'Afrique, se rendit maître de Tunis, et fit avec succès une descente dans la Grece.

Ce prince ne borna pas son ambition à la seule gloire militaire; il donna aussi ses soins à l'administration intérieure de ses états; et à sa mort, arrivée en 1154, il avoit mis un si bon ordre dans tous les départements, qu'il pouvoit se flatter d'avoir établi son trône sur une base immuable : mais l'indolence et la négligence de son successeur firent bientôt voir combien les projets des hommes sont trompeurs; et à quel point la mauvaise conduite peut, en peu de temps, détruire l'effet des plans les mieux concertés.

Guillaume, fils de Roger, fut le second roi des deux Siciles; ce prince fut toujours malheureux, quoique peu inquiété par des ennemis étrangers. Son indolence naturelle le livra à des ministres mal intentionnés; mais lorsqu'il étoit réveillé par les attaques du dehors, on retrouvoit en lui le courage de ses ancêtres, et il repoussoit ses ennemis avec la valeur de Guiscard.

Une fois il se trouva extrêmement pressé par le pape et par l'empereur ; mais il sut rendre inutiles tous leurs efforts. S'il eût eu le même bonheur dans son administration intérieure, son nom seroit aujourd'hui bien autrement célebre dans les chroniques du temps. *Majone* son favori gouverna avec tant de hauteur et de dureté, qu'il obligea les barons à conspirer contre lui. Ils as-

sassinerent le ministre, enfermerent le roi, et mirent sur le trône son fils encore enfant. Mais le jeune prince ayant été tué par hasard d'un coup de fleche, les rebelles perdirent courage; Guillaume remonta sur le trône, se rassasia du sang des conspirateurs, et passa le reste de ses jours dans une paix qui ne put dissiper la noire mélancolie qui le détruisoit. Accablé sous le poids de ses infortunes, dégoûté d'ambition, privé d'amis, et incapable de se livrer à aucune occupation honnête, il tomba dans une telle apathie, qu'il défendit à tous ceux qui l'accompagnoient de lui parler jamais de rien qui pût troubler son repos. En conséquence, ses officiers exerçoient son pouvoir à l'ombre de son autorité, et commettoient les tyrannies les plus atroces, étant sûrs de l'impunité. Guillaume mourut enfin en 1167, détesté par tous les gens de bien, et accablé de l'odieux surnom de *Mauvais*.

Les factions des grands troublerent les premieres années du regne de son fils Guillaume II; mais aussitôt qu'il eut atteint l'âge d'homme, tous ces troubles cesserent : une administration douce, sage et équitable, une générosité sans bornes envers le clergé, un attachement inébranlable pour le pape, lui firent donner le surnom de *Bon*. Une preuve incontestable que cette épi-

thete honorable étoit bien méritée, c'est que les peuples de la Sicile, dans tous les différends qu'ils eurent par la suite avec leurs souverains, n'ont cessé de demander que les choses fussent mises sur le même pied, et que les loix fussent maintenues avec la même impartialité qu'elles l'avoient été du temps du bon roi *Guillaume*.

Ce prince, se voyant sans enfant, crut empêcher une guerre civile en donnant Constance, fille posthume du roi Roger, en mariage à Henri de Souabe, roi des Romains. Il mourut peu de temps après, ayant régné 23 ans dans une paix et une tranquillité si profondes, que les historiens, qui ne se plaisent à célébrer que les scenes tumultueuses et sanguinaires, ont négligé de nous transmettre aucune particularité des dix dernieres années de son regne. A la mort de ce bon roi, le successeur qu'il avoit désigné étant absent, les Siciliens, malgré la fidélité qu'ils lui avoient jurée, mirent sur le trône Tancrede, comte de *Lecce*, fils naturel de Roger frere aîné de Guillaume I[er]. Son regne fut court et turbulent. Il est probable que les Allemands auroient été renvoyés pour jamais, si Tancrede, prince aussi brave qu'il étoit bon, eût vécu assez longtemps pour s'affermir sur un trône si chancelant; mais une douleur immodérée pour la mort d'un

fils accompli qu'il idolâtroit, et sur qui il avoit fondé tout l'espoir de sa félicité et de sa grandeur future, avança les jours de ce bon pere, et détruisit, dans un seul moment, toutes les belles espérances de sa famille.

Guillaume son fils étoit trop jeune pour résister à la puissance de Henri devenu empereur, et assisté par des barons toujours inconstants. Ce malheureux jeune prince fut obligé de se mettre à la discrétion de son rival, qui, au mépris de la foi qu'il lui avoit jurée, le priva de la liberté, de la vue et de la virilité.

IX. Henri VI, qui fut un monstre de cruauté, fit mourir tous les partisans de Tancrede, sans épargner même les traîtres qui avoient abandonné Guillaume pour passer sous ses drapeaux. Il poussa l'infamie jusqu'au point de faire exhumer le corps de Tancrede, pour l'exposer aux oiseaux de proie. La Sicile fut dévastée, ses églises pillées, ses richesses transportées chez les étrangers, et ses rues teintes du sang de ses plus illustres citoyens. Mais les Siciliens, s'appercevant alors que l'empereur se proposoit d'exterminer toute la race normande, coururent aux armes. La révolte devint universelle. Constance même se mit à leur tête, ne pouvant supporter plus long-temps l'inhumanité de son époux. Henri fut

chassé de l'isle, et fut obligé, pour obtenir la paix, de souscrire aux conditions les plus humiliantes. Il ne survécut pas long-temps à cette disgrace. L'impératrice le suivit de près, laissant la couronne à Frédéric leur fils unique encore enfant.

Sa minorité fut remplie de désordres : mais par les sages mesures d'Innocent III, qui fut régent du royaume et tuteur du jeune roi, ses états lui furent conservés entiers ; et aussitôt qu'il fut majeur, il obtint la couronne impériale par l'influence de son tuteur. Mais cette bonne intelligence ne dura guere entre eux, et l'animosité qu'ils eurent dans la suite l'un contre l'autre, fut d'autant plus violente qu'ils s'étoient beaucoup aimés. Ils se persécuterent sans relâche pendant plusieurs années. Leurs divisions empoisonnerent la vie de Frédéric, et furent la source de malheureux troubles, qui ne finirent que par la ruine entiere de la maison de Souabe.

Frédéric, espérant adoucir le pontife, s'embarqua pour la Terre-sainte ; mais à peine eut-il mis le pied dans la Palestine, qu'il apprit que Grégoire IX avoit gagné plusieurs de ses barons, et, par leur moyen, s'emparoit de ses états. Il fit aussitôt la paix avec les infideles, et revint en Italie.

Enfin il mourut environné d'ennemis domestiques, poursuivi par les anathêmes du pape, et

fatigué de chercher sans cesse les moyens de se préserver des pieges qu'il lui tendoit continuellement. On soupçonna Mainfroy, son fils naturel, de l'avoir empoisonné.

A peine le pape fut-il informé de sa mort qu'il recommença ses attaques, espérant de trouver le royaume sans défense. Mais *Conrad,* le fils et l'héritier de Frédéric, sut rendre vains tous ses projets. Ce jeune empereur écrasa les rebelles, prit d'assaut la ville de Naples, et exerça de grandes cruautés sur tous ses ennemis. Il ne régna que quatre ans. Les historiens ecclésiastiques attribuent aussi sa mort à Mainfroy leur ennemi déclaré.

Conradin, fils unique de Conrad, étant en Allemagne au moment de la mort de son pere, le pape s'empara de son royaume : mais Mainfroy, régent pour son neveu, parvint à l'en chasser ; et, sur ces entrefaites, le bruit de la mort de Conradin s'étant répandu, il prit en son propre nom les rênes du gouvernement.

Le pape voyant que les talents et la bravoure de Mainfroy, qui affichoit la plus grande incrédulité, et s'embarrassoit peu de ses anathêmes, rendoient inutiles toutes ses attaques, adopta un autre plan, et offrit la couronne de Sicile à celui qui chasseroit de l'Italie ce prince. Le premier qui fut jugé digne d'exécuter ce projet fut *Char-*

les d'Anjou, frere de saint Louis roi de France. Il accepta l'offre, soit par ambition, soit qu'il y fût excité par la vanité de son épouse qui brûloit de se voir reine, ainsi que l'étoit sa sœur. En peu de temps il pénétra dans le royaume de Naples, et remporta une victoire complete sur les troupes de Mainfroy, qui y perdit la vie. Constance, fille de ce malheureux prince, épousa Pierre, roi d'Aragon.

X. Charles ne se crut pas plutôt affermi sur son trône, qu'il s'abandonna à sa férocité naturelle, et gouverna avec un sceptre de fer. Ce traitement engagea ses sujets à inviter Conradin à s'emparer de l'héritage de ses peres; mais de si bonnes intentions ne servirent qu'à achever la ruine de la maison de Souabe. Ce jeune prince infortuné fut battu, trahi, pris, et enfin décapité. Sa mort ne fut pas long-temps sans trouver des vengeurs. Charles et les François rendoient leur joug si insupportable aux Siciliens, dont l'honneur, les biens et la vie étoient devenus les jouets de leurs barbares conquérants, qu'en 1282, le mardi de pâques (*a*), le peuple de Palerme leva l'étendard de la révolte. Toute l'isle suivit l'exemple de la capitale. On fit main-basse sur tous les François, dont il n'échappa qu'un seul

(*a*) Ce fut le jour de pâques.

(le chevalier de Porcelet). L'histoire nous a transmis cet événement sous le nom de *Vêpres siciliennes.* Les rebelles offrirent la couronne à Pierre d'Aragon. Une longue guerre fut le fruit de cette barbare expédition. Charles n'y éprouva que des malheurs, et mourut enfin de chagrin.

Charles II étoit prisonnier au moment de la mort de son pere ; mais ayant recouvré sa liberté, après s'être efforcé inutilement de chasser les Aragonois de la Sicile, il fit la paix avec eux; et, étant doux et bienfaisant, il employa tous ses soins à faire le bonheur des Napolitains. Robert son second fils lui succéda, quoique son aîné, Charles Martel roi de Hongrie, mort avant son pere, eût laissé des enfants. Charibert ou Charles, fils de Charles Martel, réclama ses droits; et il fut convenu qu'on se soumettroit à l'arbitrage du pape: mais son jugement confirma Robert dans sa possession. On l'accusa d'avoir empoisonné son frere pour parvenir au trône.

Ayant eu peu de démêlés avec ses voisins, son regne peut passer pour avoir été heureux. Mais dans son intérieur il éprouva les plus grands chagrins. Ayant survécu à son fils unique, et voulant prévenir les querelles que sa succession devoit faire naître, il donna Jeanne Iere, sa petite-fille et héritiere de ses états, en mariage à André

de Hongrie, prince sans mérite. Les malheurs que Robert prévoyoit, accablerent sa constitution usée, et hâterent sa mort.

André devint bientôt si odieux à la reine et à ses sujets, qu'on forma contre lui une conspiration. Il fut assassiné à Averse. Certains auteurs modernes prétendent que sa femme n'eut point de part au complot; mais les preuves qu'ils donnent ne me paroissent pas devoir balancer celles des auteurs contemporains qui l'accusent de ce crime. Le veuvage de Jeanne ne fut pas de longue durée; *Louis de Tarente,* prince du sang royal, et doué des plus belles qualités, fut son second mari. Bientôt après, tous deux furent obligés de fuir, pour éviter la colere de *Louis de Hongrie* qui vint venger la mort de son frere *André,* et qui sacrifia à ses mânes plusieurs grands du royaume, qu'il soupçonna d'y avoir eu part. Mais ce monarque ayant été bientôt rappellé dans ses états par des troubles domestiques, *Jeanne* revint en Italie; et ayant perdu son mari pendant cet intervalle, elle épousa en troisiemes noces *Jacques d'Aragon,* et enfin, en quatriemes, *Othon de Brunswick.*

Cette princesse se voyant avancée en âge, et sans espoir d'avoir des enfants, désigna pour son héritier *Charles de Duras* son cousin, qui, sus-

pectant bientôt les projets d'Othon, craignant l'inconstance de la reine, et ayant une vive impatience de se mettre en possession du trône, rassembla des troupes, marcha à Naples, fit la reine prisonniere, et la fit mourir en prison.

XI. Lorsque Charles attaqua la reine, elle n'avoit aucun chef de distinction à lui opposer. Ce fut ce qui l'engagea à appeller à son secours et à adopter *Louis d'Anjou*, fils de *Jean* roi de France; mais il arriva trop tard pour servir cette princesse infortunée. Il commença par s'assurer des possessions qu'elle avoit en France, et seroit sans doute parvenu à conquérir le royaume de Naples, lorsqu'il tomba malade et mourut.

La tranquille possession de ce pays ne pouvant satisfaire l'ambition inquiete de Charles de Duras, il prêta l'oreille aux mécontents de la Hongrie, qui avoient formé le projet de détrôner *Marie*, fille unique du roi *Louis* son ancien protecteur et son ami; il accepta leurs offres, se rendit en Hongrie, et fut proclamé roi. Mais peu de temps après, le parti de la reine, revenu de sa frayeur, le fit assassiner dans son palais.

Ladislas son fils hérita du seul royaume de Naples; et, pendant sa minorité, le désordre fut extrême dans ce pays. Lorsqu'il fut en âge de gouverner, il trouva le parti du duc d'Anjou maî-

tre des trois quarts du royaume ; et il eut besoin de tout son courage et de tout son bonheur pour triompher de ses ennemis. Depuis ce temps il joua le premier rôle dans les troubles de l'Italie, fit la loi aux papes et aux petits souverains de ce pays, et essaya de conquérir la Hongrie.

Le pape, alarmé de ses succès, appella à son secours *Louis II d'Anjou*, qui battit *Ladislas* à *Ceparano*. S'il eût su profiter de sa victoire, ce prince étoit perdu sans ressource ; mais n'ayant pas su poursuivre ses avantages, il donna à son ennemi le temps de rassembler de nouvelles forces, trop supérieures pour qu'il pût y résister. Ladislas, délivré de ses ennemis étrangers et domestiques, s'abandonna uniquement aux plaisirs, et abrégea ses jours par ses excès et sa débauche.

Jeanne II sa sœur unique lui succéda : princesse la plus impudique que l'on ait connue depuis Messaline, et n'ayant pas une seule vertu pour racheter autant de vices ; livrée à ses desirs et aux vils favoris qui en étoient les instruments ; sa vie ne fut qu'un cercle continuel de débauches, de malheurs et de troubles. A l'âge de quarante-sept ans, les clameurs de son peuple la forcerent à contracter un nouveau mariage avec le *Comte de la Marche*, qui voulut la gouverner en

maître. L'ayant traitée avec beaucoup de sévérité, elle conspira avec Sforza, aventurier; reprit son autorité, et renvoya son mari en France. A peine fut-elle sortie de cet embarras, qu'il se présenta un nouvel ennemi. Ce fut Louis III d'Anjou, qui l'attaqua avec tant de vigueur qu'elle fut forcée de demander du secours à Alfonse III, roi d'Aragon et de Sicile, et l'adopta. Dès qu'elle fut délivrée des Angevins par le secours des Espagnols, cette vieille inconstante se dégoûta d'Alfonse, révoqua l'acte de son adoption, et désigna pour son successeur ce même Louis III qu'elle venoit de chasser de l'Italie. Alfonse fut chassé à son tour; et sembloit avoir renoncé au projet de réunir le royaume de Naples à celui de Sicile, lorsque la mort de Louis et de Jeanne lui fournit un nouveau moyen de renouveller ses prétentions. Mais ce ne fut qu'après la plus longue résistance, et une grande effusion de sang, qu'il se vit vainqueur.

XII. La couronne des deux Siciles se trouvant alors sur une seule tête, la paix fut enfin rendue à ces provinces désolées; bonheur dont depuis long-temps elles avoient cessé de jouir. Ce grand prince mourut sans enfant légitime, après avoir survécu vingt-trois ans à Jeanne IIe. La Sicile et l'Aragon revinrent, après sa mort, à Jean son

frere, roi de Navarre; et, par un accord fait entre eux, Ferdinand, son fils naturel, régna sur les Napolitains.

Le regne de Ferdinand Ier fut long, mais ne fut point heureux, ayant été troublé par deux révoltes qui ébranlerent fortement son trône, quoiqu'il fût parvenu à en triompher. Il employa toutes les ressources que la victoire et la perfidie mirent entre ses mains, pour exterminer les principales familles qui eurent part à ces révoltes; mais l'esprit qui les avoit animées, et qui leur survécut, prépara et acheva la révolution qui renversa son successeur d'une maniere aussi subite que victorieuse. Ferdinand cependant mourut en paix, et laissa son royaume à son fils Alfonse II, qui jouit de la plus brillante réputation comme militaire, mais du naturel le plus cruel, l'instigateur et l'instrument de toutes les perfidies qui avoient souillé le regne de son pere. Il ne tarda pas à recevoir le châtiment de ses forfaits: car il ne régnoit que depuis peu de mois, lorsque Charles VIII, roi de France, comme héritier de la maison d'Anjou, attaqua le royaume de Naples à la tête d'une armée formidable. A son approche, Alfonse fut si consterné, qu'oubliant sa gloire et ses intérêts, il abdiqua la couronne, et laissant à son fils le soin de la défendre, se sauva en

Sicile, où il mourut bientôt de honte et de désespoir.

Ferdinand II, au lieu de faire face à l'orage, se retira prudemment pendant que Charles entroit triomphant dans sa capitale. Mais cet éclair de gloire françoise, ainsi que le soleil d'hiver, fut brillant un instant et disparut. Charles revint en France; et Consalve, ce fameux général espagnol, rétablit Ferdinand dans ses états. Malheureusement ce prince ne vécut pas assez longtemps pour raffermir la fortune chancelante de sa maison.

Son oncle Frédéric lui succéda. C'étoit un prince bon, éclairé et digne d'un meilleur sort. Il fut accablé par une ligue formée entre Ferdinand le Catholique roi d'Espagne, et Louis XII roi de France, qui partagerent son royaume avant de l'avoir conquis. L'exécution de ce projet n'étoit que trop facile à deux si puissants monarques. Frédéric, dépourvu d'amis et d'espoir, se mit entre les mains de Louis, espérant qu'il le traiteroit mieux que le perfide roi d'Espagne son cousin. Mais il n'eut pas lieu de se féliciter d'avoir eu confiance dans la générosité françoise (*a*),

---

(*a*) On sait que les Anglois ne laissent pas échapper une occasion de dire tout le mal qu'ils peuvent des François.

car il fut enfermé jusqu'à sa mort à Tours, tandis que sa malheureuse famille fut réduite à errer sans secours et sans ressource.

XIII. Une union aussi peu naturelle que celle de ces deux rois ne pouvoit être durable, étant fondée sur la fraude et la violence. Ils se brouillerent bientôt, et se firent la guerre. Les François furent vaincus, et Ferdinand réunit pour toujours à sa couronne la totalité de ce royaume. A sa mort il le laissa, avec ses autres états, à son petit-

---

M. Swinburne saisit celle-ci avec complaisance ; mais il ne l'a pas fait avec adresse, car il ne fait que prouver qu'il est mal instruit de notre histoire. Guichardin, qui l'étoit mieux que lui, nous rend plus de justice : il dit (tom. I, liv. V, p. 413) : « Frédéric, préférant une vie tranquille, « après laquelle il soupiroit peut-être, accepta le duché « d'Anjou avec une pension de trente mille ducats que « Louis lui donna, à condition de DEMEURER EN FRANCE. » Jamais il n'eut pour prison la ville de Tours, et il fut libre le reste de sa vie, ne se consolant peut-être pas de la perte de sa couronne, mais n'ayant que ce reproche à faire aux François.

Frédéric épousa, le premier septembre 1478, Anne de Savoie, fille du duc de Savoie et d'Iolande de France, fille de Charles VII. Il en eut une fille nommée Charlotte, qui, en 1500, épousa en France Guy de Laval, dont elle eut deux filles, l'une mariée au comte de Rieux, qui n'en eut point d'enfant ; l'autre au sire de la Tremoille, ce qui a fondé les prétentions de cette maison sur le royau-

fils Charles d'Autriche, cinquieme du nom, et depuis empereur des Romains.

XIV. Sous ce regne, et sous celui de tous les princes de la maison d'Autriche ses successeurs, les royaumes de Naples et de Sicile furent gouvernés par des vice-rois, et jouirent rarement de la présence de leurs souverains. La paix et la tranquillité publique ne furent troublées que par les oppressions des gouverneurs, par celles des barons, par les murmures du peuple, par les in-

---

me de Naples, et en même temps celles de la maison de Condé sur le même royaume, Henri de Condé ayant épousé une la Tremoille.

Charlotte mourut en 1505. Son pere avoit épousé en secondes noces Isabelle, fille du Duc d'Andria, et en eut cinq enfants. L'aîné, nommé Ferdinand, duc de Calabre, épousa, premièrement Mencia de Mendoce, puis Germaine de Foix, veuve de Ferdinand le Catholique, que Charles-Quint lui fit épouser : elle mourut en 1538, et lui en 1559. Alphonse mourut enfant, ainsi que sa sœur Isabelle. César mourut en 1518, et Julie en 1533, allant épouser le marquis de Montferrat. Si la veuve de Frédéric fut malheureuse, c'est qu'elle ne voulut se fier ni à Ferdinand ni à Charles-Quint, et préféra de traîner une vie errante à voir exécuter l'article du traité fait entre Louis XII et Ferdinand, par lequel ce dernier s'étoit engagé à POURVOIR HONORABLEMENT A SA SUBSISTANCE ET A CELLE DE SES ENFANTS. Ce ne fut donc pas la faute des François; et le satirique anglois accuse à tort leur générosité dans cette occasion.

cursions des Turcs et des François, et par les ravages des bandits, jusqu'en 1647 qu'éclata la fameuse révolte de Mazanielle. Ce simple pêcheur anima le peuple de Naples à l'occasion de quelques nouveaux droits, força le vice-roi de s'enfermer dans le château, et fut pendant quelques jours maître absolu dans Naples. Ce rebelle ne fut pas plutôt assassiné que tout rentra dans l'ordre.

Vers le même temps, le duc de Guise vint à Naples, et s'efforça de se faire roi; mais son entreprise n'eut point de succès, faute d'avoir reçu de France les secours qui lui avoient été promis.

C'est ainsi que Naples, accablée par tous les malheurs, compagnons nécessaires de l'administration des vice-rois, continua à regret d'obéir aux Espagnols, jusqu'à ce que l'extinction de la branche de la maison d'Autriche espagnole, arrivée en 1700, ouvrît un nouveau champ à l'ambition et aux intrigues.

XV. La grande querelle pour la succession de Charles II changea totalement le système politique de l'Italie. Naples fut d'abord soumise à Philippe, duc d'Anjou; mais en 1706 il en fut chassé par les Autrichiens, et la possession de ce royaume fut confirmée à l'empereur Charles VI par la paix d'Utrecht, en 1713.

XVI. En 1734, Elisabeth Farnese, seconde femme de Philippe V roi d'Espagne, voulant procurer un établissement à son fils don Carlos, engagea l'Espagne à déclarer la guerre à l'empereur. L'événement de cette guerre fut la conquête du royaume de Naples par l'infant, qui en resta souverain par le traité de paix, et eut le titre de roi des deux Siciles.

En 1759, Ferdinand VI, roi d'Espagne, étant mort, son frere don Carlos lui succéda au trône d'Espagne, et donna son royaume de Naples à son troisieme fils Ferdinand IV, qui regne aujourd'hui. Philippe, frere aîné de Ferdinand, étant imbécille, ne put être revêtu d'une couronne; et Charles, second fils de don Carlos, ayant suivi son pere à Madrid, est maintenant prince des Asturies, et héritier présomptif de la monarchie espagnole.

DESCRIPTION
GÉOGRAPHIQUE
DU ROYAUME DE NAPLES.

Ce royaume occupe la partie méridionale de l'Italie, et s'étend depuis le 37[e] degré 50 minutes de latitude, jusqu'au 42[e] 50 minutes ; et en longitude, depuis le 14[e] jusqu'au 19[e] du méridien de Londres (*a*).

Sa plus grande longueur (*b*) est de 450 milles d'Italie, sa largeur de 140, et son circuit de 1468.

(*a*) La différence du méridien de Londres à celui de Paris est de deux degrés et demi environ ; ainsi la position du royaume de Naples, selon notre maniere de compter, est, en latitude, depuis l'embouchure du *Tronto,* qui sépare les états de Naples de ceux de l'Église et est située à 42 degrés 52 minutes, jusqu'au cap *Spartivento,* pointe la plus méridionale de ce royaume, à 37 degrés 50 minutes; et en longitude, depuis *Terracine,* où finissent les terres du pape, située au onzieme degré du méridien de Paris (trente-unieme du méridien de l'isle de Fer), jusqu'à *Otrante,* pointe la plus à l'est de toute l'Italie, située au seizieme degré 10 minutes du méridien de Paris, (trente-sixieme 10 minutes du méridien de l'isle de Fer). Ainsi sa superficie est comprise entre 5 deg. 2 m. de latitude, et 5 deg. 10 min. de longitude. M. Swinburne se trompe de 2 min. sur la longueur de la latitude, et de 10 minutes sur la longitude : il se trompe aussi en comptant de trois degrés la différence du méridien de Londres à celui de Paris ; elle n'est que de deux degrés pas tout-à-fait et demi. (Note du traducteur.)

(*b*) La plus grande longueur doit être regardée du plus haut point septentrional au plus bas point méridional, c'est-à-dire de l'embouchure du *Tronto* au cap *Spartivento;* il n'y a que 350 milles communs d'Italie, évalués à 950 toises le mille. La plus grande largeur doit être

Sa surface est de 3500 lieues quarrées, ou, pour parler comme quelques géographes, de 14,508,973 MOGGIE (mesure de 30 pas quarrés, le pas étant de 7 palmes un cinquieme) : mais cette maniere de compter n'est pas la plus commune et a quelque chose de barbare.

L'Apennin traverse le royaume du nord au sud : une de ses branches forme, à l'ouest, le promontoire de Sorrento, une autre forme à l'ouest le mont Gargan sur le golfe adriatique.

Monte Barbaro, le cap Misene et le Vésuve, sont des montagnes isolées.

Ses rivieres navigables sont, Voltorno, Tronto, Aterno, Sangro, Fortore, Ofanto, Basiento, Agri, Crati, Metramo, Silari et Sarno.

Ses lacs principaux sont, Celano, Agnano, Averno, Licola, Fusaro, Patria, Lesina, Fondi.

Ses isles dans la Méditerranée sont, Ponza, Ventotienne, Ischia, Procida, Nisida, Capri, Galli, Licosa, Dino : dans la mer d'Ionie, l'isle de Calypso, Monte Sardo, saint Andrea et sainte Pélagie : dans l'Adriatique, Tremiti et Pelasosa.

En 1669, ses habitants montoient au nombre de 2,500,000; en 1765, à 3,953,098; en 1773, à 4,249,430; et en 1779, à 4,651,293, (*a*) sans compter les troupes de terre et de mer.

---

prise des environs de Lecce, au bord du golfe adriatique, jusqu'au cap *Misene*, sur la Méditerranée; elle est de 180 milles. Son circuit, mesuré sur les meilleures cartes, donne à peine 1000 milles communs. En calculant sur ces mesures, la surface du royaume de Naples ne sera pas, a beaucoup près, de 3500 lieues quarrées. (Note du traducteur.)

(*a*) M. Swinburne va donner le nombre des habitants des douze pro-

Ses provinces sont au nombre de douze.

La terre de Labour.	La terre de Bari.
La Principauté citérieure.	La terre d'Otrante.
La Principauté ultérieure.	La Calabre citérieure.
La Basilicate.	La Calabre ultérieure.
La Capitanate.	L'Abruzze citérieure.
Le comté de Molise.	L'Abruzze ultérieure.

Elles contiennent 2067 habitations sous la dénomination de villes, bourgs ou villages.

Leurs tribunaux sont, à Naples, ceux de Camera di Santa Chiara, S. R. C. di Santa Chiara, Sommaria, Vicaria, del Amirante, Consolato della Lana, della Seta, Giunte' de Poveri, degli Allodiali, del Lotto, di Sicilia, di Stato, del Montiero, Proto Medicato, Azienda, de Presidii, Udienza dell Esercito, de Castelli, di Marina, Zecca de Persi, etc.

La terre de Labour est gouvernée par des Sopra-intendenti, des gouverneurs de villes, et des juges. Les autres provinces ont des présidents. La Principauté citérieure et ultérieure, la Calabre citérieure et ultérieure, la Basilicate, Bari, Otrante, et l'Abruzze citérieure en ont un chacune. L'Abruzze ultérieure en a deux; et la Capitanate et le comté de Molise en ont un à elles deux.

Le tribunal de la douane est à Foggia.

Le gouvernement ecclésiastique consiste en 21 archevêchés et 110 évêchés, dont 8 archevêques et 20 évêques sont nommés par le roi, les autres le sont par le pape.

---

vinces, selon le calcul qui en fut fait en 1779: les 12 comptes additionnés, font 4,651,293, et non pas 4,641,363 ainsi qu'il le dit, page 22. L'erreur n'est pas tout-à-fait de 10 milles; mais enfin il ne falloit pas la faire. (Note du traducteur.)

Les deux seuls ordres de chevalerie sont celui de saint Janvier et celui de Constantin.

Le roi d'Espagne régnant aujourd'hui a établi l'ordre de saint Janvier en 1738. Le nombre des chevaliers n'en est pas fixé. Ils portent un ruban rouge de droite à gauche, et ont au côté gauche une plaque représentant le saint et ayant pour devise, IN SANGUINE FOEDUS.

Le roi donne la croix de l'ordre de Constantin, comme prenant le titre de duc de Parme. Voici ceux de Ferdinand IV, régnant actuellement:

« Ferdinand, par la grace de Dieu, roi des deux Siciles « et de Jérusalem, infant d'Espagne, duc de Parme, de « Plaisance, de Castro, etc., et grand duc héréditaire de « Toscane, etc. »

PREMIERE PROVINCE.

LA TERRE DE LABOUR,

ANCIENNEMENT CAMPANIA FELIX.

NOM. Le devoit à sa fertilité ou aux anciens CAMPI LEBORINI.

HABITANTS. En 1779, on en comptoit 1,210,989.

RIVIERES PRINCIPALES. Garigliano, Voltorno, Saone, Clani, Sebeto.

LACS. Agnano, Averno, Fusaro, Licola, Patria, Fondi.

ISLES. Ischia, Procida, Ponza, Ventotienne, santa Maria; Botte, Nisida.

PORTS DE MER. Naples, Baies, Gaëte.

MONTAGNES PRINCIPALES. Le Vésuve, la Somma, volcans; Epomeo, Camuldoli, Barbaro, Monte Nuovo, Mattese, santo Leo, santo Salvadore, Cecube, Auronco,

Ofellio, Massico, Cassino, Attico, Nivoso, Cairo, Cesino, Sele, Ortazio et Azo.

Maisons royales. Cazerte, Portici, santo Leuci, Cacciabella.

LIEUX REMARQUABLES.

1°. Deux archevêchés. Naples capitale, et Capoue forteresse.

2°. Seize évêchés. Sora, Aquino (qui n'est plus qu'un hameau ; l'évêque réside à Ponte Corvo qui a été réuni à son siege), Fondi, Alife (l'évêque réside à Pie de monte), Venafre, Sesse, Calvi, Telese (l'évêque réside à Cereto), Teano, Caiazzo, Gaëte forteresse, Caserte, (l'évêque réside à Caserta nova où est le palais du roi), Nole, Pouzzol, Ischia et Carinola.

3°. Le mont Cassin, chef lieu de l'ordre de saint Benoît.

4°. Villes ruinées. Pompeïa, Herculanum, Cumes, Baye, Formie, Minturne et Sinuesse.

IIe.

LA PRINCIPAUTÉ CITÉRIEURE,

OU PRINCIPAUTÉ DE SALERNE.

Jadis habitée par les Picentins et une partie par les Lucaniens.

Nom. Dans l'année 851, les possessions des Lombards furent divisées en deux parts, dont l'une appartenoit au prince de Salerne et l'autre à celui de Benevent.

Habitants, 447465.

Rivieres. Saro, Sele, Battipaglia, Celento, Busento, Calore, Bianco, Negro, santo Gregorio.

Isles. Capri, li Galli, Piana di Lacosa.

Ports de mer. Castel-a-mare di Stabia, Salerno.

Montagnes principales. Toro, Canutario, Majano, Collo, Aquarro, Lattario, Sarno, santo Donato, Calpazzo, Lucano, Nero, Alburno, Civita, Calimarco, Cantena, Stella, Novi, Cavallara, Antillia, Bulgaria, Maddalena, Balzater, santo Onofrio, Aquila, Motulo, Cervati, Navarra, Petraro, Centaurino, Lagorosso.

Maisons royales. Persano, Castel-a-mare.

LIEUX REMARQUABLES.

1°. Trois archevêchés. Salerne (Présidence) Amalfi, et Sorrento.

2°. Quinze évêchés. Nocera, Sarno, Vico, Massa, Capri, Cava, Lettere, Castel-a-mare, Acerno, Campagna (réuni à Satriano), Capaccio, Policastro, Scala (réuni à Ravello), Minori, Marsico novo.

3°. Villes ruinées. Pœstum, Stabia, Velia.

IIIe.

LA PRINCIPAUTÉ ULTÉRIEURE,

OU PRINCIPAUTÉ DE BENEVENT.

Jadis habitée par une partie des Samnites et par les Hirpins.

Habitants. 250,136.

Rivieres. Calore, Sabato, Tamoro.

Lac. Amsancto.

Montagnes principales. Virgine, Taburno, Sabletta, Agnone, Termolo, Guleto, Paflagone, Irpino, Rumolo, Jarminio, Divoto, Voltore.

LIEUX REMARQUABLES.

1°. Deux archevêchés. Benevent appartenant au pape, et Conza.

2°. NEUF ÉVÊCHÉS. Santa Agata de' Goti ; santo Angelo de' Lombardi (réuni à Bisaccia) ; Ariano, Trevico (réuni à Vico della Baronia) ; Avellino (réuni à Frigento) ; Nusco ; Montemarano ; Lacedogna, Monte verde (réuni à Canne et à Nazareth).

3°. Monte vergine, chef d'ordre.

4°. Monte fuscolo, présidence.

5°. VILLE RUINÉE. Eculanum.

IVe.

LA BASILICATE,

ANCIENNEMENT LA LUCANIE.

NOM. A tiré son nom de Basile II, empereur des Grecs.

HABITANTS. 325,682.

RIVIERES. Bradano, Basiento, Salandrella, Acri, Sinno.

LACS. Laco negro, Olmo.

MONTAGNES PRINCIPALES. Casale, Croce, Funicchio, Pomazzo, Muro, Acuto, Rivezzone, Fondone, Maruggio, santo Martino, Carraso, Vespe, Alpi, Rapero, Melaggioto, Sirino, santo Bruncato, Noce trechina.

LIEUX REMARQUABLES.

1°. UN ARCHEVÊCHÉ. Accrenza (réuni à Matera dont le président est le même).

2°. HUIT ÉVÊCHÉS. Melfi (réuni à Rapolla) Monte Peloso, Tricarico, Potenza, Anglona (réuni à Tur), Venosa, Muro.

3°. VILLES RUINÉES. Metaponte, Heraclea.

V^{e}.

LA CAPITANATE,

Renfermant autrefois une partie de l'Apulie, la Daunie, les Frentans.

Nom. Par corruption de Catapanata, district d'un catapan ou vice-roi grec.

Habitants. 491,255.

Rivieres. Biferno, Fortore, Candelaro, Carapelle, Ofanto, Cervaro.

Lacs. Lesina, Varano, Bataglia, santo Giovanni, Salpi.

Isles. Santo Domino, santo Nicola, Caprara, Cretaccio, Mergoli.

Ports de mer. Manfredonia, Viesti.

Montagnes principales. Granato, Seco, Corvino, Pagano, Cluro, Chitone, Buccolo, Liburno, Origone, Calvo, Sagro, Saracino, Barone, Condizzo.

Maison royale. Bosco di Bovino.

LIEUX REMARQUABLES.

1°. Un archevêché. Manfredonia.

2°. Neuf évêchés. Lucera (présidence), Viesti, San Severo, Larino, Troja, Termoli, Bovino, Volturara (réuni à Monte Corvino), Ascoli.

3°. Foggia, tribunal pour juger les contestations sur les bestiaux.

4°. Mont sant'Angelo de Gargan, pélerinage.

5°. Villes ruinées. Siponte, Arpi, Salapia, Herdonia.

VIᵉ.

LE COMTÉ DE MOLISE,

Autrefois habité par une partie des Samnites et par les Pentri.

Nom. Tiré d'un château.
Habitants. Ont été compris parmi ceux de la Basilicate.
Rivieres. Biferno, Fortore, Trigno.
Montagnes principales. Sangia, Janipro, Vallone, Rotaro, Biferno, Caprara, Bisano, Albano.

LIEUX REMARQUABLES.

1°. Quatre évêchés. Bojano (l'évêque réside à Campobasso), Guardia, Alfiera, Isernia, Trivento.
2°. Campobasso, principale place du pays de Molise, bourg qui donne son nom au comté.

VIIᵉ.

LA TERRE DE BARI,

Habitée anciennement par les Peucétiens, par les Pediculi et par une partie des Apuliens.

Nom. Tiré de sa ville principale.
Habitants. 281,048.
Rivieres. Ofanto, Cane.
Ports de mer. Barletta, Trani, Bari, Molfetta.
Montagnes principales. Sanazzo, Femina morta, Lupulo, Franco, santo Agostino.

LIEUX REMARQUABLES.

1°. Deux archevêchés. Bari, Trani (présidence), et Barletta (résidence de l'archevêque de Nazareth).

2°. Douze évêchés. Andria, Bisceglia, Rivo, Bitonto, Monopoli, Gravina, Giovenazzo (réuni à Terlizzi), Bitetto, Conversano, Molfetta, Polignano (résidence de l'évêque de Mola), Minervino.

3°. Villes ruinées. Egnatia et Cannes.

VIIIe.

LA TERRE D'OTRANTE,

Jadis la Messapie, *ou* Iapygie, *le pays des Salentins et la Calabre.*

Habitants. 290,915.

Rivieres. Bradano, Patimisco, Lieto, Chiatono, Tara, Galeso, Hidro.

Lac. Limina.

Isles. santo Andrea, san Pelagio, Isola de Brindisi.

Montagnes principales. Hidro, Sorotano, Focaro.

LIEUX REMARQUABLES.

1°. Trois archevêchés. Tarente, Brindes, Otrante.

2°. Dix évêchés. Lecce (présidence), Castellaneta, Gallipoli, Motula, Ugento, Castro, Nardo, Oria, Ostuni, Alessano.

3°. Villes ruinées. Manduria, Luppia, Rudia, Salente.

IXe.

LA CALABRE CITÉRIEURE,

Faisant autrefois partie de la Lucanie et du pays des Brutiens.

Nom. Lui a été donné par les empereurs grecs, pour perpétuer le souvenir de l'ancienne Calabre qu'ils avoient perdue.

Habitants. 315,330.

Rivieres. Calandro, Cerchiara, Raccanello, Coscile, Crati, Esaro, Moccone, Lucino, Celano, Celenito, Trionto, Fimarello, Aquanile, Fiomenica, Lipuda, Nieto, Savuto, Cleta, Solio, Bato, Lao.

Montagnes principales. Mauro, Provizia, Pollino, Cilisterno, Malaspina, Sasso, Caritore, Mula, Ifauro, Coccuzzo, Calaserna, Gigante, Macalla, Bovi, Scaccia, Diavolo, Fumiero, Negro, del Calabrese, Patiati, Caperosa, Januario, Goliero, Porcina, Ilia.

LIEUX REMARQUABLES.

1°. Deux archevêchés. Cosenza (présidence), Rossano.

2°. Sept évêchés. Cariati (réuni à Gerenza), Martorano, san Marco, Bisignano, Umbriatico, Strongoli, Cassano.

3°. Villes ruinées. Sybaris, Pandosie, Pétilie.

Xe.

LA CALABRE ULTÉRIEURE,

Jadis le Brutium.

Habitants. 460,392.

Rivieres. Nieto, Esaro, Pilaca, Dragone, Tacina, Nascaro, Acone, Litrello, Alli, Corace, Allesi, Beltrana, Ancinale, Alaca, Calipari, Bruda, Pacanito, Assa, Stilaro, Alaro, Calamizzi, Locano, Novito, Merico, Ciamuti, Bova, Alice, Gallico, Allecio, Sfalassa, Metauro, Metramo, Medama, Angitola, Amato.

Ports de mer. Cotrone, Reggio.

Montagnes principales. Aspro, Zefirio, Pittaro, Sagittario, Sacro, Esope, Caulone, Sagra, Seio, Clibano, la Sibilla, Corvaro, Nerbo, Ordica, Pettinella.

LIEUX REMARQUABLES.

1°. Deux archevêchés. Reggio, Santo Severino.
2°. Douze évêchés. Catanzara, réuni à Taverna (présidence), Belcastro, Isola, Bova, Oppido, Nicotera, Tropea, Gerace, Squillace (réuni à Stilo), Mileto, Cotrone, Nicastro.
3°. Villes ruinées. Locres, Hippone, Terina, Caulon, Crotone.

X Ie.

L'ABRUZZE CITÉRIEURE,

Autrefois habitée par les Peligni, les Marucini, les Caraceni, et par une partie des Frentans et des Samnites.

Nom. Lui est venu d'Aprutium, des Prétutiens, ou de la rudesse du pays.
Habitants. 232,256.
Rivieres. Pescara, Lenta, Foro, Moro, Feltrino, Sangro, Sente, Asinella, Trigno, Merola.
Port de mer. Ortona.
Montagnes principales. Santo Nicola, Majella, Cavallo, Erminio, Prata, Morone, Argatone, Longo, Schiena forte, Marso, Caraccio, Capraro, Sorbo, Scossoso, Pallana, Policorno.

LIEUX REMARQUABLES.

1°. Deux archvêchés. Chieti (Présidence), Lanciano.

2°. Deux évêchés. Sulmone (réuni à Valve), Ortona (réuni à Campli).

3°. Ville ruinée. Corfinium.

XIIe.

L'ABRUZZE ULTÉRIEURE,

Anciennement habitée par les Marses, les Vestini et les Practutiens.

Habitants. 345,825.

Rivieres. Tronto, Librata, Salinello, Trontino, Vomana, Piomba, Salino, Pescara, Salto, Velino.

Lac. Celano.

Montagnes principales. Velino, Elvino, Fiore, Corno, Pietra fiorita, Pietra solida, Candido, Nitella, Pietra gentile, Calvo, Carosa, Peschiolo, Sassuolo, Gurguri, Rosetto, Moscie, Seno, Luco, Corbaro, Duchessa, Accerella, Carbonaro, Grottolo, Turchio, Lampallo.

LIEUX REMARQUABLES.

1°. Cinq évêchés. Aquila (présidence), Teramo (présidence), Pescina (résidence de l'évêque des Marses), Civita ducale; Atri (réuni à Penne).

Deux villes ruinées. Amiterne, Aveia.

RÉSUMÉ DES DOUZE PROVINCES.

Habitants	4,651,293.
Rivieres	116.
Lacs	16.
Isles	18.
Ports de mer	14.
Montagnes principales	190.
Archevêchés	21.
Evêchés	110.
Autres lieux remarquables	7.
Maisons royales	7.
Villes ruinées	34.

MAISON DES PRINCES NORMANDS,

FONDUE DANS CELLE DE SOUABE.

TANCREDE D'HAUTEVILLE, gentilhomme normand. Quelques auteurs le font fils de Guillaume II, duc de Normandie.
Il eut deux femmes, MORIELLA et FREDESINA.

De la premiere.

GUILLAUME, bras de fer, arrive en Italie en 1035, devient comte de la Pouille en 1043, meurt à Venouse, et y est enterré en 1046.

DROGON, comte de Venouse en 1043, devient comte de la Pouille après son frere en 1046, et meurt l'année suivante.

ONFROY devient comte de la Pouille après son frere en 1047, et meurt en 1056.

BACELLARD et HERMAN, fugitifs toute leur vie, meurent misérables à Constantinople.

De la seconde.

Trois garçons, dont on ne sait que les noms.

ROBERT GUISCARD, né en 1023, duc de la Pouille et de Calabre en 1056, meurt en 1085, et est enterré à Venouse. Il eut deux femmes, Alvarede, et Sicalgaita sœur du prince de Salerne.

Cinq garçons inconnus.

ROGER, comte de Sicile, eut plusieurs femmes, entre autres Frimberge, dont il eut deux fils; et Adélaïde, répudiée par Beaudouin, roi de Jérusalem : il en eut deux autres fils, et mourut en 1101.

BOEMOND I, fils d'Alvarede, devient prince d'Antioche le 3 juin 1098. L'année suivante fut célebre par la prise de Jérusalem; Boémond y seconda la valeur de Godefroi de Bouillon. En 1106, il épousa, à Paris, Constance, fille de Philippe I, roi de France, et de Berthe de Hollande, et mourut en 1111.

BOEMOND II, son fils, mort sans enfants mâles en 1131 : il avoit épousé en 1126 Alix, fille de Beaudouin II, roi de Jérusalem.

CONSTANCE, mariée 1°. à Raimond de Poitiers en 1135; 2°. à Raymond de Chatillon en 1152. De ces mariages vinrent Boémond III et Boémond IV, dont les descendants furent souverains d'Antioche.

ROGER BURSA, duc de la Pouille, étoit fils de Sicalgaita : il eut deux femmes, Alberade, et Adala niece de Philippe I, roi de France, et fille de Robert, marquis de Flandres. Il meurt en 1111.

TANCREDE, fils d'Alberade, fut ce fameux guerrier célébré par le Tasse. Quelques auteurs le font fils d'une sœur de Roger, et non pas de ce prince lui-même. Il épousa Cécile, fille de Philippe I, roi de France, et de Bertrade de Montfort.

GUILLAUME, fils d'Adala, fut duc de la Pouille après son pere : il mourut en 1127.

LOUIS, mort jeune.

GODEFROY et JORDAN, morts tous les deux sans enfants avant leur pere.

SIMON, mort peu de temps après son pere en 1101.

ROGER, né en 1096, fut baptisé par saint Bruno, hérita de son frere Simon en 1101, et de son cousin Guillaume en 1127 : il fut le premier roi de Naples et de Sicile en 1129, et délivra des mains des Grecs, en 1149, le roi Louis le jeune, qu'ils avoient fait prisonnier. Il épousa 1°. Albira, fille d'Alphonse, roi de Portugal; elle mourut en 1134. 2°. Sibille, sœur du duc de Bourgogne : il n'en eut point d'enfants. 3°. Béatrix, dont il eut Constance. Il m. en 1154.

ROGER, duc de la Pouille, mort en 1148.

TANCREDE, et GUILLAUME, morts sans postérité.

TANCREDE, prince de Bari et de Tarente, mort en 1144.

ANFUSE, prince de Capoue, mort en 1144.

GUILLAUME I, dit LE MAUVAIS, regne en 1154 : il étoit né en 1120, épousa Marguerite, fille de Garcias II, roi de Nav. morte en 1183, et mourut le 30 avr. 1166.

ROGER, mort en 1154, âgé de 9 ans.

GUILLAUME II, dit LE BON, né en 1153, épousa Jeanne, fille de Henri II, roi d'Angleterre en 1177. Il meurt en 1189.

HENRI, né en 1160, meurt en 1172.

HENRI, mort jeune; il étoit né en 1120.

TANCREDE, bâtard de Roger, est roi après Guillaume II, il étoit fils de la fille du comte de Lecce. Il monte sur le trône en 1189, épouse Sibille de Médania, sœur du comte d'Acerra, et meurt en 1194.

ROGER épouse Irene, fille d'Isaac, empereur d'orient. Il meurt en 1194.

GUILLAUME III, mort en 1197, ayant été détrôné, aveuglé et rendu eunuque par le cruel emper. Henri VI.

ALBIRIA et MANDONIA : ces deux princesses furent aussi malheureuses que leur mere, cependant Albiria trouva le moyen d'épouser Gauthier III, comte de Brienne, qui prit le titre de roi de Naples et de Sicile, mais il fut tué au siege de Sarno. Son fils fut Gauthier IV, comte de Lecce.

CONSTANCE, née posthume, épousa à 30 ans HENRI VI, dit le sévere ou le sanguinaire, depuis empereur; elle fut mere de l'empereur Frédéric II, et porta les royaumes de Naples et de Sicile dans la maison de Souabe.

MAISON DE SOUABE.

HENRI VI, dit LE SÉVERE ou LE SANGUINAIRE, empereur en 1190, après avoir épousé en 1186 CONSTANCE, fille du roi Roger, est couronné roi de Naples et de Sicile en 1191, et s'empare de ces royaumes en 1195. Il meurt à Palerme le 29 septembre 1197. Constance meurt aussi à Palerme le 5 décembre 1198. Ce fut lui qui fit arrêter Richard, roi d'Angleterre, à son retour de la terre sainte, et le fit languir en prison.

FREDERIC II, empereur le 13 décembre 1210, étoit né en 1195. Il eut six femmes; 1°. Constance d'Aragon, mere de Henri : elle mourut le 22 juin 1222. 2°. Yoland de Brienne, mere de Conrad IV. 3°. Agnès de Moravie, répudiée. 4°. Rutine de Baviere. 5° Isabeau de Baviere. 6°. Isabelle, fille de Jean sans terre, roi d'Angleterre, dont il eut Marguerite, femme du Landgrave de Thuringe, et Constance, femme du Landgrave de Hesse. Il mourut le 13 décembre 1250, et fut enterré à Foggia.

MARIE, femme de Conrad, marquis de Moravie.

HENRI, roi des Romains, fils de Constance, se révolta contre son pere en 1234; son armée l'ayant abandonné, il vint se jetter aux genoux de Frédéric, qui le fit enfermer à Worms, puis à S. Félix en Pouille, de là à Nicastro en Calabre, puis enfin à Martorano, où il mourut de mort naturelle en 1242. Il avoit épousé Marguerite, fille de Léopold, duc d'Autriche : il en eut deux jumeaux, Henry et Frédéric, empoisonnés à l'âge de 12 ans par Mainfroi. Marguerite épousa dans la suite Ottocare, fils du roi de Boheme, et lui apporta le duché d'Autriche. Il la fit empoisonner, ce qui causa une guerre qui ne finit que par la prise du duché d'Autriche, par le comte de Habsbourg, en 1291.

CONRAD IV, fils d'Yoland de Brienne, né en 1225, élu roi des Romains après son frere, fut empoisonné, dit-on, par Mainfroy, son frere naturel, le 19 mai 1254. Il avoit épousé Elisabeth, fille d'Othon, duc de Baviere, et étoit âgé de 26 ans.

CONRADIN, né en 1251, passe en Italie en 1268, accompagné de son cousin Frédéric, duc d'Autriche. Il passe l'hiver à Vérone, entre en campagne en 1269, est vaincu par Charles d'Anjou, le 23 août, se sauve avec son cousin, est pris et livré à Charles, qui les fait décapiter le 26 octobre.

Ainsi finit en Conradin l'illustre maison de Souabe.

HENRI, roi de Jérusalem, empoisonné par ordre de son frere Conrad : il étoit fils d'Yoland de Brienne, et mourut à 12 ans.

MAINFROI, Prince de Tarente, bâtard de Frédéric II, et de la sœur de Bonifaci Maletta, comte de Triveno, (quelques auteurs assurent qu'il étoit légitime,) épousa en premieres noces Béatrix de Savoie, dont il eut Constance, et deux fils morts jeunes; en secondes noces il épousa Sibille ou Hélene, fille du despote d'Epire, et en eut un fils et une fille. Mainfroy fut couronné en 1258, bâtit la ville de Manfredonia en 1260, et fut tué à la bataille de Benevent le 25 février 1266.

MANFREDINO, enfermé avec sa mere Sibille dans le château de l'Œuf à Naples, y termina sa vie, ainsi que sa mere.

CONSTANCE, mariée en 1262 à Pierre III, roi d'Aragon. C'est de cette alliance que les princes de cette maison ont fondé leur droit sur le royaume de Naples.

De cette princesse et de Pierre III, sont venus tous les princes régnant aujourd'hui en France, en Espagne, à Naples, en Hongrie, en Toscane, à Parme, etc. dont voici la descendance :

BEATRIX, mariée au marquis de Saluce.

ENZIUS, bâtard de Frédéric et de Blanche de Lancea, marquise de Montferrat, fut fait roi de Sardaigne par son pere. Il étoit né en 1224, fut pris en 1249 par les Bolonois, qui le retinrent en prison pendant 22 ans et 9 mois. Il mourut alors.

FREDERIC, prince d'Antioche, bâtard de Frédéric et de Béatrix fille du prince d'Antioche, fut créé roi de Toscane par son pere.

CONRAD, prince d'Antioche, pendu en 1268, par ordre de Charles d'Anjou. Il épousa Béatrix, fille du comte de Lancia, et en eut trois fils, dont la postérité se maintint quelque temps avec beaucoup d'éclat en Sicile.

CONSTANCE, femme de Pierre III d'Aragon, (le même que Pierre I de Sicile), et fille de Mainfroy.
SAINTE ELISABETH, femme de Denis roi de Portugal.
CONSTANCE de Portugal, femme de Ferdinand IV, roi de Castille.
ALPHONSE XI, roi de Castille.
HENRY II, dit LE MAGNIFIQUE, son bâtard, frere de Pierre le cruel.
JEAN I, roi de Castille.
FERDINAND IV, roi de Sicile, héritier du roi Martin II son oncle.
JEAN II, roi de Navarre et de Sicile, héritier de son frere Alphonse le magnanime.
FERDINAND V, LE CATHOLIQUE.
JEANNE, LA FOLLE, femme de l'archiduc Philippe.
CHARLES-QUINT et FERDINAND. De ces deux freres viennent toutes les maisons régnantes dont on vient de parler.

HISTOIRE CHRONOLOGIQUE

DES ROIS DES DEUX SICILES,

PAR LE TRADUCTEUR.

1002. DROGON, gentilhomme normand, en revenant de la Terre sainte secourt Guimar, prince lombard, qui régnoit à Naples en 1002, et l'aide à chasser les Sarrasins.

1016. OSMOND DRANGO passe en Italie avec ses quatre fils et son frere Ranulphe, suivi de 300 Normands. Il bâtit Averse: ce fut le premier établissement des Normands.

1035. Les fils du premier lit de Tancrede d'Hauteville, près Coutance, passent à Naples: ils étoient trois, *Guillaume bras de fer, Drogon* et *Humfroi.* Ils aident les Grecs à chasser les Sarrasins de la Sicile, puis s'emparent de la Pouille.

1045. Cinq de sept freres du second lit de Tancrede d'Hauteville vont joindre leurs freres en Italie. *Robert Guiscard* étoit l'aîné. Après la mort de ses freres du premier lit, il devint duc de la Pouille, en 1054; et en 1061 il fit la conquête de la Sicile conjointement avec son frere Roger.

PRINCES NORMANDS.

DUCS DE LA POUILLE.

ROBERT GUISCARD meurt en Albanie en 1085.

BOEMOND, son fils, se croise avec Godefroi de Bouillon en 1097, s'empare d'Antioche, y regne en 1098, et meurt en 1111. Son fils *Boëmond* meurt sans enfants mâles.

ROGER BURSA, deuxieme fils de *Robert Guiscard,* et frere de *Boëmond,* duc de la Pouille après son pere, meurt en 1111.

GUILLAUME, son fils, meurt sans enfants en 1127.

COMTES DE SICILE.

ROGER, frere de *Roberd Guiscard,* meurt à Melito en Calabre en 1101.

SIMON, fils de *Roger,* meurt en 1102.

ROGER II, frere de *Simon,* lui succede, et réunit à la Sicile les duchés de la Pouille et de la Calabre, dont il hérite de *Guillaume,* son cousin, en 1127. Il obtient le titre de roi en 1130.

ROGER II, premier roi de Sicile, de la Pouille et de la Calabre en 1130, meurt en février 1154, âgé de 56 ans, en ayant régné 24.

GUILLAUME I, LE MAUVAIS, son fils, lui succede, et meurt en 1166.

GUILLAUME II, LE BON, succede à son pere, et meurt le 16 novembre 1189. En lui finirent les descendants mâles légitimes des princes normands, fils de Tancrede de Hauteville: il n'en resta plus qu'un rejetton, bâtard du duc *Roger*, qui succéda à Guillaume II.

TANCREDE. Son regne de cinq ans ne fut qu'une suite de chagrins. Il mourut en 1194.

GUILLAUME III, fils de Tancrede, lui succede. L'empereur Henri VI s'empare des états de Guillaume et de la famille royale. *Albiria* ou *Marie*, sœur de *Guillaume III*, et son héritiere, avoit épousé *Gauthier III*, comte de Brienne, qui prit le titre de roi de Naples et de Sicile, mais qui fut tué au siege de Sarno. Ainsi finit en 1195 la domination des Normands, qui avoit duré environ 125 ans. La maison de Souabe lui succéda, et finit encore plus tristement. Elle descendoit de *Frédéric Stauffen*, qui épousa la fille de l'empereur *Henri IV*, et eut pour dot le duché de Souabe. De ce mariage vint l'empereur *Conrad II*, qui fut pere de *Frédéric I*, dit *Barbe rousse*. *Frédéric* eut pour fils *Henri VI*, qui s'empara des deux Siciles.

MAISON DE SOUABE.

HENRI VI, empereur, et roi des deux Siciles en 1195, fait enfermer le jeune roi *Guillaume* dans une prison perpétuelle en Allemagne, et le rend eunuque: ce malheureux prince meurt en 1197; et *Henri* meurt la même année, empoisonné, dit-on, par l'impératrice.

FREDERIC II, fils de Henri, lui succede, est empereur en 1210, est déposé dans le concile de Lyon, par le pape Sinibalde de Fiesque, (Innocent IV), en 1245, et meurt à Fiorenza, dans la Pouille, le 13 décembre 1254.

CONRAD IV, fils de Frédéric, lui succede, et meurt en 1250.

MAINFROY, bâtard de *Frédéric II*, s'empare du trône qui appartenoit au jeune *Conradin*, fils de *Conrad IV*. Il se fait couronner en 1258, après avoir été quatre ans vice-roi pour Conradin. Le pape appelle *Charles d'Anjou*, frere de saint Louis, et lui donne l'investiture du royaume des deux Siciles. *Charles* livre bataille à *Mainfroy*, près de Benevent : ce dernier y perd la vie le 25 février 1266.

MAISON D'ANJOU.

CHARLES I s'empare du trône des deux Siciles. En 1268, le jeune *Conradin* est appellé par les Siciliens que les cruautés de *Charles* révoltent. Le 23 août il livre bataille à *Charles*, dans la plaine de Taglia Cozzo, dans l'Abruzze, près

MAISONS D'ANJOU QUI ONT RÉGNÉ A NAPLES ET EN SICILE.

PREMIERE MAISON.

CHARLES I, duc d'Anjou, fils de Louis VIII, roi de France, et de Blanche de Castille, né en mars 1220, fut couronné à Rome le 6 Janvier 1266, et mourut le 7 janvier 1285.
Il eut deux femmes, 1°. Béatrix, comtesse de Provence, morte à Nocera di Pagani en 1267; 2°. Marguerite de Bourgogne, morte le 5 septembre 1308.

De la premiere.

LOUIS, né et mort en Chypre en 1248.

CHARLES II, dit LE BOITEUX, roi de Naples et de Sicile, couronné le 29 mai 1289, mort le 6 mai 1309, eut de Marie de Hongrie, mariée en 1270, et morte le 25 mars 1323,

PHILIPPE, roi de Thessalonique et prince d'Achaie, meurt en 1277, sans enfants d'Isabelle de Villehardouin.

De la seconde.

ROBERT, mort en 1265.

Quatre filles.
- BLANCHE, comtesse de Flandres, morte en 1272.
- BEATRIX, femme de Philippe de Courtenay, empereur de Constantinople. Leur fille Catherine fut la deuxieme femme du pere de Philippe de Valois.
- ISABELLE, morte fille.
- MARIE, mariée à Ladislas IV, roi de Hongrie.

CHARLES I, dit MARTEL, roi de Hongrie, né en 1272, épousa en 1289 Clémence d'Habsbourg, morte en 1301. Il mourut à Naples le 25 mai 1301.

Saint LOUIS, évêque de Toulouse, né en 1275, mort en 1298, canonisé en 1317.

ROBERT LE SAGE, roi de Naples, couronné le premier août 1309, mourut à Naples le 16 janv. 1343, ayant épousé, 1°. Yolande d'Aragon, dont il eut le duc de Calabre; 2°. Sanche d'Aragon, qui n'eut point d'enfants.

PHILIPPE I, prince de Tarente, mort le 26 décembre 1332, eut deux femmes, Thamar, fille de Nicéphore Ange, despote d'Etolie, et Catherine de Valois, impératrice de Constantinople par Catherine de Courtenai sa mere.

RAIMOND BERENGER, comte de Provence, mort en 1307, sans enfants.

JEAN et TRISTAN, morts jeunes.

JEAN, duc de Duras, mourut le 5 avril 1335, ayant épousé deux femmes, Mathilde de Hainaut, dont il n'eut point d'enfants, et Agnès de Périgord.

PIERRE, tué en 1315, à la batail. de monte-Catino.

Cinq filles.
- MARGUERITE Iere. femme de Charles de Valois, pere de Philippe de Valois.
- BLANCHE, femme de Jacques II, roi d'Aragon.
- ELEONOR, fem. de Frédéric II, roi de Sicile.
- MARIE, femme de Ferdinand roi de Majorque.
- BEATRIX, femme du marquis de Ferrare, puis de Bertrand de Baux, tige des ducs d'Andria.

BEATRIX, née en 1289, mariée au Dauphin de Viennois, et mere d'Humbert, mourut en 1354.

CHARLES II, ou CAROBERT, né en 1290, roi de Hongrie en 1310, et mort en 1342. Il eut de sa 3e. fem. Elisabeth de Pologne, morte en 1381, plusieurs enf. entr'autres:

CLEMENCE, mariée en 1315 à Louis Hutin, roi de France, mourut le 12 octobre 1328.

CHARLES, duc de Calabre, né en 1297, mourut le 10 nov. 1328, ne laissant que 2 filles de Marie de Valois, sœur de Philippe, roi de France, morte en 1328. Il avoit épousé en premieres noces Catherine d'Autriche morte en 1323.

CHARLES de Tarente, tué en 1315, à la batail. de monte - Catino.

PHILIPPE de Tarente, despote de Romanie, mort sans enfants.

ROBERT de Tarente, fils de Catherine, prit le titre d'empereur de Constantinople après la mort de sa mere. Il mourut le 10 sept. 1364, sans postérité de sa femme Marie de Bourbon, veuve de Gui de Lusignan, fils du roi de Chypre.

LOUIS de Tarente, assassina le roi André pour épouser sa veuve Jeanne I. Il mourut âgé de 42 ans, le 25 mai 1362.

PHILIPPE de Tarente, empereur de Constantinople après Louis son frere, en 1364, mourut à Tarente le 25 nov. 1368. Il eut 2 femmes, Marie de Sicile, Elisabeth de Hongrie.

CHARLES, duc de Duras, mis à mort par ordre de Louis, roi de Hongrie, à Averse, le 23 juin 1348, pour venger la mort du roi André. Il avoit épousé Marie de Sicile; il en eut un fils, mort âgé d'un mois, et 5 filles: la derniere fut Marguerite, mariée au roi Charles III, son cousin.

LOUIS de Duras, comte de Gravina, mourut de poison, par ordre de Jeanne Iere, en 1362. Il eut de Marguerite de saint Severin,

ROBERT de Duras, tué à la bataille de Poitiers le 19 sept. 1356.

LOUIS I, dit LE GRAND, roi de Hongrie, né le 5 mars 1326, roi en 1342, venge la mort de son frere André en chassant Jeanne de son royaume, dont il s'empare. Il lui pardonne ensuite, et meurt le 12 sept. 1382. Il n'eut que 3 filles, Catherine, et Marie, reine de Hongrie, et Hedwige, deux fois reine de Pologne, morte en 1400.
Elisabeth de Bosnie, sa deuxieme femme, fut mere de ces trois princesses.

ANDRÉ, roi de Naples et de Sic., par son mariage avec Jeanne Ire. qui le fit étrangler à Averse, le 18 sept. 1345, âgé de 18 ans.

CAROBERT, né en 1343, mort en Hongrie en 1347.

JEANNE I, née en 1325, fut reine à 18 ans, et après avoir fait étrangler son mari, fut punie du même genre de mort par ordre de Charles III de Duras, le 22 mai 1382. Elle eut quatre maris, André de Hongrie, Louis de Tarente, mort en 1362, Jacques d'Aragon, mort en 1375, Othon de Brunswic, mort en 1393.

MARIE, née posthume en 1328, épousa en 1343 Charles de Duras son cousin, qui eut la tête tranchée le 23 juin 1348. Elle épousa ensuite Robert de Baux, qu'elle fit poignarder devant elle; puis Philippe de Tarente. Elle mourut à Naples, le 20 mai 1366.

CHARLES III, roi de Naples, né en 1345, fut couronné le 2 juin 1381, et fit étrangler la reine Jeanne Ire. Il fut roi de Hongrie en 1385, et mourut en 1386. Il eut de Marguerite de Duras, morte en 1412,

LADISLAS, roi de Jérusalem, de Naples, de Sicile et de Chypre, mort le 6 août 1414, âgé de 40 ans, dont il en avoit régné 29, sans laisser aucun enfant de ses trois femmes: Constance de Clermont, mariée en 1390, répudiée en 1392, et remariée à * André de Capoue en 1395; Marie de Chypre, mariée en 1403; Marie d'Enguien, princesse de Tarente, veuve du duc d'Andria.

JEANNE II, née en 1371, succéda à son frere Ladislas en 1414, et mourut le 2 fév. 1435, ne laissant point d'enfants de ses deux maris, Guillaume d'Autriche et Jacques de Bourbon, comte de la Marche. Elle adopta Louis III d'Anjou, et lui laissa ses états.

DEUXIEME MAISON.

LOUIS I, deuxieme fils de Jean, dit le bon, roi de France, et de Bonne de Luxembourg, né le 23 juillet 1339, hérita de la couronne de Naples et de Sicile qui lui furent données par Jeanne premiere; mais il mourut en disputant ses états au roi Charles III, qui le vainquit plusieurs fois. Il acheva ses jours au château de Bisceglia, près de Bari, dans la Pouille, le 20 sept. 1384. Il eut de Marie de Chatillon, fille du duc de Bretagne, morte le 12 novembre 1404 à Angers,

LOUIS II, né le 5 oct. 1377. Ladislas le força deux fois d'abandonner ses états, et il mourut à Angers le 29 avril 1417. Il eut d'Yolande d'Aragon, qu'il épousa le 2 déc. 1400, et qui mourut au château de Tucé en Anjou, le 14 novembre 1442, âgée de 65 ans,

LOUIS III, roi de Naples et comte de Provence, né le 25 septembre 1403, mort à Cosence le 12 novemb. 1434, sans avoir eu d'enfants de Marguerite de Savoie, qui se remaria à Louis de Baviere, et mourut le 30 octobre 1469.

RENÉ D'ANJOU, roi de Naples et comte de Provence, né le 16 janvier 1408, succéda à son frere Louis III, et fut couronné après la mort de Jeanne II, en 1435. Il mourut a Aix en Provence, le 10 juillet 1480, ayant eu deux femmes, Isabelle de Lorraine, et Jeanne de Laval qui ne lui donna point d'enfants.

CHARLES D'ANJOU, comte du Maine, né le 14 octobre 1414, mourut le 10 avril 1472, laissant de sa femme Isabelle de Luxembourg, mariée en 1443, et morte en 1472.

MARIE, mariée a Charles VII, roi de France en 1422, et mere de Louis XI. Elle mourut le 29 novembre 1463, âgée de 59 ans.

YOLANDE, mariée à François I, duc de Bretagne, et morte le 17 juillet 1440, âgée de 28 ans.

JEAN, duc de Calabre, né le 7 janvier 1426, mort a Barcelone le 27 Juillet, 1471. Il eut de Marie de Bourbon plusieurs enfants, entr'autres:

LOUIS, mené par sa mere a Naples, pendant que son pere étoit prisonnier du duc de Bourgogne. Il mourut jeune.

YOLANDE, duchesse de Lorraine, morte en 1483: elle fut mere de René II, duc de Lorraine.

MARGUERITE, si célebre par ses malheurs et par son courage, née le 23 mars 1429, et mariée en 1444 à Henri VI, roi d'Angleterre, mourut a Dampierre, près Saumur, le 25 août 1482. Son fils Edouard fut tué en 1471.

CHARLES IV, roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem d'après le testament de René d'Anjou en 1480, laissa ses états a Louis XI, et mourut le 11 décembre 1481, ne laissant point d'enfants de sa femme Yolande de Lorraine.

LOUISE épousa le 12 juin 1452 le duc de Nemours, Jacques d'Armagnac, qui eut la tête tranchée aux halles le 4 août 1477. Elle mourut la même année.

NICOLAS, duc de Calabre, accordé en 1471 à Anne de France, fille de Louis XI, puis fiancé à Marie de Bourgogne, fille de Charles le téméraire, meurt avant de l'épouser, le 12 août 1473, âgé de 25 ans.

(*) Ladislas touché du sort de Constance qui supportoit sa disgrace avec autant de patience que de modestie, la maria à André di Capoue son favori. Prête à partir pour Capoue avec son nouveau mari, en présence d'une grande quantité de nobles et d'une foule de peuple, elle lui adressa ces paroles: « André de Capoue, tu peux te regarder comme « le plus heureux cavalier du royaume, puisque tu vas avoir pour « concubine l'épouse légitime du roi Ladislas ton maître. »

du lac de *Celano*, et est vaincu après avoir commencé par vaincre. *Conradin* et le jeune *duc d'Autriche*, son cousin, se sauvent déguisés, et vont au château d'Astura pour s'embarquer; mais ils sont reconnus par *Frangipani*, seigneur de ce château, qui a l'indignité de les faire arrêter et de les livrer à *Charles*, qui leur fait trancher la tête à Naples le 26 octobre 1269. *Conradin* avoit 17 ans, et *Frédéric d'Autriche* en avoit environ 18. Les cruautés de *Charles* font révolter la Sicile en 1182, et la lui font perdre pour jamais. Tous les François y sont égorgés le jour de Pâques, 29 mars de cette année : le seul chevalier de *Porcelet*, respecté par sa vertu, est épargné. C'est ce massacre qui est nommé dans l'histoire, *Vêpres siciliennes*.

MAISON D'ANJOU.

NAPLES.

CHARLES I meurt à Foggia, dans la Pouille, le 7 février 1285.

CHARLES II, dit LE BOITEUX et LE SAGE, succede à son pere : il étoit prisonnier lorsque Charles I mourut; mais après une longue négociation, il sortit de prison en novembre 1288, et mourut à Casa nova, près Naples, le 6 mai 1309, âgé de 63 ans.

ROBERT, LE SAGE, lui succede, et meurt en 1343.

JEANNE Ire. fille du duc de Calabre fils de Robert, mort avant son pere, succede à Robert. Elle avoit épousé André, frere de Ladislas roi de Hongrie. André est étranglé à Averse, le 18 septembre 1345. Jeanne épouse Louis, frere de Robert, prince de Tarente. Ladislas s'empare du royaume de Naples, pour venger la mort de son frere André. Jeanne se retire en Provence en 1347, et retourne à Naples en 1348. Louis, son mari, meurt en 1362 : elle épouse en troisiemes noces Jacques d'Aragon, infant de Maïorque, en 1363; il meurt la même année :

MAISON D'ARAGON.

SICILE.

PIERRE III, roi d'Aragon, appellé par les Siciliens, est couronné vers la fin d'août 1282, prend le nom de Pierre I, et meurt à Villefranche le 8 novembre 1285, un mois après *Philippe le hardi*, roi de France, qui avoit été lui faire la guerre : il avoit épousé *Constance*, fille de *Mainfroy*.

JACQUES, fils de Pierre, né en 1264, lui succede, et fait la paix en 1288 avec Charles II, qu'il délivre de sa prison. Par la mort de son frere Alphonse, en 1291, il devient roi d'Aragon, et cede son royaume de Sicile à Charles II, roi de Naples; mais les Siciliens, consternés de retomber sous la domination de la maison d'Anjou, nomment:

FRÉDÉRIC I, frere de Jacques, qui meurt en juin 1337, fort regretté de ses sujets.

PIERRE II, son fils, couronné du vivant de son pere, regne après lui, et meurt en 1342.

LOUIS, son fils, lui succede, et meurt en 1355, sans avoir été marié.

NAPLES.

elle épouse en quatriemes noces Othon, duc de Brunswick. En 1382, Charles de Duras s'empare du royaume, et fait prisonnier Othon et Jeanne. Il la fit étrangler dans la ville de Muro en 1362.

CHARLES DE DURAS III, fils du comte de Gravina, se fait couronner. Il est appellé au trône de Hongrie en 1385, est couronné en 1386, et assassiné peu de jours après.

LADISLAS, son fils, lui succede à l'âge de 10 ans, et meurt empoisonné en 1414.

JEANNE II, sœur de Ladislas, veuve du duc d'Autriche, regne après son frere : elle épouse le comte de la Marche en 1415; elle adopte Alphonse, roi d'Aragon, en 1421; révoque cette adoption en 1423, et adopte Louis III, duc d'Anjou, en lui donnant le titre de roi. En 1433, elle révoque l'adoption de Louis III, et adopte de nouveau Alphonse. L'année suivante, Louis III meurt. La capricieuse Jeanne, affligée de sa mort, institue pour son héritier, la veille de sa mort, en 1435, René, duc d'Anjou, frere de Louis III. Ainsi finit en elle la premiere branche d'Anjou, issue de Charles I.

RENÉ D'ANJOU lui succede : il étoit alors prisonnier du duc de Bourgogne. Il n'est délivré qu'en 1438, et vient combattre Alfonse qui attaquoit ses états : il a d'abord des succès, mais la fortune l'abandonne, et il est obligé de se retirer en Provence en 1442.

SICILE.

FREDERIC II, frere de *Louis*, regne après lui, et meurt le 27 juillet 1377.

MARIE, sa fille unique, lui succede, et épouse Martin d'Aragon, fils du duc de Montblanc. Marie meurt en 1402; Martin, son époux, en 1409, ayant épousé en secondes noces Blanche, fille de Charles III, roi de Navarre.

Le pere de *Martin* lui succede, prend le nom de Martin II, laisse la régence à *Blanche*.

FERDINAND IV, roi de Valence, succede aux royaumes d'Aragon et de Sicile en 1410, et confirme la régence de Blanche, qui la garde encore quatre ans, et se retire en Navarre chez le roi son pere.

Ferdinand marie son second fils don Juan à Blanche, qui le fait roi de Navarre en 1415.

ALFONSE I, fils aîné de Ferdinand, succede à tous ses états en 1416. La Sicile est gouvernée par des vice-rois.

Alfonse s'empare du royaume de Naples en 1442.

MAISONS D'ARAGON, D'AUTRICHE ET DE FRANCE, AYANT OCCUPÉ LES TRÔNES DE NAPLES ET DE SICILE.

MAISON D'ARAGON.

1\. **PIERRE III**, roi d'Aragon, appellé au trône de Sicile après l'horrible massacre des vêpres siciliennes, est couronné vers la fin d'août 1282, et meurt le 8 novembre 1285. Il avoit épousé CONSTANCE, fille de Mainfroy. Pierre III d'Aragon est le même que Pierre I de Sicile.

ALPHONSE III, roi d'Aragon en 1286, puis de Valence, de Mayorque et de Sardaigne, meurt en 1291.

2\. **JACQUES II**, roi de Sicile en 1285, né en 1264, hérite des royaumes de son frere en 1291, et épouse en 1295 Blanche, fille de Robert, roi de Naples. Il meurt en 1327.

3\. **FRÉDERIC**, roi de Sicile le 15 de janvier 1296, après son frere Jacques qui devient roi d'Aragon en 1291, épouse en 1302 Éléonor, sœur de Robert roi de Naples, et m. en 1337.

PIERRE. On sait seulement de lui qu'il mourut le 30 août 1296.

YOLANDE épouse en 1295 Robert, duc de Calabre et depuis roi de Naples.

ISABELLE, mariée en 1281 à Denis le liberal, roi de Portugal, mourut le 4 Juillet 1336, âgée de 65 ans. L'église l'a canonisée en 1625, sous le nom de SAINTE ELISABETH.

CONSTANCE, femme de Ferdinand IV, roi de Castille, morte en 1350.

ALPHONSE XI épousa Marie de Portugal, et mourut de la peste au siege de Gibraltar en 1350.

HENRI LE MAGNIFIQUE, bâtard d'Alphonse XI, tue son frere Pierre le cruel en 1368, devient roi de Castille, et meurt en 1379. Il avoit épousé Jeanne Manuel.

4\. **PIERRE II**, roi de Sicile, né en 1305, couronné par son pere en 1321, épouse en 1324 Elisabeth, fille de Henri II roi de Bohême, et meurt en 1342.

JEAN meurt de la peste en 1348 : il étoit régent du royaume. Son fils mourut de la peste en 1355.

5\. **LOUIS**, roi de Sicile, né en 1338, mort le 16 oct. 1355.

JEAN, mort en 1342, âgé de 4 ans.

6\. **FREDERIC II**, né en 1342, roi de Sicile en 1355, après son frere Louis, épouse en 1371 Constance, fille de Pierre IV d'Aragon, puis en 1374 Antoinette de Balzo, fille du duc d'Andria, et meurt en 1377.

CONSTANCE, dont Moréri ne parle pas, fut vice-reine selon Gianone.

EUPHEMIE, religieuse et regente du royaume pendant la minorité de son frere.

BLANCHE, mariée le 3 août 1364, à Jean d'Aragon comte d'Empuries.

ELEONOR, épouse en juin 1349 Pierre IV, le cérémonieux, roi d'Aragon, et meurt en 1374.

VIOLANTE, ou **YOLANDE**, vivoit en 1356.

8\. **MARTIN II**, né en 1350, succede à Jean I, son frere, au trône d'Aragon, et devient roi de Sicile après la mort de son fils Martin I; il meurt le 31 mai 1410. Sa femme étoit Marie, fille du comte de Luna et de Brianda d'Agout.

ELEONOR, née le 20 février 1358, mariée en 1375 à Jean I, roi de Castille, morte en 1382. = **JEAN I**, roi de Castille, né en 1358, fait une chûte de cheval à un tournoy à Alcala, et meurt en 1390. Il avoit épousé Eléonor d'Aragon.

7\. **MARIE**, reine de Sicile, fille de Constance, épouse en 1390 Martin I, et meurt de douleur, en 1402, de la mort de son fils. = 7. **MARTIN I**, roi de Sicile par sa femme, fils du duc de Monblanc, depuis roi d'Aragon et de Sicile, et frere de Jean I, roi d'Aragon, épouse en secondes noces Blanche de Navarre, et meurt en 1409.

PIERRE, né en 1398, mort en 1402.

9\. **FERDINAND IV**, roi de Sicile, succede à son oncle Martin II, et meurt en 1416, âgé de 43 ans.

10\. **ALPHONSE LE MAGNANIME**, fils de Ferdinand IV, lui succede en 1416 aux trônes de Sicile, d'Aragon et de Valence. Il devient roi de Naples en 1442, ayant été adopté par Jeanne II, et meurt le 27 juin 1458; il n'eut point d'enfants de sa femme, fille de Henri III, roi de Castille, morte peu après son mari.

11\. **JEAN II**, roi de Navarre, succede à son frere au royaume de Sicile, et meurt en 1479, âgé de 81 ans. Il eut de Jeanne Henriquès, sa 2e. femme.

11\. **FERDINAND I**, bâtard d'Alphonse le magnanime, succede à son pere au trône de Naples en 1458, épouse en premiere noce Isabelle de Clermont, et en seconde Jeanne d'Aragon, sœur de Ferdinand le catholique, dont il eut Jeanne. Il meurt en 1494.

12\. **FERDINAND V**, dit LE CATHOLIQUE, né en 1452, roi d'Aragon, de Navarre et de Sicile, épouse Isabelle, fille de Jean II roi de Castille et de Léon, et d'Isabelle de Portugal sa seconde femme; elle hérite de Henri IV, surnommé L'IMPUISSANT son frere, et ajoute Léon et la Castille aux états de Ferdinand, qui, alors pour la premiere fois prit le titre de roi d'Espagne. Isabelle meurt en 1504, après la conquête de Grenade. L'année suivante Ferdinand épouse Germaine de Foix, et meurt en 1516.

JEANNE épouse Ferdinand I, roi de Naples, et m. en 1517.

12\. **ALPHONSE II**, succede à son pere en 1494, abdique en 1495, et meurt la même année. Il avoit eu d'Hyppolite Marie Sforce, fille du duc de Milan.

14\. **FREDERIC III**, prince de Tarente, succede à son neveu Ferdinand II, et est détrôné par Louis XII, en 1501; il se retire en France, accepte le duché d'Anjou, et meurt à Tours en 1504 : il avoit épousé 1°. Anne de Savoie, dont il eut Charlotte; 2°. Isabelle, fille du duc d'Andria, dont il eut quatre princes et deux princesses. Isabelle n'ayant pas voulu se confier à Ferdinand V, qui s'étoit engagé par un traité avec Louis XII, « de pourvoir honorablement à sa subsistance et à celle de ses enfants, » se retira à Ferrare avec ses fils Frédéric, mort en 1515, et César mort en 1518; et ses deux filles, Isabelle morte jeune, et Julie qui mourut en 1533, allant épouser le marquis de Montferrat. Alphonse, son troisieme fils, étoit mort en France. Isabelle traîna sa triste vie dans les chagrins et la misere.

FRANÇOIS, duc de Saint-Ange, **JEAN**, cardinal d'Aragon, morts tous deux avant leur pere.

BEATRIX, épous. en 1464 Matthias Corvin, roi de Hongrie, puis Ladislas, roi de Bohême.

ELEONOR, épouse Hercule d'Est, marquis de Ferrare en 1464.

JEANNE, épouse Ferdinand II, son neveu, roi de Naples.

ISABELLE, mariée à Emanuel, roi de Portugal en 1497, morte en couches le 25 août 1498.

13\. **JEANNE**, dite LA FOLLE, née le 6 nov. 1479, épouse en 1496 Philippe I, dit le Bel, roi d'Espagne, fils de l'emp. Maximilien, et de Marie derniere princesse de Bourgogne. Il meurt à Burgos, le 25 sept. 1506. Sa femme en perd l'esprit, succede à son pere en 1516, et dépose toute son autorité dans les mains de Charles-Quint son fils. Elle mourut le 11 avril 1555, et entr'autres enfants eut :

13\. **FERDINAND II**, prince de Capoue, succede à son pere en 1495, et est détrôné la même année par Charles VIII, roi de France. Après le départ de ce prince il reprend ses états, et épouse sa tante Jeanne d'Aragon. Il meurt l'année suivante, âgé de 28 ans. Ferdinand eut un frere nommé Pierre, qui mourut avant son pere, et une sœur nommée Isabelle, mariée à Galeas, fils du duc de Milan.

15\. **FERDINAND III**, né vers 1485, pris par Consalve, qui trahit son serment en l'envoyant prisonnier en Espagne, où il ne recouvra sa liberté qu'après la mort de Ferdinand V sous Charles-Quint, ayant refusé de se mettre à la tête des rebelles. Cet empereur le fit venir à sa cour, où il éprouva les meilleurs traitements, et le maria à Germaine de Foix, veuve de Ferdinand V, puis du marquis de Brandebourg. Ferdinand III étoit veuf de Mencia de Mendoce, que Ferdinand V lui avoit fait épouser. Germaine mourut en 1538, et Ferdinand en 1559. En lui fut éteinte la maison d'Aragon napolitaine.

CHARLOTTE, mariée en 1500, à Lyon, à Guy 16, comte de Laval et de Montfort, mourut en 1505, et eut cinq enfants, deux fils morts jeunes, François tué en 1522 au combat de la Bicoque, Catherine mariée en 1518 au sire de Rieux, dont elle n'eut point d'enfants, et Anne, mariée en 1521 à François de la Trémoille : c'est par cette alliance que cette maison a des prétentions sur le royaume de Naples. Celles de la maison de Condé lui viennent du mariage de Henri de Condé avec Charlotte de la Trémoille.

MAISON D'AUTRICHE.

14\. **CHARLES-QUINT**, né en 1499, (1500, nouveau style,) roi d'Espagne, de Naples et de Sicile en 1517, empereur le 28 juin 1519, abdique la royauté en 1554, et l'empire en 1556. Il meurt en Estramadure, le 21 sept. 1558. Il avoit épousé Isabelle, fille d'Emanuel, roi de Portugal : elle mourut en 1539, ayant vécu 14 ans avec lui.

FERDINAND I, né en 1503, reçut de son frere tous les états qu'il avoit en Allemagne, et fut élu roi des Romains en 1531. Charles lui céda l'empire en 1556, et il mourut en 1564. Il eut de sa femme Anne, fille de Ladislas, roi de Bohême et de Hongrie, plusieurs enfants, entr'autres :

ELEONOR, née en nov. 1498, épouse Emanuel, roi de Portugal, en 1519, est veuve en 1521, ayant eu une fille nommée Marie, née en 1521, et morte sans alliance en 1578. Eléonor se remaria en 1530, avec François I, roi de France, et mourut en 1558.

15\. **PHILIPPE II**, né en 1527, mort en 1598, épousa, 1°. Marie, fille de Jean III, roi de Portugal. 2°. Marie, reine d'Angleterre. 3°. Elisabeth de France, fille de Henri II. 4°. Anne, fille de Maximilien II, et sœur d'Elisabeth, femme de Charles IX. Il eut entr'autres enfants :

MAXIMILIEN II, né en 1527, roi des Romains en 1562, empereur en 1564, mourut en 1595, après avoir épousé Marie, fille de Charles-Quint, dont il eut plusieurs enfants, entr'autres Rodolphe, empereur après son pere, et Matthias, empereur après son frere.

CHARLES, archiduc de Gratz, né en 1540, et mort en 1590, ayant épousé Marie de Baviere.

DOM CARLOS, fils de Marie de Portugal, né en 1545, alloit épouser en 1559 Elisabeth de France, lorsque son pere en étant devenu amoureux l'épousa. L'amour que Dom Carlos et la reine avoient l'un pour l'autre, hâta leur mort. Philippe fit arrêter son fils, et le fit mourir en prison, le 18 janvier 1568. La reine mourut empoisonnée le 3 octobre suivant.

16\. **PHILIPPE III**, né en 1578, et fils d'Anne, quatrieme femme de son pere, mourut en 1621, ayant régné près de 23 ans. Il avoit épousé en 1599 Marguerite, fille de l'archiduc Charles, frere de Maximilien II. il en eut entr'autres enfants :

FERDINAND II, né en 1578, fut élu roi de Bohême et de Hongrie par l'empereur Mathias, son cousin, en 1618. Il fut empereur en 1619, et mourut le 8 février 1637, laissant de Marie de Baviere, sa premiere femme, plusieurs enfants, entr'autres :

MARGUERITE, mariée à Philippe III, roi d'Espagne.

17\. **PHILIPPE IV**, né le 8 avril 1605, mort le 15 sept. 1665, ayant épousé, 1°. Elisabeth de France, fille de Henri IV, morte le 6 oct. 1644. Il en eut un fils mort à 16 ans, et cinq filles, dont la cadette fut femme de Louis XIV. 2°. Marie-Anne d'Autriche, fille de Ferdinand III, que son fils avoit dû épouser. Il en eut 3 princes et 2 princesses.

ANNE D'AUTRICHE, née en 1602, mariée à Louis XIII en 1615, mourut au Louvre à Paris, le 20 janvier 1666.

FERDINAND III, né en 1608, et mort en 1657, fut empereur en 1637. Il épousa Marie-Anne d'Autriche, fille de Philippe III, puis Marie, fille de l'archiduc Léopold, morte en 1649; enfin Eléonor de Gonzague, fille du duc de Mantoue, morte en 1686. Il eut des enfants de toutes trois, entr'autres de la premiere femme :

18\. **CHARLES II**, né le 6 nov. 1661, et mort sans enfants le prem. nov. 1700. Il avoit épousé 1°. Marie-Louise, fille de Philippe d'Orléans. 2°. Marie-Anne de Baviere.

MARIE-THERESE, née en 1638, mariée à Louis XIV en 1660, morte à Versailles le 30 juillet 1683. = **LOUIS XIV**, roi de France, né le 5 septem. 1638.

PHILIPPE, duc d'Orléans, né le 21 sept. 1640, mort à S. Cloud le 9 juin 1701, veuf de Henriette d'Angleterre, morte le 30 juin 1670.

LEOPOLD I, né le 9 juin 1640, roi de Bohême et de Hongrie en 1650, mort le 5 mai 1705. Il eut pour femme Marguerite, fille de Philippe IV, Claude d'Autriche, et Eléonor de Baviere; elles lui donnerent seize enfants, dont deux empereurs, fils de la premiere.

MAISON DE FRANCE.

19\. **PHILIPPE V**, duc d'Anjou, fils de Monseigneur fils de Louis XIV, né le 19 décembre 1683, roi d'Espagne le 24 novembre 1700, appellé au trône par Charles II; mort le 9 juillet 1746, âgé de 62 ans, épousa 1°. Marie de Savoie, morte en 1714, âgée de 26 ans. 2°. Elisabeth Farnese, fille du duc de Parme, morte en 1766. Il eut onze enfants, entr'autres, deux de la premiere et trois de la seconde :

JOSEPH I, né le 26 juillet 1678, roi de Hongrie en 1687, roi de Bohême en 1690, emper. en 1705, m. le 17 janv. 1711. Son fils mourut avant lui.

20\. **CHARLES VI**, seizieme emp. de sa maison, né le prem. oct. 1685, emp. en 1711, roi de Hongrie en 1712, et de Naples le 11 av. 1713. La Sicile fut donnée alors à Victor Amédée, qui en jouit jusqu'en 1719, que l'Espagne la reprit; elle la donna à l'emp. en 1720; en échange il donna la Sardaigne à Victor, et le fit roi de cette isle. Charles VI mourut le 10 oct. 1740, ne laissant d'Elisabeth de Brunswick que des filles, entr'autres :

LOUIS, né le 25 août 1707, fut couronné par son pere qui abdiqua le 19 janvier 1724, et mourut sans enfants le 31 août suivant. Il avoit épousé, le 20 janvier 1722, Louise d'Orléans, fille de M. le Régent, morte au Luxembourg à Paris, le 16 juin 1742, âgée de 33 ans. Philippe remonta sur le trône après la mort de son fils.

FERDINAND VI, né le 23 septembre 1713, succeda à son pere en 1746, et n'eut point d'enfants de sa femme Marie de Portugal. Il mourut en 1759.

21\. **CHARLES III**, né en 1716, roi de Naples et de Sicile en 1734, roi d'Espagne en 1759, a eu de son mariage avec Amélie de Pologne, morte en 1760, huit enfants, dont :

MARIE THERESE, née le 11 juin 1726, mariée à M. le Dauphin le 25 février 1745, morte le 22 juillet 1746.

MARIE ANTOINETTE, née le 17 novembre 1729, mariée le 31 mai 1750, au roi de Sardaigne régnant, où le 26 juin 1726.

MARIE THERESE, née le 13 mars 1717, mariée à François I, duc de Lorraine, puis grand duc de Toscane, et empereur après la mort de Charles III de Baviere en 1745. Il est mort en 1765, et Marie Thérese en 1780, laissant plusieurs enfants, entr'autres :

CHARLES, prince des Asturies, né le 11 novembre 1748, marié à la sœur du duc de Parme, le 4 septembre 1764.

22\. **FERDINAND IV**, roi de Naples et de Sicile en 1759, lorsque son pere devint roi d'Espagne. Il est né le 12 janvier 1751, et a épousé, le 7 août 1768, Caroline, sœur de notre reine. = **CAROLINE**, reine de Naples, née le 13 août 1752.

JOSEPH II, empereur le 18 août 1764, né le 13 Mars 1741, roi des Romains le 27 mars 1764, roi de Hongrie et de Bohême le 29 novembre 1780, marié à Isabelle de Parme en 1760, veuf le 28 nov. 1763, remarié à Marie de Baviere en 1765, veuf le 2 mai 1767.

MARIE ANTOINETTE, reine de France, née le 2 novembre 1755, mariée à Louis XVI le 16 mai 1770.

MAISON D'ARAGON.

ALPHONSE I, roi des deux Siciles et d'Aragon, meurt le 27 juin 1458, ne laissant point d'enfants légitimes. Il donne ses états à son frere don Juan, roi de Navarre, à l'exception du royaume de Naples qu'il laisse à Ferdinand son bâtard.

FERDINAND I regne sur Naples. En 1460, René d'Anjou et Jean son fils, viennent l'attaquer, et s'emparent de presque tous ses états. Mais, en 1463, le célebre Scanderberg vint à son secours; et, en 1464, les princes d'Anjou furent obligés de se retirer en Provence, et d'abandonner pour jamais leurs prétentions sur les deux Siciles. René meurt en 1480; son fils étoit mort avant lui. Il fait son héritier Charles, comte du Maine, son neveu, qui le suivit bientôt, et fut le dernier prince de la seconde branche de la maison d'Anjou. Le comte du Maine, en mourant, institua pour son héritier Louis XI, et l'appella à la succession de tous ses royaumes, états et seigneuries. Telle est l'origine des prétentions et des droits de la maison de France sur le royaume des deux Siciles.

ALPHONSE II succede à son pere Ferdinand. Charles VIII, roi de France, attaque le royaume de Naples en 1494. Alphonse, effrayé, abdique, le 22 janvier 1495, et se fait moine au couvent des Olivetains, à Messine. Il meurt le 21 novembre suivant.

FERDINAND II, son fils, le remplace et se défend contre Charles qui prend Naples, et retourne en France. Ferdinand reprend ses états, et meurt en octobre 1496, âgé de 28 ans.

FREDERIC III, frere d'Alphonse II, succede à Ferdinand II, mais, en 1501, Louis XII et Ferdinand le Catholique lui enlevent sa couronne et se partagent ses états. Il se retire en France, où on lui donne le duché d'Anjou. Son fils, duc de Calabre, épousa dans la suite Germaine de Foix, veuve de Ferdinand le Catholique. Frédéric mourut à Tours, le 9 septembre 1504.

FERDINAND IV, LE CATHOLIQUE, roi d'Aragon, puis de Castille, fut le premier qui prit le titre de roi d'Espagne; il devint roi de Naples et de Sicile, par le traité fait avec Louis XII, le 12 octobre 1505, en épousant Germaine de Foix. Alors les deux Siciles ne furent plus gouvernées que par des vice-rois. La Sicile l'étoit déja depuis long-temps de cette maniere.

NAPLES.

VICE-ROIS.

Gonsalve de Cordoue.
Don Juan d'Aragon.
Don Raimond de Cardonne, 1509.

SICILE.

VICE-ROIS.

Don Juan de Lanuza.
Don Raimond de Cardonne, qui passe ensuite à Naples.
Don Hugues de Moncade, 1509,

Ferdinand le Catholique meurt au commencement de 1516, et est le dernier roi de la maison d'Aragon.

MAISON D'AUTRICHE.

CHARLES-QUINT, petit-fils de Ferdinand, et fils de sa fille Jeanne la folle et de Philippe archiduc d'Autriche, roi de Castille, lui succede.

NAPLES.		SICILE.	
VICE-ROIS.		VICE-ROIS.	
Charles de Lanoy,	en 1522.	Pignatelli,	en 1518.
Hugues de Moncade.		Don Fernand de Gonsague,	1535.
Le prince d'Orange.			
Le cardinal Colonne.			
Pierre de Tolede,	1532.		
Le cardinal Pacheco,	1553.	Don Juan de Vega,	1547.

PHILIPPE II succede à son pere Charles-Quint, qui abdique en 1554.

Le duc d'Albe.		Don Juan de la Cerda, duc de Medina Celi.	
Le duc d'Alcala,	1565.	Don Garcie de Tolede,	1565.
Le cardinal de Granvelle,	1571.	Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescaire,	1568.
Le marquis de Mondajor,	1575.	Colonne, duc de Tagliacozzo,	1577.
Don Juan de Zunica,	1579.	Don Diegue de Gusman,	1584.
Le duc d'Ossone,	1582.	Le comte d'Olivarès, Il passe à Naples.	1592.
Don Juan de Zunica, une seconde fois,	1586.	Le marquis de Geraci,	1595.
Le comte d'Olivarès,	1595.	Le duc de Macheda,	1598.

PHILIPPE III, succede à son pere Philippe II, qui meurt le 13 sept. 1598.

Le comte de Lemos,	1600.	Don Laurent de Cordoue,	1602.
Don Juan d'Errera, comte de Benevente,	1601.	Don Juan Pacheco,	1607.
Le comte de Lemos, fils,	1610.	Le duc d'Ossone, Il passe à Naples en 1616.	1612.
Le duc d'Ossone,	1616.	Don François, duc de Castro,	1616.
Le cardinal Borgia,	1620.		

PHILIPPE IV succede à son pere Philippe III, mort le 31 mars 1621.

Le duc d'Albe,	1622.	Le prince Emmanuel de Savoie,	1622.
Le duc d'Alcala,	1629.	Le marquis de Tevara,	1626.

NAPLES.		SICILE.	
VICE-ROIS.		VICE-ROIS.	
Le comte de Montercy,	1631.	Le duc d'Alburquerque,	1627.
Le duc de Medina,	1637.	Le duc d'Alcala,	1632.
L'amiral de Castille,	1644.	Le duc de Moncade,	1635.
Le duc d'Arcos,	1647.	Le duc de Bragance,	1639.
Temps de Mazanielle.		L'Amiral de Castille,	1641.
Don Juan d'Autriche,	1648.	Il passe à Naples.	
Don Inigo de Guevara,	1648.	Le marquis de los Veles,	1644.
Le comte de Castrillo,	1654.	Le cardinal de Trivulce,	1647.
Le cardinal d'Aragon,	1664.	Don Juan d'Autriche,	1648.
Don Pierre d'Aragon,	1666.	Le duc de l'Infantado,	1651.
Le marquis d'Astorga,	1672.	Le duc d'Ossone,	1655.
Le marquis de los Vales,	1675.	Le prieur de Navarre,	1656.
		Le comte d'Aiola,	1660.
		Le duc de Sermonette,	1663.

CHARLES II succede à Philippe IV, son pere, mort en 1665.

Don Gaspard de Haro,	1683.	Le duc de Gonzague,	1678.
Le comte de Stephano,	1687.	Le comte de saint Istevan,	1679.
Le duc de Medina Celi,	1695.	Le duc d'Aranda,	1687.
		Le duc d'Uzeda,	1693.
		Le duc de Veraguoz,	1696.

MAISON DE BOURBON.

PHILIPPE V, duc d'Anjou, fils du Dauphin, est appellé aux royaumes d'Espagne, de Naples et de Sicile, par Charles II, qui meurt le premier novembre 1700.

En 1719, le royaume de Naples fut cédé par l'Espagne à l'empereur Charles VI.

En 1713, La Sicile fut cédée par l'Espagne à Victor Amédée duc de Savoie.

En 1719, elle appartint à l'empereur Charles VI.

DON CARLOS, fils de Philippe V, conquit les deux Siciles en 1734, 1735 et 1736; et le traité de Vienne du 18 novembre 1738 lui en assura la possession;

En 1759, Ferdinand VI, roi d'Espagne, fils de Philippe V, et frere aîné de Don Carlos, roi des deux Siciles, étant mort sans enfants, Don Carlos fut couronné roi d'Espagne, et donna à son troisieme fils la couronne des deux Siciles. Il regne depuis ce temps sous le nom de Ferdinand IV, et a épousé la sœur de la reine de France.

MONNOIES DE NAPLES (*a*).

Un carlin vaut 10 grains, ou 4 pence et demi, ou sous anglois. Un grain est un peu moins d'un demi-penny.

Une onze vaut 30 carlins, ou 25 paoli de Rome, ou trois ducats napolitains. Sept onzes font à-peu-près 4 liv. sterlings.

Six carlins valent 5 paoli romains; 4 carlins et demi font un shilling 8 pence un quart; 5 onzes valent 6 sequins.

Un ducat d'argent vaut 10 carlins, ou 3 shillings, 9 sous ou pence anglois.

Un écu romain a cours pour 12 carlins et demi. Un sequin vaut 25 carlins et demi. Une livre sterling vaut 52 carlins, ou 2 sequins et 1 carlin.

Les livres de comptes sont tenus à Naples par ducats, carlins et grains; mais les principales maisons de commerce les tiennent seulement en deux colonnes, savoir, ducats et grains.

Les callis tirent leur nom de cavalli, de ce qu'ils portent pour empreinte un cheval: ce fut Ferdinand I[er], qui, pour faire un misérable jeu de mots, y fit mettre pour légende: AEQUITAS REGNI.

Le tornese prend son nom de la livre tournois de France.

Le publica est ainsi nommé de sa devise: PUBLICA COMMODITAS.

La livre sterling vaut 20 shillings; chaque shilling vaut

(*a*) Le traducteur a cru devoir refaire tout cet article, qui n'est pas assez étendu dans l'original.

12 sous, et chaque sou ou pence vaut 4 liards ou farthings.

La guinée a un schilling de plus que la livre sterling ; elle en vaut 21.

Pour réduire toutes ces monnoies en argent de France, il faut se conformer au change : tantôt il est ou plus haut ou plus bas, et cause quelquefois une différence de 15 ou 20 pour cent, quelquefois même davantage. Le tableau suivant approche beaucoup de la vérité, mais il ne peut servir qu'à-peu-près.

PIECES NAPOLITAINES.

	Pièce					Argent de France.						Argent d'Angleterre.
Monnoie d'or.	Le ducat vaut.				de	4 l.	5 s.		à	4 l.	10	45 s. ou 3 sch. 9 s.
	Premiere, de	6 ducats.			de	25	10		à	27		1 l. sterl. 2 s. 6 d.
	Deuxieme, de	4			de	17			à	18		15
	Troisieme, de	3...		On nomme aussi cette piece ONZE : elle est monnoie de Sicile.	de	12	15		à	13	10	11 3
	Quatriem. de	2.			de	8			à	8	10	7 6
	3 ducats valent une onze, 10 carlins un ducat, 10 grains un carlin, 12 callis un grain.											
	Le carlin vaut.				de		8	½	à		9	4 ½
	Le grain vaut un peu plus.				de			10 d.				2 liards.
Monnoie d'argent.	Premiere, de	13 carlins	2 grains,	on n'en trouve plus.	de	5	10	3	à	6		4 schil. 10 sols.
	Deuxieme, de	12	0	fort commune.	de	5	2		à	5	8	4 6
	Troisieme, de	10	0	rare, c'est le ducat d'argent.	de	4	13		à	4	19	3 9
	Quatriem. de	6	6	rare.	de	2	16		à	2	18	2 5 ½
	Cinquiem. de	6	0	très commune.	de	2	11		à	2	14	2 3
	Sixieme, de	5	0	s'appelle pataca.	de	2	6	6	à	2	9	1 10 ½
	Septieme, de	4	0	commune.	de	1	14		à	1	16	1 6
	Huitieme, de	3	0	commune.	de	1	5	6	à	1	7	1 2
	Neuvieme, de	2	6	très rare	de	1	1	3	à	1	2	1 0
	Dixieme, de	2	4	très rare	de	1	0	4	à	1	1	0 11
	Onzieme, de	2	0	tari napolitain.	de		17		à		18	0 9
	Douzieme, de	1	3	commune.	de		11		à		12	0 6
	Treizieme, de	1	2	commune.	de		10	2	à		11	0 5 ½
	Quatorz. de	1	0	tari sicilien et carlin napolitain.	de		8	6	à		10	0 4 ½
	Quinzieme, de	0	5	commune.	de		4	3	à		5	0 2 ¼
	Seizieme, de	1 ducat	½	qui se frappe depuis peu.	de	6	19	6	à	7	19	5 4 ½
Monn. de cuivre.	Premiere, de	1 grain	6 callis.	On la nomme publica.	de		1	3				3 liards.
	Deuxieme, de	1	0		de			10				2
	Troisieme, de	0	9		de			8				1 ½
	Quatriem. de	0	6	le tornese.	de			5				1
	Cinquiem. de	0	4		de			3				¾
	Sixieme, de	0	3		de			2 ½				½

POIDS.

1 cantaro	contient	100 rotoli.
1 rotolo	contient	33 onces $\frac{1}{3}$.
1 livre	contient	12 onces.

Le cantaro napolitain est égal à 196 liv. angloises, et le rotolo à deux livres. La livre napolitaine, qui est de douze onces, fait un peu plus de 11 onces angloises.

MESURES.

Une canne contient 8 palmes, ce qui fait 2 aunes un tiers angloises, et le palme vaut 10 pouces et demi anglois.

L'arpentage se compte par moggia, qui est une surface de trente pas quarrés, ou 900 pas, chacun de 7 palmes un tiers.

Le blé se mesure par tomolo, dont 5 et un tiers font un quarteron anglois.

Le vin se mesure par bariques, contenant 66 carafes qui font 9 galons et demi anglois. Dans la ville de Naples la barique ne contient que 60 carafes.

L'huile se mesure par salma, staro et rotolo.

1 salma	contient	16 stars.
1 staro	contient	10 $\frac{1}{3}$ rotoli.
1 rotolo	contient	33 onces $\frac{1}{3}$.

La salma contient environ 40 galons anglois.

MESURES DE LA POUILLE.

1 caro	contient	20 versure.
1 versura	contient	6 catene.
1 catena	contient	10 passi.
1 passo	contient	7 palmi.

Le pied quarré de Paris est au pied quarré de Londres,

comme 17,040 à 15, en sorte que 15 pieds quarrés de Paris font environ 17 pieds quarrés de Londres.

L'arpent de Paris est de 100 perches, la perche est de 18 pieds, mesure linéale, qui font 324 pieds quarrés; lesquels multipliés par 100, donnent 32,400 pieds quarrés, (ou 36,720 pieds anglois quarrés) pour l'arpent. Mais selon la mesure royale une perche est de 22 pieds, mesure linéale, et par conséquent de 484 pieds en quarré, qui, multipliés par 100, donnent 48,400 pieds de Paris en quarré, (ou 54853, 36 décimales, pieds anglois en quarré), d'où il résulte que ce dernier arpent est un peu plus d'un acre et un quart anglois.

Le mille anglois est de 1760 yards ou verges, environ 825 toises de France.

La verge est de 3 pieds anglois.

La toise de France est de 76 pouces trois quarts anglois.

La petite lieue de France est de	2090	toises.
La moyenne est de.	2450	
La grande est de.	2853	

En multipliant la moyenne lieue, composée de 2450 toises, par 76 pouces trois quarts, on aura 15670 pieds 9 pouces anglois, ou 5223 verges 9 pouces, d'où il résulte que la lieue moyenne de France est de 57 verges 9 pouces moins longue que 3 milles anglois qui font 5280 verges.

Le mille de Naples est de 7000 palmes de Naples; la palme est de 10 pouces 31 décimales anglois, ce qui fait le mille de Naples de 1091 toises de France, ou 266 toises plus long que le mille d'Angleterre.

Le mille de Piémont est de 2688 verges et 10 pouces d'Angleterre, ou un mille et demi anglois, plus 48 verges et 10 pouces, ce qui fait environ une demi-lieue moyenne de France.

Le mille de Toscane est de 33 pieds de France plus grand que le mille anglois.

Le mille romain est à-peu-près de la même grandeur que le mille ancien des Romains, il est d'environ 775 toises de France, et de 50 toises plus court que le mille anglois.

Le mille de Naples vaut un mille et tiers romain, plus 58 toises.

Le mille d'Allemagne est de 3804 toises, ce qui fait cinq milles anglois, moins 321 toises; et une lieue et demie moyenne de France, plus 129 toises.

Enfin le mille espagnol ou migeros, est de 716 toises de France, et par conséquent le plus petit de tous. La lieue commune espagnole est de 3300 toises françoises, c'est-à-dire, 4 milles anglois, ou une petite lieue et demie de France, plus 135 toises.

POSTES DU ROYAUME DE NAPLES.

Il y a deux façons de courir la poste en Italie; l'une ordinaire, mais plus chere dans la Lombardie que dans les états de l'Église et de Naples; l'autre, en prenant des chevaux de poste à un moindre prix qu'il n'est fixé pour la poste ordinaire, mais à condition que le cheval du postillon ne galopera point, et que si on veut voyager après le soleil couché, on paiera le prix entier des chevaux: c'est ce qu'on appelle aller en cambiatura.

Dans tous les états de Naples, deux chevaux de chaise ou de berline se paient 11 carlins par poste, ce qui fait 2 liv. 7 sols de France par cheval, et les chevaux de selle se paient comme ceux de chaise ou de berline. La poste royale se paie la moitié en sus. Il est dû 3 carlins (environ 25 sous et demi de France) au postillon, pour chaque paire de chevaux.

Route de Rome à Naples.

DE ROME	postes.		postes.
à Tor mezza Via. . . .	1.	à Terracine.	1.
à Marino.	¾.	à Fondi.	1 ½.
à la Fayole.	¾.	à Itri (*a*).	1.
à Veletri.	1.	à Mola di Gaete. . . .	1.
à Case Fondate.	1.	à Garigliano (*b*). . . .	1.
à Sermonette.	1.	à S. Agathe.	1.
à Case Nuove.	1.	à Sparanesi.	1.
à Piperne.	1.	à Capoue.	1.
à Limaruti.	1.	à Averse (*c*).	1.
		à Naples.	1.
TOTAL.			19 p.

Les 19 postes de Rome à Naples font 152 milles, dont 69 milles romains, et 83 milles napolitains. Le mille romain étant de 775 toises de France, les 69 milles font. 53475
et le mille napolitain étant de 1091 toises, de France, les 83 milles font. 90553

Distance de Rome à Naples. . . . . 144028 toises.

Dix-neuf postes en France, la lieue commune étant de 2450 toises, feroient. . . . 93100

Différence. 50928

Ce qui fait 20 lieues et 1928 toises de plus que les 38 lieues ou 19 postes d'Italie que l'on compte de Rome à

(*a*) Premier impôt du roi de Naples.

(*b*) On passe la riviere et on paie 3 carlins par voiture.

(*c*) Deuxieme impôt du roi de Naples.

Naples : ainsi il y a de nos lieues moyennes de 2450 toises, près de 59, ce qui prouve que la poste d'Italie est d'un peu plus de la moitié en sus plus longue que la poste de France. Les chevaux italiens se payant environ la moitié en sus de plus que les chevaux françois, il s'ensuit que la poste coûte à-peu-près le même prix chez ces deux nations.

Il faut compter sur environ 24 heures pour faire la route de Rome à Naples, et se résoudre à ne pas coucher en chemin, les auberges étant détestables. Cependant on peut avoir des lettres de recommandation pour le couvent de saint Érasme, à Castellone, près le môle de Gaëte; ou à Veletri, au palais Cinetti: alors on peut s'arrêter en chemin.

Route de Naples à Caserte.

	postes.		postes.
de Naples à Caivano. . .	1.	de Caserte à l'aqueduc.	1.
de Caivano à Caserte. . .	1.	de Caserte à Capoue. . .	$\frac{2}{3}$.
de Caserte à Ste. Lucie.	$\frac{1}{2}$.		

De Naples à Pouzzol. . . . . poste royale.

Route de Naples à Manfredonia.

DE NAPLES	postes.		postes.
à Marigliano.	1 $\frac{1}{2}$.	à Savignano.	1.
à Cardinale.	1 $\frac{1}{2}$.	à Ponte di Bovino. . . .	1 $\frac{1}{2}$.
à Avellino.	1 $\frac{1}{2}$.	à Lucera de Pagani. . .	2.
à Dentecane.	1 $\frac{1}{2}$.	à Foggia.	2.
à Grotta Minarda. . . .	1.	à Manfredonia.	3.
à Ariano.	1.	TOTAL.	17 $\frac{1}{2}$.

Route de Naples à Lecce.

DE NAPLES	postes.		postes.
à Ponte di Bovino. . .	10 ½.	à Mola.	½.
à Ordona.	1 ½.	à Monopoli.	1 ½.
à Cerignuola.	1 ½.	à Fasciano.	1.
à Santo Cassano.	1.	à Ostuni.	1 ½.
à Barletta.	1.	à S. Vito.	1.
à Bisceglia.	1.	à Mesagna.	1 ¼.
à Giovenazzo.	1.	à Cellino.	1 ½.
à Bari.	1 ½.	à Lecce.	1 ½.
		TOTAL.	28 ¾.

Route de Naples à Persano.

DE NAPLES	postes.		postes.
à la Nunziata.	1 ½.	à Vicenza.	1.
à Nocera de Pagani. . .	1.	à Evoli.	1.
à Salerne.	1.	à Persano.	1.
		TOTAL.	6 ½.

Route de Naples à Pestum.

DE NAPLES	postes.		postes.
à Evoli.	5 ½.	à Pestum.	1 ½.
		TOTAL.	7.

Route de Naples à Reggio.

DE NAPLES	postes.		postes.
à Evoli.	5 ½.	à Sala.	1.
à la Duchesse.	1.	à Casal nuovo.	1.
à Auletta.	1.	à Lagonegro.	1.

	postes.		postes.
à Lauria	1.	à Fondaco del Fico	1.
à Castelluccio	1.	à Monteleone	1.
à la Rotonde	1.	à S. Petro de Melito	1.
à Castro Villari	1.	à Drosi	1.
à Celso	1.	à Seminare	1.
à Pantoni	1.	à Passo di Solani	1.
à Cosenza	1.	à Fiumara di Muro	1.
à Rogliano	1.	à Catona	1.
à Seigliano	1.	On s'embarque pour Messine.	
à S. Biase	1.	à Reggio	1.
		TOTAL	29 ½.

Communication de S. Biase avec Catanzara. . . 2 postes.

Route des petites voitures appellées CALESSI, *conduites par des muletiers ou voituriers, pour aller de Naples à Reggio par la Pouille.*

journées.	dîners.	couchers.
1re	à Cardinale	à Avellino.
2e	à Mirabella	à Ariano.
3e	à Ponte di Bovino	à Ordona.
4e	à Canose	à San Cosimo.
5e	à Fontana d'Ogna	à Gravina.
6e	à Matera	toute la journée.
7e	à Valle Cupa	à Torre di mare.
8e	à Policoro	à Rocca imperiale.
9e	à Castel Rosetto	à Trebisaccia.
10e	à Madona dell' Arma	à Buffalara di Cassano.
11e	à Torre di Paolini	à Mirti.
12e	à Cariati	à Capo d'Alice.
13e	à Fossaro	à Cotrone.

journées.	dîners.	couchers.
14e	. . à Cutri.	à Megliacane.
15e	. . à Taverna Nova.	à Cosine di Catanzaro.
16e	. . à Borgia.	à Fondaco del Fico.
17e	. . à Monteleone.	à Seminara.
18e	. . à Scilla.	
19e	. . à Reggio.	

Route de Naples à Reggio par Salerne.

journées.	dîners.	couchers.
1re	. . à Nocera.	à Salerne.
2e	. . à Vicensa.	à Evoli.
3e	. . à la Duchesse.	à Polla.
4e	. . à Sala.	à S. Lorenzo.
5e	. . à Casal Nuovo.	à Lagonero.
6e	. . à Lauria.	à Castelluccio.
7e	. . à la Rotonda.	à Murano.
8e	. . à Oria.	à Corigliano.
9e	. . à Rossano.	à Mirti.
10e	. . à Cariati.	à Capo d'Alice.
11e	. . à Fossaro.	à Cotrone.
12e	. . à Cutri.	à Meglicane.
13e	. . à Catanzaro.	
14e	. . à Borgia.	à Acqua che ſavella.
15e	. . à Pizzo.	à Monte Leone.
16e	. . à Seminara.	
17e	. . à Reggio.	

De Naples à Aquila dans l'Abruzze.

DE NAPLES	milles.		milles.
à Clavi	23.	à Sulmona	20.
à Triverno	23.	à Novelli	14.
à Castel del Sangro	21.	à Aquila	14.
TOTAL			115.

Extrait du réglement du roi de Sardaigne pour passer le mont Cénis.

Du 2 octobre 1773.

Art. I. Les porteurs auront au moins 18 ans et au plus 60.

Art. IV. On ne pourra rien exiger des voyageurs en paiement qu'après avoir achevé le passage de la montagne. En partant on leur donnera un billet où sera mentionné le nombre des porteurs et autres personnes employées au service du voyageur ainsi que des mulets de selle, à brancard ou à charge, avec la paie due pour chacun d'eux, et une explication du nombre des coffres, caisses, valises, portemanteaux, etc. Si les porteurs demandoient aux voyageurs une plus grande paie à titre de bonne main (pour boire) ils seront mis en prison pour trois jours, et pour huit s'ils se sont servis d'importunités ou de traits insolents.

Art. XII. Lorsqu'il s'égarera ou se gâtera par la négligence des porteurs et Muletiers etc. quelque article de transport, ils seront tenus à dédommager les propriétaires de tout ce qui aura été gâté ou perdu.

Taxe pour chaque porteur, argent de Piémont.

De la Novalaise à Lannebourg, et vice versâ,
premiere saison (du 1er mai au 1er novembre) . . . 3 l.
deuxieme saison (du 1er nov. au 1er mai) . . . . . 3 l. 10.

De la Novalaise à la grand'-Croix,
premiere saison. . . 1 l. 10, deuxieme. . . . . . . 1 l. 15.

De la Novalaise à la Ramasse,
premiere saison. . . . . . 2 l. deuxieme. . . . . 2 l. 5.

De Lannebourg à la Ramasse,
premiere saison. . . . 1 l. 5, deuxieme. . . . . . . 1 l. 10.

De la Ramasse à Lannebourg, quand on fait partir exprès les porteurs de Lannebourg pour servir le voyageur à la descente de la Ramasse,
premiere saison. . . . . 1 l. deuxieme. . . . . 1 l. 5.

De Lannebourg à la grand'-Croix,
premiere saison. . . 1 l. 12. deuxieme. . . . . 2 l.

Si les voyageurs sont de la plus grosse corpulence, ils doivent prendre 8 porteurs, de la moyenne 6, de la petite 4.

Quand le voyageur voudra monter à cheval ou à mulet la montée de la Ramasse, et ne voudra être porté que depuis la Ramasse ou de la grand'-Croix à la Novalaise, il aura deux porteurs de moins.

Si le voyageur alloit à cheval ou à mulet depuis la Novalaise jusqu'à la Ramasse et vouloit se faire porter du bas de la Ramasse à Lannebourg, le syndic de la Novalaise enverra un homme pour faire venir deux porteurs de Lannebourg à la Ramasse, et ce commissionnaire sera payé par le voyageur.

Taxe pour les guides de traîneaux.

De la grand'-Croix à la Ramasse, et vice versâ, compris le mulet . . . . 2 l.

Pour celui qui guide le traîneau sans mulet de la Ramasse à Lannebourg . . . . 1 l.

Si le voyageur veut un homme de plus pour sa plus grande sûreté . . . . 15 sous.

Taxe pour les mulets à monter, compris l'homme qui les reconduit.

De la Novalaise à Lannebourg, et vice versâ,
premiere saison. . . 2 l. 10, deuxieme. . . . . . . 3 l.

De la Novalaise à la grand'-Croix,
premiere saison. . . 1 l. 10, deuxieme. . . . . . . 1 l. 15.

De la Novalaise à la Ramasse,
premiere saison. . . . . 2 l. deuxieme. . . . . . . 2 l. 5.

De Lannebourg à la Ramasse,
premiere saison. . . . . 1 l. deuxieme. . . . . . . 1 l. 5.

De Lannebourg à la grand'-Croix,
premiere saison. . . 1 l. 15, deuxieme. . . . . . . 2 l.

Taxe pour les mulets à bâts, compris le muletier.

De la Novalaise à Lannebourg, et vice versâ, pour une charge qui ne passe pas 14 rubs de Piémont,
premiere saison. . . . . . 3 l. deuxieme. . . . . . . 3 l. 10.

La charge étant entre 14 et 16 rubs,
premiere saison. . . 3 l. 10, deuxieme. . . . . . . 4 l.

Quand la charge excédera 16 rubs, on paiera à raison de deux charges.

Les corps de voiture qui n'excéderont pas 12 rubs seront portés à dos de mulets, et on prendra un muletier pour aider à soutenir la charge. On donnera à ce muletier, premiere saison. . . . . . 2 l. deuxieme. . . . . 2 l. 5.

Taxe pour les transports à bras d'hommes.

Pour les corps de voiture qui excéderont 12 rubs, ou autres charges d'un seul volume, on prendra des hommes payés comme les porteurs. De 12 à 14 rubs on prendra huit hommes, de 14 à 18, dix.

Depuis 18 on ajoutera deux hommes à chaque fois 3 rubs de plus; de façon que pour 30 rubs on prendra dix-huit hommes.

Quant aux roues, trains des voitures et autres poids, les syndics auront soin de faire la répartition du poids pour composer la charge le mieux qu'on le pourra.

Taxe du Taillandier.

Pour démonter ou remonter les voitures on lui paiera,

Pour les chaises, cabriolets etc. à deux roues, 1 l. 10.

Idem à 4 roues . . . . 2 l.

Pour les diligences, berlines, ou toute autre voiture à 4 places . . . . 2 l. 10.

Il sera responsable du dommage qui arrivera en montant ou démontant.

Taxe des piétons ou commissionnaires, pour mener les chevaux à la main, porter des lettres, des avis, ou faire d'autres commissions sans charge.

De la Novalaise à Lannebourg, et vice versâ,
premiere saison. . . . . . 2 l. deuxieme. . . . . 2 l. 5.

De la Novalaise à Feriera,
premiere saison. . . 10 sous. deuxieme. . . . . 12 sous 6.

De la Novalaise à la grand'-Croix,
premiere saison. . . . . 1 l. deuxieme. . . . . 1 l. 5.

De la Novalaise à la Ramasse,
1ere saison. . . 1 l. 12 sous 6, deuxieme. . . 1 l. 17 sous 6.

De Lannebourg à la Ramasse,
premiere saison. . . 10 sous, deuxieme. . . . . 12 sols 6.

De Lannebourg à la grand'-Croix,
1ere saison. . . 1 l. 7 sous 6, deuxieme. . . 1 l. 12 sous 6.

Quant aux séjours forcés par le mauvais temps, la pluie violente, les neiges extraordinaires, l'orage, etc. c'est au directeur de la Novalaise ou de Lannebourg à régler ce qui sera dû aux porteurs, muletiers, piétons, mulets, etc. pour dédommagement discret des frais qu'ils ont dû occasionner.

Pour les frais de direction on paiera à raison d'un sou par livre en sus du montant des paies, conformément à la billette expédiée au voyageur à Lannebourg, en allant en Piémont, et à la Novalaise en revenant en Savoie. Par conséquent si le passage entier doit coûter 100 liv. au voyageur, il faudra qu'il paie 105 liv., ces 5 liv. en sus appartenant aux directeurs des deux endroits pour frais de direction.

Il y a des saisons où l'on ne peut reprendre ses voitures à Lannebourg, il faut continuer à se faire porter jusqu'à saint Michel : alors on donne,

pour chaque porteur . . . . 3 l. 10.
pour guide de traîneau compris le mulet . . . . . . 4 l.
pour coffres et équipages . . . . 3 l. 10.
pour mulet à selle . . . . 3 l.

Les charges sont les mêmes que pour le passage du mont Cénis.

Si l'on va de Lyon à Turin avec plus de 5 ou 6 chevaux, il vaut mieux prendre des voituriers, parcequ'on manqueroit souvent de chevaux sur la route. On ne met pas tout à fait deux jours de plus par les voituriers, et il en coûte beaucoup moins.

Nota. Il faut faire marché par écrit avec les voituriers, et le leur faire signer.

NOTES.

(1) Le chanoine Recupero, sicilien, dont Brydone parle dans son voyage, et qui a étudié l'Etna, comme M. Hamilton le Vésuve, ayant examiné l'état des différentes couches de la lave de ce volcan, a cru pouvoir en conclure que toute la Sicile (et par conséquent le monde) devoit avoir plus de vingt mille ans d'antiquité; à peu près comme on devine l'âge d'un gros tronc d'arbre par le nombre des cercles tracés dans son plan coupé. L'archevêque et cardinal Branchiforte lui fit défense de faire imprimer cette vérité. Le pauvre chanoine ne pouvant écrire ce qu'il pensoit, crut pouvoir le dire à Brydone, qui, ayant eu l'indiscrétion d'imprimer qu'il tenoit de lui cette observation, a causé imprudemment le malheur de sa vie. Cet infortuné observateur est maintenant confiné dans un cachot, d'où il ne verra jamais les couches de lave de l'Etna. Est-il possible que dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, il y ait encore en Europe de pareils juges! (Note du traducteur.)

(2) Pour seconder sa puissance soporifique, elles leur font prendre une grande dose de thériaque de Venise, dont il se fait à Naples une si grande consommation, qu'elle forme un objet important de leur commerce d'importation. Les Napolitains ont les larmes à commandement, et sont très facilement excités à en répandre. Ni les menaces ni les caresses ne peuvent arrêter leurs enfants; dès qu'ils commencent à pleurer, il faut les laisser crier jusqu'à ce que la lassitude les fasse taire. (Note de l'auteur.)

(3) La coeffure de Faustine la jeune, dont les cheveux sont tressés sur le haut de sa tête, se voit encore très fréquemment dans l'ancienne ville de Naples. Celle que l'on appelle coeffure de Lucille, et qui a la tresse beaucoup plus bas, est fort commune, parmi les jeunes personnes, dans le fauxbourg de Chiaia; enfin la coeffure de Plotine se voit parmi les femmes plus âgées. Je ne me rappelle pas d'en avoir vu aucune y porter des tresses aussi hautes que Faustine l'ancienne en porte sur ses médailles. (Note de l'auteur.)

(4) Il faudroit un long exercice d'une jurisprudence criminelle aussi sage que ferme, pour réduire ces assassins farouches et intraitables qui infestent la Calabre. Ces malheureux, opprimés par les barons et par les officiers qui perçoivent les impôts et les droits, se trouvant réduits à la misere et au désespoir, font si peu de cas de la vie, que, jusqu'à la derniere goutte de leur sang, ils bravent tous les dangers. L'exécution de quelques uns de ces bandits, quelque cruelle qu'elle fût, n'imprimeroit que très peu de terreur à leurs complices, et ne produiroit d'autre effet que de délivrer la société de quelques mauvais sujets. Tous les efforts de la meilleure police seroient inutiles, à moins que le gouvernement n'adoptât et ne suivît avec constance un système qui pût diminuer la misere et les souffrances des pauvres, réprimer le despotisme tyrannique des seigneurs, et qui, en procurant aux peuples une honnête subsistance pour eux et leurs familles, les garantiroit de la tentation de s'adonner à un genre de vie si contraire aux loix et à l'humanité.

Dans le climat fertile de l'heureuse Campanie, il n'en seroit pas de même. Là, une exécution faite à propos,

qui ne laisseroit au criminel que le temps nécessaire pour se préparer à la mort, et ne donneroit pas aux prêtres celui de se rassembler et d'exciter la compassion, la dévotion, et presque l'admiration de la foule, feroit une très grande impression sur les cœurs lâches de la race timide qui habite ce charmant climat; la crainte d'une justice prompte et exacte deviendroit un frein puissant contre le meurtre et les violences.

Maintenant, les formes de la jurisprudence criminelle sont si mal entendues, si compliquées et si multipliées, que si le roi ordonnoit qu'un scélérat, pris sur le fait, fût jugé et exécuté dans l'espace de trois jours, si son crime étoit prouvé, tant de promptitude causeroit peut-être une fatigue mortelle aux juges, car les procédures et le jugement prendroient au moins dix-huit heures sur les vingt-quatre. Il faut d'abord que la plainte soit portée en regle, et les témoins entendus; l'avocat du prisonnier plaide ensuite, et doit plaider pendant deux heures; l'avocat du roi lui répond pendant une heure; puis l'avocat des pauvres a le droit de parler ensuite pendant deux autres heures; enfin chacun des quatre juges harangue à son tour; et puis toutes les notifications sont faites, les dépositions discutées, et mille formalités puériles sont observées: ce qui occasionne des délais si honteux et si insurmontables, qu'ils éternisent un procès criminel.

Il arriva dernièrement qu'après le jugement définitif d'un procès, le criminel ayant été condamné, on envoya ordre au geolier de le conduire devant les juges pour que la sentence lui fût prononcée. Mais le geolier comparut seul, et vint leur apprendre que le prisonnier étoit mort, depuis plus d'un an, d'une très longue maladie.

Comme le salaire d'un juge de Naples n'est que de neuf à dix louis par mois, ses facultés ne lui permettent guere d'être honnête et expéditif. Mais c'est encore pis dans les provinces, où les juges n'ont que la moitié de cette somme, et ne peuvent cependant se dispenser d'avoir un équipage, et un état de maison convenable à leur dignité. Les commissaires qui sont chargés d'expédier les ordres pour faire arrêter, ainsi que tous ceux qui regardent la police, n'ont point d'appointements, quoiqu'ils soient obligés d'entretenir chacun trente huissiers. Aussi ne perdent-ils pas les occasions d'arrêter les malfaiteurs, lorsqu'ils peuvent espérer d'en retirer quelque argent avant qu'ils soient arrêtés; mais dès qu'une fois ils sont en prison, ils cessent de s'en occuper, ne pouvant alors plus rien tirer de ces malheureux; et en conséquence ils ne se donnent aucune peine pour les faire juger. Il y a dans ce moment plus de douze mille criminels qui languissent dans les différentes prisons du royaume, et dont la subsistance coûte à l'état 7 à 800,000 livres par an. (Texte de l'auteur mis en note.)

(5) Le royaume de Naples est composé de douze provinces, dont la superficie est de 14,508,973 moggie: dans 2067 villes, bourgs, villages ou hameaux, il contient environ 4,500,000 habitants, ce qui ne fait pas plus de la moitié de la population qu'une telle contrée peut nourrir. Les propriétés foncieres sont taxées (*a*), partie sur les terres, et partie par des impôts sur la consomma-

(*a*) Dans quelques parties du royaume, la répartition des impôts se fait par les officiers du roi, et dans ces endroits la gabelle a lieu. Dans d'autres parties il y a plus de franchise, et les impôts sont réglés par un cadastre: c'est un registre que l'on tient dans chaque district ou *uni-*

tion. Il y a aussi des taxes pour les grands chemins, les ponts, les réparations, et d'autres besoins publics. Mais dans la perception de ces impôts il se commet de grands abus.

D'après un calcul fait, la quantité de froment qu'on seme dans ce royaume, année commune, prise en dix ans, ne va guere à plus de 2,500,000 tomoli. Un tomolo suffit pour ensemencer un moggia. Six cents vingt-cinq mille moggie sont semés tous les ans en orge et en lentilles, et 250,000 en blé de Turquie et en légumes; mais il est démontré que l'on pourroit semer de plus, en froment, 1,764,518 moggie, 584,082 moggie en orge, avoine et autres grains, et environ 112,724 moggie de plus en blé de Turquie et en légumes.

La récolte ordinaire du froment se monte, année commune, à près de 22,000,000 de tomoli, ce qui fait environ 8 tomoli par moggia, en confondant les bonnes et les mauvaises terres.

	Tomoli.
On emploie en semailles	2,500,000
pour la consommation des habitants, au nombre de 4,487,628, à 5 tomoli par tête . . .	22,438,140
	24,938,140

Mais comme il est plus juste de ne compter que sur le pied de 4 tomoli par tête, parceque, dans plusieurs provinces, le peuple mal aisé se nourrit de pain fait avec du blé de Turquie, de l'orge, des châtaignes, etc., la consom-

versita, sur lequel est marqué le revenu de tous les habitants, et on les taxe à proportion du nombre d'onces qu'ils possedent. Chacun fournit son contingent pour former la somme demandée par le roi.

mation nécessaire en froment ne doit donc être évaluée qu'au nombre de 17,950,512
et pour les semailles 2,500,000

20,450,512

Par conséquent, il doit en rester, pour l'expòrtation, environ 1,000,000 et demi de tomoli chaque année.

Dans quelques terres où l'on a récolté des feves et du blé de Turquie, il est très ordinaire de semer du froment la même année; ces terres sont nommées maggisi. On croit qu'il y a environ 4,000,000 de moggie propres à y semer du froment; mais il en reste deux tiers qui ne sont pas cultivés, par la mauvaise administration, les impôts, les vexations, etc.

Dans le territoire de Foggia, qui fait une partie de la Pouille, on calcule qu'il y a une étendue de 150,080 versure propres au blé, et il faudroit 3 tomoli de froment ou 4 et demi d'orge, pour ensemencer chaque versura. Cependant, avant 1767, on n'a jamais labouré plus de 53,000 versure, pas même en 1764, lors de la famine, quoique les fermiers, dans la vue de s'assurer une ample subsistance pour l'année d'ensuite, eussent semé beaucoup plus qu'à l'ordinaire, et se fussent efforcés autant qu'il étoit possible.

Des abus d'administration, ainsi que la rapacité des collecteurs, s'opposent à tout projet d'amélioration. En 1767 on a ensemencé, dans le territoire de Foggia, 111,000 versure. Si les 3,000,000 de moggie propres à la charrue, au-delà de la quantité qui est maintenant en valeur, étoient semées en blé, il seroit possible que le royaume produisît 32,000,000 de tomoli de froment, au lieu de 22 qu'il pro-

duit maintenant, et l'exportation des grains pourroit être permise dans tous les temps sans inconvénient, et au grand avantage des cultivateurs.

On a calculé que la culture du blé occupe environ dix personnes par moggia, et celle de la vigne au moins vingt.

L'exportation du blé se fait principalement dans les provinces de la Capitanate, de Bari, d'Otrante, de l'Abruzze, de Molise, de la Calabre et de la Basilicate. Elles fournissent à la consommation intérieure du royaume, et aux marchés étrangers. Les productions de la terre de Labour et du pays de Salerne sont réservées pour les besoins de la capitale. Le royaume de Naples exporte du froment, de l'orge, des légumes, du blé de Turquie, du chanvre, des cordes, du cumin, de l'anis et du fenouil, de la laine, de l'huile, du vin, du fromage, du poisson frais et salé, du miel, de la cire, des fruits verds, secs et confits, de la manne, du safran, de la réglisse, de la lie brûlée (feccia brucciata), des gommes, des feves, des capres, des lupins, des pâtes de macaroni de toute espece, du sel, de la potasse, du soufre, du nitre, du tartre, du sumach, des peaux, du bétail, des oranges, des limons, de l'eau-de-vie, du vinaigre, des métaux, des minéraux, du marbre, de la soie, du lin, des cotons, et diverses autres marchandises fabriquées dans les manufactures du royaume. On pourroit exporter des quantités bien plus considérables de ces différents articles, si l'industrie étoit encouragée comme elle devroit l'être; et les chevaux, ainsi que le bétail, deviendroient une branche considérable de l'exportation, si l'on s'occupoit davantage à en perfectionner les races.

Les provinces qui produisent le plus d'huile sont celles

de Bari, d'Otrante, de Calabre et d'Abruzze. Leur produit est évalué à environ 600,000 salmes. La consommation du royaume, en y comprenant la capitale, excede rarement la moitié de cette récolte; et cependant l'exportation, dans ces dernieres années, n'a été tout au plus que de 40000 salmes, excepté en 1767, où elle a été plus considérable, les olives ayant manqué dans toute l'Espagne.

La ville de Naples consomme annuellement 37,500 salmes d'huile purifiée, et environ 3000 qui ne l'est pas.

Les droits, par salme d'huile exportée de Tarente ou de Gallipoli, sont :

	duc.	gr.
Pour le trésor	1	
Pour la ferme de l'huile et du savon, appellée arrendamento	3	30
Pour les douanes de la Pouille		75
L'évaluation de la douane pour ladite huile, dans les ports, devroit être de 12 ducats par salme, sur lesquels on devroit payer sur le pied de 67 grains par once de ducat, qui monte à . . .	1	34
	6	39

Mais quelquefois cela varie; et actuellement ce droit se monte à près de 8 ducats par salme. L'huile qu'on importe à Naples paie un droit d'un ducat 32 grains et demi par salme. Les droits énormes imposés sur les eaux-de-vie empêchent de profiter pour en distiller, de l'immense quantité de vin que le pays produit. La plupart de ces vins pourroit supporter les traversées les plus longues, si les propriétaires pouvoient supporter la dépense d'y mêler de bonne eau de-vie, ce qui seroit nécessaire pour cet usage. L'énormité des droits fait qu'on n'exporte qu'une

quantité peu considérable de vins communs pour la Hollande, et de celui du Vésuve (nommé lacrima Christi) pour d'autres endroits. On a calculé que le produit de la soie récoltée dans ce royaume est d'environ 800,000 livres pesant par an, dont la moitié, à ce qu'on suppose, est manufacturée dans le pays, et l'autre moitié s'exporte crue. On pourroit facilement en vendre et en employer le double, si les droits d'exportation, et ceux d'entrée dans la capitale, étant très onéreux, n'y mettoient obstacle, ainsi que les exactions des officiers de la douane.

L'exportation de la soie torse est d'environ 148,217 livres pesant par an.

Celle de la soie écrue des deux Calabres, suivant les registres des fermiers, est de 53,000 livres; mais il est presque certain qu'il en sort en fraude deux fois autant, pour Livourne et pour d'autres pays.

Dans la quantité de vexations qu'on fait éprouver à la soie écrue, celle-ci est des plus remarquables. Aussitôt que les pauvres ont dévidé les coques, par le moyen de l'eau chaude, et qu'il ne reste plus que les feves, les officiers de la douane pesent la soie, et font note du poids sur leurs registres. Lorsque dans la suite elle est vendue, ils obligent le vendeur de payer les droits sur le poids qui avoit été inscrit, quoique la soie fût alors mouillée, et depuis eût diminué en séchant, se servant de l'injuste prétexte que la différence manquante avoit été fraudée; de sorte que ces malheureux paient véritablement le droit sur une partie d'eau.

On exige maintenant un droit d'un grain par livre sur les feves de rebut, qui autrefois ne payoient rien. En Calabre, tous les droits sur la soie montent à 42 grains et

demi par livre, en y comprenant le droit appellé di bisagnano. Dans la terre de Labour, la Basilicate, la principauté de Salerne et l'Abruzze, ils sont de 41 grains par livre. Mais il y a en outre un autre droit de 12 grains et sept dixiemes par livre sur la soie écrue exportée, moins 10 pour 100 pour l'emballage; et environ 10 grains pour la soie torse, moins 20 pour 100 pour l'emballage; et 5 pour 100 pour la mouillure.

On recueille une assez grande quantité de coton dans la terre de Bari, et dans les districts des villes de Tursi et de Gravina. Mais la meilleure qualité se trouve dans la province de Lecce. Venise en prend tous les ans une assez grande quantité, ainsi que de la laine.

Les amandes viennent en grande abondance dans les territoires de Lecce, de Bari et de l'Abruzze. Mais les meilleures croissent près de Bari, d'où on les porte presque toutes à Venise et à Trieste. Cette branche de commerce sera bientôt abandonnée, ne pouvant soutenir le droit de 3 ducats 94 grains, qu'on a imposé sur le cent pesant de ces amandes.

On trouve dans la Calabre trois montagnes de sel gemme, qui a plus de force et d'activité que le sel marin; mais les mines en sont fermées, pour ne causer aucun dommage aux revenus du roi, qui tire un grand profit des droits considérables mis sur cette denrée. A Naples, les droits de gabelle sont plus que cinq fois le prix du sel en Sicile. Toutes les marchandises manufacturées dans la capitale, et qui sont expédiées pour les provinces, ainsi que toutes celles qui sortent du royaume, quoique les matieres premieres dont elles sont fabriquées aient déja payé des droits, n'en sont pas moins taxées à un nouveau droit de

16 à 20 pour 100, appellé migliora. Il n'y a que les confitures et le chocolat qui en soient exempts. Le produit annuel de ce droit de migliora ou minutillo est tous les ans d'environ 74909 ducats, dont 14000 appartiennent à la ville de Naples, sur l'imposition de 23 grains par once; et le reste, qui est payé par les fabriques, est pour la douane.

Consommation du blé dans la ville de Naples.

	Tomoli.
En pain pour le public.	400,000
Macaroni.	160,000
Tarali ou petits biscuits.	50,000
Farine vendue dans le grand marché.	300,000
Farine vendue dans les douze autres.	300,000
Fleur de farine, 95,000 cantarats font.	300,000
Pour les troupes de terre et de mer.	120,000
Pour les écoles de charité et les couvents. . .	1,200,000
	2,830,000

Bêtes à cornes.	25,000
Veaux de Sorrento.	3,000
Cochons.	45,000

OEufs des environs, outre ceux de la ville, 60,000 par jour.

Huile, mesures de 10 rotoli et demi chaque. .	600,000

Il y a dans ce royaume un fonds de plus de 50,000,000 de ducats, appartenant à l'échiquier, à la douane, et à d'autres établissements publics. Ce fonds devroit être converti en banque nationale, portant un intérêt convenable: mais, au contraire, son produit est absorbé presque entièrement par les appointements et les fripponneries des financiers subalternes, au détriment du public.

Suivant les calculs les plus certains, les especes qui circulent dans tout le royaume, en or, en argent et en cuivre, ne s'élevent pas à une plus forte somme que celle de 8 à 9,000,000 de ducats, ce qui ne suffit pas pour la circulation d'un commerce très étendu. Car quoique le papier de sept banques publiques établies dans la ville ait cours, même lorsqu'il ne représente que des sommes très médiocres, il n'en faut pas moins solder en especes courantes avec ces banques, pour se procurer de leur papier; et c'est ainsi que cela se pratique chez les banquiers de Londres, sans qu'eux ni les banques de Naples tiennent compte des intérêts. Cette maniere de payer n'a donc d'autre utilité que d'être plus expéditive, et d'épargner quelque peine; mais elle n'augmente point la masse de la circulation, et dans cette circulation aucun papier ne porte intérêt.

Toutes les lettres de change et effets royaux, tous les paiements civils, militaires, ecclésiastiques et des commerçants, se soldent en billets de banque, appellés Fedi di credito, ou par des mandats tirés sur lesdites banques. Ces mandats expliquent fort au long l'objet des paiements; c'est pourquoi on ne demande jamais de reçus. Tout propriétaire de billet ou de mandat est, à la rigueur, obligé de le passer, comme lui appartenant, dans l'espace de 24 heures; autrement, si la banque venoit à manquer, celui qui s'en trouveroit nanti n'auroit aucun recours contre elle. Il y a eu dans ce siecle un exemple de la faillite d'une de ces banques: c'étoit celle de l'Annunziata.

Il existe encore une loi (mais qui n'est pas mise en vigueur) qui déclare qu'aucun paiement au-dessus de 6 ducats ne sera valable s'il n'est fait par une de ces banques. Les sept qui sont établies à Naples portent les noms sui-

vants : S. Giacomo, S. Eligio, S. Salvatore, Poveri, Preta, Spiritu-santo, Popolo. Elles servent de dépôt public pour l'argent, et prêtent sur gages plus ou moins, jusqu'à la valeur d'une très forte somme ; l'intérêt qu'elles ont droit de prendre est fixé ; et elles peuvent aussi prêter sur des terres et sur des maisons, etc. lorsqu'il est bien prouvé qu'elles sont entièrement libres.

Il y a aussi à Naples une compagnie d'assurances qui jouit d'un privilege exclusif, ce qui est contraire à l'intérêt du commerce. Les profits de cette compagnie, dans les dix premieres années de son établissement, ont été de plus de 10 pour 100, et dans les cinq suivantes, qui ont fini en 1766, ont rendu plus de 20. Il seroit donc avantageux pour l'état d'augmenter le nombre de ces bureaux d'assurances ; les profits, quoique partagés, deviendroient plus considérables. L'engagement des assureurs commence du moment où les marchandises sont embarquées, et subsiste jusqu'à l'arrivée du vaisseau, et la décharge entiere des marchandises. C'est un établissement fort utile pour ceux qui font assurer.

Marchandises importées à Naples.

D'Angleterre. Des étoffes de laine de toute espece, des bas de soie et de laine, des chapeaux, des peaux tannées, du plomb, de l'étain, du poivre, de la quincaillerie, des toiles, des mouchoirs, des éventails, du cumin, des gommes, du bois de teinture, des drogueries, des montres, des pendules, des instruments de mathématiques, de la morue salée, des sardines, des harengs, du café, du thé, du cacao, du sucre, et quelquefois des perses et autres marchandises de l'Inde.

De Hollande. Du cinamomum, des clous de girofle, de la muscade, du poivre, des drogues médicinales des deux Indes, des draps fins, sur-tout les draps noirs appellés ségovie ; des toiles pour chemises et autres usages, des mousselines et des chites, perses, plusieurs especes de cacao, des baleines, du tabac, des étoffes de soie et des velours.

De France. Une quantité prodigieuse de sucre, indigo, café, bois de teinture et verd-de-gris ; des drogueries du Levant, du cacao, de la quincaillerie, des étoffes de soie tissues d'or et d'argent, des soieries du Mans, des draps d'Elbeuf, et toutes sortes d'ajustements de femmes.

De l'Espagne. Du sucre, de la cochenille, du bois de teinture, du cacao, des peaux salées et avec leurs poils, des drogues médicinales, de l'émétique, du quinquina, de la salse-pareille, du jalap, du baume du Pérou, de l'ipécacuanha, des draps de diverses sortes, des vins, du tabac en poudre de Séville et de la Havane, du plomb, des canons de fusil, du miel, etc.

Du Portugal. Du sucre du Brésil, du tabac, du cacao de Marignan, des drogueries, des peaux, etc.

De Venise. Des livres, des cordouans (peaux de chevre ou de bouc tannées), des miroirs, des crystaux et verres de toute espece ; lustres, glaces de voitures et fenêtres ; des draps de Padoue appellés say, des étoffes vénitiennes pour l'usage des provinces, des draps fins de Vérone, aussi beaux que l'écarlate d'Angleterre ; des bas et bonnets de laine, des chapeaux fins pour la consommation des provinces, des bougies, du sucre en pains, de la toile fine, des drogueries du Levant, toutes sortes de couleurs, du sublimé, du cinabre, du mercure, de la térében-

thine, du sang de dragon, du cuivre, du fer de diverses especes des manufactures d'Allemagne et de Bresse; du papier excellent, dont on fait une grande consommation dans les provinces.

De Gênes. Des marchandises du continent de l'Amérique espagnole, et des établissements portugais aux Indes; du velours, du fer en grande quantité, des clous, des chapeaux communs, de la cire de Tunis et de la côte d'Afrique.

De Livourne. De toutes sortes de marchandises de la seconde main, venant du Levant; des laines de Barbarie, du poil d'Égypte, de la cire, et plusieurs étoffes de soie.

De Pétersbourg. Des peaux, des cires, du fer, des fourrures, etc.

De Sardaigne. Une immense quantité de thons, et du fromage blanc.

D'Allemagne. Des toiles de Silésie de toute espece, blanches et peintes; des fers de diverses manufactures, du vitriol de Hongrie, des crystaux de Bohême, de grandes glaces pour voitures et fenêtres; des chapeaux et marchandises de la nouvelle fabrique de Vienne; de la térébenthine, du mercure, de la quincaillerie des manufactures d'Osnabruck et de Nuremberg; du cuivre, de l'étain en feuilles, des planches, des draps, etc.

En général, les droits sur les marchandises importées dans la ville de Naples sont d'environ 25 pour 100 à l'estimation, et cette estimation se fait par onces, lesquelles sont évaluées 6 ducats. Les sucres et la cire paient, suivant le nouveau tarif, 40 ou 50 pour 100, au prix du marché. Ce droit sur le sucre produit environ 80,000 ducats par an. (Texte mis en note.)

(6) Peu de temps après sa mort, Ferdinand de Cordoue, prince de Sessa, petit-fils du grand Consalve, trouvant honteux qu'un si brave homme eût une sépulture si peu digne de lui, fit faire à ses frais, dans l'église de sainte Marie la neuve à Naples, un tombeau de marbre d'un bon genre ; il y fit transporter le corps du malheureux Lautrec, et y mit cette inscription :

ODETTO FUXIO LAUTRECO
FERDINANDUS CONSALVUS LUD. FIL. CORDUBA,
MAGNI CONSALVI NEPOS,
CUM EJUS OSSA, LICET HOSTIS,
UT BELLI FORTUNA TULERAT,
SINE HONORE JACERE COMPERISSET;
HUMANARUM MISERIARUM MEMOR,
IN AVITO SACELLO, GALLO DUCI
HISPANUS PRINCEPS
POSUIT 1528.

« Ferdinand Consalve, fils de Louis Corduba, et petit-fils du grand « Consalve, a fait élever ce tombeau à *Odet de Foix,* comte de *Lautrec.* « En réfléchissant sur l'instabilité des choses humaines, et sur la fin « malheureuse de ce général françois, le prince espagnol a voulu que « ses cendres, quoique celles d'un ennemi, fussent recueillies et dépo- « sées dans le monument de ses propres ancêtres. 1528 ». (Note du traducteur.)

(7) S'il convenoit à un homme raisonnable d'adopter l'opinion des Napolitains sur le don de prophétie dont ils qualifient le sang de saint Janvier, on pourroit supposer que son obstination à ne pas se liquéfier n'annonçoit pas seulement les malheurs du siege, mais aussi avoit pour objet d'inspirer tout l'effroi que devoit causer la cruelle maladie qui parut alors pour la premiere fois dans notre hémisphere, et se manifesta dans le camp des François. On dit que ce terrible châtiment de la débauche nous fut apporté,

par les compagnons de Christophe Colomb, des isles Caraïbes dont ce mal étoit originaire, et qu'on fit sortir exprès de Naples des femmes qui en étoient infectées, pour le répandre parmi les François, qui communiquerent ensuite à toute l'Europe ce poison infernal. Cependant les auteurs different entre eux sur l'introduction de cette maladie. Quelques uns la font venir d'Égypte, et fondent leur opinion sur cette épitaphe qui se voit dans l'église de sainte Marie du peuple à Rome.

Marco Antonii equitis romani filio ex nobili Albertonum familia, corpore animoque insigni, qui annum agens XXX peste inguinariâ interiit anno salutis christianæ M. CCCC. LXXXV. die XXII. Julii, hæredes B. M. P.

Ce monument est érigé à la mémoire d'un noble romain qui mourut de la peste INGUINARIA en 1485, c'est-à-dire, 6 ans avant que Colomb revînt du nouveau monde. La difficulté consiste à prouver que cette maladie INGUINARIA étoit réellement celle dont il est ici question, et ne fut pas une espece de peste qui avoit son ulcere dans l'aine, comme d'autres especes de peste ont la leur sous les bras, au côté ou ailleurs : car c'est une remarque faite dans le Levant par plusieurs médecins, que chaque espece de peste fait sortir sa tumeur mortelle, toujours dans la même partie du corps de ceux qui en sont atteints. S'il étoit prouvé que l'origine de cette maladie nous vient des pays orientaux, il s'ensuivroit qu'à toutes les horreurs de la barbare tyrannie, du vol et du meurtre exercés par les Européens sur les Américains qui ne le méritoient pas, nous pourrions ajouter l'infâme présent que nous leur aurions fait d'une maladie aussi destructive que dégoûtante, et qui a achevé la dépopulation de ce

malheureux continent, en détruisant le peu d'infortunés que la flamme et le fer avoient épargnés. (Texte mis en note.)

M. Swinburne a été mal informé de l'époque où cette cruelle maladie s'est manifestée pour la premiere fois ; ce n'est point en 1528 dans le camp de Lautrec, mais 34 ans plutôt dans celui de Charles VIII. Christophe Colomb partit en 1492 pour faire ses premieres découvertes : il ne mit que 33 jours pour aller des isles Canaries aux isles Antilles, et revint en Espagne ; repartit en 1493, découvrit la Jamaïque et les isles Caraïbes, et ne revint qu'en 1505. Mais ayant renvoyé en Espagne quelques matelots de son équipage, après la découverte des Caraïbes, ces malheureux, infectés de la maladie qu'ils avoient gagnée dans ces isles, la répandirent avec une telle rapidité, que l'année suivante elle étoit parvenue à Naples, d'où elle se communiqua dans toute l'armée de Charles VIII, qui prit cette ville en 1494. Les François accuserent, avec raison, les Napolitaines de la leur avoir donnée, et la nommerent le mal de Naples ; mais les Napolitains prétendirent que c'étoient les François qui l'avoient communiquée à leurs femmes, et ne donnent encore à cette maladie que le nom de mal françois. (Note du traducteur.)

(8) Vers le même temps où M. Swinburne faisoit son voyage, M. de Non, gentilhomme ordinaire du roi de France, depuis secrétaire d'ambassade, et chargé des affaires du roi à Naples, amateur de tous les arts, dessinant comme un professeur, rempli d'esprit, de goût et de talents, avoit bien voulu se charger, par complaisance pour les éditeurs du voyage pittoresque du royaume de Naples et de la Sicilè (dont l'un étoit son ami intime), de

guider, dans ces deux royaumes, les travaux de plusieurs dessinateurs et architectes, du premier mérite, que ces éditeurs faisoient voyager pour lever les plans et dessiner les vues les plus intéressantes, qu'ils ont fait graver ensuite dans leur ouvrage. M. de Non fit un journal, aussi agréable qu'exact, de son voyage avec ces artistes dans le royaume de Naples, dans la grande Grece et dans la Sicile; et c'est ce journal qui a servi de base au texte du voyage pittoresque des royaumes de Naples et de Sicile, en 4 volumes in-folio, orné de superbes estampes. On en a cependant, et je ne sais pourquoi, retranché un grand nombre de détails charmants. On auroit mieux fait, sans doute, de l'imprimer tel qu'il étoit : mais je restituerai dans cette traduction tout ce qui n'a pas été employé dans le texte du voyage pittoresque; et, comme je ne chercherai point à me faire honneur de tout ce qui appartient à M. de Non, j'aurai soin de marquer exactement tout ce qui sera tiré de son journal. C'est une justice qui lui est due, et qu'il falloit lui rendre dans le voyage pittoresque, puisque le texte est presque tout entier de lui. Il falloit dire aussi que toute la partie de l'antiquité est de M. l'abbé Chaupi; celle de l'histoire naturelle, de M. Faujas de Saint-Fond; celle de la peinture et sculpture, de M. W.; le discours préliminaire et historique, de M. de Chamfort; tout ce qui regarde l'historique de la grande Grece, de M. Cabanis, etc. etc. En genéral, il vaut mieux dire la vérité.

Le voyage de M. de Non étant à peu près le même que celui de M. Swinburne, le lecteur ne sera pas fâché de comparer la maniere de juger des deux voyageurs; on trouvera dans les notes tout ce que je transcrirai du jour-

nal de M. de Non, et je n'en retrancherai rien lorsqu'il décrira des lieux où M. Swinburne n'aura point été. Le voyageur anglois, en allant de Naples à Ariano, prit le chemin de Nole; M. de Non, allant aussi à Ariano, prit celui de Benevent, et ne rejoignit la route de M. Swinburne, qu'à Ponte-Calore; je vais donc transcrire la description qu'il fait des lieux qui se trouverent sur son chemin jusqu'à ce pont.

« En quittant la route qui va à Nole, nous prîmes à gau-
« che, et traversâmes le village de Casal novo, et ensuite
« Accera, ancienne petite ville, qui, bien qu'elle refusa
« de recevoir autrefois Annibal vainqueur, n'a rien con-
« servé d'imposant ni de remarquable. Depuis Accera jus-
« qu'à Arienzo on marche en plaine, le long d'une petite
« riviere que l'on a contenue dans un canal bordé de
« peupliers. Cette plaine fertile, meublée de petites fabri-
« ques, compose à tous moments de jolis paysages, tran-
« quilles et doux, dans le genre de Paul Pôter. La nature
« du terrein est la même que celui des plaines de Caserte
« et de Capoue, dont j'ai parlé déja, c'est-à-dire, de cen-
« dre et de tuf. On voit encore mieux de là, que de par-
« tout ailleurs, combien la Somma est de même nature
« que le Vésuve, et isolée de toute chaîne de montagne.

« Arienzo est un petit bourg ancien, dont les fauxbourgs
« ceignent, en demi-cercle, le pied de la montagne, à la
« cime de laquelle est situé le vieux château, qui porte le
« même nom, et qui est presque entièrement détruit.
« Nous y arrivâmes cinq heures après notre départ, en al-
« lant au pas des chevaux. Avant d'entrer dans le village,
« je trouvai une pierre milliaire, engagée dans le mur de
« clôture d'un couvent de moines; elle est de marbre ci-

« polin, avec cette inscription en assez mauvais caracteres, AUG. XIII : et de l'autre côté on voit des lettres « presque absolument effacées ; j'y distinguai cependant « les trois DDD, qui commencent l'inscription du revers « d'une pareille pierre milliaire que j'avois vue à Arpaia, « dans mon voyage de Caserte. Cette pierre a sans doute « été déplacée, mais sans avoir été transportée loin du « lieu qu'elle avoit d'abord occupé, ce dont on peut ju-« ger par la position de celle d'Arpaia, numérotée XVI, « cette ville étant à peu près à trois milles d'Arienzo. Le « soleil étoit encore fort haut à notre arrivée, et nous « montâmes la montagne. De la côte opposée se détache « un petit monticule appellé le mont Olivet, parce-« qu'il est maintenant planté d'oliviers, au lieu des fo-« rêts qui le couvroient. Ces deux montagnes ne laissent « entre elles qu'un défilé, qui étoit sans doute autrefois « plus étroit en raison de sa profondeur, nécessairement « diminuée par l'éboulement naturel des terres voisines. « C'est l'entrée de la célebre vallée de Caudium, où les « Samnites, en l'année 321 avant Jésus-Christ, firent pas-« ser sous le joug l'armée romaine, commandée par les « consuls Calvinius et Posthumius. Lorsqu'on a passé le « mont Olivet, la vallée s'élargit environ d'un demi-mille, « et ne se referme qu'à près d'un mille et demi plus loin, « bordée toujours, de droite et de gauche, de doubles ci-« mes inaccessibles, qui semblent se joindre derriere une « petite montagne escarpée, appellée monte Piano. C'est là « qu'est situé le village d'Arpaia, dont je viens de parler. « Nous rencontrâmes, en descendant de nos CALESSE, un « gros et gras chanoine, qui se trouva précisément là posté, « comme s'il nous eût attendus, et qui se mit aussitôt à

« nous conduire sans nous laisser le temps de l'en prier.

« Nous retournâmes d'abord sur nos pas, et remontâmes « le petit mont, d'où l'on découvre tout le bassin où les « Romains furent enveloppés par les Samnites, qui occu- « poient les hauteurs, et qui sortirent tout-à-coup des fo- « rêts où ils s'étoient cachés. Ces forêts n'existent plus, « mais ont existé jusqu'à nos jours; c'est sans doute aux « deux côtés de la petite montagne de monte Piano, que « les arbres coupés dont parle Tite Live avoient em- « barrassé les deux seuls petits défilés par lesquels on pou- « voit passer outre. Le temps et l'éboulement des terres « ont beaucoup changé le local; et c'est ce dont j'ai pu « me convaincre en descendant dans la vallée. Je ne trou- « vois plus au couchant les grands marais dont parle Tite « Live, mais des sources, des terres fangeuses, et un ra- « vin qui me découvrit le sol à soixante pieds de profon- « deur, ce qui me fit comprendre combien, par cette exca- « vation, la vallée devoit être rétrécie, et qu'en y joignant « l'embarras des marais et des broussailles, il restoit très « peu d'espace à une grande armée pour se mouvoir.

« Il est aisé alors de voir que ce qui obligea les Ro- « mains de se rendre aux conditions que Pontius leur im- « posa, étoit la difficulté et l'impossibilité même de sor- « tir de ce lieu, où ils resterent sous les armes tout le jour, « et où ils camperent la nuit, sans que les Samnites fissent « aucun mouvement pour les attaquer, se contentant « d'occuper le défilé et de leur montrer une mort certaine, « soit par la faim, soit par une défaite inévitable.

« Notre gros chanoine, que nous faisions courir, nous « expliquoit toujours, quoique nous ne l'écoutassions « guere, et nous démontroit comment les POVERETTI (car

« c'est ainsi qu'il appelloit les Romains), s'étoient trou-
« vés pris là. Il nous conduisit au village qui a conservé
« et porte encore le nom de Fourches caudines. Il nous
« montra près de là un couvent de Franciscains, appellé,
« par la même cause, santa Maria del Giogo; puis il nous
« ramena à Arpaia, où il nous conduisit à toutes les mai-
« sons et écuries où il y avoit quelque fragment d'inscrip-
« tions. La seule qui soit intéressante se trouve dans ce
« village sur une pierre mutilée, où l'on lit distinctement
« le mot de CAUDIUM :

C. IVVIVS. M F.
. . . . . . CAVDI . . .
. . . . . . SCVS . , .
OR. III.
etc. PRISCI.

« Nos voituriers étoient chargés de nous nourrir, et
« notre souper ne fut pas trop mauvais. Nous fûmes en-
« suite couchés à la mode du pays, c'est-à-dire, mal.
« Mais le climat chaud de l'Italie fait qu'on y sent moins
« l'inconvénient des lits durs que l'on trouve dans toutes
« les auberges.

« Nous partîmes d'Arienzo à 6 heures du matin, et
« retraversâmes la vallée de Caudium. Le pays s'ouvre;
« on voit à gauche le château d'Airola très agréablement
« situé sur un monticule, à l'entrée de la vallée par où passe
« l'aqueduc qui porte des eaux à Caserta. Les montagnes
« de droite et de gauche continuent d'être très élevées, et
« de former un vaste et riche bassin, terminé par le monte
« Sarchio, sur le sommet duquel il y a un vieux château
« avec un gros bourg au-dessous, qui couronne la mon-
« tagne et présente un aspect assez pittoresque.

« Après le monte Sarchio, les montagnes s'abaissent, et « n'offrent que des vallons peu agréables ; on y trouve plu- « sieurs monticules absolument formés de cendres, de « pierres ponces et de tuf, tandis que les montagnes qui « les environnent sont de pierres calcaires. Après avoir « traversé, pendant quatre milles, un pays peu agréable, « on arrive aux confins des terres papales, et on descend « dans le riche vallon de Benevent, qui est au royaume de « Naples ce qu'Avignon est à la France, c'est-à-dire une « souveraineté qui donne prise sur son souverain au lieu « de l'enrichir.

« Benevent est une très ancienne ville, la seule des Sam- « nites que les Romains n'aient pas saccagée, et la seule « de tout ce pays qui leur resta fidele lors de l'expédition « d'Annibal. Les Goths, les Sarrazins, et des catholiques « plus barbares encore, la posséderent tour à tour; et leurs « barbaries, ainsi que d'affreux tremblements de terre, « détruisirent les beautés de cette ville, qui n'offre main- « tenant aux yeux qu'une foule de débris antiques. On fe- « roit plusieurs volumes, si l'on entreprenoit de décrire tous « les fragments, les inscriptions, les colonnes, les bas-re- « liefs que l'on rencontre à chaque instant. Deux rivieres, « le Sebeto et le Calore qui entourent la ville, en rendent « les approches délicieuses, par les petites isles plantées « d'arbres, qu'ils ombragent d'une verdure toujours fraî- « che : on passe ces rivieres sur deux ponts. Nous arrivâ- « mes à midi ; et, quoique fatigués par les cahots d'une « route détestable, nous allâmes d'abord voir l'arc de « triomphe de Trajan (*a*), monument antique, des plus

(*a*) Lorsque Trajan eut vaincu les Germains et les Daces, le séna

« grands et des mieux conservés de toute l'Italie, puis-
« qu'il n'y manque que quelques morceaux de la corni-
« che. On a fait un volume in-4° de la description de ce
« seul édifice, qui cependant n'a qu'une arcade. L'archi-
« tecture nous en parut commune. Les bas-reliefs sont
« lourds; les figures sont courtes, et les têtes seules ont
« la noblesse et la fierté sévere de l'antique. Au reste,
« tout ce que l'ordre corinthien a de richesses dans ses or-
« nements est réuni dans ce monument; et l'assemblage
« des blocs de marbre, quelque énormes qu'ils soient,
« est si parfait, que rien n'a pu les déranger.

« Nous allâmes voir ensuite les ruines d'un amphithéâ-
« tre qui n'est pas, à beaucoup près, si bien conservé;
« ses vestiges prouvent évidemment que sa construction
« et sa décoration étoient les mêmes que celles de l'amphi-
« théâtre de Capoue (*a*). Nous parcourûmes en vain ses
« souterrains; ils sont réduits à trop peu de chose pour
« faire juger de leur grandeur. Nous fîmes ensuite le tour
« de l'emplacement que devoit occuper cet amphitéâtre;
« mais nous ne trouvâmes rien qui pût fixer nos idées sur
« ses proportions.

« En parcourant ces ruines, nous apperçûmes, hors
« des murs, une grande construction, longue et étroite.
« Nous allâmes l'examiner, et trouvâmes une galerie voû-
« tée, ouverte en portiques: quelques gens du pays nous
« dirent que c'étoit les débris d'une église consacrée à
« cent quarante martyrs, et voulurent même nous racon-
« ter leur histoire. Il seroit difficile de juger ce que ce pou-

fit élever à sa gloire deux arcs de triomphe, l'un à Ancone, et l'autre à Benevent; c'est celui dont il est ici question.

(*a*) On peut en voir le dessin et le plan dans le voyage pittoresque.

« voit être ; il paroît cependant que cette construction de-
« voit avoir servi de revêtement à la terrasse d'un jardin :
« et c'est encore aujourd'hui son seul usage.

« Près de là, sur le Sebeto, est un pont, nommé san
« Cosmo ou des Lépreux. Il y a encore une des arches
« qui est antique, et construite de blocs de pierres colos-
« sales posées à sec. Sous cette arche est un moulin, bâti
« entièrement de fragments et d'inscriptions antiques.
« Leur nombre m'effraya, et je renonçai à les copier;
« mais les curieux en ce genre pourront se satisfaire en
« recourant à un livre imprimé à Rome en 1754, inti-
« tulé THESAURUS ANTIQUITATUM BENEVENTINARUM, en
« deux gros volumes in-folio, aussi savants que lourds.

« Nous fîmes ensuite le tour des vieux murs, et vîn-
« mes au pont du Calore, d'où nous apperçûmes dans la
« campagne une fabrique, qui nous parut être les ruines
« de quelque monument. On nous dit que c'étoit jadis un
« temple d'Hercule; mais ce n'est en effet que le reste
« d'une église bâtie en briques.

« On nous conduisit de là dans la cathédrale de Bene-
« vent, qui mérite d'être long-temps examinée. On y a
« fait un fort bel usage de cinquante colonnes cannelées,
« d'ordre dorique, en marbre blanc, d'une seule piece, et
« d'un travail parfaitement beau. On nous assura que ces
« colonnes avoient appartenu à un édifice, qui étoit hors
« la porte Trajane, et que le tremblement de terre de 1703
« a abattu et entièrement ruiné. A en juger par la beauté
« des colonnes, ce monument devoit être de la plus grande
« magnificence. Elles ont donné à l'église où on les a pla-
« cées une petite ressemblance à l'église de sainte Marie
« majeure à Rome.

« Je dessinai la pyramide égyptienne qui est posée sur « le parvis de cette église ; et, quoique petite et en trois « pieces, elle est encore d'un bel effet. Je dessinai aussi « un bas-relief enchâssé dans le campanile. On fait remon- « ter l'antiquité de cette sculpture jusqu'au temps de Dio- « mede (*a*), qui fonda, dit-on, Benevent après la prise « de Troie. Ce bas-relief représente un sanglier avec la « bandelette et un feston de fleurs : c'étoit la premiere fois « que je voyois cet animal dans un accoutrement si galant. « Je n'assure point que ce soit, comme on le dit, un ou- « vrage grec ; mais il y a du style et un beau faire.

« Nous sortîmes de la ville, et trouvâmes, dans un jar- « din, les vestiges d'un ancien temple, dont on ne put « nous dire le nom. Une personne considérable de la ville « nous ayant abordés, nous conduisit dans la plaine à l'en- « droit où Mainfroy (*b*), duc de Benevent, fut défait et « tué en 1226, dans la bataille que lui livra Charles d'An- « jou, qui devint paisible possesseur du royaume des deux « Siciles, lorsqu'il eut fait décapiter, en 1269, le jeune

---

(*a*) On sait que Diomede, fils de Tydée et petit-fils d'Enée, roi de Calydon, conduisit les Argiens au siege de Troie, et qu'il avoit 80 navires sous ses ordres. Après la prise de cette ville, il alla rétablir son aïeul sur le trône de Calydon qu'on lui avoit enlevé ; et ayant appris que pendant son absence sa femme avoit été séduite par le jeune Cyllabarus, il renonça au séjour d'Argos, et alla s'établir dans la grande Grece, où ayant épousé la fille de Daunus, il bâtit *Arpi* et *Benevent* selon quelques auteurs. Cette ville commença par se nommer *Maleventum*.

(*b*) Il étoit fils naturel de l'empereur Frédéric II. On assure qu'il étouffa son pere, et qu'il fit empoisonner Conrad, fils légitime de cet empereur et pere du jeune Conradin, dont il devint le tuteur. Il se rendit maître de la Sicile qu'il gouverna despotiquement pendant 11 ans ainsi que le royaume de Naples. S'étant brouillé avec le pape Inno-

« Conradin, dernier prince de l'illustre maison de Souabe, « qui avoit produit tant de rois et d'empereurs.

« Nous rentrâmes dans la ville par la porte saint Lau- « rent, où je dessinai un taureau de granit rouge égyp- « tien. La dureté de cette matiere et son style me l'ont « fait juger devoir être de la plus haute antiquité. Aussi le « donne-t-on pour un ouvrage samnite; et quoiqu'exces- « sivement usé par le temps, il indique encore de belles « formes. Peu après, nous vîmes la fontaine de sainte So- « phie, adossée au mur d'un couvent de même nom. Au- « dessus de cette fontaine, on a attaché un bas-relief an- « tique, qui a pour sujet l'enlevement des Sabines.

« En continuant nos recherches, nous trouvâmes à la « porte des prisons un petit monument élevé par un pape, « pour conserver et mettre en évidence deux morceaux de « marbre octogones et surchargés d'un travail assez fini. « Je ne sais ce que pouvoient être ces morceaux, qui, par « leur forme, ressemblent à deux autels. On les a posés « l'un sur l'autre, placés sur un piedestal, et on leur a « fait supporter un gros vilain lion moderne, en mémoire

---

cent IV, il porta la guerre dans ses états et battit ses troupes en 1254. Ce pontife, après l avoir excommunié, ne vécut pas long-temps et fut remplacé par Urbain IV, qui n'eut rien de plus pressé que d'appeller à son secours *Charles d'Anjou*, frere de saint Louis, en lui donnant l'investiture des royaumes de Naples et de Sicile. Ce prince étant allé combattre Mainfroy, ce tyran lui fit proposer un accommodement; mais Charles lui répondit en ces termes : « *Ite et renunciate, vel me brevi* « *ipsum in infernum detrusurum vel ipsum in paradisum collocaturum* ». Mainfroy ayant péri à la bataille de Benevent, on trouva son cadavre couvert de sang et de boue, et on l'enterra dans un fossé auprès du pont de la ville. Sa femme, ses enfants, et ses trésors, furent livrés au vainqueur. (Note du traducteur.)

« des Samnites, à qui l'on attribue cette sculpture. Pen-« dant notre course, le gouverneur ayant envoyé savoir « qui nous étions, j'allai aussitôt chez lui, et je n'eus « qu'à me louer de ses politesses. Ce digne prélat, nommé « M. Riva, avoit demeuré six ans à Paris, et sembla vou-« loir nous rendre en un jour toutes les politesses qu'il y « avoit reçues. Après nous avoir été fort agréable, il vou-« lut nous être utile. Un marché onéreux que nous avions « fait à Naples avec nos voituriers, nous auroit mis à la « merci des loueurs de chevaux de Benevent, s'il n'eût « bien voulu interposer son autorité, pour empêcher qu'on « ne nous écorchât. Enfin nous quittâmes Benevent, l'une « des plus anciennes villes de l'Italie, plus grande que « peuplée, plus peuplée que riche, plus riche que com-« merçante, et plus oisive encore qu'Avignon. Le peuple « m'y parut doux, négligent, sale et poli; mais les fem-« mes y sont fort jolies (*a*).

« Nous sortîmes de Benevent le 11, à six heures du ma-« tin, chacun monté sur un cheval étique, avec un mu-« let de suite, portant nos paquets; deux guides nous con-« duisoient, et toute la canaille de la ville nous escorta jus-« qu'aux portes de la ville. Ayant fait environ 14 milles,

---

(*a*) Deux cents ans environ avant Jésus-Christ, Tiberius Gracchus vainquit les Carthaginois aux portes de Benevent. Auguste la mit dans la seconde région de l'Italie, mais elle devint une ville de Campanie sous Adrien. Totila s'en rendit maître en 545; et Autharis, roi des Lombards, la répara en 589, et l'érigea en duché en faveur de Zothus l'un de ses courtisans. Son archevêché érigé en 969 est presque toujours possédé par un cardinal à cause de son immense revenu. Les environs sont délicieux, fertiles, et d'un aspect charmant, ornés d'un grand nombre de belles maisons de plaisance. (Note du traducteur.)

« dans un assez beau pays, mais par des chemins impra-
« ticables en voiture, nous arrivâmes à Ponte-Calore, où
« se réunit à la route que nous avions prise, celle qui vient
« de Nole. Le Calore est un torrent, sur lequel il a fallu
« faire un pont de 26 arches. »

Je vais quitter le journal de M. de Non, pour retourner à M. Swinburne.

(9) Étant duc de Calabre il épousa, en 1464, Hippolyte Marie Sforce, fille du duc de Milan. Il étoit fils de Ferdinand Ier, roi de Naples, l'un des plus grands rois de ce royaume, mais qui fut trop cruel, et trop indulgent pour les vices et les déréglements de son fils aîné. Cet Alphonse devint roi en 1494. Dès que Charles VIII, roi de France, eut appris son couronnement, il marcha en Italie, et s'empara du royaume de Naples : Alphonse, lâche, foible, sombre et dévot, abdiqua la couronne entre les mains de Ferdinand son fils, et se fit moine à Messine, dans un couvent d'Olivetains. Il mourut dix mois ensuite, laissant sa mémoire en exécration à tous les Napolitains. Son fils Ferdinand II ne lui survécut qu'un an environ. (Note du traducteur.)

(10) Les cloches, nommées en latin NOLA et CAMPANA, semblent avoir pris leurs noms de la Campanie et de la ville de Nole, soit qu'il y ait eu autrefois dans les environs quelque mine de cuivre, ou quelque fonderie célèbre, ou bien que les fondeurs de ce pays aient eu de la réputation. Quintilien est le premier auteur qui se soit servi du mot NOLA pour exprimer une cloche. Avant lui TINTINNABULUM étoit le mot dont on se servoit. C'est du temps de saint Jérome qu'on a commencé à employer celui de CAMPANA. Cependant les habitants de Nole ne peuvent se

vanter aujourd'hui d'être de bons fondeurs, et il faut avouer qu'un carillon bien fait est une chose dont on n'a point d'idée dans le royaume de Naples, les habitants de cette contrée ne pouvant se mettre dans la tête qu'il faille quelque talent pour être bon carillonneur. (Note de l'auteur.)

Avant saint Paulin, les chrétiens faisoient usage de crecelles de bois pour assembler les fideles, le gouvernement ne permettant pas alors à une secte proscrite l'usage des cloches. Les anciens s'en servoient également pour des usages sacrés et profanes. Polybe en fait mention, et Strabon nous apprend qu'on annonçoit au bruit des cloches l'heure du marché.

Pline assure que le tombeau de Porsenna, roi des Étrusques, étoit environné de cloches. Probablement c'est ce qu'on appelloit LEBETES dans le temple de Dodone. L'heure du bain étoit aussi annoncée à Rome par ce son. Celui qui faisoit dans cette ville les fonctions de l'homme qu'on appelle couvre-feu dans plusieurs pays, se servoit d'une cloche pour cet usage. Enfin on s'en servoit dans les grandes maisons comme on le fait maintenant pour appeller les domestiques; et les moutons en portoient à leur cou pour effrayer les loups, ou plutôt en guise d'amulettes. De nos jours cette coutume qui subsiste encore, ainsi que plusieurs autres qui nous viennent des païens, sont des especes de sauvageons sur lesquels on a greffé des cérémonies religieuses. Les bergers napolitains croient que le son de ces cloches réjouit les animaux qui les portent, les préserve de l'épizootie, et les fait paître avec plus de plaisir pour eux et de profit pour leurs maîtres; mais l'avantage certain qu'on en retire, c'est de retrouver plus facilement les animaux qui s'égarent.

Lucien nous apprend que les prêtres de la déesse de Syrie avoient des sonnettes pour réveiller la charité des dévots. J'ai vu souvent en Italie les successeurs de ces prêtres, nos hermites et nos moines mendiants, avertissant avec une sonnette les voyageurs qu'ils alloient mettre leur bourse à contribution.

Zonaras a écrit que jadis lorsque les criminels se rendoient au lieu de leur exécution, ils avoient une cloche attachée sur eux pour avertir que personne ne se trouvât sur leur chemin et ne fût souillé en les regardant. Cet usage peut bien avoir été l'origine de celui qui regne encore en Angleterre, de faire sonner les cloches de la paroisse, pendant que les malfaiteurs sont en chemin pour se rendre au gibet. Cependant on croit assez généralement que cette sonnerie n'est faite que pour avertir de prier pour le repos de leur ame. La plupart de nos cérémonies religieuses datent de bien plus loin qu'on ne le croit ordinairement. On ne sauroit me blâmer de hasarder cette opinion, puisqu'en assurant que cet usage est d'origine païenne, je tranquillise plusieurs consciences timorées qui gémissent sans cesse de ce qu'on laisse subsister encore dans un pays protestant des restes de papisme.

Selon Suétone, Auguste, ayant fait bâtir sur l'extrémité du capitole un superbe temple à Jupiter tonnant, vit en songe Jupiter capitolin qui lui reprocha d'avoir diminué par ce nouveau culte celui de son temple. Auguste répondit au dieu qu'il n'avoit placé l'autre aussi près de lui que pour lui servir de portier; et pour confirmer ce qu'il lui disoit, il fit mettre des cloches sous le toit du nouveau temple tout auprès de l'entrée. Il paroît qu'on doit conclure de ce récit que les étrangers sonnoient aux

portes dans ce temps-là comme dans celui-ci. (Texte de l'auteur mis en note.)

(11) M. Swinburne auroit dû dire en parlant de Jordanus Brunus, que ce fut lui qui fit renaître la philosophie éclectique qui étoit assoupie et presque expirée depuis la mort de la célebre Hypatia, l'an 415 de Jésus-Christ. Comme cette philosophie a repris de nouvelles forces, et s'étend dans le plus profond silence, il n'est pas hors de propos de dire ici ce qu'elle fut autrefois, quels furent ses principaux soutiens, et de raconter l'horrible catastrophe qui termina la vie de cette fille extraordinaire.

Fouler aux pieds les préjugés, la tradition, l'antiquité, le consentement universel, l'autorité, en un mot tout ce qui subjugue la foule des esprits; oser penser par soi-même; remonter aux principes généraux les plus clairs, les examiner, les discuter; n'admettre rien que sur le témoignage de son expérience et de sa raison; et de toutes les philosophies bien analysées sans partialité s'en faire une particuliere; enfin être le disciple de la seule nature, et moins chercher à enseigner la vérité qu'à la connoître; voilà ce qui constitue le véritable philosophe éclectique: il ne seme ni ne plante, mais il recueille et crible.

Le sectaire est celui qui a embrassé la doctrine d'un maître, l'éclectique au contraire n'en reconnoît aucun: ainsi en parlant des éclectiques on n'entend jamais que ce fut une secte de philosophes pensant de la même maniere, mais simplement un certain nombre d'hommes qui ne soumirent jamais leurs lumieres à personne, et qui aimerent mieux douter d'une chose vraie, que de s'exposer, faute d'examen, à admettre une chose fausse.

Leur premier principe étoit que rien ne se faisoit de

rien; et d'erreurs en erreurs ils en vinrent au point d'admettre l'existence de tout ce qui n'est pas, et à nier l'existence de tout ce qui est. Ils eurent des extases, conféreremt l'enthousiasme, crurent aux visions, aux apparitions, aux révélations, enfin donnerent entièrement dans la théurgie, art, qui, selon certains auteurs, n'avoit pour but que de perfectionner l'esprit, et de rendre l'ame plus pure, en lui procurant un commerce avec la divinité, qui lui accordoit une partie de sa puissance.

Les plus fameux philosophes éclectiques furent Ammonius, Longin, Plotin, Porphyre, Jamblique, Maxime d'Éphese, Prisque, le célebre Julien l'apostat, et la malheureuse Hypatie l'honneur de son siecle.

Ammonius fut le premier qui recommanda le secret à ses disciples, et en fit une espece de société, semblable pour la forme à celle des francs-maçons. « Commençons, « dit-il à ses disciples, par nous séparer de ces auditeurs « oisifs dont nous n'avons aucun secours à attendre « dans la recherche de la vérité; ils se sont amusés assez « long-temps aux dépens d'Aristote et de Platon: méditons dans le silence ces précepteurs du genre humain, « attachons-nous particulièrement à ce qui peut étendre « l'esprit, purifier l'ame, élever l'homme au-dessus de sa « condition, et l'approcher de la divinité.......... Tout « ce que les hommes ont produit de bon nous appartient. « Si la secte intolérante qui nous persécute peut nous « procurer quelques lumieres sur Dieu, sur l'origine du « monde, sur l'ame, sur sa condition présente, sur son « état à venir, sur le bien, sur le mal moral, profitons-en. « Aurions-nous la mauvaise honte de rejetter des princi- « pes qui tendroient à nous rendre meilleurs, parcequ'ils

« seroient renfermés dans les livres de nos ennemis ? mais « avant tout, engageons-nous à ne révéler notre philoso« phie à ces hommes que le torrent de la superstition « entraîne (c'étoient les chrétiens), que quand ils seront « capables d'en profiter. Que le serment en soit fait à la « face du ciel ».

Il n'est pas étonnant que cette philosophie conciliatrice, paisible et secrete, ait fait beaucoup de prosélytes ; et sans doute elle en eût fait bien davantage et eût peut-être beaucoup nui aux progrès du christianisme, si elle n'eût dégénéré en opérations nocturnes, superstitieuses, souterraines et magiques, qui firent que ses disciples ressemblerent moins à des philosophes qu'à des sorciers.

Longin, célebre rhéteur, qui nous avoit laissé un sublime traité du sublime, dont nous n'avons plus que quelques fragments, fut un des plus renommés philosophes éclectiques, et eut pour disciples Porphyre et la fameuse Zénobie, reine de Palmyre, qui lui coûta la vie. Aurélien, le soupçonnant d'avoir conseillé cette princesse, le condamna à mourir. Longin apprit avec indifférence l'ordre de son supplice, et employa ses derniers instants à relever le courage de ses compagnons et à les détacher de la vie, qui, selon lui, ne pouvoit jamais être regrettable.

Plotin, né en Égypte la 13e année du regne d'Alexandre Sévere (en 234), accompagna l'empereur Gordien dans son expédition contre les Parthes, et après la mort de ce prince se sauva à Antioche, ayant plusieurs fois couru risque de la vie. Il vécut ensuite 26 ans à Rome, et fut honoré et estimé des grands, entre autres de l'empereur Gallien, à qui il ne demanda jamais qu'une grace, qui lui fut pourtant refusée, c'étoit la souveraineté d'une ville

de Campanie, qui devoit s'appeller Platonopolis ou la ville de Platon. Plotin s'engageoit à s'y renfermer avec ses amis et ses disciples, et à y réaliser la république de ce philosophe; mais son projet fut tourné en ridicule, et on empêcha (dit M. Diderot) qu'une expérience très intéressante ne fût tentée.

Porphyre son ami, né à Tyr l'an 233 de notre ere, après avoir été disciple de Longin, vint étudier à Rome sous Plotin. L'étude lui brûla le sang, et lui tourna l'esprit à un tel point qu'il voulut mourir. Il étoit alors en Sicile avec son maître, qui ne le perdoit pas de vue, s'étant apperçu de son état violent. Cependant un jour Porphyre lui ayant échappé, Plotin se mit à sa poursuite, et le retrouva assis à la pointe du promontoire de Lilybée. Il versoit des larmes, poussoit de profonds soupirs, et avoit les yeux fixement attachés sur les eaux, qui alloient terminer son sort. Il étoit dans cet accès d'enthousiasme qui grossit à l'imagination les malheurs de la nature humaine, et lui fait voir la mort comme le plus grand bonheur d'un être qui pense, qui sent, et qui a le malheur de vivre. Le danger dans lequel Plotin vit son disciple lui causa un enthousiasme qui sauva Phorphyre du sien. Il mourut l'an 303, âgé de 72 ans.

Jamblique, son disciple, étoit d'Alexandrie. Il combattit pour le paganisme, comme ses prédécesseurs. C'est une chose remarquable, que l'aversion des philosophes éclectiques pour le christianisme, et leur attachement à l'idolâtrie. Comment des hommes de génie et d'esprit pouvoient-ils croire aux absurdités de la mythologie? Étoit-ce la peur de l'enfer, ou la haine qu'ils portoient aux chrétiens, qui les aveugloit ainsi? Cet insensé, fidele à ses opi-

nions, mourut l'an 333, sous le regne de Constantin, dont la conversion fut un événement fatal à la philosophie éclectique.

Maxime d'Éphese, né de parents nobles et riches, foula aux pieds les espérances les plus flatteuses, pour se livrer à la philosophie. Sa vie ne fut qu'une suite de malheurs. Il étoit ami de Julien, et l'accompagna en Perse. Julien y périt; et Maxime, accusé d'avoir été son conseil, fut chargé de chaînes et jetté dans un cachot, puis relégué dans le fond de l'Asie, où la haine de ses ennemis le tourmenta à un tel point, qu'il demanda du poison à sa femme, qui lui en apporta, en prit la plus grande partie, et tomba morte devant lui. Ce qui lui en restoit ne suffit pas pour lui donner la mort. On le secourut pour le tourmenter de nouveau; et il alloit expirer sur un chevalet, lorsque Cléarque, nommé préfet en Asie, arriva à temps pour le sauver. Mais cette faveur de la fortune ne fut que passagere; il fut tourmenté de nouveau, et on lui arracha la vie.

Ses seuls crimes furent d'avoir trop déplu aux défenseurs de l'opinion dominante : leçon terrible pour les philosophes.

Prisque, son ami, étoit de Thesprotie, province de la Thessalie. Mais se communiquant peu, et ne philosophant que pour lui, il échappa aux persécutions, et acheva tranquillement sa vie dans les temples déserts du paganisme.

Julien fut le fléau du christianisme et l'honneur de l'éclectisme. Il est cependant à remarquer que, malgré la fureur du paganisme dont il étoit possédé, jamais il ne répandit une goutte de sang chrétien. Il faut également se

méfier des éloges que la flatterie lui a prodigués dans l'histoire profane, et des injures que le ressentiment a vomies contre lui dans l'histoire de l'église. On raconte de lui qu'assistant un jour à une évocation de démons, il fut tellement effrayé de leur apparition, qu'il fit le signe de la croix. Un chrétien ne peut douter de la possibilité de cette histoire, puisque les livres saints offrent plusieurs exemples de pareilles évocations. Julien mourut à 33 ans, et prouva qu'une grande qualité naturelle prend le nom d'un grand vice ou d'une grande vertu, selon le bon ou le mauvais usage qu'on en fait.

Enfin, la malheureuse HYPATIE fut trop célebre, pour ne pas faire ici mention de ses talents et de ses vertus. Fille de Théon le géometre, elle naquit à Alexandrie, et alla s'instruire à Athenes, d'où elle revint dans sa patrie avec une telle réputation, qu'on lui donna la chaire de professeur que le célebre Photin avoit occupée.

Hypatie étoit d'une rare beauté, et avoit plus de vertu encore. Jamais la calomnie n'osa l'attaquer : elle inspiroit autant de respect que de desirs, et avoit su se concilier l'estime, l'amour et l'admiration de tous ses concitoyens.

Oreste, préfet d'Égypte, fut sur-tout son ami le plus intime ; et ce fut la cause de sa perte.

Saint Cyrille, qui occupoit alors le siege patriarchal d'Alexandrie, s'étant brouillé avec Oreste, les chrétiens crurent que c'étoit par le conseil d'Hypatie que le raccommodement ne se faisoit pas. Plusieurs d'entre eux, outrés de cette division, crurent la terminer en assassinant cette vertueuse fille. Ils l'entraînerent dans l'église appellée la Césarée, la dépouillerent, l'égorgerent, couperent ses membres par morceaux, et les réduisirent en cendres.

Telle fut la fin de l'infortunée Hypatie, l'honneur de son sexe, et l'étonnement du nôtre. Ce cruel événement arriva en 415.

Ainsi finit la secte éclectique, qui ne se réveilla qu'à la fin du seizieme siecle, après plus de mille ans de sommeil. Ce fut Jordanus Brunus qui la réveilla de sa longue léthargie. Depuis ce temps elle s'est reproduite sous d'autres formes, et l'on peut aujourd'hui la distinguer sous deux especes; l'une expérimentale, qui consiste à rassembler les vérités connues et les faits donnés, et à en augmenter le nombre par l'étude de la nature; l'autre systématique, qui s'occupe à comparer entre elles les vérités connues, et à combiner les faits donnés, pour en tirer ou l'explication d'un phénomene, ou l'idée d'une expérience. L'éclectisme expérimental est le partage des hommes laborieux; l'éclectisme systématique est celui des hommes de génie. (Note du traducteur.)

(12) C'étoit ce Guy de Montfort, qui, pour venger la mort de son pere, assassina dans l'église de Viterbe Henri, roi des Romains. Après avoir quitté la cour pendant quelque temps, et s'être livré aux exercices austeres d'une feinte pénitence, il revint en faveur auprès de Charles, qui se déshonora dans l'esprit de beaucoup de gens, indignés de la foiblesse qu'il montroit pour cet assassin. Dans la suite, Guy fut fait prisonnier dans un combat naval contre les Aragonois, et mis dans un cachot où il mourut. (Note de l'auteur.)

(13) La maison de Baux passe pour être de celle des Batti, Visigoths, qui se vantoit d'avoir donné une longue suite de rois aux Goths occidentaux; et le fameux Alaric étoit du nombre. La maison du premier de Baux vint de

Provence avec Charles Ier, et avoit possédé une souveraineté indépendante dans cette province. Ce prince lui accorda généreusement plusieurs grands fiefs dans le pays qu'il conquit ; mais des mariages avantageux devinrent, pour ses descendants, la source d'une opulence bien plus grande, et les mit en état de le disputer aux maisons Consevrini, de Marsan et Orsini, en richesses, en puissance et en dignités. Cette maison de Baux s'est éteinte sous le regne de Charles-Quint, à la mort du dernier comte de Castro. (Note de l'auteur.)

(14) Justin nous apprend que les habitants d'Abella étoient une colonie de Chalcis. Pline prétend que ses noix étoient fort célebres, et qu'elle en produisoit en grande quantité. Ses habitants étoient surnommés Marses, pour les distinguer de ceux d'une autre ville du même nom, située aussi en Italie près des monts Hirpins. (Note du traducteur.)

(15) Ce prince, fils naturel de l'empereur Frédéric II, étouffa, dit-on, son propre pere, et fit empoisonner Conrad son frere légitime. Tuteur du jeune Conradin, à la faveur de ce titre il s'empara du royaume, qu'il gouverna onze ans despotiquement. Il livra bataille au duc d'Anjou, le 25 février 1266 ; et ayant été trahi par les siens, il se fit tuer en héros. Il avoit alors trente-trois ans. Le combat fut donné près de Benevent. Son corps ne fut trouvé que trois jours après, et le cruel Charles d'Anjou ne voulut pas permettre qu'on l'enterrât. Tout ce qu'il accorda, ce fut que son corps seroit mis dans une fosse auprès du pont de Benevent, où les soldats françois jetterent chacun une pierre, en passant, ce qui forma une masse considérable. Clément IV fit déterrer et porter

son corps sur les bords de la riviere Marino, où il fut exposé aux injures de l'air, jusqu'à ce que les eaux l'emporterent. Ce prince fonda la ville de Manfredonia, et fit construire le port de Salerne. (Note du traducteur.)

(16) Jeanne II, reine de Naples, en mourant l'an 1435, laissa son royaume à René d'Anjou, frere de Louis III qu'elle avoit adopté, et qui étoit mort l'année précédente. Ce prince étoit alors prisonnier du duc de Bourgogne, et n'obtint sa liberté qu'en 1438. Il se rendit aussitôt à Naples avec Jean son fils, et soumit l'Abruzze, qui s'étoit déclarée en faveur d'Alphonse I, qui lui disputoit le royaume. Ses armes éprouverent des succès jusqu'en août 1439 : mais, depuis ce moment, ses affaires allerent en déclinant, et il éprouva des malheurs de toute espece. La mort lui enleva Caldora son meilleur général; et le fils de celui-ci l'abandonna. Tous les revers qu'il éprouva le forcerent à faire passer en Provence sa femme Isabelle et son fils aîné. Alphonse s'étant emparé de Naples, le malheureux René, cédant à la nécessité, repassa en France au commencement de 1442. Telle fut la fin de la domination de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples. Alphonse d'Aragon, premier du nom, devint alors possesseur des deux Siciles. (Note du traducteur.)

(17) L'empereur Lothaire, fortement sollicité par Bernard, abbé de Clairvaux, dont on a fait un saint, malgré tout le sang qu'il a fait répandre, se jetta sur la Pouille et sur la Calabre, aidé de plusieurs seigneurs napolitains, entre autres de Rainolfe ou Ranulfe, comte d'Averse et d'Avelli, qui avoit épousé Mathilde sœur du roi Roger. Ce prince obligea l'empereur de repasser en Allemagne, en 1132. Deux ans après, Lothaire revint en Italie avec

une armée formidable, s'empara de la Pouille et la donna à Ranulfe. Quelques différends que Lothaire eut avec le pape le firent retourner en Allemagne. Roger reprit courage, battit Ranulfe qui commandoit depuis le départ de l'empereur, fut battu par lui; et l'abbé Bernard, nommé par le pape pour médiateur entre les deux beaux-freres, alloit prononcer, lorsque Ranulfe mourut, et laissa Roger possesseur de tout le royaume de Naples. (Note du traducteur.)

(18) Robert Guiscard et Roger son frere se partagerent la Sicile, en 1071 ou 72. Robert mourut en 1085, en Albanie, et ne laissa que deux fils; Boémond, qui se croisa avec Godefroy de Bouillon, et devint prince d'Antioche, où il mourut; et Roger Bursa qui mourut en 1111. La race masculine de Robert s'éteignit à la mort du fils de ce Roger, en 1127. Ce fut donc la race de Roger, frere de Robert Guiscard, qui régna en Sicile et à Naples. Celui dont il s'agit ici étoit fils de ce Roger, et neveu de Robert. Ce fut lui qui prit le premier le titre de roi, en 1130, avec la permission du pape. Il étoit le deuxieme fils de Roger Ier. Son frere aîné Simon ne posséda qu'un an la succession de son pere. Roger Ier, frere de Robert, étoit le plus jeune des enfants de Tancrede d'Hauteville. (Note du traducteur.)

(19) Cinq des branches de la maison des Caraccioli sont propriétaires d'une banque fort singuliere, nommée il monte Ciarletto, qui assure une dot très considérable à leurs filles, et même, depuis quelques années, à leurs fils cadets. Voici l'histoire de cette fondation. CHARLES CARACCIOLO eut une fille unique qu'il voulut marier à un de ses parents, pour que ses biens, qui étoient fort

considérables, ne sortissent pas de sa maison. Cette alliance n'étant pas du goût de la jeune personne, elle refusa absolument d'obéir. Le pere irrité l'enferma dans un couvent, et la força d'y prendre le voile : mais bientôt, dans un accès de désespoir, elle se donna la mort. Son pere, accablé de remords et de douleur, jusqu'à en perdre la raison, ne survécut pas long-temps à sa malheureuse fille qu'il avoit si cruellement traitée : pour expier ses torts, il résolut d'empêcher, s'il étoit possible, qu'aucune femme de sa maison ne se fît religieuse, du moins par défaut de fortune ; et, à cet effet, il fonda une banque très considérable pour servir à cet usage.

Lorsqu'une Caracciolo se marie, elle reçoit, pour dot, tous les intérêts et profits produits par cette banque, depuis l'époque du dernier mariage qui s'est fait ainsi. Cela n'a jamais monté à plus de 100,000 ducats (environ 380,000 livres). Depuis peu, cette institution a éprouvé quelque changement par l'adresse et les soins d'une dame qui avoit épousé un Caracciolo. La dot de chaque demoiselle est maintenant bornée à 70,000 ducats, et le reste du produit doit être appliqué à l'éducation et à l'entretien des fils cadets.

Le directeur de cette banque a une maison, une table et un équipage entretenus. Plusieurs fonds semblables ont été faits par des associations de famille, à l'imitation de la banque de Ciarletto. (Texte de l'auteur mis en note.)

(20) Ville de la Campanie entre Naples et Capoue, dans l'ancien pays des Osques. Ce fut dans cette ville qu'on exécuta, pour la premiere fois, une sorte de piece de théâtre, qui prit le nom d'Atellane. Cette espece de farce res-

sembloit aux pieces satiriques des Grecs, non seulement pour le choix des sujets, mais encore pour le caractere des acteurs, des danses et de la musique. Atella est entièrement ruinée, et on n'en trouve plus que quelques débris. Tout auprès de cette ancienne ville, on a bâti un petit hameau, qu'on appelle S. Arpino, ou S. Elpidio. (Note du traducteur.)

(21) Une inscription, trouvée à Atripalda en 1712, apprend que la religion païenne florissoit encore dans les provinces du royaume de Naples après la mort du grand Constantin. Elle porte que le sénat et le peuple d'Avellinum érigerent une statue à C. I. Tatianus, personnage consulaire de la Campanie, et prêtre de Vesta et d'Hercule; il étoit revêtu de cette dignité sous le regne des enfants de Constantin. (Note de l'auteur.)

(22) Il est incroyable qu'à la fin du dix-huitieme siecle, dans un pays éclairé sans cesse par une foule de voyageurs instruits qui vont y admirer les superbes débris de l'antiquité, les peuples soient encore assez imbécilles, et les prêtres assez bornés, ou plutôt assez impudents, pour oser répéter, deux fois par an, les cérémonies de ce prétendu miracle. Voici la description qu'en fait M. de Non dans son journal.

« Le 16 décembre, j'allai à l'église cathédrale de saint « Janvier. C'étoit le jour de l'anniversaire du célebre mi- « racle de ce saint, qui arrêta tout-à-coup la fameuse érup- « tion du Vésuve de l'année 1767; ce qui augmenta beau- « coup l'efficacité qu'on lui connoissoit déja pour le feu. Je « fus d'abord attiré à sa chapelle par les cris du peuple. On « procédoit au miracle de la liquéfaction de son sang, que « tout le monde sait qui fut recueilli dans une fiole par une

« dame de Pouzzol. Ce sang, figé d'ordinaire (*a*), se liquéfie « régulièrement deux fois par an, et quelquefois une troi- « sieme par faveur, et notamment pour témoigner la pro- « tection particuliere que ce saint accorde aux Napoli- « tains, dont il fut l'apôtre. Rien n'est plus curieux que « l'impatience de voir opérer ce miracle. Les femmes s'a- « dressent à ce saint à haute voix; le pressent, crient, « s'attribuent, chacune en particulier, ou le succès de ce « miracle, ou la cause de ce qu'il ne s'opere pas. Elles sont « toujours entre l'excessive joie ou la douleur qui ressem- « ble au désespoir. Leur délire va jusqu'à l'emportement. « J'en ai vu trépignant des pieds, conjurer le saint du ton « de l'invective; d'autres se jetter à plat ventre, et fondre « en larmes; d'autres abîmées dans la réflexion, faisant

---

(*a*) Voici la relation qu'a faite un autre témoin de cette inconcevable extravagance. « Personne n'ignore la légende de ce saint, et la « pieuse scene qu'en a tirée le clergé de Naples, pour en faire une co- « médie anniversaire le jour de la fête, non plus que l'adresse avec « laquelle il sait profiter de l'occasion pour frapper les coups les plus « hardis. A Lorette, je n'avois vu que des symptômes de fanatisme; mais « à Naples je vis le monstre en personne, dans toute sa fureur et sa « folie.

« Des flots de peuple se pressoient autour de l'autel sur lequel la « sainte carcasse devoit faire bouillonner son prétendu sang. Tout le « monde attendoit dans un silence mêlé d'inquiétude. Il se forma autour « des moines un peloton épais de la plus vile populace des deux Siciles, « les yeux hors de la tête, l'haleine en suspens, le cœur agité, les joues « enflammées, et languissant d'impatience.... Le sang ne voulut point « couler. De désespoir ils se frapperent la poitrine à grands coups, en « s'écriant : Ô le plus grand des saints ! laisse couler ton sang précieux !... « Sainte Trinité ! prie le très saint Janvier de faire bouillonner son « sang !... Ce fut en vain, le sang restoit immobile. Enfin ils perdirent « tous patience, et, ne sachant plus que faire, se mirent à injurier le saint.

« sans doute l'examen de leur conscience, attribuant à
« leurs crimes l'inefficacité des prieres des autres. Pendant
« ce temps-là un prêtre tient la relique dans ses mains,
« et l'appuie sur son estomac. Un clerc est auprès de lui
« avec une bougie, et, à chaque instant, il verse et re-
« verse la fiole, en montrant au peuple ce qui s'y opere;
« et à chaque fois les cris redoublent jusqu'à la frénésie.
« Il y avoit une demi-heure que j'étois là, et quoique je
« me sentisse la conscience nette sur tout cela, je craignis
« que, comme étranger, on ne me jugeât pas tel, malgré
« le cagotisme que j'affectois; je craignois de plus que la
« pantomime de tout ce qui m'entouroit ne me fît à la fin
« éclater, et sur-tout celle d'un capucin, qui, près de
« la relique, gourmandoit tous ceux qui étoient présents,

« Visage plâtré, s'écrioient-ils, veux-tu faire ton miracle? Vilaine car-
« casse, etc. Ils finirent par menacer le saint opiniâtre de le jetter, sans
« miséricorde, dans la mer, s'il ne vouloit pas contenter son monde.

« Cependant il ne plaisoit pas encore aux moines de faire obéir le
« saint. Il faut qu'il y ait par ici des hérétiques, dirent quelques-uns
« d'eux, en jettant des regards inquiets sur la foule. Quoi! des héréti-
« ques! répondit-on du milieu de la populace; est-ce que la ville n'est
« pas pleine de francs-maçons, race plus maudite que tous les héréti-
« ques ensemble? Ce sont les francs-maçons, ces tisons d'enfer, qui at-
« tirent sur nous la colere du saint; tant qu'il y aura parmi nous de ces
« renégats, le sang ne coulera point, le grand saint nous aura en aver-
« sion.

« Les moines n'attendoient que ce moment. Une sainte rage qui pa-
« rut sur leurs faces enflammées fut le signal de leur approbation; et,
« dans l'instant, on vit une troupe de furieux se jetter çà et là, comme
« des loups enragés, sur ceux dont les gestes et les grimaces n'avoient
« pas été assez expressifs, les frappant en aveugles, arrachant leurs
« vêtements, et les expulsant, demi-morts, du saint lieu ». (Note du
traducteur.)

« leur reprochoit leurs sottises avec détail, et faisoit l'in-
« terprete du saint avec une énergie qui donnoit à son
« visage les mouvements du masque de pantalon : j'aimai
« donc mieux sortir de la chapelle que d'en être chassé ».
(Note du traducteur.)

(23) L'origine de cette erreur vient de ce que, dans les premiers temps où l'on commença à peindre des sujets tirés de l'écriture, il y avoit à Constantinople un peintre, nommé Luc, qui se fit une grande réputation par plusieurs portraits de la vierge, et à qui des mœurs austeres et une grande piété firent donner le nom de saint. Dans les siecles postérieurs on le confondit avec saint Luc l'évangéliste. (Note de l'auteur.)

(24) Il avoit épousé Élisabeth de Lorraine, fille de Ferry III, duc de Lorraine, dont la postérité mâle finit à Charles II, duc de Lorraine, mort en 1430.

Élisabeth étoit veuve de Louis le Sévere, duc de Baviere. M. Swinburne parle de ce Henri de Vaudemont, comme étant de la maison de Lorraine; mais le premier de cette maison qui fut comte de Vaudemont, vers 1380, fut Ferry, fils de Jean duc de Lorraine. Ferry devint comte de Vaudemont et seigneur de Joinville, par son mariage avec Marguerite de Joinville, comtesse de Vaudemont. Il fut tué à la bataille d'Azincourt, le 25 octobre 1415. Le comté de Vaudemont étoit passé dans la maison de Joinville, par le mariage d'Anceau, sire de Joinville, maréchal de France (fils du sire de Joinville, ami de saint Louis, et auteur de la chronique), avec Marguerite de Vaudemont. Marguerite, petite-fille du maréchal, ayant épousé Ferry, lui apporta le comté de Vaudemont. Elle étoit veuve de Jean de Bourgogne seigneur de Montagu,

et de Pierre comte de Geneve. Ce Henri, dont parle le voyageur anglois, n'étoit point de la maison de Lorraine, mais d'une ancienne maison de Vaudemont, qui probablement s'éteignit dans celle de Joinville. (Note du traducteur.)

(25) « Deux milles avant la Grotta, on passe sur les ruines d'Eclanum. Il n'en reste rien que quelques naissances de murailles sans forme, et un fragment de quelque édifice auquel on ne sait quel nom donner. On entrevoit cependant encore quelques reliefs de pilastres en briques, dont les formes sont usées. Un paysan s'est logé dans ces débris. Nous ne trouvâmes point d'auberge à la Grotta. Nous louâmes une chambre dans une maison particuliere, et achetâmes notre souper, que nous accommodâmes comme nous pûmes. Le lendemain nous partîmes au jour, et à deux milles nous passâmes l'Albi sur un fort beau pont. Au delà de ce pont, le pays devient triste, moins fertile, et presque sans arbres. Après avoir monté environ six milles, nous arrivâmes à Ariano ». (Suite du journal de M. de Non.)

(26) Presque tous les conjectureurs sont des ignorants, qui, pour dire des choses neuves, déraisonnent à la journée. Ces faiseurs de systêmes devroient avoir les petites maisons pour récompense. Outre qu'ils ennuient et volent leurs lecteurs, ils remplissent de fausses idées des têtes foibles, qui parviennent rarement à pouvoir effacer tout-à-fait les mauvaises impressions que des ouvrages dangereux, quoique quelquefois bien écrits, ont fait naître dans leur esprit. Il ne devroit être permis d'imprimer que des vérités démontrées. (Note du traducteur.)

(27) Quoique l'histoire (c'est-à-dire ce qui en est par-

venu jusqu'à nous) ne parle d'aucune éruption du Vésuve avant celle de l'an 79, il n'est pas permis de douter qu'il n'y en ait eu un grand nombre avant cette époque. Diodore de Sicile (livre 5) dit expressément que les éruptions du Vésuve remontoient dans l'antiquité jusqu'aux temps fabuleux. M. de Sivry, dans sa traduction de Pline (tome II, page 107), reproche injustement au pere della Torre, qui a fait une très savante dissertation sur le Vésuve, de débuter par une erreur, en assurant que la premiere éruption de ce volcan est arrivée en 79. Ce savant auteur dit positivement le contraire (histoire des phénomenes du Vésuve, page 52). Voici ses termes.

« Le premier incendie considérable dont parlent les « anciens, et nommément Pline (le jeune, car le natura-« liste périt dans cet incendie), est celui qui arriva l'an « 79 de l'ere chrétienne, sous l'empire de Tite. Il ne faut « pas conclure de là que cette montagne n'eût montré au-« paravant aucun signe évident d'incendie; mais il faut « croire plutôt que, comme c'est le sort des choses hu-« maines, les écrits qui en faisoient mention se sont per-« dus. Diodore de Sicile, qui écrivoit 25 ans avant l'ere « chrétienne (et par conséquent 104 ans avant la fameuse « éruption), dit que le Vésuve jettoit anciennement du « feu, et qu'il conservoit de son temps des marques d'in-« cendie. Rien n'est plus curieux que le passage de Vi-« truve, qui écrivoit 15 ans avant Jésus-Christ. Il examine « en philosophe pourquoi les petites pierres qui se trou-« vent dans les campagnes qui sont sous le Vésuve, unies « par la chaux et le ciment, ont non seulement une soli-« dité capable de résister à l'eau, mais s'y durcissent da-« vantage; et il attribue cet effet aux feux souterrains.

« Les bains chauds lui faisoient conjecturer que ces feux
« existoient toujours dans ces contrées; d'ailleurs, on se
« ressouvenoit encore de son temps que le Vésuve avoit
« jetté du feu dans les campagnes voisines. Strabon, qui
« écrivoit, l'an 17 de notre ere, sur la forme extérieure du
« Vésuve, conclut qu'il avoit jetté du feu dans les temps pré-
« cédents, de ce que son sommet paroissoit couvert de
« cendres, et que les pierres en étoient noires et brûlées ».

Après toutes ces recherches et toutes ces citations du pere della Torre, est-il possible qu'on puisse l'accuser d'avoir fixé à l'an 79 la premiere éruption du Vésuve? Il est certain que du temps de Pline l'ancien, le Vésuve étoit entouré de campagnes fertiles, et tout couvert d'herbes et d'arbrisseaux, excepté le sommet, qui étoit, en grande partie, plat et stérile, avec des cavernes dans lesquelles il y avoit des ouvertures, et des pierres minées par le feu, comme le dit Strabon. Il étoit fort escarpé, et il n'y avoit qu'un chemin étroit et difficile pour y monter. Il étoit entouré, de tous côtés, de rochers et de pointes qui s'avançoient en dehors, et il y croissoit beaucoup de vignes sauvages.

L'an 23 avant Jésus-Christ, le gladiateur Spartacus s'étant sauvé de Capoue avec soixante et quatre de ses compagnons, se révolta contre les Romains, et le premier poste que ces rebelles occuperent fut le mont Vésuve, où ils furent vigoureusement assiégés par Clodius Glabeo. Les révoltés trouverent le moyen de se sauver, en attachant à la pointe des rochers des cordes qu'ils avoient faites avec des vignes sauvages, et arriverent de cette maniere jusqu'à la plaine.

Une preuve, à laquelle on ne peut répliquer, que le

Vésuve doit avoir eu des éruptions infiniment antérieures à celle de 79, c'est que les villes de Stabia, d'Herculanum et de Pompeïa, qui ont été englouties dans cette éruption, sont bâties, en grande partie, et pavées de lave. D'où seroit venue cette lave, sans des éruptions de toute antiquité ? Et cette antiquité est si reculée, que, sous les fondations de ces villes ensevelies, on trouve des couches de lave à une profondeur considérable, et des couches de terre, entremêlées parmi celles de laves. Combien de milliers d'années ne faut-il pas pour opérer toutes ces révolutions !

(28) En adoptant l'hypothese de M. de Buffon, il me semble qu'il faut raisonner contradictoirement au raisonnement qu'il fait. En voici la preuve. Accordons-lui que l'Italie ait commencé à se former par un volcan sorti de la mer entre les golfes de Squillace et de sainte Euphémie : ce n'est donc qu'à force de volcans que la mer aura pu être couverte de terres, depuis ce premier volcan jusqu'aux Alpes ; et à mesure que ces volcans se sont formés, la mer se sera donc retirée. Il n'est donc pas vrai, ainsi que le dit M. de Buffon, qu'à mesure que la mer se retiroit de la chaîne des Apennins, les volcans diminuoient par degrés ; mais au contraire, à mesure que les volcans augmentoient et s'étendoient du côté des Alpes, la mer se retiroit de la chaîne des Apennins. Si la mer se retiroit à mesure que les volcans augmentoient, ce ne sont donc pas les eaux de la mer qui causent la force des éruptions.

(29) « Ariano est une grande ville, triste et mal bâtie, « que l'on croit être l'ancienne AEquus Tuticus (*a*), bâtie

---

(*a*) *AEquus Tuticus* étoit à plus de 10 milles de l'endroit où est situé *Ariano*. (Note du traducteur.)

« par Diomede. Cette ville est la plus élevée de toutes « celles que nous avions trouvées dans la traversée des « Apennins. Elle est située sur une haute montagne, dans « laquelle on a fait nombre d'excavations que l'on habite. « L'air y est excellent ainsi que le pain. Après avoir quitté « cette ville, nous trouvâmes que le pays devient encore « plus triste, et que ce ne sont plus que des landes, où « à peine il croît quelques buissons, et des paturages mai- « gres, où errent quelques chétifs moutons ». (Journal de M. de Non.)

(30) M. de Non ne suivit pas la même route que M. Swinburne, pour aller à Troja; celui-ci s'écarta un peu sur la droite pour passer à Bovino : mais dès que M. de Non eut quitté la gorge dominée par Greci et par Savi-gnano, il prit le chemin le plus court pour se rendre à Troja. Je reviens à son texte :

« Nous dînâmes à Tre-Fontane, à dix milles d'Ariano, « sur la vieille route de la Pouille, qui est détestable. Après « Tre-Fontane, on trouve San Vito, qui n'est qu'une fer- « me; et de là on découvre la vaste plaine de la Pouille, « qui semble être la terre promise après la traversée du « désert. Nous vîmes alors, comme sur une carte de géo- « graphie, une partie du voyage que nous avions à faire. « Le cadre du tableau étoit formé par les montagnes de « l'Abruzze, qui viennent joindre le promontoire Garga- « no, et au milieu on appercevoit Manfredonia, Foggia, « Lucera, et plus près de nous Troja où nous allions nous « rendre, et qui est placée sur la derniere éminence de « l'Apennin. A cette époque de l'année, la beauté, la « variété et la dégradation de la verdure suffisent pour « composer dans ce lieu un tableau si tranquille, si doux,

« si ami de l'œil et si enchanteur, qu'on ne se lasse pas « de le regarder, quoiqu'aucun autre objet n'attache par- « ticulièrement l'attention, car on n'y distingue ni arbre « ni maison pendant l'espace de vingt milles. Ce paysage, « impossible à rendre en dessin, seroit encore très diffi- « cile à peindre, mais seroit d'un effet bien neuf et bien « agréable, si un habile artiste pouvoit le faire d'après « une nature qu'on ne trouve certainement qu'ici.

« A la vue de cette heureuse contrée nous fîmes en « core six milles avant d'arriver à Troja, ville dont les ha- « bitants font perdre l'origine dans la nuit des temps, et « on pourroit ajouter dans celle du silence. Sa petite exis- « tence n'est recommandable que par le synode qu'Ur- « bain II y assembla, et la défaite de Jean d'Anjou par « Ferdinand d'Aragon, qui l'obligea de quitter l'Italie. « L'église est dans le style grec du moyen âge, et pour- « roit venir au secours de l'opinion de ceux qui veulent « que la ville ait été bâtie dans le onzieme siecle par Bu- « bagnano, capitaine de Michel ou de Basile, empereurs « de Constantinople; on reconnoît dans cet édifice la cor- « ruption de l'architecture gothique, et cependant l'em- « preinte d'un caractere grave que l'on ne trouve jamais « dans le gothique qui lui a succédé. L'arrivée d'une troupe « d'étrangers parut si extraordinaire que toute la ville étoit « assemblée lorsque nous descendîmes de cheval : un bar- « bier entre autres, vrai barbier de Tom Jones, parlant « sans cesse latin, qu'il n'entendoit pas, nous accabloit « de son babil, de ses questions, de ses soins affectueux; « vouloit absolument nous produire et nous protéger. « Mais j'abandonnai bientôt Troja, pour aller à Lucera « où nous devions coucher. Nous descendîmes dans cette

« vaste plaine, qui ressemble à la pleine mer dans un « calme, les maisons isolées à des voiles, et les villes à « des escadres. Comme les contrastes sont presque tou- « jours attrayants, la Pouille nous parut un pays enchanté. « Effectivement elle peut avoir quelques charmes par sa fer- « tilité, son abondance, ses paturages parsemés de fleurs, « aussi agréables à la vue que délicieuses à l'odorat; mais « je doute qu'en été elle plaise autant.

« Ayant fait huit milles dans cette plaine, nous arri- « vâmes à Lucera, jadis Lucérie, l'une des principales « villes des Samnites, et fameuse par la victoire des Ro- « mains, qui se vengerent, autant qu'ils purent, de l'igno- « minie dont les Samnites les avoient couverts aux Four- « ches caudines. Le consul Lucius Papirius ayant assiégé « cette place, où les six cents chevaliers romains don- « nés en ôtage avoient été renfermés, l'obligea bientôt « de capituler, aux conditions qu'on lui rendroit les ôta- « ges, et que tous les hommes en état de porter les armes « sortiroient de la place avec un simple habit, pour pas- « ser sous le joug, traitement que les Romains avoient été « obligés de subir à Caudium. Toutes ces conditions fu- « rent acceptées; sept mille soldats passerent sous le joug, « ayant à leur tête leur général Pontius, le même qui avoit « imposé aux Romains cette flétrissante loi. Tous les dra- « peaux et toutes les armes qui étoient tombés au pouvoir « des Samnites furent rendus aux Romains, ainsi que les « six cents ôtages qui désespéroient de revoir jamais leur « patrie.

« Quelque temps après, les Lucériens livrerent aux Sam- « nites leur ville avec la garnison romaine; mais leur trahi- « son fut bientôt punie. Les Romains prirent la ville d'as-

« saut, et tuerent tous les habitants et tous les Samnites « sans faire grace à un seul. Quelque temps après ils y en« voyerent une colonie de 2500 citoyens. Dans la suite « Lucérie devint la proie des Lombards, et fut détruite en « 600, par l'empereur Constance. Frédéric II, de Souabe, « la rebâtit vers 1240. Il y construisit le château dont les « ruines existent encore. Elles renferment une chose qui « me parut fort curieuse; c'est le revêtissement de ce pa« lais fait d'un marbre factice, composé de cailloux gros « comme le pouce, liés avec un ciment si fort et si indes« tructible qu'il souffre la taille et le poli, et que le temps, « l'air et l'eau n'ont pu le décomposer. La situation avan« tageuse de ce château et celle de la ville lui donnent « de loin l'air de nos places fortes de Flandres. Mais l'illu« sion se détruit en approchant, et on ne voit plus que de « mauvais murs, ayant des breches de tous côtés, des « ruines de constructions qui ont toujours été de mauvais « goût, enfin une ville qui, quoique rétrécie plusieurs « fois, est encore beaucoup trop grande pour les 12000 « habitants qu'on prétend qu'elle contient, presque tous « pauvres gentilshommes sans esprit et sans industrie. Ses « péages, les gabelles, et tous les droits du roi y rendent « cheres même les denrées qui y abondent.

« Frédéric II, qui distribua toutes les terres de ce can« ton, en défendit la vente; de sorte que tous les biens « restent dans les mêmes familles. Cette loi sage en ap« parence ôte toute espece d'activité, parcequ'elle est ab« solument contraire à tout crédit et par conséquent à tout « commerce, tous ses habitants étant toujours usufruitiers « et jamais propriétaires.

« En arrivant j'allai porter mes lettres au preside, et je

« ne tardai pas à en connoître l'utilité : car il envoya sur « le champ chercher mon aubergiste, auquel il me recom- « manda de maniere que nous n'eûmes qu'à nous louer « de ses attentions. Le preside me promit des chevaux et « des lettres pour tout son gouvernement, et m'auroit lo- « gé chez lui, si j'avois consenti à me séparer de mes ca- « marades.

« J'allai d'abord à la cathédrale, édifice gothique, bâti « par Charles II d'Anjou. Nous y vîmes 14 grandes co- « lonnes de marbre verd antique, de la plus parfaite beau- « té, et d'un seul morceau. On a trouvé ces colonnes en « creusant près de l'église, et c'est une preuve évidente « de l'antique magnificence de cette ville, car une seule « de ces colonnes a plus de valeur que tous les embellis- « sements quelconques de la ville moderne. En sortant « nous trouvâmes à l'angle d'un mur cette inscription en « très gros caracteres :

APOLLINI. DIVO. AV.
Q. LUTATIUS. Q. F. CLA. CA
Q. LUTATIUS. P. F. CLA. C.

« Elle me parut assez importante, étant placée auprès « du lieu où ces belles colonnes ont été trouvées. Il seroit « possible qu'elles eussent appartenu à ce temple, cons- « truit pour célebrer l'éclatante vengeance que les Ro- « mains prirent de la défaite de Caudium. Car cette na- « tion peu accoutumée à l'humiliation avoit cherché à « éterniser la mémoire de cette réparation.

« Je trouvai dans une maison une fort belle tête d'Her- « cule, ceinte d'une corde à la maniere des athletes. Ce « morceau, quoique fruste, a encore le grand caractere « des statues grecques, et prouve que les beaux arts étoient « connus à Lucérie.

« Je fus introduit chez un habitant qui, en creusant les « fondations de sa maison, avoit trouvé un tombeau à la « maniere grecque ou étrusque ; le corps étoit contenu « dans un assez grand espace, recouvert d'une espece de « toit en brique à la hauteur de trois pieds. Le squelette « étoit encore entier, et entouré de jattes et vases campa- « niens, connus sous le nom de vases étrusques. Il y en a « un sur lequel une figure de Jupiter semble donner des « ordres à Mercure. Ce tombeau est certainement sam- « nite ou de la plus haute antiquité. Le maître de la mai- « son me donna plusieurs de ces vases, qui, quoique rom- « pus, me parurent précieux. Le lendemain nous partîmes « pour Manfredonia ».

(31) Il y a encore à Naples trois maisons d'origine aragonoise, outre celle de Guevaras; savoir Cavaniglia, Cardines et Avalos. A l'octave de la fête de Corpus Domini, ces quatre familles font une procession solemnelle, et visitent quatre autels qu'elles font parer magnifiquement à frais communs. (Note de l'auteur.)

(32) Alphonse, fils de Ferdinand, roi d'Aragon, avoit été adopté par Jeanne II, qui révoqua cette adoption, et déclara pour son successeur Louis III, puis René d'Anjou, son frere. Après la mort de cette reine, Alphonse força René de retourner en Provence et d'abandonner pour jamais ses prétentions sur le royaume de Naples. En 1443, Alphonse I, surnommé le Magnanime, se trouva paisible possesseur des deux Siciles, qu'il s'efforça de faire fleurir pendant tout le cours de son regne; il mourut en 1458, âgé de 53 ans; et ne laissa d'enfants mâles qu'un bâtard, nommé Ferdinand, qui lui succéda. (Note du traducteur.)

(33) C'étoit la voie équotuticane qui passoit sous l'arc de Trajan, à Benevent, d'où elle se séparoit de la voie appienne, passoit ensuite par Ponte Valentino, près de Forum Novum, maintenant la Padula, par AEquus Tuticus, maintenant Buon Albergo (et selon d'autres Ariano), par AEcas, aujourd'hui Troja, et traversoit ensuite le chemin qui part aujourd'hui de Foggia, passoit à Verdonia, maintenant Ordona, et à Canosa se joignoit au chemin qui venoit de Grotta Minarda et d'Ascoli. (Note de l'auteur.)

(34) Suivant Varron et quelques autres auteurs, l'établissement de cet impôt remonte au temps des anciens Romains. A mesure que ces conquérants soumettoient les diverses nations de l'Italie, ils avoient coutume de donner des terres en valeur à des colonies de leurs propres citoyens, et de ne laisser aux anciens propriétaires que les landes et les mauvaises terres, en leur imposant l'obligation de payer au trésor un 10e du produit du blé, et un 5e de toutes les autres denrées.

Ceux qui élevoient des troupeaux de bœufs et de moutons passoient un marché avec les censeurs, qui, tous les ans, faisoient publier les conditions auxquelles ils se proposoient d'affermer les pâturages publics. On leur remettoit un état des moutons qu'on se proposoit d'y envoyer paître, et on leur assignoit un canton proportionné au nombre des bestiaux, et à la bonté du pâturage. On appelloit ce canton Scriptuarius ager. Dans les temps postérieurs les empereurs s'emparerent de toutes ces communes, et se les approprierent comme leurs domaines personnels. Varron dit qu'on faisoit passer avant l'été les moutons de l'Apulie dans le pays des Samnites, et qu'à leur passage on étoit tenu d'en faire la déclaration aux

officiers des fermes. Odefroy de Benevent, écrivain du treizieme siecle, nous apprend que ce droit existoit encore de son temps ; mais dans les deux siecles suivants, il paroît que le passage étoit entièrement libre, et que les pâturages de la Pouille étoient entièrement ouverts à tous les bergers qui jugeoient à propos d'y conduire leurs troupeaux. Alphonse I, prévoyant qu'il pourroit résulter une augmentation très considérable pour ses revenus en administrant bien cet impôt, mais voulant en même temps éviter, en le rétablissant, jusqu'à la plus légere apparence de tyrannie, députa François de Montubler pour traiter avec les propriétaires des troupeaux dans l'Abruzze, et avec ceux des pâturages de la Pouille. Ce ministre intelligent disposa si bien les esprits qu'il les fit consentir à des conditions très avantageuses à la couronne, et qui ne l'étoient pas moins pour eux-mêmes. Le roi s'engagea à fournir aux propriétaires une belle race de moutons d'Espagne (*a*), de les pourvoir de pâturages pendant les sept mois de l'hiver, de faire faire un chemin commode de 60 pieds de large pour le passage des troupeaux, de les exempter de tous droits quelconques, de les garantir et protéger contre toute espece d'attaque ou de trouble, et de leur fournir des matériaux pour leurs cabanes et leurs

(*a*) L'auteur des notes sur *les Délices de Tarente* affirme que cette race espagnole a dû son origine à des moutons donnés à Jean, roi d'Aragon, par Edouard, roi d'Angleterre. Rapin dit qu'Edouard IV fut blâmé par la nation angloise pour avoir fait ce présent, qui nuisit beaucoup au commerce des Anglois, en améliorant les laines d'Espagne. Mais comme Edouard n'a régné qu'après la mort d'Alphonse, il est vraisemblable que ce fut Edouard III qui fit ce don, ayant été contemporain et allié de Jean premier d'Aragon.

parcs, à un prix raisonnable et à crédit. Il s'obligea en outre à forcer tous les barons et toutes les communautés dont les terres se trouveroient sur la route que ces moutons devroient suivre, de leur fournir pendant 24 heures assez de pâturages pour pouvoir s'y nourrir, et de leur accorder passage, à un prix raisonnable, à tous leurs ponts et barrieres.

Le roi ne possédant pas des pâturages assez étendus pour les nombreux troupeaux qui devoient venir de l'Abruzze, Montubler acheta des propriétaires de la Pouille autant de terrain qu'il jugea nécessaire pour remplir cet objet.

L'achat, ou plutôt le bail perpétuel, n'étant que pour sept mois de l'année, pendant lesquels il n'étoit pas permis de faire pâturer dans les plaines d'autres bestiaux, dans le cas où ces pâturages n'auroient pas suffi, le roi s'étoit réservé le droit d'obliger tous ses sujets d'affermer autant de pâturages qu'il seroit nécessaire, et de se contenter, pour paiement, de ce qui seroit arbitré par ses officiers.

Les anciens propriétaires sont encore maîtres absolus du sol, et peuvent, pendant l'été, disposer des pâturages à leur volonté.

Dans toutes les saisons, ils font paître dans les bois des troupeaux de porcs. Le roi convint de payer à perpétuité, pour toutes ces terres affermées, une somme annuelle de 13,912 ducats; de se charger de tous les risques et pertes, ainsi que de toutes les dépenses de la perception; ce qu'on estima environ 14,434 ducats de plus. Depuis ce temps, ces pâturages royaux sont marqués par des bornes, et connus sous le nom de TAVOLIERE. Ils ont 60 milles de long,

et 30 milles de large, qui sont partagés en 23 anciennes portions, et 20 nouvelles, pouvant nourrir en tout 1,200,000 moutons.

De leur côté, les bergers de l'Abruzze se sont pour jamais engagés à descendre tous les ans dans la plaine, à se soumettre à la jurisdiction et aux peines prononcées par le tribunal de la douane, et à payer, par chaque cent de moutons, 8 ducats napolitains et 4 taris. Depuis ce temps, par un abus d'autorité, la couronne a deux fois augmenté cette taxe ; la premiere fois, en 1566, elle a été portée à 12 écus ; et la seconde, en 1709, à 13 ducats 20 grains. Il falloit déclarer en novembre la portion nécessaire à chaque troupeau, et le marché ne devoit tenir que pour la saison. Les bergers étoient obligés de se pourvoir de tout, et ne pouvoient vendre ni laine, ni agneaux, ni fromages, ni aucune autre des productions de leurs troupeaux, pendant leur résidence dans les pâturages, qu'à la seule foire de Foggia, où elles devoient être déposées dans les magasins du roi, sans qu'on y pût toucher que sur un permis. Pour les dédommager de cette gêne, on ne pouvoit porter au marché aucune laine du royaume, que celles de Foggia ne fussent vendues, les droits payés, et le tribunal satisfait sur toutes ses demandes.

Cette douane est une des branches les plus importantes des revenus de la couronne de Naples, et, si elle étoit bien administrée, seroit susceptible d'être augmentée considérablement tous les ans, pourvu toutefois que l'épizootie ne se mît pas parmi les moutons. Ses avantages étoient si bien connus, que lorsque, en 1500, Louis XII et Ferdinand le Catholique se partagerent le royaume de Naples, il fut convenu de partager aussi, par moitié, les

revenus de cette douane. Lorsque les François voulurent éluder l'exécution de cette convention, en arrêtant les bestiaux à San Severo, avant que d'arriver au lieu où se faisoit ordinairement l'enregistrement, les Espagnols se crurent en droit d'attaquer les collecteurs françois. Peu après l'institution de cette douane, elle rapporta, tous frais faits, 72,000 ducats; en 1536, 1,048,396 moutons, et 14,400 bêtes à cornes, produisirent à la douane 72,214 ducats. En 1680, le profit s'éleva à la somme de 165,863 ducats; en 1700, à 272,077, et en 1730, à 235,072. A présent le profit net du loyer des pâturages est de 40,000 ducats; mais en y ajoutant les droits sur la laine, les suifs, etc., cet objet monte à 400,000 ducats. Il n'alloit qu'à 281,000, avant que le marquis de Granito fût nommé gouverneur de ce canton; cette augmentation est due à ses talents et à ses connoissances sur les finances. Des personnes très instruites m'ont assuré qu'il ne seroit pas difficile de porter ce revenu jusqu'à la somme de 500,000 ducats. (Texte mis en note.)

(35) L'algue est une plante qui croît dans les eaux de la mer. Elle est de la classe des chiendents. Ses feuilles sont longues de deux à trois pieds, d'un verd obscur, et ressemblantes à des courroies. On en fait un excellent fumier. Ses cendres, qui contiennent beaucoup de sel, sont employées dans les verreries, comme fondant.

Il y en a une espece particuliere sur les côtes de l'Islande. Lorsqu'elle reste exposée aux rayons du soleil, il se forme sur sa surface de petits grumeaux d'un sel doux comme du sucre, et que les habitants emploient au même usage. Ils recueillent aussi cette plante avant qu'elle soit couverte de ce sucre, et la mangent en salade.

(36) « Le pays est si plat, que la plus petite butte fait dominer sur tout le pays. On traverse deux petites rivieres « qui n'ont de cours que parcequ'elles ont un mouvement donné par les montagnes d'où elles descendent. « On les passe à gué, et elles doivent souvent arrêter les « voyageurs en hiver.

« Foggia est située au milieu de cette vaste plaine; elle « est moderne, assez bien bâtie, commerçante, très bien « peuplée quoique petite, et l'entrepôt des denrées qui « viennent de l'Adriatique et de la Méditerranée. Ce fut « dans cette ville que mourut Charles d'Anjou. Après « Foggia le terrein devient sec, et ce ne sont plus que des « pâturages immenses, propres seulement à faire paître « les moutons, qui sont gardés pendant le jour par des « chiens énormes, et parqués la nuit dans des filets.

« En Espagne, tous les moutons appartiennent au roi, « et les pâturages aux particuliers. Ici, tous les pâturages « appartiennent au souverain, et les particuliers paient à « proportion de ce qu'ils ont d'animaux à y mettre. Ces « moutons paissent l'hiver et le printemps dans la plaine, « et gagnent les montagnes dans l'été.

« A six milles de Manfredonia le terrein s'éleve en s'approchant des montagnes. Cet endroit ressemble absolument au climat et au sol de la Provence. Nous passâmes « sur Sipontum, et arrivâmes à Manfredonia.

« Cette ville fut bâtie par Mainfroy, qui fut tué devant « Benevent. Il fit apporter de toutes parts des matériaux, « et fit venir des familles de chaque ville de la Pouille pour « l'habiter. Elle fut détruite dans la suite, ou très endommagée par les descentes qu'y firent les Turcs. Depuis « elle fut rétablie. Maintenant il y a un château qui est à

« l'abri d'un coup de main. Une jettée naturelle y forme « un port, qui, par son peu de profondeur, ne peut être « appellé qu'une rade, assez sûre par sa situation, et à « l'abri des vents du nord par les montagnes de Gargano, « qui forment l'éperon de la botte. Il y aborde beaucoup « de vaisseaux vénitiens qui y apportent des toiles, de « petites merceries, et se chargent de blé, de laine, etc. « La ville est joliment bâtie, bien percée, et peuplée de « 4000 habitants. Nous étions logés au couvent des do- « minicains, au prieur duquel nous étions adressés par le « preside de Lucera, qui nous avoit donné des lettres « pour tous les syndics des villes de son département. « Nous y fûmes reçus parfaitement par le prieur, vraiment « aussi honnête qu'excellent religieux. Le lendemain nous « vîmes le gouverneur du château, qui avoit déja envoyé « son lieutenant pour me questionner. Peu s'en falloit qu'il « ne nous prît pour de nouveaux Normands, qui venoient « de nouveau conquérir la Pouille. Je fus bien étonné de « trouver cette extravagante idée dans la tête d'un Fran- « çois, qui d'ailleurs me parut homme d'esprit. Après le « dîner nous retournâmes sur nos pas jusqu'à un mille et « demi, qui est le lieu où étoit l'antique Sipontum, « fondée par Diomede le bâtisseur de villes. Elle tiroit son « nom de SEPIA et de PONTUM; ce qui signifie mer de « seches, parcequ'on trouve sur cette plage une très grande « quantité de seches. On ne voit d'abord l'ancienne exis- « tence de cette ville que par l'élévation que ses substruc- « tions donnent au terrein qu'elle occupoit. J'ignore le « temps où elle fut détruite; mais une église, bâtie sur « son terrein dans le onzieme siecle, annonce que sa des- « truction étoit antérieure à ce temps. Ce qui prouve que

« cette église a été bâtie depuis la destruction de Siponte, « c'est qu'elle est le seul édifice qui existe, qu'il est en- « core entier, et qu'il est construit de débris antiques, « ajustés dans le style grec de ce siecle avec le même ca- « ractere de l'église de Troja; et elle est encore l'église « archiépiscopale de Manfredonia. Il y a une chapelle sou- « terraine assez curieuse, qui sert de preuve à ce que je « viens de dire. Elle est composée de fûts de colonnes de « marbre antique, avec des chapiteaux d'un autre temps.

« J'apperçus un piedestal avec cette inscription :

MP. CAESARI.
DIVI HADRIANI CN.
DIVI TRAIANI PARTHI.
TITO...... O......
HADRIANO I..... O.
AUG..... . PON
TRIB. POT. COC
PUBLICE
D.........

« Ce piedestal a trois ou quatre pieds sur deux pieds « et demi à la base; il a sans doute porté une statue, car « on voit encore la marque du trou par lequel elle pouvoit « être attachée. Je trouvai quelques vestiges qui indi- « quoient un théâtre; mais ce qui en reste est si peu de « chose qu'on n'en peut tirer aucun renseignement. Sui- « vant les apparences, la mer venoit battre les murailles « de la ville; car l'espace qui est entre l'élévation dont j'ai « parlé, jusqu'à sa rive actuelle, n'est qu'un marais très « bas à fleur d'eau. A quatre cents toises plus loin on « trouve des carrieres où l'on voit les restes de très lon- « gues catacombes, mais presque à fleur de terre, creu- « sées dans un tuf jaunâtre, qui ressemble d'abord à la

« pouzzolane, mais qui n'est qu'une concrétion marine,
« mêlée d'une foule de coquilles de toutes grandeurs. La
« distribution et la forme des tombes sont les mêmes qu'aux
« catacombes de Naples, et les ossements y sont assez bien
« conservés. Ces souterrains sont ouverts actuellement,
« parcequ'on les a percés pour en tirer des moëllons qu'on
« emploie aux bâtiments de Manfredonia; mais on voit
« par-tout la trace des flambeaux qui éclairoient ces som-
« bres demeures lorsqu'elles étoient habitées. Faut-il
« attribuer cet immense travail aux chrétiens persécutés,
« ou bien aux premiers habitants de ces contrées? C'est
« ce que je laisserai discuter aux savants : j'observerai
« seulement qu'il n'a jamais été question des persécutions
« des Sipontins.

« Le lendemain nous montâmes avec des ânes au mont
« S. Angelo, un des premiers sanctuaires de la catholi-
« cité, où le premier des anges a bien voulu se manifester
« aux mortels dans une vilaine grotte humide et obscure,
« où l'on va constamment s'enrhumer depuis plus de
« quinze siecles. Quoique je me défie ordinairement des
« beautés des lieux miraculeux, je fus encore attrapé à
« celui-ci. Ce qui m'y entraîna fut le desir de voir le lieu
« qui avoit été la premiere cause de l'invasion des Nor-
« mands en Italie, car ils y furent véritablement attirés
« par les récits merveilleux de pélerins sur la beauté et la
« fertilité de ce pays.

« Monte-sant'-Angelo n'est qu'une montagne, si éle
« vée qu'il y fait toujours froid. Le chemin est effroyable
« pour y arriver, et cependant 8000 habitants sans com-
« merce, presque sans productions, et n'ayant pour toute
« récolte que ce qu'y apporte l'affluence des pélerins

« pendant quelques mois de l'année, trouvent le moyen « d'y subsister. Nous étions adressés au gouverneur, qui « ne parloit aucune langue, et qui nous remit entre les « mains d'un chanoine qui ne parloit que celle des mira- « cles. J'aurois voulu écrire à mesure qu'il parloit, car « dès qu'il eut fini, je ne pus me rendre compte d'un seul « mot de ce qu'il avoit dit : je me comportai du reste à « merveille, car je vis, je bus, je baisai tout ce qu'il vou- « lut me faire baiser, boire et voir; j'achetai même de « petites figures de l'archange, et me chargeai de pierres « de la grotte. J'allai jusqu'à paroître persuadé du miracle « de l'impression du visage de saint François de Paule sur « le rocher, quoique dans cette impression tous les traits « y soient en relief, au lieu d'y être en creux. Au reste, « l'ennui et les bâillements que cause le recueil de ces « miracles sauvent de l'indécence et du scandale de rire; « ce que pourroient fort bien exciter leur ridicule, l'em- « phase et l'air de persuasion des imbécilles qui les font « voir. Le trésor, apparemment trop visité par les Turcs, « et trop peu renouvellé par les catholiques, pourroit à « peine maintenant produire une bonne vaisselle bour- « geoise.

« J'oubliois de parler de la figure de saint Michel, qui « a une grande réputation, et que l'on donne, à cause de « la ressemblance du nom, à Michel-Ange Buonaroti. « Elle a trois pieds de haut; l'expression de la tête en est « douce, mais point analogue à l'action du moment, qui « est celui où il terrasse le diable : celui-ci a l'air d'une « vieille femme sans colere. En tout la pose en est mau- « vaise, les détails d'une petite maniere, et l'ensemble « d'un genre très médiocre. On y a ajouté une armure

« d'argent doré qui acheve de le gâter ». (Journal de M. de Non.)

(37) En 1460, Ferdinand I[er] régnoit à Naples. René d'Anjou, et Jean duc de Calabre son fils, vinrent l'attaquer à la tête d'une puissante armée, et Ferdinand se vit au moment de perdre sa couronne. Les succès de ces princes durerent deux ans; mais, en 1463, Ferdinand reprit tout ce qu'on lui avoit enlevé, et trouva dans Monte-sant'-Angelo tous les trésors de la Pouille rassemblés. Les peuples voisins y avoient apporté leurs effets les plus précieux, et sur-tout l'or et l'argent des églises, pour les mettre à couvert des événements de la guerre.

Ce fut alors que le fameux Scanderberg vint de l'Albanie à son secours, avec 1000 vieux soldats d'infanterie, et 600 hommes de cavalerie. Jean d'Anjou, obligé de quitter la Pouille, se défendit dans la terre de Labour, puis dans l'isle d'Ischia, d'où enfin il se retira en Provence en 1464. Ainsi finit cette guerre. (Note du traducteur.)

(38) Jean Pontanus, né en 1426 à Cerreto, se retira à Naples, où il eut une grande réputation. Il devint précepteur d'Alphonse le jeune, roi d'Aragon; et fut ensuite son secrétaire, puis conseiller d'état. Il réconcilia Alphonse avec son pere Ferdinand; et croyant avoir à se plaindre de ce monarque, il fit contre lui le fameux dialogue SUR L'INGRATITUDE, dans lequel il loue à l'excès Charles VIII roi de France, ennemi de Ferdinand, qui, dédaignant de s'en venger, lui continua l'exercice de ses charges; il mourut en 1503. Il étoit secrétaire d'Alphonse, et non de Ferdinand, comme le dit le voyageur anglois. (Note du traducteur.)

(39) A quelques milles au nord de ce lieu, on trouve Ischitella, ville qui, en 1676, donna naissance à Pierre Gianone, le plus célebre historien du royaume de Naples. Il étoit avocat dans cette ville, et composa son histoire, plutôt pour faire une dissertation sur les loix et sur la jurisprudence de sa patrie, qu'une histoire de ses guerres et de ses révolutions. Mais il ne remplit pas même ce dernier objet, car il passe sous silence plusieurs faits très importants, ou du moins ne fait que les effleurer très superficiellement. Souvent il ne fait que transcrire des passages entiers d'autres auteurs; et faute d'avoir consulté des renseignements authentiques, il décide sans fondement. Gianone a dû sa réputation au courage avec lequel il a attaqué la puissance ecclésiastique, et passe pour être le premier qui a porté les Napolitains à secouer le joug de cet esclavage où la cour de Rome les tenoit depuis tant de siecles. Le succès de son ouvrage réveilla les partisans du pape, et ils trouverent les moyens de rendre Gianone un objet d'exécration, et de le faire exiler. Il traîna une vie misérable pendant plusieurs années; et enfin le roi de Sardaigne l'engagea à se rendre en Savoie sous des apparences de bienveillance, et le fit arrêter dès qu'il y fut arrivé : il avoit alors besoin de la cour de Rome, avec laquelle il vouloit faire un traité, et espéra y réussir en traitant aussi injustement un homme sur qui il n'avoit aucune espece de droits. Gianone mourut en 1748, dans la quatorzieme année de sa captivité. (Note de l'auteur.)

(40) Matthieu Spinelli, gentilhomme de Giovenazzo, a écrit un journal de ce qui s'étoit passé de son temps, sous les trois derniers princes de la maison de Souabe, et sous les premiers de la maison d'Anjou. Nous avons son

ouvrage en latin et en italien. Muratori et quelques autres s'efforcent de nous persuader que ce dernier est l'ouvrage original. Mais son langage differe si fort de la dialecte moderne de la Pouille, et de celle que l'on peut supposer y avoir été en usage il y a 500 ans, qu'il seroit absurde de croire que Spinelli l'avoit écrit tel qu'il est aujourd'hui. L'original a certainement été écrit en latin, ou bien dans l'ancienne langue apulienne, dont l'italien actuel n'est qu'un dérivé. Il y a quelques anachronismes et plusieurs infidélités dans cet intéressant journal : mais les premiers viennent de ce que les Apuliens commençoient l'année en septembre ; et les dernieres doivent être attribuées aux copistes, à qui un intérêt politique les avoit fait commettre. Cet ouvrage est une relation rapide et précieuse, qui rapporte avec simplicité les divers événements, et met dans un grand jour les caracteres des principaux personnages de ces temps de troubles. (Note de l'auteur.)

(41) Consalve, digne instrument des fourberies du roi d'Aragon, violant sans pudeur les engagements les plus sacrés, pour servir son maître et pour l'imiter, attaquant à propos les François endormis et désarmés par des propositions de paix toujours frauduleuses, gagna les batailles de Seminara dans la Calabre, et de Cerignole dans la Pouille ; il conquit tout le royaume de Naples, et se combla de gloire en se perdant d'honneur. La bataille de Seminara se donna le vendredi 21 avril 1503, et celle de Cerignole le vendredi suivant. On prétend que ce sont ces deux échecs, si voisins l'un de l'autre, qui ont fait regarder chez les François le vendredi comme un jour malheureux. Le jeune duc de Nemours, qui fut tué au commencement de la bataille de Cerignole, et qui comman-

doit l'armée françoise, s'appelloit Louis d'Armagnac. Il étoit le 3e fils de Jacques d'Armagnac, qui eut la tête tranchée aux halles, le 4 août 1477. Sa femme, Louise d'Anjou, mourut de douleur; et par un raffinement de cruauté de Louis XI, ses trois fils, vêtus de blanc, furent placés sous l'échafaud où l'on exécutoit leur pere, afin qu'ils pussent recevoir son sang sur leurs habits. Les deux aînés moururent sans enfants. Le 3e devint duc de Nemours, en 1598, et fut fait vice-roi de Naples. Consalve le fit enterrer avec pompe à Barletta. Ce duc de Nemours n'avoit point été marié, mais accordé seulement le 28 mars 1500, avec Françoise d'Alençon, fille de René, duc d'Alençon, et de Marguerite de Lorraine. En lui s'éteignit la branche des Armagnacs, descendants, par la maison de Fesensac, de Charibert, fils de Clotaire II. Charlotte, sa sœur, qui devint duchesse de Nemours, épousa le fils du maréchal de Gié. C'est de ce même Charibert, auteur de la maison de Fesensac, que viennent, de pere en fils, messieurs de Montesquiou. (Note du traducteur.)

« (42) N'ayant trouvé à Manfredonia, ni caleches, ni « chevaux, ni mulets, nous fûmes obligés de prendre une « charette, sur laquelle nous nous mîmes en route, en « suivant le bord de la mer, qui est si plat et si uni qu'on « peut toujours marcher une roue dans l'eau, et l'autre « sur la greve, qui n'est qu'un sable très fin mêlé de co- « quillages. Il faisoit le plus beau temps du monde, et le « calme de la mer nous laissa complètement jouir de cette « nouvelle maniere de voyager. La plaine se continue sur « 40 milles de largeur. Elle n'est composée que de terreins « vagues, quelquefois secs, et couverts de moutons, ail- « leurs fangeux et peuplés de buffles et de gros bétail.

« On y apperçoit quelques cahutes, bâties en paille, qui « servent à loger les pâtres. Sur la rive on trouve de 6 milles « en 6 milles des tours qui ont été bâties pour la sûreté du « pays, c'est-à-dire pour avertir avec le canon, des des- « centes qu'y faisoient fréquemment les Barbaresques, les « Albanois et les pirates turcs; mais elles sont devenues « très rares depuis que les schebecs et les felouques ar- « mées du roi de Naples croisent dans ces parages; ou « plutôt depuis que la république de Venise s'est presque « chargée de la police de la mer adriatique.

« Nous passâmes deux bacs sur les deux rivieres ou ruis- « seaux qui se jettent dans la mer. Le premier, nommé « Candelaro, ne s'y réunit qu'après avoir formé un lac à « 18 milles de son embouchure. A 6 milles plus loin, nous « trouvâmes les salines qui fournissent du sel à tout le « royaume, et qui en fourniroient à toute la terre, par la « facilité qu'on a de les étendre à l'infini, l'eau de la mer « y étant introduite avec la plus grande facilité, et un pe- « tit torrent contenu dans un canal y fournissant la quan- « tité d'eau nécessaire à la formation. Le climat sec est « très propre à l'évaporation, et le voisinage de la mer « très commode pour le chargement et l'exportation. Tout « concourt à faire le sel en cet endroit à meilleur marché « qu'en aucun lieu du monde. On en vient chercher de « tous les ports de la Baltique, et on le paie six grains le « rotolo, ce qui revient à 2 sous 6 deniers de France la « livre. Cette vente rapporte, dit-on, au roi 500,000 du- « cats. On sait que dans un pays trop chaud le sel est « âcre et corrosif, et que dans les pays froids on ne peut « obtenir l'évaporation; c'est ce qui fait que le meilleur « de tous les sels est celui de France, climat dont la tem- « pérature est ce qui convient à cette formation.

« A 6 milles des salines, après avoir passé l'Ofanto « (l'ancien Aufidus), nous arrivâmes à Barletta, l'an- « cienne Barduli. Nous fûmes médiocrement bien reçus « du consul, à qui notre mesquine charette ne donna pas « de nous une grande opinion. Il faut en imposer aux « hommes pour en obtenir des égards, ainsi que pour les « gouverner.

« Heureusement pour nous un perruquier nous prit « sous sa protection, nous logea, nous aida beaucoup « plus que le consul, auquel nous étions pourtant recom- « mandés, et qui se contenta de nous dire qu'il nous ver- « roit le lendemain.

« Dès que nous fûmes levés nous allâmes voir la ville, « qui est bien bâtie en pierres de taille, et presque toute « en pointes de diamant. Les rues sont larges, propres « et bien pavées; mais on n'y voit, pour unique monu- « ment, qu'une figure colossale en bronze, trouvée dans « la mer, et que l'on dit représenter l'empereur Héra- « clius; d'autres assurent que c'est la statue du duc de « Benevent. Mais en l'examinant on voit que, quoique « mauvaise, elle a quelques restes du style grec dans le « temps du bas empire, et rien de ce gothique des princes « barbares qui ont régné à Benevent. Elle fut trouvée « sans jambes, et on en a ajouté de détestables. Elle est « habillée à la romaine, la main droite élevée, tenant une « croix; et dans l'autre, qui est étendue, on a posé un » globe. Cette figure de 20 pieds de haut, posée à terre « sans piedestal, est d'un effet monstrueux et désa- « gréable.

« Quoique Barletta soit une ville ancienne, il n'y reste « rien qui atteste son antique existence. Le château, qui

« a de la réputation, et est un des quatre châteaux célè-
« bres de l'Italie, n'est qu'un ouvrage quarré, défendu
« par de mauvais fossés secs. Il n'a rien de recommanda-
« ble que la dureté et la beauté des pierres dont il est bâti,
« ainsi que la ville et le port. Ce port n'est qu'un môle
« fort bas, avec un ouvrage isolé et en demi cercle, qui
« laisse entrer les vaisseaux de côté, comme à Civita vec-
« chia.

« Quand les chevaliers normands se partagerent la
« Pouille, Barletta échut à Rodolphe, et fut ensuite dé-
« truite par Robert Guiscard. Son commerce est en grains
« que l'on vient chercher de Trieste, et sa population
« peut bien aller à 18 mille habitants. Nous en partîmes
« le lendemain, pour aller voir Cannes et Canose. » (Journal de M. de Non.)

(43) Cette expression de Polybe n'est pas facile à entendre, car il y a certainement plusieurs hautes montagnes de l'Apennin plus à l'ouest que la source de l'Ofanto. Sans doute il a voulu dire qu'elle prenoit naissance à l'ouest de la chaîne du milieu. La Sele, le Silerus des anciens, a sa source tout auprès, et va se décharger dans la mer de Toscane. (Note de l'auteur.)

(44) Horace peut-être n'a entendu par ce nom qu'une allusion au taureau, à des génies cornus, des minotaures, ou d'autres animaux à face humaine ayant des cornes. Il étoit ordinaire de représenter, par ces emblêmes, des rivieres sur des médailles; car, dans le vrai, on peut dire que l'Ofanto coule de 50 sources aussi-bien que de deux, si on vouloit comprendre tous les ruisseaux qui viennent s'y perdre. (Note de l'auteur.)

(45) Venit vilissima rerum
Hîc aqua : sed panis longè pulcherrimus, ultrà
Callidus ut soleat humeris portare viator;
Nam Canusi lapidosus; aquæ non ditior urna.
Liv. I, Sat. V.

« (A Equus Tuticus) On y fait payer l'eau, encore est-« elle détestable: mais en récompense on y mange d'ex-« cellent pain; et les voyageurs qui connoissent la route, « ont grand soin d'en emporter, car celui que l'on trouve « à Canose est plein de gravier; et la bonne eau n'est pas « moins rare qu'au gîte précédent. »

(46) Les habitants de Canose parloient également le grec et le latin,

Canusini more bilinguis. *Hor. l. I, Sat.* 10.

Cette ville est célebre par la honte de l'empereur Henri IV, qui, ayant été excommunié par Grégoire VII, vint, en 1077, mendier son pardon, nu-pieds, au milieu de l'hiver, devant la porte du palais du saint pere; et ce ne fut qu'après avoir recommencé 3 jours de suite cette indigne démarche, que l'excommunication fut levée. (Note du traducteur.)

(47) Les Romains mettoient le nom de cette ville au pluriel; elle s'appelloit CANNAE, pour avoir été sans doute composée de parties séparées, bâties sur différentes éminences. Les Grecs la mettoient au singulier. (Note de l'auteur.)

(48) Dans le temps de cette guerre, il y avoit à Salapia deux citoyens fort considérés, et puissants par leur naissance et leur fortune : l'un se nommoit Blasius et l'autre Dasius. Le premier étoit dévoué aux Romains, et le second à Annibal. Blasius vouloit à toute force livrer la ville

aux Romains, mais il ne le pouvoit sans le secours de Dasius. Forcé de s'ouvrir à lui, quoiqu'ayant peu d'espoir de le gagner, il fit tout ce qu'il put pour le séduire, mais en vain. Dasius, plus poussé par un motif de jalousie contre celui qui lui disputoit le premier rang dans sa patrie, que par l'inclination qu'il avoit pour les Carthaginois, découvrit à Annibal les intentions de Blasius. Ce général les fit appeller tous deux ; et tandis qu'il étoit assis sur son tribunal pour leur donner audience, et qu'il étoit occupé à expédier quelque autre affaire, Blasius continuoit à solliciter Dasius. Ce dernier, étonné que, sous les yeux même d'Annibal, on le voulût porter à la révolte, se récria contre la proposition de Blasius, et regardoit déja son rival comme convaincu. Mais plus l'audace de Blasius étoit grande, moins elle parut vraisemblable à Annibal. Il ne douta point que ce ne fût la haine et la jalousie qui avoient porté Dasius à l'accuser ; ainsi ils furent renvoyés l'un et l'autre. Mais Blasius ne renonça pas pour cela à son entreprise : il ne cessa de solliciter Dasius, jusqu'à ce qu'à force de lui faire de nouvelles instances, et de lui remontrer combien ce changement seroit avantageux à l'un et à l'autre, aussi bien qu'à leur patrie, il le fit consentir à livrer la ville à Marcellus, avec la garnison carthaginoise, composée de cinq cents Numides. (Note du traducteur.)

(49) « En allant à Cannes et à Canose, nous fîmes 6 « milles en rentrant dans la plaine, au bout de laquelle le « chemin conduit à une colline où nous apperçûmes quel- « ques vestiges du château de Cannes. La ville étoit ruinée « lorsqu'Annibal vint en Italie. Il s'étoit emparé du châ- « teau, où il avoit trouvé le magasin des approvisionne-

« ments de l'armée romaine. Nous montâmes sur l'émi-
« nence, et parcourûmes le site du château et de la ville
« bâtie sur le penchant d'une autre colline. Nous n'y trou-
« vâmes que quelques tombeaux et une espece de colonne
« sur le côté méridional du château, qui, selon les appa-
« rences, étoit consacrée aux sépultures. Je copiai cette
« inscription :

C. IVLIVS
STURNINI
LIB. HERACVLA
AVG. SIBI E ET
GIVLIOS ALP N°.
CONS III. IMP. VIII.
P. P PRO E ONS
LII
TESMO.

« Il y avoit de chaque côté deux masses de licteurs, dont
« je pris le dessin. En cherchant je trouvai quelques sub-
« tructions, mais comblées et impraticables. Sur la demi-
« colonne d'un diametre je trouvai cette inscription exces-
« sivement fruste, et qui me donna beaucoup de peine à
« la déchiffrer telle que la voici :

CVI COMSANIA
IL VALE
II OPELINVACIO
COIIS III IMP. VIII.
P. P PRO COMS.

« Cette colonne tronquée ressemble assez à une colonne
« milliaire. On apperçoit de là le champ de bataille de
« Cannes et le cours de l'Offante : jamais plus beau champ
« ne servit à plus grand combat, entre deux puissances plus

« terribles, commandées par des généraux plus fameux, « plus expérimentés, plus redoutables; c'est certainement le plus mémorable que l'histoire nous ait conservé. « Cette plaine immense, occupée par des marais, des pâturages et quelques terres labourées, n'offre d'autre intérêt que le souvenir de la bataille. Le champ porte encore le nom de CAMPO DI SANGUE. L'avantage du terrein « étoit égal, ainsi que le desir de combattre. Le fleuve fut « absolument nul dans cette bataille. Tout l'avantage vint « de la cavalerie numide, des ruses d'Annibal, de sa position, du vent et de la poussiere. Lorsque l'on est sur les « lieux, les détails historiques de Tite Live et de Polybe indiquent clairement la position des armées.

« Après avoir passé le fleuve, qui n'est qu'un torrent « très fort à la fonte des neiges, et un ruisseau en été, nous « allâmes dans la direction de la marche des Romains. « Nous avions le soleil aux yeux, et comme eux le vent, « qui apparemment est alisé dans cette contrée. Heureusement nous n'avions pas Annibal à craindre, et nous « fûmes fort tranquilles. Enfin nous quittâmes le lieu où « s'étoit passée cette effroyable boucherie, champ si célebre « par la victoire d'Annibal, et par la faute qu'il fit de n'en « avoir pas profité en marchant aussitôt à Rome.

« A 6 milles de Cannes, en s'enfonçant dans les terres, « nous arrivâmes à Canosa, ancienne ville grecque, fondée aussi par Diomede; et les champs qui l'environnent « ont conservé le nom de CAMPI DIOMEDE: ce fut là que « se retirerent une grande partie des Romains après la « journée de Cannes. Une dame, nommée Busat, les reçut, les nourrit et les habilla: on montre encore les vestiges du palais de cette riche et généreuse dame; mais

« ces ruines sont si colossales, que je pense qu'elles sont « les restes de quelque édifice public, mais tellement dé- « truit, que ni le plan ni l'élévation n'ont conservé au- « cune forme. Fort près de là, on voit des restes assez con- « sidérables d'un petit temple bâti en pierres de taille, « d'une forme très agréable ; il est assez conservé pour « pouvoir être entièrement dessiné ; il seroit même très « aisé de le rétablir : la décoration en étoit simple et sans « aucune colonne ni pilastre. Ce qui reste des ruines de « Canose prouve combien elle étoit grande dans son beau « temps ; un aqueduc y apportoit des eaux d'un éloigne- « ment de plus de 20 milles : ce qui en reste prouve que « cet ouvrage n'étoit recommandable que par son étendue. « On apperçoit assez près de ces ruines celles d'un grand « amphithéâtre, mais on laboure sur les gradins, et les « corridors sont absolument comblés de terre. La forme « en est cependant encore si distincte, que nous pûmes le « mesurer ; il étoit d'un oval très arrondi, et nous lui « comptâmes 450 pieds de long sur 375 de large. Plus loin, « dans la campagne, est un arc de triomphe en brique, qui « porte le nom de Terentius Varron ; mais je ne vois pas « pour quelle raison il eût été élevé pour ce consul, dont « il n'est mention dans l'histoire que comme étant la cause « unique de la défaite des Romains, et comme ayant été « des premiers à fuir à la bataille de Cannes. Il se renfer- « ma dans Canose, parceque Venouse ne lui parut pas « avoir d'assez bonnes murailles. Le sage Fabius avoit « prévu sa défaite, et connoissoit probablement son inca- « pacité, lorsqu'il dit au consul Paul Émile, qui partoit « avec Varron » : Si vous aviez un collegue qui vous res- semblât, ou que vous ressemblassiez à votre collegue, je

ne vous tiendrois point un discours inutile, je prévois qu'il y aura bientôt en Italie quelque lieu plus célebre par nos défaites que n'est Thrasymene, etc. « Les Romains étoient « si aveuglés sur son compte, qu'à Rome même le soin « que Varron avoit pris de sauver sa personne fut regar-« dé comme l'effet de sa grandeur d'ame; et on vint au-« devant de lui pour le remercier de ce que dans un si « grand désastre il n'avoit pas désespéré du salut de la ré-« publique, et s'étoit conservé pour la servir ». (Suite du journal.

La bataille de Cannes est un trait si célebre dans l'histoire, qu'on ne peut être que fort aise de trouver ici l'extrait des récits qu'en ont faits Polybe et Tite Live; je commence par ce dernier.

Annibal étoit informé de tout ce qui se passoit dans le camp des Romains, et savoit que les deux généraux ne s'accordoient en rien. Persuadé qu'il ne trouveroit jamais une plus belle occasion de les tromper, il fit semblant d'abandonner son camp, partit dans la nuit, et cacha ses troupes dans les montagnes voisines, comptant tomber sur les Romains lorsqu'il les sauroit occupés à le piller.

Dès la pointe du jour les soldats s'appercevant qu'il n'y avoit plus de sentinelles au camp des ennemis, coururent en avertir les consuls. Paul Émile, se doutant de la vérité, leur répéta plusieurs fois qu'il falloit se tenir sur ses gardes et se défier des ruses d'Annibal. Mais Varron, ne se doutant de rien, commanda aux légions de le suivre, et alloit tomber dans les filets du général africain, lorsque la providence, qui vouloit reculer sa perte, fit arriver deux esclaves pris par Annibal, et qui, s'étant sauvés, apprirent au consul que toute l'armée ennemie étoit en embuscade derriere les montagnes voisines.

Annibal, se voyant découvert, rentra dans son camp; et ses soldats se mutinant de ce qu'ils n'étoient pas payés, il fut obligé de décamper tout de bon et d'aller se retrancher près de Cannes, pour saisir l'occasion qu'il pourroit trouver de combattre, une victoire étant sa derniere ressource. Il avoit mis au dos de son armée le vent vulturne, qui, des plaines arides où il est situé, éleve des tourbillons affreux de poussiere. Outre que ce poste lui étoit avantageux pour le présent, il espéroit d'ailleurs qu'il lui seroit salutaire, lorsqu'ayant le vent et la poussiere derriere lui, il combattroit contre les Romains, qui auroient l'un et l'autre dans le visage et dans les yeux.

Les consuls, ayant reconnu les lieux, commencerent à poursuivre Annibal. Lorsqu'ils furent arrivés près de Cannes, à la vue de l'armée ennemie, ils fortifierent leurs deux camps contenant le même nombre de soldats, et séparés par l'Offante.

Annibal, espérant que les consuls accepteroient le combat dans un lieu si avantageux pour sa cavalerie, rangea son armée en bataille, et envoya les Numides escarmoucher pour attirer les Romains en plaine. La discorde régnoit toujours entre les consuls. Paul Émile se souvenoit des conseils de Fabius, et rappelloit à Varron la témérité de Sempronius et de Flaminius. Varron, à son tour, reprochoit à son collegue la lenteur de Fabius, dont la prétendue sagesse n'étoit qu'un prétexte spécieux pour couvrir sa crainte et sa lâcheté. Le lendemain Varron ayant le commandement que Paul Émile avoit eu la veille, sans écouter son collegue, fit passer la riviere à ses troupes, et les mena en ordre de bataille contre les ennemis. Paul Émile fut obligé de le suivre, quoiqu'il désapprouvât l'en-

treprise. Ils mirent la cavalerie romaine à l'aile droite la plus voisine du fleuve; l'infanterie étoit au corps de bataille : à l'extrémité de l'aile gauche on plaça la cavalerie des alliés, au milieu de l'aile leur infanterie, et les frondeurs entre cette infanterie et celle des Romains : l'avant-garde étoit composée de soldats armés à la légere. Varron commandoit la gauche, Paul Émile la droite, et Servilius Geminus le corps de bataille.

Dès la pointe du jour, Annibal avoit fait partir les frondeurs et les soldats armés à la légere, et fit passer ensuite l'Offante au reste de ses gens, les rangeant en bataille à mesure qu'ils arrivoient. Il mit la cavalerie gauloise et espagnole près de la riviere, à son aile gauche, l'opposant à la cavalerie romaine. Il plaça la cavalerie numide à l'aile droite, et son infanterie dans le corps de bataille. Les troupes africaines ressembloient absolument aux romaines, par le moyen des armes qu'elles avoient gagnées aux batailles de Trébie et de Thrasymene. L'armée d'Annibal étoit en tout de 40,000 hommes d'infanterie et 10,000 de cavalerie. Asdrubal conduisoit l'aile gauche, et Maharbal menoit la droite. Annibal étoit au centre avec son frere Magon. Le soleil donnoit obliquement sur les deux armées, soit que ce fût l'effet du hasard, ou d'un arrangement prémédité. Les Romains étoient tournés vers le midi, et les Carthaginois vers le septentrion. Le vent appellé vulturne par les habitants du pays donnoit dans le visage des Romains, et portoit dans leurs yeux des tourbillons de poussiere qui les aveugloient....... Les troupes légeres commencerent l'attaque. La mêlée fut fort chaude, mais ne dura pas long-temps, les Romains ayant, après quelque résistance, pris la fuite ouvertement. Alors

l'infanterie en vint aux mains. Les Romains, après de grands efforts, enfoncerent, avec leur bataillon serré et profond, celui des ennemis, qui étoit trop affilé et avançoit en pointe; et les repousserent jusqu'au corps de réserve où étoient les Africains, qui, reculant avec les Gaulois et les Espagnols, formerent un enfoncement en forme de demi-cercle, qui fut bientôt rempli par les Romains; et alors les Africains, s'étendant des deux côtés, enfermerent leurs ennemis de toutes parts. De l'autre côté Paul Émile, qui avoit été blessé dangereusement d'un coup de fronde, dès le commencement de la bataille, ne laissa pas de tenir tête à Annibal, et de rétablir souvent le combat abandonné par les Romains. Mais n'ayant plus la force de se soutenir, on le descendit de cheval pour le secourir s'il en étoit temps encore. Dès ce moment la victoire se déclara absolument pour les Carthaginois, la cavalerie numide acheva de vaincre les Romains qui se laissoient tuer plutôt que de prendre la fuite. Il y en eut pourtant un petit nombre qui se retirerent en bon ordre. C. Lentulus, qui étoit à leur tête, passant à l'endroit où le consul étoit assis sur une pierre, tout couvert de son sang et de celui de ses ennemis : « Seigneur, lui dit-il, vous qui, seul, « n'avez point de part au malheur d'aujourd'hui, sauvez « vous : les dieux doivent prendre soin de votre vie. Mon« tez sur ce cheval pendant qu'il vous reste encore un peu « de force; je ne vous quitterai point, et je me fais fort de « vous tirer du danger: ne rendez pas cette journée encore « plus funeste, en ajoutant la mort d'un consul à la dé« faite de nos légions. Hélas! sans ce nouveau malheur, « nous n'avons que trop sujet de verser des larmes! Mon « cher Lentulus, répondit le consul, je vous suis obligé

« du secours que vous m'offrez si généreusement : mais « vous prenez un soin inutile ; je touche à ma derniere « heure : ne perdez pas, par une compassion sans fruit, le « peu de temps qui vous reste pour vous sauver vous- « même des mains des ennemis. Allez, dites aux séna- « teurs qu'ils fortifient Rome, et n'attendent pas l'arrivée « du vainqueur pour la mettre en sûreté contre ses assauts. « Dites en particulier à Q. Fabius que Paul Émile n'a ja- « mais oublié ses sages conseils, tant qu'il a vécu, et qu'il « s'en souvient encore en mourant. Mais laissez-moi ex- « pirer sur ces monceaux de corps de mes citoyens : je ne « veux point leur survivre. »

Pendant qu'ils s'entretenoient, ils furent enveloppés d'une foule de Romains qui fuyoient, et, un moment après, d'une troupe d'ennemis qui percerent le consul sans le connoître. Lentulus, à la faveur du tumulte, fut sauvé par la vîtesse de son cheval. De ceux qui échapperent au carnage, sept mille se retirerent dans le petit camp, et dix mille dans le grand. Varron, par bonheur ou par adresse, évita la rencontre des ennemis dans sa retraite, et arriva à Venouse avec environ 70 cavaliers. Les Romains perdirent 40 mille piétons, et deux mille sept cents cavaliers. Annibal ne perdit que 8000 hommes, et ayant fait chercher le corps du consul, il lui donna une sépulture honorable.

Maharbal, général de la cavalerie numide, ayant pressé Annibal de ne pas perdre de temps, et de marcher à Rome, lui promettant de lui donner à dîner cinq jours après dans le Capitole, et Annibal n'ayant pu se résoudre à suivre ce conseil sans y avoir mûrement réfléchi : « Je vois bien, répliqua Maharbal, que les dieux n'ont pas

« accordé au même homme tous les talents. Vous savez « vaincre, Annibal, mais vous ne savez pas profiter de « votre victoire. » (Note du traducteur.)

Extrait du récit de Polybe.

Le lendemain, jour où Varron avoit le commandement, ce consul se mit en marche dès la petite pointe du jour; et ayant fait passer l'Aufide aux troupes du plus grand camp, il les rangea aussitôt en bataille. Il y joignit celles du plus petit, et les mit toutes sur la même ligne, le visage tourné du côté du midi; la cavalerie romaine sur l'aile droite, appuyée à la riviere; l'infanterie près d'elle, sur la même ligne, les intervalles plus serrés qu'à l'ordinaire; les cohortes en plus grand nombre sur le front, pour lui donner plus de hauteur. La cavalerie auxiliaire sur l'aile gauche fermoit la ligne, au-devant de laquelle étoient postés les armés à la légere. Il y avoit dans cette armée, en comptant les alliés, quatre-vingt mille hommes de pied, et un peu plus de six mille chevaux.

Annibal, en même temps, fit passer l'Aufide aux frondeurs et aux autres armés à la légere, et les posta devant l'armée. Le reste ayant passé la riviere par deux endroits, sur le bord, à l'aile gauche, il mit la cavalerie espagnole et gauloise, pour l'opposer à la cavalerie romaine, et ensuite, sur la même ligne, une moitié de l'infanterie africaine pesamment armée, l'infanterie espagnole et gauloise, l'autre moitié de l'infanterie africaine, et enfin la cavalerie numide, qui faisoit l'aile droite.

Paul Émile commandoit la droite des Romains, Varron la gauche; et les deux consuls de l'année précédente, Servilius et Atilius, étoient au centre.

Asdrubal commandoit la gauche des Carthaginois, Hannon la droite ; et Annibal, ayant avec lui son frere Magon, s'étoit réservé le commandement du centre. Ces deux armées n'eurent rien à souffrir du soleil lorsqu'il fut levé, l'une étant tournée au midi et l'autre au septentrion.

Les Romains eurent d'abord du dessous ; mais l'infanterie pesamment armée, ayant pris la place de la légere, enfonça les Gaulois et les Espagnols, qui se retirerent en forme de croissant, ce qui, laissant un grand espace au milieu, fut bientôt rempli par les Romains ; et les Africains, s'étendant des deux côtés, envelopperent leurs ennemis qui ne purent plus se défendre.

Paul Émile, qui avoit échappé au carnage qui s'étoit fait, à l'aile droite, au commencement du combat, se porta de tous les côtés pour encourager ses soldats. La cavalerie numide, fondant de tous côtés sur les Romains, les mit en déroute ; et Asdrubal lui donna les fuyards à poursuivre ; puis attaquant les Romains par derriere avec la cavalerie espagnole et gauloise, les mit hors d'état de se défendre. Ils résisterent tant qu'ils purent, mais ils furent enfin si serrés à l'étroit, qu'il furent tous passés au fil de l'épée. Les deux anciens consuls y perdirent la vie, ainsi que Paul Émile, qui tomba tout couvert de plaies mortelles.

Pendant le carnage qui se faisoit au centre, les Numides poursuivirent les fuyards de l'aile gauche. La plupart furent taillés en pieces, d'autres furent jettés en bas de leurs chevaux ; quelques uns se sauverent à Venouse, du nombre desquels fut Varron, cet homme abominable, dont le gouvernement coûta si cher à sa patrie.

De six mille chevaux, dont la cavalerie romaine étoit composée, il ne s'en sauva à Venouse que 70, avec Varron; et de la cavalerie auxiliaire, il n'y en eut que 300 qui échapperent à l'ennemi; trois mille hommes de pied environ se réfugierent dans les villes voisines: tout le reste, au nombre de soixante et dix mille, mourut dans ce lit d'honneur.

Annibal ne perdit dans cette action qu'environ quatre mille Gaulois, quinze cents tant Espagnols qu'Africains, et deux cents chevaux.

« L'arc attribué à Varron n'est qu'un monument très « simple, d'une seule arcade en mattoni, décoré de pilas« tres, et d'une corniche, détruite de maniere à ne pou« voir en distinguer le profil : cet arc est sur le chemin « qui conduit au pont de Canose, sur l'Offante. Près de « là, il y a encore deux fabriques en mattoni; l'une que je « crois les restes d'un tombeau; l'autre l'angle d'un édi« fice quarré, qui pourroit peut-être n'être pas antique ; « ces fragments sont à un demi-mille de la ville, dans la« quelle on trouve une église nommée la Chiesa Madre, « construite presque entièrement de fragments antiques : « d'inscriptions, etc. Elle est décorée de magnifiques co« lonnes de breche, et de six de marbre verd antique de « deux pieds de diametre, mais à-peu-près aussi mal pla« cées que celles de Lucera. Le siege de l'archevêque est « en marbre avec cette inscription :

VRSOP. CEPTOR' RO
MOALDVS ADHECFV
ITACTOR.

« On voit adossé à cette église un magnifique tombeau

« de Boëmond, fils de Robert Guiscard, celui dont parle « le Tasse dans la Jérusalem délivrée. Il étoit prince d'An- « tioche, et mourut dans cette croisade, mais son corps « fut rapporté dans la cité de Canose. Ce tombeau revêtu « en marbre en dehors l'étoit aussi en dedans. Il fait hon- « neur au goût et à la magnificence de ce temps. Les « portes de bronze sont d'un travail parfait, et les orne- « ments précieusement exécutés. On y lit cette inscrip- « tion :

Unde Boemundus, quanti fuerit Boemundus,
Græcia testatur, Syria dinumerat.
Hanc expugnavit, illam protexit ab hoste;
Hinc rident Græci! luget Syria damna suæ.
Quod Græcus ridet, quod Syrus luget, uterque
Justè; vera tibi sit, Boemunde, salus.

« En fouillant près de cette église, on a trouvé une table « d'airain où étoient écrits les noms de tous les Romains « qui avoient été envoyés pour former la colonie de Ca- « nose, selon leur rang et l'emploi qu'ils devoient occu- « per. Cette piece est actuellement à Naples entre les mains « d'un abbé, nommé Damadena. Elle est fort intéressante « pour connoître l'ordre et la composition de ces colonies « dont les Romains peuploient l'univers.

« Les arts et les sciences furent cultivés à Canose. On « y parloit également le grec et le latin, ce qui faisoit ap- « peller, selon Strabon, les habitants, Bilingues. Elle fut « toujours une grande ville, quoique située dans un terri- « toire sec et pauvre, et près d'un fleuve qui ne pouvoit « lui être d'aucun secours pour approvisionner une ville.

« Au reste elle n'a conservé de son ancienne magnifi- « cence que l'hospitalité; car sur un simple petit billet qui

« m'avoit été donné par hasard à Barletta, par quelqu'un « que je ne connoissois pas, je fus accueilli, conduit, « reçu, logé, nourri; on se disputa l'honneur de nous « coucher et de nous servir. Il est probable que cette grande « hospitalité vient de la rareté des étrangers qui voyagent « à Canose. On m'avoit assuré qu'on y trouvoit beaucoup « de cornalines, et autres pierres gravées antiques. Effec- « tivement j'en examinai plus de 60 dont il n'y en avoit « pas une de bonne, pas même de médiocre ». (Suite du « journal de M. de Non.)

« (50) Nous partîmes pour Trani et traversâmes un « pays peu agréable. En approchant de la ville il devient « fort sec; des vignes, des oliviers, des figuiers, meublent « la plaine et la rendent plus riante. Les vignerons se bâ- « tissent des huttes dans leurs héritages, dont la forme py- « ramidale leur donne de loin l'air de monuments, et « semble couvrir le pays de tombeaux. J'eus la curiosité « d'en visiter une. Je la trouvai composée d'une porte « unique par où entre le jour, d'une ouverture en enton- « noir au milieu de la voûte, pratiquée pour faire sortir la « fumée, d'un banc circulaire, et d'un âtre placé au mi- « lieu. Telle est la distribution tout à fait tartare de ces « petits édifices.

« Nous arrivâmes à Trani, ville charmante, aussi bien « bâtie que Barletta, mais avec un port excellent et fort « agréable. L'entrée cependant en est difficile, se remplis- « sant aisément de sable. Il vient d'être rétabli à neuf. La « grande église est très belle et bâtie par les Normands, « qui l'ont enrichie d'un grand nombre de colonnes an- « tiques. Nous ne trouvâmes dans la ville que quelques « pierres milliaires, et quelques chapiteaux de colonnes

« très ruinées. Ce beau pays, long-temps le desir et la proie « de toutes les nations, se ressent des invasions et des dé- « vastations qui y ont été faites par de grandes puissances, « et plus encore par les querelles qu'eurent entre eux les « princes normands lorsqu'ils se partagerent leurs con- « quêtes : Trani échut alors au comte Pierre, et fut dé- « truite par le roi Roger; puis dans la suite, lors de l'ex- « pédition de Charles VIII, les Vénitiens s'en emparerent, « ainsi que de presque tous les ports de l'Adriatique, qu'ils « s'attachoient à détruire, ou à combler, pour l'intérêt de « leur propre commerce. Elle a l'air maintenant d'une « ville absolument nouvelle, par le nombre d'édifices « neufs, et par la bonté des matériaux qui empêchent les « anciens de paroître vieux. Tout est bâti en pierres de « taille qui ne noircissent pas, et qui sont d'un grain plus « dur et aussi fin que le marbre. On les taille en pointes « de diamant, ce qui donne à ces bâtiments un caractere « tout à fait particulier. Le château, bâti par Frédéric II, « ressemble un peu à celui de Barletta, mais n'est pas aussi « beau.

« N'ayant pu trouver de chevaux de selle à Trani, nous « fûmes obligés de prendre deux petites caleches à une « place pour porter nos effets, et nous partîmes à pied « pour Bisseglia, qui n'en est éloignée que de 4 milles, « mais dont le chemin est effroyable pour les voitures.

« Cette ville a l'aspect le plus riant : les maisons, qui do- « minent les murailles, ont la plus belle apparence; les « murs sont en bon état et bien entretenus. Le port et l'in- « térieur de la ville ne répondent pas à ce qu'elle annonce; « les rues sont étroites, sales, et exhalent une mauvaise « odeur qui les rend aussi impraticables que des égoûts.

« C'est cette raison qui a fait porter toutes les maisons
« considérables sur les murailles, ou hors de la ville, ce
« qui en rend les dehors infiniment riches et agréables. Je
« ne trouvai que cette antiquité dans la ville : c'étoit une
« inscription sur une pierre milliaire bien conservée :

CXII
imp. CÆSAR
DIVI NERVÆ
NEVA TRAIANUS
AVG. GERM. DACI C
PONT MAX. TRIB. P OT
XIII. IMP VI COSS. V.
PPP
VIAM A BENEVENTO.
BRINDISIUM PECU
SVA FECIT.

« Comme toutes les colonnes milliaires que l'on trouve
« sur cette route sont toutes de même forme, même gran-
« deur, même travail, il est à croire que ce fut Nerva qui
« les fit mettre toutes en place. En visitant une vieille cha-
« pelle gothique, j'y trouvai pour bénitier un très petit
« tombeau d'albâtre, d'un pied cinq pouces de longueur,
« sur 10 pouces de profondeur, avec cette inscription :

M FVLVIVS
S. L TRIVMPIVS
POSTVMIA.
P I PRIMA.

« Nous cherchâmes les thermes dont parle le baron
« de Riedesell dans son voyage de la grande Grece ; mais
« ce fut en vain : il fallut mettre cet article avec celui
« des tombeaux dont il couvre tout le pays, et dont je ne
« trouvai aucun vestige, à moins qu'il n'ait pris pour des

« tombeaux les huttes des vignerons, et leurs pressoirs pour « des thermes. Nous quittâmes ensuite Bisseglia, qu'on « assure être l'ancienne Vigilia, et après avoir fait 5 milles, « nous arrivâmes à Molfetta, ayant traversé un pays fertile « en vin, en huile, en grains et en fruits, sur-tout en ca- « roubiers, arbres toujours verds qui ont la forme de nos « poiriers taillés en gobelets. Ils portent des fruits nommés « CAROUGES, qui ont la forme d'une gousse applatie, de la « longueur d'un demi-pied, sur un pouce et demi de large: « ces fruits renferment des semences applaties, contenues « dans des loges transversales creusées dans une pulpe « succulente, de la consistance d'un suc épais, noirâtre et « mielleux, ayant quelque rapport avec la moelle de casse: « lorsqu'ils sont mûrs, ils ont un goût fort agréable. Les « Égyptiens en extraient un miel doux qui sert de sucre « aux Arabes: on l'emploie pour confire les tamarins, les « myrobolans et d'autres fruits. En Syrie on retiroit de ces « fruits une espece de vin par la fermentation. Lorsque les « gousses sont seches, le peuple s'en nourrit.

« A peine est-on sorti de Bisseglia, qu'on apperçoit « Molfetta, qui n'en est qu'à 5 milles. Les rives de l'A- « driatique sont si habitées et si plates, que presque tou- « jours de la ville que l'on quitte on voit celle où l'on va. « Molfetta est assez considérable en apparence, mais inté- « rieurement elle a le même défaut que Bisseglia. Le peu- « ple en est doux, poli; il connoît la bonté de son pays, « et a le bon esprit de s'y trouver heureux. Plusieurs d'en- « tre eux que nous questionnâmes, et qui n'avoient rien « moins que l'air opulent, nous confesserent qu'ils avoient « de tout en abondance, et que tout ce que leur sol pro- « duisoit étoit excellent. Nous trouvâmes ensuite, à 3 mil-

« les plus loin, Giovenazzo, bourg plus petit que Molfet-
« ta, mais qui n'a rien de curieux. Nous avions une lettre
« de recommandation pour un particulier de la ville, qui
« nous logea chez les dominicains, dont le couvent res-
« semble à un palais. Le souvenir de la maniere dont nous
« avions été reçus par ceux de Manfredonia nous donna,
« par un calcul de proportion, la plus haute idée de notre
« réception dans ce couvent, et cette idée s'embellit en-
« core par l'accueil obligeant du supérieur: mais qu'il fal-
« lut en rabattre, lorsque la nuit étant venue, et les por-
« tes ayant été fermées, nous nous vîmes au moment de
« mourir de faim et de soif: on nous refusa jusqu'à du pain.
« Ces gredins, enrichis des dépouilles de mille imbécilles,
« venoient de perdre un procès, et nous fûmes les pre-
« mieres victimes de leur humeur contre la protection
« marquée que la cour accorde aux particuliers qui les at-
« taquent. Cette politique, qui n'a pas encore son effet
« dans les murs de Naples, pourroit à la fin rendre aux
« particuliers les biens de tous ces fainéants, dont le nombre
« est si considérable en Italie, qu'il n'y a pas de ville con-
« tenant six à huit mille ames qui n'ait quinze ou vingt
« monasteres: enfin, on compte trente mille dominicains
« dans le royaume de Naples.

« Il n'y a rien de curieux à voir à Giovenazzo. Nous fû-
« mes cependant obligés d'y attendre le preside de Trani,
« qui étoit allé à Bari, et devoit repasser : il vint effective-
« ment; il avoit si peu de temps que je le priai d'apostil-
« ler la lettre que j'avois du ministre pour lui, afin qu'elle
« me servît pour tous les syndics de son département.
« Nous quittâmes ensuite nos moines, auxquels notre froi-
« deur témoigna notre mécontentement.

« En sortant de Giovenazzo, on apperçoit Bari, jadis « Barium, espece de promontoire qui s'avance dans la « mer. Le chemin en demi-cercle, que l'on est obligé de « faire pour y arriver, est de 12 milles, et pas aussi mau- « vais que celui que nous venions de faire. Je trouvai les « blés superbes, quoiqu'on se plaignît que la récolte étoit « perdue par la sécheresse qui mûrissoit la paille avant « que le blé fût en fleur. On y embarquoit quantité d'huile « pour Trieste. (Suite du journal.)

(51) Louis, tige des ducs d'Anjou, qui ont fait la deuxieme branche des rois de Naples, étoit fils du roi Jean, et de Bonne de Luxembourg, fille du roi de Boheme. Il étoit l'aîné de Philippe le hardi, tige de la derniere maison de Bourgogne. Ayant servi d'ôtage aux Anglois lorsqu'ils rendirent la liberté au roi son pere, il se sauva de prison; et Jean, l'ayant appris, revint en Angleterre se constituer prisonnier, et y mourut.

Après la mort de Charles V, Louis, son frere, fut régent du royaume, mais sa régence n'eut lieu que depuis le 16 septembre 1380, jusqu'au 4 novembre. Il eut alors la présidence du conseil, et les ducs de Bourgogne et de Bourbon eurent la garde de la personne du roi. En 1382, le duc d'Anjou partit pour Naples, et y mourut en 1384. Sa postérité ne fut pas plus heureuse que lui, elle ne vit le trône que de loin, ou, si elle y monta, ce ne fut que pour quelques instants. (Note du traducteur.)

(52) « Je ne pus découvrir aucun vestige d'antiquité à « Bari, excepté quelques vases étrusques trouvés dans des « tombeaux hors de la ville. Un particulier me dit qu'un « paysan, en labourant, venoit de trouver un tombeau « qui n'avoit point encore été fouillé; nous nous y ren-

« dîmes avec tout l'empressement des antiquaires les plus « déterminés. Notre espoir s'accrut encore par la quantité « de débris que nous apperçûmes dans la campagne; mais « soit que notre paysan eût changé d'idée, soit qu'il ne « voulût que nous attraper quelque argent, il ne put re- « trouver le lieu indiqué, et nous fûmes obligés de nous « contenter de ses vaines recherches. Les débris que nous « vîmes étoient des pierres dans le genre de nos tombes, « sans ornements ni inscriptions. J'achetai quelques vases « trouvés dans ce lieu, et qui ont absolument les mêmes « formes et les mêmes anses que ceux de bronze trouvés à « Pompeïa ; ce qui pourroit prouver que les Romains n'ont « fait que copier ces beaux vases que nous admirons avec « raison, et que nous nommons improprement vases « étrusques, puisque leur origine est due aux Grecs, in- « venteurs de tout ce qui nous est resté de plus beau des « siecles de l'antiquité. On trouve quelques camées et des « cornalines à Bari ; mais les habitants s'y connoissent si « peu, et ont tant de peur de donner de belles choses au- « dessous de leur valeur, qu'ils demandent un prix fou « de la chose la plus mauvaise, de peur de se tromper ». (Suite du journal de M. de Non.)

(53) Sur un gazon, devant l'église des capucins, fut tué en combat singulier, en 1664, le duc delle Noci, par le duc de Martina, dans un temps où la fureur des duels étoit à la mode parmi les nobles fiers et hautains.

La même année il y eut un duel très fameux entre don Francisque Caraffa et don Jules Aquaviva, qui, après plusieurs arbitrages infructueux, se voyant enfin réduits à la nécessité indispensable de décider par l'épée une querelle de famille, chercherent un endroit commode pour se bat-

tre. Comme aucun pays catholique ne voulut permettre un duel public, parceque ces sortes de combats sont anathématisés par l'église, ils s'adresserent à la ville impériale de Nuremberg, et obtinrent la permission d'établir des lices, et d'en venir à un combat sous la sauve-garde des magistrats, en présence de la noblesse du pays. Don Francisque reçut une blessure au bras, qui le mit hors de combat, et la victoire fut adjugée à son adversaire. Ces braves chevaliers s'embrasserent ensuite sur le champ de bataille, et s'en retournerent à Naples fort bons amis. Cette aventure jetta un grand ridicule sur cette mode, et contribua, ainsi que le progrès des mœurs efféminées, à étouffer le goût des duels. (Note de l'auteur.)

(54) « Nous sortîmes de Bari à midi en suivant tou- « jours le bord de la mer, et nous arrivâmes, par un che- « min raboteux, à Mola, qui est à 15 milles de Bari, sur « le bord de la mer; je n'y vis rien de remarquable ni d'a- « gréable. En sortant de cette ville, on fait encore 5 milles « sur un terrein très dur, sec et découvert, ensuite le pays « se couvre. Nous trouvâmes un petit bois de myrtes en « fleurs, qui répandoient une odeur enchanteresse. Je me « crus à Gnide ou à Paphos. Il y avoit si long-temps que « je n'avois vu d'arbres, qu'une forêt de grands oliviers « me parut magnifique. Près de cette forêt on commence « à découvrir l'abbaye de San Vito, qui ressemble à ces « châteaux merveilleux que les chevaliers errants trou- « voient tout à point le soir, pour ne pas coucher en plein « air. L'illusion dure même encore après qu'on est entré « dans la cour, car cette maison est plutôt un château « qu'un monastere. San Vito, fils d'un prince de Lucanie, « donna ce domaine aux cordeliers, qui, en reconnois-

« sance, lui accorderent la vertu d'empêcher la rage, pro-
« priété qui a valu 50 mille livres de rente à cette maison,
« composée d'un supérieur, de cinq prêtres, et d'autant
« de freres. Je ne sais s'ils reçoivent aussi bien qu'ils nous
« reçurent, tous les étrangers qui passent sur leurs terres :
« mais quoique je n'eusse point de lettres de recomman-
« dation pour eux, nous fûmes traités par le supérieur,
« comme nous l'aurions été par un seigneur châtelain qui
« passe tous les ans six mois à Paris, et qui possede toutes
« les graces de la capitale. Il nous fit voir son église, qui n'a
« rien de curieux; mais la maison est charmante, d'une
« irrégularité pleine de goût, pittoresque et noble. Elle
« est entourée d'une bonne muraille, qui la met à l'abri
« d'une insulte barbaresque, sans lui ôter l'agrément
« d'une maison ouverte. Une terrasse en portique donne
« sur un petit port où abordent tous les bateaux des pê-
« cheurs, ce qui rend cette rive vivante et active, et pro-
« cure au plus bas prix les poissons les plus exquis. Au
« sortir de la terrasse, il nous mena à ce qu'il appelloit son
« désert. Ce sont des rochers percés, formant des grottes
« qui ont un aspect aussi sombre que le reste est riant.
« Il nous dit qu'il venoit lire Young en cet endroit, et
« qu'il gardoit Télémaque pour un autre site. Il avoit le
« bon esprit d'être heureux, et qui plus est d'en convenir,
« ce qui se trouve rarement parmi les gens du monde, et
« ce que je n'aurois jamais cru trouver chez des moines.
« Le souper fut bien servi. On fut gai et décent. Tout y
« étoit bon, quoique sans recherche. Je n'avois jamais
« mangé de si bonnes figues seches que celles qu'il nous
« donna, et il nous dit qu'elles étoient séchées une à une
« au soleil, sous une petite cloche de verre, qui empêche

« l'air de les durcir, et les mouches de les attaquer : on a
« de plus le soin de les peler auparavant, ce qui leur
« donne bien plus de délicatesse. Je ne connois effective-
« ment point de confitures seches qui égalent ces figues-là
« en saveur et en bonté.

« Le supérieur, voyant notre goût pour les choses pit-
« toresques, nous proposa de nous mener le lendemain à
« la grotte de Polignano, et de revenir dîner au couvent.
« Un obstacle s'y opposoit. Notre marché avec nos voitu-
« riers nous faisoit dépendre d'eux, et ils ne vouloient pas
« perdre un jour, dont la nourriture auroit été à leurs dé-
« pens. L'excellent supérieur leva toutes difficultés, en
« consentant de les loger et nourrir pour rien, eux et leurs
« chevaux. Nous partîmes donc de bon matin, dans un
« bateau qu'il avoit fait préparer. Après avoir fait environ
« deux milles, nous arrivâmes à la grotte. Elle est sous la
« ville même, dominée par de grands rochers, sur les-
« quels les maisons sont bâties. Les belles grottes sont si
« rares, que je n'attendois pas grand'chose de celle-ci,
« dont je n'avois jamais oui parler. Je fus frappé d'éton-
« nement. Grandeur, forme, couleur, tout s'y trouve.
« On n'y peut aborder qu'en bateau, et l'eau y est d'une
« beauté parfaite. Elle a au moins 250 pieds de profon-
« deur, éclairée par des rayons et des reflets ; enfin, elle a
« tout ce qui peut rendre sublime ce genre-là. Je la re-
« commande aux voyageurs comme une chose aussi belle
« que rare, et à qui il ne manque qu'une chûte d'eau pour
« en faire une des plus parfaites beautés de la nature. On
« la nomme maintenant GROTTA PALAZZO : ce nom pourroit
« lui venir de ce qu'autrefois il y avoit un palais bâti au-
« dessus ; et ce qui peut aider à le croire, c'est qu'on voit

« encore des restes de décorations, et des balustrades « d'une terrasse qui avoit été creusée dans le rocher, et « qui donnoit d'un côté sur la grotte, et de l'autre sur la « mer. Il semble que ce travail se soit dégradé exprès, pour « ajouter au pittoresque et pour fournir un tableau de la « plus grande beauté ». (Suite du Journal de M. de Non.)

Il est bien étonnant que M. Swinburne ait négligé de voir une des choses les plus curieuses de tous les pays qu'il a parcourus. Comment a-t-il pu passer à Polignano sans aller visiter la grotte? les habitants seroient-ils assez bornés pour ne pas en connoître le prix, et en conséquence ne lui en avoir pas parlé? (Note du traducteur.)

« La ville de Polignano est aussi vilaine que mal-pro« pre. L'histoire nous apprend que César, ayant accom« pagné Pompée au siege de Brundusium, fit construire « une tour à l'endroit où se forma depuis la ville de Poli« gnano. Je n'y trouvai aucun vestige d'antiquités; mais « ce qui me fit un grand plaisir, fut de voir la populace « montrer la plus grande joie à l'arrivée de notre hôte, « ce qui acheva de me prouver que don Bonaventure de « Monaco étoit aussi charitable qu'aimable, et qu'enfin « c'étoit un galant homme, dans toute l'étendue du terme, « quoiqu'il fût moine, et moine italien. Nous nous rem« barquâmes ensuite, et arrivâmes à San Vito, positive« ment au moment où les pêcheurs rentroient, et éta« loient sur le rivage une pêche prodigieuse. Morues, « raies, carrelets, seches, rougets, anguilles, sardines, « etc. et un poisson appellé poulpe, très estimé, mais qui « n'est qu'une masse informe, et si flasque qu'il ne peut « donner, hors de l'eau, la plus petite idée de son exis« tence; tout cela se vend indistinctement 6 liards de

« France la livre. Avant de quitter notre aimable supé« rieur, il voulut nous donner des lettres pour ses parents « à Brindes, et nous quittâmes ensuite, les larmes aux « yeux, un si digne homme, et un lieu délicieux, à qui « il ne manque que des femmes, pour rendre parfaitement « heureux ceux qui l'habiteroient, mais toutefois si elles « vouloient y être aussi aimables que don Bonaventure.

« Nous repassâmes encore à Polignano; et à 6 milles « de là, après avoir traversé une immense forêt d'oliviers, « nous arrivâmes à Monopoli, dont l'aspect n'a rien d'ai« mable, et l'intérieur rien de curieux. En allant chez le « gouverneur, nous fûmes suivis (comme presque par « tout) d'abord, par les curieux et officieux, ensuite par « quelques cuistres, puis par les polissons et la canaille. « Comme tout a ses inconvénients et ses avantages, j'ai « trouvé qu'en les laissant faire, je rencontrois quelque« fois parmi eux, des Ciceroni qui me faisoient voir des « choses dont je n'aurois jamais entendu parler sans eux.

« Ceux qui me conduisirent à la cathédrale me firent « lire ces deux inscriptions enchassées dans le mur :

1.

ΜΑΤΑ Cc ΕΡΜΙΣ
ΛΑΡΑ ΜΙΝΟΠΟΛΙΝ.

2.

A PARTU VIRGINIS CCLVI
DIVO MERCVRIO MARTYRI
TEMPLVM HOC FVIT DICATVM
IDOLORVM SVBVERSO DELVBRO.

« Ces deux inscriptions rapprochées et trouvées dans le « même lieu prouvent au moins l'antiquité de Monopoli, « et qu'elle n'est pas bâtie des débris et sur les ruines d'E-

« gnatia, comme le rapportent les auteurs qui écrivent sans « connoître les lieux dont ils parlent; tandis qu'Egnatia, « ou du moins ses ruines, se trouvent encore à 7 milles et « demi de Monopoli, sur le chemin de Brindes. Voici en-« core une inscription grecque, trouvée sur une colonne, « qui, si elle n'est pas du temps de Minos, prouve au « moins, qu'il doit avoir été le fondateur de cette ville:

+Πασυϙαε ϛεργασια μινοϖολυς

« Je ne vis cependant aucune monnoie grecque parmi « les romaines qui étoient dans les mains des habitants « de Monopoli, mais ils m'assurerent qu'on en avoit « trouvé, et qu'elles avoient été emportées. D'ailleurs, « comme je ne vis aucunes monnoies d'or ni d'argent dans « les collections, je vis bien qu'on leur avoit ôté ce qu'elles « avoient de meilleur et de plus précieux.

« Le lendemain nous partîmes pour nous rendre à Brin-« des. A 7 milles nous trouvâmes les ruines d'Egnatia, qui « laissent voir encore l'étendue de cette ville qui étoit con-« sidérable, et se prolongeoit jusqu'au bord de la mer. On « apperçoit encore quelques vestiges qui pourroient être « ceux d'un môle. Les murailles de la ville sont encore « dans quelques endroits à cinq pieds d'élévation, en très « grosses pierres posées à sec. Malgré les débris, et le blé « qu'on avoit semé dans les intervalles, on voit encore « les traces des rues, et quelques angles de maisons. A « force de chercher, nous découvrîmes un trou qui com-« muniquoit à une voûte: cette ruine étoit apparemment « la substruction d'une grande maison, car cette espece « de corridor souterrain se prolonge assez loin dans une « forme quarrée, dont on ne voit que deux côtés. Quoi-

« que ce fragment soit ce qu'il y a de plus conservé, il est « trop peu intéressant pour donner une idée des édifices « d'Egnatia. J'ignore absolument le temps de sa destruc-« tion, et par qui elle fut détruite; mais j'éprouvai un « sentiment triste, en parcourant ces débris, dans le genre « de celui qu'on doit éprouver en passant sur un champ « de bataille. Je gémis sur la nature qui produit des con-« quérants qu'on appelle héros, espece bizarre qui détruit « sans rien produire, et ne se fait contempler qu'en s'éle-« vant sur des débris ». (Suite du Journal.)

Pline assure qu'il y avoit une pierre sacrée à Egnatia, sur laquelle on ne mettoit pas plutôt du bois que le feu y prenoit. Horace, qui la nomme Gnatia, se moque de ce miracle. Il dit dans sa satire V :

. . . . Dein Gnatia lymphis
Iratis exstructa dedit risusque jocosque,
Dum flamma sine thura liquescere limine sacro
Persuadere cupit.

« Nous vînmes ensuite à Gnatia, ville bâtie, pour ainsi dire, en dé-« pit de l'eau douce qui y est très rare. Les habitants nous firent bien « rire : c'est le plus sot peuple qui soit au monde; ils nous débitoient « sérieusement, et de maniere à vouloir nous persuader, que l'encens « posé sur une pierre sacrée, à l'entrée de leur temple, se fond et se « consomme de soi-même, et sans feu ».

Il ajoute bien philosophiquement : Je n'en crus rien.

Namque deos didici securum agere ævum,
Nec, si quid miri faciat natura, deos id
Tristes ex alto cœli demittere tecto.

« Car Epicure m'a appris que les dieux s'embarrassent fort peu de ce « qui se passe ici bas, et qu'ils n'interrompent point leurs plaisirs pour « mettre la main aux opérations de la nature qui nous paroissent tenir « du miracle. »

Pline, dans son troisieme livre, donne Egnatia aux Pédicules, peuple situé entre les Salentins et les Apuliens; mais dans le deuxieme, il la met dans le territoire des Salentins. Lequel des deux faut-il croire? (Note du traducteur).

« Toute notre journée fut triste : nous traversâmes un « pays dépeuplé, où l'on ne voit que de vieux oliviers, de « maigres pâturages, des marécages et pas une fabrique. « Nous allâmes nous rafraîchir à une masseria ou ferme « du prince de Francavilla, à 26 milles de Monopoli; et « continuant notre route, en suivant la mer, nous traver- « sâmes, à 7 milles de Brindes, un ouvrage de mosaïque « posée sur des lits de brique; nous ne pûmes soupçon- « ner rien à quoi ces ouvrages aient pu appartenir, à moins « que ce ne soit un fragment de la voie appienne, élevée « du sol de 4 pieds et demi, flanquée de 15 pieds en 15 « pieds d'arcs-boutants quarrés de même bâtisse. Cette « construction naît et va se perdre, comme un aqueduc, « dans deux éminences, et traverse une colline, pour gar- « der son niveau. Je n'ai trouvé ni pavé, ni trace de con- « duite d'eau, dans l'espace de 200 pas qu'elle occupe.

« La pluie, qui tomboit à force, avoit hâté la nuit. Nous « entrâmes alors dans un chemin creux, qui nous con- « duisit tout-à-coup au bord de la mer, sans que nous « pussions avancer ni retourner sur nos pas. En apperce- « vant quelques lumieres assez près de nous, nous jugeâ- « mes que nous étions aux portes de Brindes. Le parti le « plus prudent nous parut celui de descendre, et bien « nous en prit; car les voituriers, qui avoient pris celui de « marcher dans l'eau, enfoncerent tout-à-coup dans la « boue. Les mules, qui avoient fait 46 milles, ne vou-

« loient plus faire aucun effort pour en sortir. Nous ac-
« courûmes aussitôt au secours ; mais pour faire éviter à
« la caleche qui n'étoit point engagée l'accident des deux
« autres, nous fûmes cause qu'elle versa. La nuit étoit
« devenue si obscure que nous ne pouvions nous apper-
« cevoir, quelque près que nous fussions les uns des au-
« tres. Nous commencions à désespérer de sortir de là
« avant le jour, quand heureusement et miraculeusement
« (car un voyageur à Brindes est une chose inouïe), un
« baron hollandois s'étoit avisé de faire le même voyage
« que le nôtre, arrivoit le même jour à Brindes, avoit en-
« filé le même chemin, et se trouvoit dans la même po-
« sition que nous. Son train joint au nôtre composoit 9
« caleches, 18 chevaux, et 27 personnes qui ne s'enten-
« doient pas, ne se voyoient point, et ne pouvoient con-
« cevoir ce qui les rassembloit ainsi. Ce baron avoit des
« torches ; nous les allumâmes. Elles éclairerent cette dé-
« sastreuse scene, et nous procurerent les moyens de la
« terminer. Nous nous relevâmes ; nous ramassâmes à
« peu près tout ce qui étoit tombé, et nous arrivâmes en-
« fin dans une écurie, d'où on nous conduisit chez le
« consul, qui nous consola par un très bon souper et
« d'excellents lits «. (Suite du journal.)

(55) Le terrein destiné à recevoir les cotonniers est fort bien préparé, et arrangé par sillons unis, plats et étroits. La saison du labour est entre les mois de janvier et d'avril. Alors on seme le coton, et aussitôt que les bourgeons percent, on sarcle le champ pour le nettoyer. Après une récolte de coton, il est ordinaire d'en faire une de froment, et une autre d'orge ou d'avoine. Le champ reste ensuite en friche, ou sert à faire paître les moutons pen-

dant douze mois; et l'année suivante il est en état de produire une récolte de cotons. Ces champs sont labourés, la premiere fois, en société, par le propriétaire et par le fermier. Le propriétaire fait labourer la premiere fois et le fermier lui donne quatre labours; ensuite il fournit les semailles. Tous deux ensemble supportent également les dépenses de la récolte, et partagent également les profits. Les gens qui sarclent gagnent un carlin par jour, et un bon laboureur en gagne quatre, outre sa nourriture. (Texte de l'auteur mis en note.)

(56) Ces seigneuries sont revenues à la couronne depuis quelque temps, par la mort de Michel Imperiali, prince de Francavilla, qui n'a point laissé d'héritiers. Les collatéraux, au delà du troisieme degré, sont inhabiles à succéder aux fiefs dans le royaume de Naples. (Note de l'auteur.)

(57) Pour bien expliquer ce sujet, il est nécessaire que je m'étende là-dessus, et que je rappelle ici tout ce qu'on lit sur les troupeaux des anciens Tarentins, aussi bien que sur les tentatives faites dans ces derniers temps pour rétablir la réputation des laines de la Pouille, comme des causes qui se sont opposées à l'exécution de ce projet.

Columelle nous apprend que les Tarentins croisoient leurs races foibles avec des beliers vigoureux, d'une belle couleur jaunâtre, des autres pays; et que les toisons de leurs agneaux avoient la couleur éclatante de leur pere avec la finesse de celle de leur mere.

Pour augmenter cet éclat et cette finesse, ils enveloppoient leurs moutons d'une espece de couverture de cuir qu'ils ôtoient de temps en temps, de peur que l'animal ne souffrît trop de la chaleur; après quoi ils baignoient la

laine dans un mélange d'huile et de vin, jusqu'à ce qu'elle fût saturée de cette riche fomentation.

Quelque temps avant la saison des tontes, on faisoit laver les moutons dans le Galesus ; et dans tous les temps on les enfermoit dans des parcs bien propres, d'où ils ne sortoient jamais pour paître avant que le soleil n'eût pompé la rosée, parceque les gouttes d'eau qui jaillissoient des brins d'herbes leur donnoient communément mal aux yeux. Les procédés et le silence des anciens qui ne parlent nulle part de la blancheur particuliere des laines de Tarente, nous prouvent combien Sannasar et d'autres auteurs modernes ont confondu les temps et les idées en louant seulement leur couleur de lait. La couleur sombre qui leur étoit naturelle, n'étoit point un obstacle à celle de pourpre foncé, couleur la plus estimée des Tarentins.

Après la chûte de Rome, une longue suite de guerres et de dévastations priva ce pays de tous les avantages qu'il avoit acquis, et eut même une influence si funeste sur tout ce climat et sur ses productions, qu'il corrompit tous les avantages qu'il tenoit de la nature. Lorsque les manufactures furent détruites et leurs ouvriers massacrés, les matieres premieres perdirent nécessairement de leur valeur. De sorte que les bergers, eussent-ils même conservé tous les talents de leur profession, auroient perdu leurs peines en cherchant à conserver la pureté des races et la beauté des laines. Ces qualités ne furent plus estimées ni payées, et en conséquence les races dégénérerent bientôt. (Texte de l'auteur mis en note.)

(58) Les Tarentins l'appellent le Galese. Danville et Zannoni donnent ce nom à une riviere qui se décharge

dans Mare grande. Le ruisseau de Citrezze est profond, et s'accorde ainsi avec l'épithete de noir que Virgile lui a donnée. Le peu d'étendue de son cours répond parfaitement à l'opinion des anciens, qui le regardoient comme celle de toutes les rivieres dont le cours étoit moins long. Mais malgré ces circonstances, j'ai de la peine à concevoir comment un si petit ruisseau pouvoit être regardé comme une riviere, et avoit reçu le nom d'Eurotas des Parthéniens, à cause de sa ressemblance avec l'Eurotas de Lacédémone. Je comprends encore moins comment des troupeaux nombreux pouvoient errer sur ses bords, et se laver dans ses eaux. (Note de l'auteur.)

(59) Le murex est un coquillage du genre des buccins. M. Adanson le met dans le rang des coquillages operculés (c'est-à-dire dont la bouche est couverte par des couvercles), et du genre des pourpres.

Ce coquillage tenoit lieu de cochenille aux anciens.

Virgile, dans son Énéide, liv. IV, dit :

Tyrioque ardebat murice læna,
Demissa ex humeris.

« Et sur ses épaules un manteau de pourpre de Tyr. »

parceque le suc de ce ver testacée servoit chez les anciens à teindre leurs robes en pourpre, et que ceux de Tyr y excelloient. Cette même liqueur couleur de pourpre servoit aussi d'encre aux empereurs romains, pour signer ou souscrire leurs édits : on l'appelloit SACRUM ENCAUSTUM ; et nul autre que l'empereur ne pouvoit user de cette encre sans commettre un crime de lese-majesté. Le hasard seul fit connoître aux Tyriens l'usage de cette magnifique teinture; un chien ayant dévoré quelques uns de ces animaux à coquilles sur le bord de la mer, en eut tout le tour de la

gueule coloré du rouge le plus vif et le plus beau, ce qui fit naître l'envie de s'en servir à ceux qui l'observerent. Le suc tiré de l'animal est d'abord blanc, ensuite d'un beau verd, puis d'un magnifique rouge purpurin. Le linge qui en a été taché conserve toujours cette couleur. Il n'est pas étonnant que la pourpre des anciens fût si précieuse, quand on considere quel nombre considérable de ces petits animaux il falloit seulement pour teindre un manteau. On trouve, près de Guatimala dans l'Amérique, un petit limaçon mince, de la grosseur d'une abeille, qui renferme la même liqueur que le murex, et les Indiens s'en servent à teindre leurs étoffes de coton.

Le coquillage nommé pourpre est assez semblable au murex; on l'en distingue cependant, parcequ'il n'a pas la bouche si grande ni si alongée, ni si garnie de dents et d'ailes. M. Adanson le met du genre des limaçons, et il paroîtroit que celui d'Amérique, dont je viens de parler, seroit la véritable pourpre des anciens.

Les auteurs nous apprennent que les anciens écrasoient dans des mortiers ceux de ces petits poissons qui n'étoient pas assez grands pour qu'on pût leur ôter leur réservoir; mais on ne conçoit pas comment, par ce moyen, on pouvoit avoir une belle couleur de pourpre, car les excréments de l'animal devoient gâter la couleur; celle des excréments étant d'un verd brunâtre, qui devoit beaucoup altérer celle de la pourpre, puisque la quantité de cette matiere étoit supérieure à celle de la liqueur.

Lorsque l'on parvient à recueillir avec pureté cette liqueur, le linge qui en aura été imbibé sera teint d'une couleur jaunâtre; mais ce même linge, exposé à la chaleur modérée du soleil du matin, prend des couleurs bien dif-

férentes. Le jaune commence à paroître un peu plus verdâtre, puis prend la couleur de citron; ensuite se change en verd très vif, qui devient foncé, puis violet, puis enfin en belle couleur de pourpre. Ces changements se font plus ou moins vîte, selon les degrés de la chaleur du soleil; à peine a-t-on le temps de les distinguer clairement, lorsque le linge est exposé aux rayons du soleil de midi en été.

La chaleur du feu produit les mêmes effets, mais non pas les mêmes couleurs: il faut qu'elle soit plus grande que celle du soleil. L'air, sans les rayons du soleil ou la chaleur du feu, produit les couleurs, mais plus lentement. Quand la liqueur est épaisse, il faut l'exposer au grand vent; et alors elle prend aussi promptement les mêmes couleurs que si elle étoit exposée aux rayons modérés du soleil.

Il est bien singulier qu'Aristote et Pline n'aient pas fait mention de ces changements de couleurs, si dignes de remarque; c'est qu'apparemment, de leur temps, en mêlant cette liqueur avec une très grande quantité d'eau, on la faisoit passer tout de suite au pourpre, sans lui donner le temps de laisser observer les intermédiaires. (Note du traducteur.)

(60) « Le lendemain nous arrivâmes à Casal-nuovo, « ville appartenant encore au prince de Francavilla, car « il est le Lucullus de la Pouille. Casal-nuovo est l'an- « cienne Mandurium, ville grecque, alliée de Tarente, « qui suivit toujours son parti et son sort, soit que cette « derniere prît le parti d'Annibal, soit quand elle appella « Pyrrhus, soit enfin quand Fabius Maximus les soumit « toutes deux à l'empire romain : elle étoit entourée

« d'une double muraille, et d'un fossé creusé dans la pierre « ou dans le tuf; car on ne sait comment nommer la con- « crétion marine et fossile qui fait le fond de toutes les « plaines et des vallées de la Pouille, depuis Manfredonia « jusqu'à Tarente. Nous trouvâmes des fragments de ces « murailles, très bien conservés jusqu'à l'élévation de 20 « pieds. Nous mesurâmes la largeur des fossés, l'épais- « seur des murs, celle d'un corridor intérieur et d'un « contre-mur. On voit encore d'espace en espace des en- « tailles dans la pierre, où l'on croit qu'on attachoit les « chevaux. La premiere forme de la ville étoit ronde, et « une seconde enceinte y ajoutoit ce qu'il faut à un rond « pour en faire un oval. C'est dans la portion circulaire « que se trouve la fameuse et miraculeuse grotte où est la « fontaine dont parle Pline (*a*). Cette grotte paroît formée « par la nature; on y descend par un escalier dont l'en- « trée n'est qu'une ouverture à la surface de la terre. La « grotte est à peu près ronde, de 30 pieds de diametre. « Au milieu est une espece de citerne, dans laquelle « tombent deux pouces d'eau sans altération dans aucun « temps; le bassin qui la reçoit la perd dans la même pro- « portion : de maniere que, soit qu'on reçoive ou dé-

(*a*) Pline en parle comme d'un lac; voici ses termes : « In Salentino « juxta oppidum Mandurium lacus ad margines plenus, neque exhaus- « tis aquis minuitur, neque infusis augetur. C'est-à-dire : Dans le Salen- « tin, auprès de la ville de Mandurie, est un lac rempli jusqu'aux bords, « qui ne diminue point quelque quantité d'eau qu'on en tire, et qui ne « grossit point quelque quantité d'eau qui s'y rende ». Pline s'est trompé, ou plutôt a été trompé dans le rapport qu'on lui a fait de cette fontaine, et qu'on lui avoit donnée comme un lac. S'il eût été la visiter, il n'auroit pas commis une si lourde erreur. (Note du traducteur.)

« tourne l'eau du robinet, soit qu'on la puise dans le bas-« sin, elle reste toujours à la même hauteur. Le principe « de cet inaltérable niveau est bien surprenant dans un « pays sans rivieres, sans montagnes, et dans un sol où « les sources sont infiniment rares. On a fait un puits près « de cette fontaine, qui n'a rien changé à son niveau. La « qualité de l'eau en est douce et savonneuse, comme « celle qui roule sur le sable, et n'a pas la crudité des eaux « de source ordinaire ; elle ne dépose point, et le fond de « son bassin est toujours net. L'origine de Mandurium « est inconnue. On y a trouvé des médailles grecques et « puniques ; mais l'écriture phénicienne et tyrienne res-« semble si fort à la punique, que peu de personnes peu-« vent les distinguer.

« J'ignore le sort de cette ville après que Fabius l'eut « prise, et eut emmené 4000 esclaves. Dans le temps des « Normands, Roger, fils de Robert Guiscard, en fut le « souverain, et éleva des murs sur la fondation d'une par-« tie des anciens, ainsi qu'une église, qui existe encore, « mais qui n'a rien de remarquable. Après avoir passé une « partie de la journée à Casal-nuovo, nous remontâmes « à cheval, et 10 milles après avoir laissé Oria à droite, « nous trouvâmes le village de santo Marzano, d'où nous « découvrîmes Tarente, éloignée d'environ 10 milles, et « placée entre deux mers, dans une superbe situation, « entourée de côteaux plantés, riants et fertiles. Sa posi-« tion répond parfaitement à l'idée qu'on se fait de cette « molle Tarente dont la conquête corrompit Rome, et « dont les dépouilles firent naître dans cette ville, aus-« tere jusqu'alors, les besoins du superflu. A 5 milles « sont Agnano et San-Giorgio. Ce sont deux villages su-

« perbes dont le territoire est très riche. En s'approchant « de Tarente, on trouve un vignoble immense, et cultivé « avec le plus grand soin ; le raisin étoit près d'entrer en « fleurs, et, sans exagération, il y en avoit autant que de « feuilles. Le vin en est fin, vif et agréable, mais très sus- « ceptible de se gâter ; ce qui peut venir de la maniere « dont il est fait, et du peu de soin qu'il me paroît que « l'on met en général à récolter toutes les productions du « pays. J'arrivai trop tard pour distinguer autre chose, si- « non que la ville étoit infiniment pittoresque. La ville « moderne est bâtie sur une côte qui sépare il mare pic- « colo de la grande mer, et est attachée au continent par « deux ponts, sous les arches desquels on voit très sen- « siblement monter la mer pendant six heures, et des- « cendre pendant le même espace de temps. Cette isle, qui « renferme toute la ville actuelle, n'étoit autrefois qu'un « château regardé comme imprenable, et le reste du ter- « rain étoit habité par des pêcheurs. Tarente occupoit en « terre ferme tout le fond du golfe. Cette ville immense « avoit devant elle une rade formée par le golfe et deux « grandes isles derriere un port bien sûr et bien commode « pour les bâtiments de ce temps-là. Ce port est ce qu'on « nomme aujourd'hui il mare piccolo. Le lendemain nous « allâmes chercher l'amphithéâtre qui est dans le jardin « d'un couvent de moines, mais si parfaitement ruiné « qu'il nous fut impossible d'en lever aucun plan. Ce qui « reste annonce qu'il étoit petit, oval, construit en pierres, « et assez médiocre. Les murs sont minces, et les corri- « dors sont taillés dans le tuf, dans la partie appuyée con- « tre la colline. Des gradins on découvroit le port. Mais « cependant on ne peut croire que ce soit les restes de ce

« fameux théâtre où les Tarentins voluptueux passoient « leur vie, et où ils traitoient en même temps leurs af- « faires et leurs plaisirs ; de ce théâtre, d'où, après un fes- « tin public, appercevant une flotte romaine qui entroit « dans leur port, parcequ'elle se croyoit amie et alliée, « ils firent courir dessus, la taillerent en piece, et peu « après reçurent les ambassadeurs de Rome, qui venoient « demander raison de cette insulte, et les raillerent de « leur maniere de s'énoncer en grec ; de ce théâtre enfin « où Philonide, l'un de leurs bouffons, osa souiller de « son urine la robe de ces ambassadeurs, qui annoncerent « alors la ruine de Tarente, en disant : Riez bien, pen- « dant que vous en avez le temps ; mais songez qu'il fau- « dra bien du sang pour laver les taches que vous venez « de faire.

« Les Tarentins idolâtroient tellement ce théâtre, qu'il « n'y avoit pas assez de jours dans l'année pour célébrer « les jeux et les repas qu'ils y avoient institués. Je pense « que le cercle (à en juger par la portion qui en reste) « étoit trop petit pour que ce fût là ce lieu si fameux. Je par- « courus toute la campagne, cultivée et plantée, qui cou- « vre l'ancienne Tarente, sans y trouver aucun vestige, « sinon l'arrachement de deux morceaux de mur en bri- « que, qu'on appelle les prisons, parcequ'on y a trouvé « des anneaux en bronze. Sur le bord de la mer on mon- « tre le palais des princes sarrasins, que je crois plutôt « une ruine romaine.

« Je rentrai dans la ville avec cette impression de tris- « tesse dont je ne peux me défendre quand je ne trouve « rien de ces lieux fameux dont je me suis flatté de ren- « contrer les restes. Je me consolai un peu en meangeant

« des poissons délicieux que l'on pêche en abondance « dans la grande mer, et des coquillages exquis, dont il « mare piccolo est un magasin inépuisable. Les moules y « sont parfaites, et on les y seme comme du grain dans « un champ, après en avoir ramassé le frai qui s'attache « à des pieces plantées à cet effet au passage du courant. « Il y a des espaces d'une lieue en quarré, où ces moules « sont si près l'une de l'autre, qu'on les distingue ainsi « que des bancs de sable. On y pêche les murex dont on « tiroit autrefois le pourpre.

« J'allai voir le lendemain l'endroit où étoit la manu- « facture antique, et je ne pus douter de la vérité de cette « tradition, par l'amoncelement énorme des dépouilles « de cette seule espece de coquillage. On me montra le « lieu où l'on prétend qu'étoient les chaudieres ; mais cet « endroit ressemble à une citerne, et à tous les ouvrages « de ce genre taillés dans le roc. Ce secret de tirer la pour- « pre de ces petits animaux avoit été donné probable- « ment aux Tarentins par les Tyriens qui le possédoient « seuls, et c'est peut-être une preuve que Tarente étoit « d'abord une colonie de Tyr, ainsi que plusieurs le pré- « tendent. Elle fut ensuite repeuplée par les Crétois, puis « par les Parthéniens, Lacédémoniens qui y vinrent sous « la conduite de Pallante, et qui dégénérerent tellement « des mœurs austeres de leurs ancêtres, qu'après avoir ré- « sisté à Sybaris et à Rome, ils renoncerent totalement « à la guerre, payerent des alliés pour les défendre, et fi- « nirent par devenir la proie des vaincus, puis des vain- « queurs. Tel fut le sort de cette superbe Tarente qui, « après avoir imploré le secours de Pyrrhus roi d'Épire, « et ensuite d'Annibal, fut réduite en colonie romaine

« par Fabius Maximus, qui vendit plus de 300,000 Ta-« rentins, fit porter à Rome plus de 30,000 livres pesant « d'or (environ 45,000,000), sans compter les vases, les « statues et les bijoux précieux.

« Pour aller à cette montagne de coquillages, on passe « par un chemin qui s'appelloit anciennement la rue des « orfevres. Lorsque de grandes pluies en délaient la terre, « il est inconcevable combien on y trouve de petites pail-« lettes d'or. J'achetai 1°. des boucles d'oreille qui y ont « été trouvées ; l'une représente Ganymede en or, enlevé « par un aigle ; l'autre un petit vase, un fragment de « chaîne, et quelques petits ornements d'un or très pur « et très précieusement travaillé : 2°. une médaille d'or « de Tarente, représentant une tête de femme ; et au re-« vers un homme à cheval, symbole de cette ville : 3°. une « cornaline fort bien gravée, représentant une tête de « Bacchus.

« On me fit voir un tombeau que l'on venoit d'ouvrir. « Il étoit composé d'une cuvette d'une seule pierre, de la « longueur de 7 pieds sur 3 de large et 3 de hauteur, re-« couverte d'une autre pierre, mais sans inscription ni « ornements. Nous y trouvâmes, en poterie étrusque, des « lacrymatoires, de petites lampes, et des fragments sans « nombre de pots de toutes les formes ; la terre voisine de « ce tombeau en est remplie, non seulement à la surface, « mais à 20 pieds de profondeur ». (Suite du journal de M. de Non.)

(61) « En suivant les bords del mare piccolo, nous ar-« rivâmes à l'endroit où elle se resserre par deux petits « promontoires. Il y avoit là jadis un pont nommé PONTE « DI PENNE, qui communiquoit à un fauxbourg qui bor-

« doit l'autre rive jusqu'au Galesus, fleuve trop fameux « et trop chanté, car ce n'est qu'un petit ruisseau qui « coule doucement à travers des roseaux, et sur un fond « de boue ; il ne protege et ne lave plus de brebis blan« ches. On ne teint plus de laine à Tarente, mais on y tra« vaille la soie de la pinna marina (*a*) dont j'allai voir les « manufactures. Les pêcheurs prennent ce coquillage dans « la grande mer. On sait qu'il sort de chacun d'eux une « petite houppette d'une soie fauve et luisante. Ils vendent « la livre de cette soie 18 carlins, et il n'en reste que 3 « onces lorsqu'elle est lavée, peignée et cardée, ce qui « rend toutes les productions de cette matiere d'une cher« té qui empêchera que ce ne soit jamais autre chose « qu'un objet de curiosité. On en fait cependant des bas et « des camisoles; mais on m'a assuré qu'il n'y avoit que « les cardinaux qui faisoient le débit de cette marchandise. « Le principal commerce de Tarente est en huile, en grain, « et en coton qui y est très beau, et que l'on y file parfai« tement. L'intérieur de la ville n'est point agréable, par« ceque les rues en sont étroites et embarrassées : mais « comme la ville est étroite et longue, la plupart des mai« sons donnent sur les quais, et jouissent, de tous côtés, « de la plus belle vue du monde. Le port, qui a été né-

---

(*a*) C'est un coquillage bivalve, et le plus grand du genre des moules triangulaires : il y a des coquilles de ce poisson qui ont jusqu'à deux pieds et demi de longueur ; elles sont nacrées en dedans, et sont de couleur rouge, orangé, gris de lin et pourpre. Les soies qu'elles renferment les font appeller *vers à soie de mer;* elles produisent aussi des perles de différentes couleurs, grisâtres ou plombées, rousses ou jaunes, et noirâtres, presque toutes en forme de poires. Il y a de ces coquillages qui pesent jusqu'à 15 livres. (Note du traducteur.)

« gligé, s'est rempli en grande partie. L'eau y est apportée « par un aqueduc très long. On croit que c'est un ou- « vrage des Sarrasins. Sa forme, ses sinuosités sur des ro- « chers escarpés qu'on lui fait remonter, prouvent la « hauteur et l'abondance de la source.

« Près de la chapelle de sainte Lucie, nous trouvâmes « quelques débris gigantesques d'un ancien temple d'ordre « dorique, les triglyphes de cet entablement, et quelques « morceaux de colonnes cannelées. Ces débris sont tra- « vaillés très purement, et recouverts en stuc comme à « Pompeia: mais j'ai reconnu depuis à Métaponte et dans « les autres temples grecs, que les Romains tenoient d'eux « cette maniere. Le temps ni l'humidité n'avoient altéré « cet enduit. Nous regrettions à chaque moment les « vases grecs dont nous trouvions les débris; mais nous « fûmes consolés en découvrant quelques petites figures « en terre, et une, entre autres, absolument dans le goût « des figures galantes en porcelaine de Saxe.

« La tramontane, ayant succédé au siroc, nous ap- « pella au port, d'où nous partîmes au soleil couchant. » (Suite du journal.)

(62) Unde si parcæ prohibent iniquæ,
Dulce pellitis ovibus Galesi
Flumen et regnata petam laconi
Rura Phalanto.
Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet; ubi non Hymetto
Mella decedunt, viridique certat
Bacca Venafro;
Ver ubi longum tepidasque præbet
Juppiter brumas, et amicus Aulon
Fertili Baccho minimùm falernis
Invidet uvis.

Ille te mecum locus et beatæ
Postulant arces; ibi tu calentem
Debitâ sparges lacrymâ favillam
Vatis amici.

Horat. Od. VI, l. II.

« Si les injustes parques me refusent cette consolation, je me retirerai « dans le pays où Phalante amena jadis une colonie de Lacédémoniens, « où le Galese serpente à travers de gras pâturages, où les troupeaux « sont chargés d'une riche toison que l'on conserve avec grand soin. Ce « petit canton a pour moi des charmes que je ne trouve nulle part ail- « leurs : là, coule un miel délicieux qui ne cede point à celui de l'Atti- « que : là, les olives le disputent en bonté à celles de Vénafre. Le prin- « temps y regne une grande partie de l'année ; les hivers y sont tiedes, « et l'âpreté des aquilons n'altéra jamais la douce température de l'air « qu'on y respire. Enfin les côteaux y étalent aux yeux les riches pré- « sents du dieu de la treille, et n'ont rien à envier aux raisins de Falerne. « Ces riantes collines nous invitent tous deux à nous y retirer : c'est là « que vous me rendrez les derniers devoirs, et que vous arroserez de vos « larmes les cendres de votre poëte bien-aimé. »

(63) « Il faisoit nuit quand nous passâmes à l'embou- « chure du Taras, qui a probablement donné son nom à « Tarente, et qui en est éloigné de 4 milles. La nuit fut « superbe; le vent étoit presque insensible, et il y en avoit « seulement ce qu'il falloit pour nous faire cheminer dou- « cement. Nous arrivâmes à la pointe du jour vis-à-vis « Torre di mare (l'ancienne Métaponte) (*a*). C'est un

---

(*a*) Cette ville fut fondée après la prise de Troie, vers 1280 avant Jésus-Christ, par Nestor et ses Pyliens. Antiochus, cité par Strabon, croyoit que cette ville se nommoit autrefois METABE. Ephore assure qu'elle fut fondée par Daulius, tyran de Crissa, près Delphes. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'elle fut la demeure de Pythagore, qui y finit ses jours. Hipparque, l'astronome, y dressa ses tables. Du temps de Pausanias elle étoit déja ruinée, et il n'en restoit que le théâtre et le mur d'enceinte. (Note du traducteur.)

« vieux château bâti à un mille de la mer, et on y a joint « deux fermes, bâties des ruines de cette ancienne ville. « Nous copiâmes cette inscription comme on copie un « dessin. Je la crois gothique.

[illegible]

« Nous allâmes à environ 2 milles pour visiter un tem- « ple isolé, et bien conservé pour son antiquité. Il étoit « hors de la ville, sur une éminence qui domine une « vaste plaine, et loin de la mer de près de deux milles. « Ce temple d'ordre dorique est absolument dans le genre « de ceux de Pæstum. La pierre dont on s'étoit servi avoit « été apportée par mer à Métaponte, car son territoire ni « les montagnes voisines n'en produisent point, étant tou- « tes de terre ou de cailloux de la nature du quartz (*a*). « Les anciens préféroient ce tuf ou concrétion marine à « toute autre pierre, sa légèreté la rendant infiniment plus « aisée à transporter en grandes masses.

« Il reste de ce temple 15 colonnes, 10 d'un côté et « 5 de l'autre, sans base, avec une architrave qui les unit : « elles portent chacune sur une grosse pierre ou dé qui « ressemble à une base quarrée; mais je crois que cette « base n'a lieu que parcequ'on a enlevé les pierres qui « étoient entre ces dés, qui faisoient une assise générale « sur laquelle portoit l'édifice. Les gradins qui entouroient

---

(*a*) Pierre très dure, fort pesante, qui ne se dissout point dans les acides, mais donne des étincelles avec le briquet; elle ne peut recevoir un beau poli par la quantité de gerçures dont elle est remplie. Les morceaux de quartz heurtés donnent beaucoup de feu, et davantage sous l'eau. (Note du traducteur.)

« sûrement ce temple n'existent plus. On prétend qu'il « fut bâti, en l'honneur de Junon, par Pythagore, qui, « prêchant le mépris des richesses, persuada aux femmes « de Métaponte (comme le curé de saint Sulpice à celles « de Paris) de fondre leurs bijoux pour bâtir ce temple; ce « qui prouveroit que Pythagore étoit aussi grand orateur « que grand philosophe. On sait qu'il naquit à Samos, et « vint s'établir dans la grande Grece, qu'il préféra à sa pa- « trie (*a*). L'inventeur du fameux cheval de bois qui fit « prendre Troie, Epeus (*b*), fonda, dit-on, Métaponte ; « d'autres en donnent la gloire au vieux Nestor, qui « peut-être n'y alla jamais. Après avoir joui long-temps de « la vue de cette belle et respectable ruine, on nous parla « d'une chapelle que l'on nous dit avoir été construite des « matériaux d'un vieux temple. Quoique nous fussions « accoutumés à nous défier des chapelles, nous ne pûmes

---

(*a*) Il étoit sculpteur et athlete, mais les leçons de Phérécyde l'engagerent à se consacrer à la philosophie. Il parcourut l'Egypte, la Chaldée, l'Asie mineure; et à son retour trouvant sa patrie usurpée par Polycrate, il passa en Italie, habita d'abord Tarente, puis Héraclée, Crotone et Métaponte, où il se fixa, tint une école fameuse, et mourut. Charondas et Zaleucus furent ses disciples. On sait qu'il fut l'auteur du système de la métempsycose : peut-être l'adopta-t-il chez les Indiens. Il mourut âgé de 90 ans. Sa maison fut changée en un temple, et on l'honora comme un dieu.

(*b*) Il étoit frere de Péon, qui donna son nom à la Péonie, et régna en Phocide après son pere Panopée. Selon Pline, il inventa le belier pour l'attaque des places : c'est peut-être ce qui a donné lieu à l'histoire de ce cheval colossal qui renfermoit des bataillons, et qui n'a jamais existé que dans l'imagination des poëtes et des romanciers : cependant on montroit à Métaponte les fers que l'on prétendoit avoir servi à sa construction.

« résister à la curiosité de visiter celle-ci. Nous partîmes « à 9 heures par une chaleur terrible, et à 11 nous arri- « vâmes à la plus misérable de toutes les constructions. « Il est vrai qu'on reconnoissoit évidemment des ruines de « Métaponte, mais cette vue ne valoit assurément pas la « peine que nous causa un tel voyage. Il nous fallut faire « encore trois milles pour trouver l'ombre et le dîner. Nous « arrivâmes enfin de fort mauvaise humeur à Bernaldo, « rendus de fatigue, et exténués par la chaleur. Bernaldo « est un bourg peuplé d'environ 3000 ames, et tout bâti « en mattoni, des débris de Métaponte. On nous donna des « chevaux pour revenir à la Torre. Je vis, pour la premiere « fois, des mouches luisantes qui voltigent rapidement en « se croisant, et qui, pendant la nuit, ressemblent à autant « de lames de feu qui se combattent. On les trouve par « nuées comme des sauterelles.

« Le lendemain, à un mille de la Torre, entre la mer « et le temple, nous trouvâmes les vestiges de la ville, qui « étoit immense. Nous distinguâmes très bien la naissance « des maisons, et la direction des rues. Nous vîmes les « ruines d'un temple du même genre que l'autre, et de la « même grandeur: les fûts des colonnes, les cannelures, « un chapiteau, nous donnerent les mêmes proportions. « Il nous fut impossible d'en lever le plan, les blés étant « si hauts qu'ils nous cachoient la plupart des ruines. « Ainsi que l'autre, il étoit disposé du levant au couchant, « et avoit la forme d'un quarré long. Nous cherchâmes « long-temps un puits fameux, parcequ'on le croit dou- « blé de bronze; mais il n'a rien d'extraordinaire, que « d'être mieux revêtu que beaucoup d'autres. Les pierres « en sont très belles, et donnent des assises de 5 à 6 pieds

« d'élévation. Près de là, nous trouvâmes des poteries grec-
« ques, parmi lesquelles il y avoit un fragment de tête d'un
« bon style. En descendant du côté de la mer, nous vîmes,
« dans un marais, l'ancien fort de Métaponte, que je crois
« avoir été séparé de la ville. Une voie semblable à la voie
« appienne y conduisoit de Brindes. On nous dit qu'on
« voyoit encore le pavé de cette voie lorsque l'on traver-
« soit la ville, mais tout ce que nous vîmes étoit couvert
« de sable jetté par le vent. Le port avoit une forme ovale,
« et la mer y entroit par un large canal de 250 toises, dont
« on voit encore la forme, mais qui est absolument com-
« blé. Le port même seroit à sec, si la mer, dans des orages,
« n'y jettoit de l'eau. On dit qu'en été, dans les grandes
« sécheresses, on découvre quelques constructions, et
« même les anneaux où s'attachoient les bâtiments. Mais
« l'embouchure du port, s'étant élevée par les sables, a
« formé un lac, qui, lorsqu'il est plein, submerge toutes
« les constructions, et c'étoit ainsi qu'il étoit lorsque je le
« vis. Il étoit couvert d'une si grande quantité de bécas-
« sines et d'autres oiseaux de riviere, qu'en un moment
« nous en tuâmes beaucoup.

« Quelques auteurs assurent que la destruction de Mé-
« taponte commença lorsqu'Annibal, contraint de re-
« passer en Afrique, força les Métapontins de le suivre
« jusqu'à ses vaisseaux, et fit brûler dans le temple de Ju-
« non tous ceux qui refuserent de s'embarquer avec lui.
« On prétend que, depuis cette époque, Métaponte ne fut
« jamais habitée. Il est étonnant que Fabius, après la con-
« quête de Tarente, n'ait pas envoyé une colonie repeu-
« pler une ville si bien située et si propre au commerce.
« Le Basiento, qui l'arrosoit, est à la vérité très étroit : il

« coule à travers des montagnes qui s'élevent en amphi-« théâtre jusqu'aux plus hautes de la Calabre, qui sont « toujours couvertes de neige. En quittant Métaponte, « nous nous embarquâmes, quoique nous eussions mau-« vais vent, et nous arrivâmes à 6 heures du soir à la « Torre de Policoro. Le château appartenoit autrefois aux « jésuites, ainsi que la ferme qui rapportoit 50 mille « livres de rentes. Je ne leur reproche point leurs riches-« ses, mais bien d'avoir fouillé furtivement les ruines « d'Héraclée, dans la seule vue de s'enrichir, et d'avoir « enlevé et dénaturé tout ce qu'ils ont trouvé, de ma-« niere à ne laisser aucunes lumieres sur les sites de tout « ce qu'ils ont découvert. Heraclée est, sans contredit, la « ville de toute cette contrée où il reste le moins de ves-« tiges. Cependant on reconnoît le lieu de son emplace-« ment par l'élévation de son enceinte, et une petite vallée « qui semble lui servir de fossé. Cette petite vallée est ar-« rosée par une fontaine, plantée d'arbres touffus et d'o-« rangers, qui forment un bocage enchanteur. On y a « trouvé plusieurs tombeaux, et on y voit encore des frag-« ments de vases grecs. La ville étoit placée sur l'éléva-« tion, en forme de quarré long. Cet emplacement étant « semé de blé, nous ne pûmes rien y découvrir qui eût la « moindre forme. Fort près de là, on trouve du mattoni, « du marbre de revêtement, et de petites pierres de mo-« saïque, sur-tout dans un endroit qui a été fouillé par les « jésuites, et où l'on dit qu'étoit un temple. Quelques « jours avant notre arrivée, on y avoit trouvé une tête en « marbre, mais qui n'avoit rien du style grec. L'endroit « où est situé le château de Policoro étoit la partie la « plus élevée de l'ancienne Héraclée; elle dominoit sur une

« plaine immense qui va jusqu'à la mer. De l'autre côté « est une profonde vallée, où l'on découvre l'Apennin « dans sa plus grande beauté, et d'où descendent l'Acris « et le Siris, qui, de droite et de gauche, bordoient l'en-« ceinte de cette ville, patrie du célebre Zeuxis. Le gou-« verneur étoit alors à la chasse, et nous avions tout vu, « lorsqu'il arriva sur un chariot traîné par des buffles mons-« trueux. Jamais je n'ai trouvé d'homme plus franc et « plus loyal : il nous dit que sa maison étoit la nôtre, et « nous le prouva, car tout fut à notre service : il n'avoit « point de lit à nous donner, mais il dégarnit le sien, et « d'un bon en fit trois mauvais.

« Le lendemain notre petite troupe se sépara; les uns « allerent par mer à la Rocca imperiale, et je m'écartai « jusqu'à environ 9 milles dans les terres pour aller à « Anglone découvrir les restes de l'ancienne Pandosie : « mais ce fut en vain (*a*); je ne vis qu'une seule église « avec une mauvaise masure, qui avoit plutôt l'air d'un « pauvre presbytere que d'un évêché. Je ne regrettai ce-« pendant pas ma peine, en ayant été dédommagé par la « beauté du paysage. Anglone est placée sur une butte, « et presque à l'angle que forment l'Acris et le Siris; de « sorte qu'on peut voir en même temps le cours de ces « deux fleuves, ou plutôt de ces deux torrents qui des-« cendent de l'Apennin par deux vallées, offrant le plus « superbe paysage que j'aie vu en Italie. Dans cette par-« tie, l'Apennin a toutes les grandes formes des Alpes;

(*a*) Ce n'étoit pas la Pandosie célebre par la bataille où fut tué Alexandre, roi des Molosses, et qui est éloignée d'Anglone d'environ 15 lieues.

« bosquet, ville, château, tout est rassemblé et s'apper-
« çoit du même coup-d'œil.

« Nous quittâmes Anglone, et descendîmes dans un « bois superbe, connu de l'antiquité comme une forêt « sacrée, et qui en a conservé tout le caractere : c'est vrai-« ment l'idée que nous nous formons du sanctuaire de « nos druides. Des chênes antiques, chargés de toutes « les plantes parasites qui décorent leur tronc, sont habi-« tés de toutes sortes de gibier, sangliers, cerfs, chevreuils, « et sur-tout de beaucoup de martres. Ce bois nous con-« duisit au bord du Siris, que nous passâmes à gué sur « des buffles qui nous attendoient : c'est à l'embouchure « de ce fleuve qu'étoit située la ville de Siris, qui apparte-« noit aux Sybarites, et fut détruite par les Tarentins : ce « fut de ses ruines qu'on agrandit Héraclée, et le port de « Siris prit le nom d'Heraclepolis. Après le fleuve, on « trouve un lieu nommé gli-Bagni, nom qui lui est resté « des eaux minérales dont les Romains faisoient usage, « et dont les sources sont perdues ou taries. Les bains sont « détruits ; il ne reste plus que deux fragments de mur « sans forme.

« On trouve encore journellement dans ce territoire « des monnoies romaines. A quatre milles de là, nous « allâmes retrouver notre bateau qui étoit venu nous at-« tendre à la rade de la Rocca imperiale. »

(64) « L'origine de la Rocca imperiale fut un château « que Frédéric II bâtit pour défendre le pays contre les « courses des Barbaresques : cet abri engagea à bâtir sous « sa protection, et, malgré l'incommodité du site, il s'y « est formé une ville de trois mille habitants, bâtie de « telle sorte que chaque rue est toujours au niveau des toits

« des maisons d'une autre rue, et forme une ville aussi sin-
« guliere en dehors qu'incommode en dedans.

« A quatre milles de la Rocca, nous passâmes le Ca-
« landro, et quittâmes l'ancienne Lucanie, aujourd'hui
« la Basilicate, pour entrer dans la Calabre citérieure.
« Nous trouvâmes d'abord Porto Venere. Il ne faut pas se
« laisser séduire par ce nom, car cet endroit n'est qu'un
« abri formé entre quelques écueils pour des pêcheurs.
« Nous vînmes ensuite à Castello Roseto, vieux château
« ruiné, habité par un seul homme qui reçoit un péage. »
(Suite du journal.)

(65) Nous quittâmes la mer, pour gagner dans les ter-
« res la ville de Casal-nuovo où nous allions coucher, à
« 24 milles de la Rocca imperiale : ce chemin, qui étoit
« alors délicieux, à cause de la saison, doit être imprati-
« cable en hiver et au commencement du printemps, par
« la quantité de torrents qui descendent de l'Apennin, et
« couvrent de cailloux le territoire qui le sépare de la mer.

« Casal-nuovo est une ville sale, dépeuplée, qui semble
« dévastée par des tremblements de terre : la pauvreté s'y
« peint sur tous les habitants de la maniere la plus dégoû-
« tante. On est bien étonné de découvrir de ce sanctuaire
« de la misere, le plus beau pays que la nature ait jamais
« produit ; c'est l'aspect de la terre promise vue du dé-
« sert ; une image de l'âge d'or, du paradis terrestre. Les
« forêts y sont comme des vergers : tout ce que nous con-
« servons avec grand soin pour parer nos jardins se trouve
« là en pleine terre, et d'une beauté surprenante ; une
« plaine délicieuse, bordée, coupée, arrosée et embellie
« par des ruisseaux et des fleuves, et terminée par de su-
« perbes montagnes ; dont les unes, cultivées jusqu'à leur

« cime, annoncent l'abondance; d'autres couvertes de « neige en tout temps, offrent les formes les plus impo- « santes. La mer s'avance, et semble venir y former un « bassin, pour achever la décoration de ce pays sublime. « Enfin on y placeroit Sybaris, si cette ville n'y avoit pas « été; et on reconnoîtroit son site, à l'idée que nous en a « laissée l'histoire.

« C'est effectivement dans la plaine qui orne le fond du « golfe, qu'existoit la fameuse Sybaris. Casal-nuovo en « dépendoit. J'y cherchai vainement quelques vestiges an- « tiques: je consultai les antiquaires du pays; je leur de- « demandai s'il y avoit quelques médailles trouvées, qui « attestassent la vérité de son antiquité. Un d'eux m'assura « qu'oui, et m'apporta mystérieusement le soir une piece « où on lisoit en très beaux caracteres, BAIOCCO (monnoie « du pape), et une autre, qui étoit un jetton de Louis XIV.

« Nous partîmes de Casal-nuovo pour venir chercher « les restes de Sybaris et de Thurium. Nous courûmes « tous les champs d'alentour, et vînmes à une magnifique « bufflerie du marquis della Serra. Nous demandâmes en « vain à nos guides, aux gens du pays, de nous enseigner « ces restes. Nous remontâmes jusqu'à Terra-nuova, et « ce fut là que nous passâmes le Sybaris sur un pont cham- « pêtre, où nous payâmes le passage plus que ne valoit le « pont. Nous descendîmes toujours cherchant des ruines « entre les deux fleuves, et nous passâmes le Cratis vis-à- « vis Corillano. (Suite du journal.)

(66) « Je ne me rappellai pas sans émotion que pres- « que toute la population de Sybaris avoit été détruite en « un jour par l'armée que commandoit Milon le croto- « niate. S'il en faut croire l'histoire, les Sybarites avoient

« plus de soldats que n'en peuvent avoir, de nos jours, « les nations les plus puissantes de l'Europe, puisqu'on « assure qu'ils avoient 300 mille hommes, et que l'armée « de Crotone n'étoit que de 100 mille. Si ces faits ne sont « pas exagérés, la population de ces deux républiques, à « 16 lieues l'une de l'autre, malgré la médiocrité de leurs « possessions, fait juger à quel point le commerce devoit « avoir enrichi et peuplé toute la grande Grece.

« Cette défaite ne fut pas l'époque de la destruction de « Sybaris: cette ville, se trouvant presque dépeuplée, en- « voya demander de nouveaux habitants à la Grece. Des « Athéniens vinrent aussitôt s'y établir. Mais ces nouveaux « habitants, ne pouvant tolérer et encore moins adopter « la corruption des mœurs des Sybarites, se bâtirent un « quartier séparé, qu'ils appellerent Thurium, et se choi- « sirent un législateur, nommé Charondas, dont les loix « et la mort sont célebres dans l'histoire.

« Leur austérité de mœurs ne pouvant s'accorder avec « la mollesse des Sybarites, qui donnoient des prix et des « récompenses à quiconque inventoit quelque raffinement « de luxe et de volupté, il s'éleva des querelles entre eux ; « et les Sybarites, étant les plus foibles, furent obligés d'al- « ler chercher un asyle à Possidonie ou Pestum, et, dans « la suite, ils y bâtirent ces temples célebres qui se sont « conservés presque entiers jusqu'à nous. On prétend que « les Thuriens, pour chasser leurs voisins et détruire leur « ville, détournerent le cours du Cratis, et dirigerent ses « eaux dans la ville de Sybaris, ce qui la ruina entièrement, « et changea la plaine qui l'environnoit en un marais fan- « geux qui a englouti toutes ses ruines.

« Après avoir passé en charrette à bœufs ce Cratis des-

« tructeur, en nous approchant de Corillano, qui est à « 6 milles de ce fleuve, je crus reconnoître ce site déli- « cieux qui avoit corrompu les Sybarites. Corillano n'est « qu'un grand village, commandé par un vieux château ; « mais sa situation, son sol, l'air embaumé qu'on y res- « pire, et ses productions, le mettent au-dessus de toutes « les descriptions qu'on en peut faire. Chaque pas offre un « nouveau point de vue plus pittoresque. Des vergers « agrestes, arrosés par des ruissseaux qui coulent à leur « gré, font croître des orangers aussi hauts que des chênes, « et forment dans le fond des vallons, des jardins délicieux, « où regne le beau désordre de la nature, que l'on cherche « en vain dans les jardins anglois. C'est à travers tout ce « fouillis d'orangers, de grenadiers et de figuiers, que l'on « apperçoit à la dérobée tous ces points de vue qui se com- « posent très pittoresquement, soit avec le vaste fond de « la mer, soit avec les formes larges et imposantes de l'A- « pennin glacé. Ce jardin des Hespérides est aussi agréable « qu'utile, et aussi abondant qu'admirable. On y récolte « de toutes sortes de grains, des vins excellents, des oli- « viers délicieux, tous les fruits connus dans notre zône, « des pâturages gras et abondants, et on y pêche des pois- « sons de toutes les epeces. Malgré notre desir d'arriver « bientôt en Sicile, nous nous déterminâmes à séjour- « ner à Corillano. L'affabilité de nos hôtes y contribua en- « core, car je dois dire que cette Calabre dont on nous « faisoit tant de peur est le lieu où j'ai vu exercer l'hos- « pitalité avec la plus grande douceur. Les Calabrois vont « au devant de tout ce qui peut plaire à leurs hôtes.

« Je regrettois de n'avoir pu trouver le lieu ou Sybaris et « Thurium avoient existé pendant plusieurs siecles. Je

« pris tant d'informations, qu'enfin je trouvai un guide « qui me promit de me conduire à ces ruines si précieuses « pour moi et pour tous les amateurs de l'antiquité.

« Le lendemain, à la pointe du jour, l'agent du duc de « Corillano, seigneur de toute cette contrée, me conduisit « à San Mauro, fief superbe, appartenant à ce duc. Fort « près de ce village il y en a deux autres, habités par des « Albanois, qui s'y établirent dans le temps que Scander- « berg vint en Italie. Ils vivent dans la paresse et dans l'oi- « siveté, faisant travailler leurs femmes qui leur procurent « ainsi tout ce qui est nécessaire à la vie. La vacherie du « duc est située près de ces villages, dans un lieu nommé « Mintsirato, à 8 milles de Corillano, à 8 milles de Casal- « nuovo, et à 3 milles de la mer. C'est là qu'étoit certai- « nement l'antique Sybaris, et c'est le milieu juste de la « plaine et du golfe. J'eus donc le plaisir inconcevable de « dîner à Sybaris, car mon imagination me la retraçoit « toute entiere. Après le dîner je m'approchai du fleuve, « qui est trop gros pour être passé à gué. Je trouvai cepen- « dant, dans l'escarpement de ses rives, la tranchée de « l'ancien sol de la ville, qui se distingue parfaitement à « la qualité de la terre, aux enduits et au mattoni. Ce ni- « veau antique est surmonté de 10 à 12 pieds de sable, « que le Cratis et le Sybaris réunis y ont entassé; ce qui « empêche d'être étonné de ce qu'on ne trouve aucuns « vestiges apparents à la surface actuelle; car le fleuve « ayant acquis, par son nouveau lit, la facilité de se dé- « border très souvent, a couvert alternativement toutes « les parties de la ville, ainsi que celle de Thurium. On « trouve encore journellement de la mosaïque, des mon- « noies, des vases et des marbres dans cet endroit. On ve-

« noit tout récemment de tirer, du sable, deux amphores « de 3 pieds de haut parfaitement entieres; des briques « avec des noms que je ne pus lire, tant ils étoient effacés, « des lacrymatoires, etc.

« La preuve évidente de l'instabilité du cours du Cra- « tis, et une probabilité de ses dévastations, c'est que ce « fleuve, que tous les géographes (et même Zanoni) font « arriver à la mer, séparé du Sybaris, se réunit à lui de- « puis un demi-siecle à 14 milles plus haut. Ils descen- « dent maintenant dans le même lit, et n'ont que la même « embouchure.

« Thurium se conserva florissante jusqu'au temps d'An- « nibal, qui troubla toute l'Italie, et fut détruite peu de « temps après ». *Hérodote.*

« Le territoire de ces deux villes ne produit plus que « des chardons hauts comme un taillis. Je ne sais s'il se- « roit facile d'assurer le sol en creusant des canaux, et « faisant un nouveau lit au fleuve; mais maintenant il est « aussi difficile d'y fouiller que d'y bâtir, à cause de la « fange, et de l'eau qui arrive dès que l'on a creusé quel- « ques pieds. Mon guide en fit la triste expérience, car en « voulant passer un fossé il enfonça son cheval dans la « vase, et ce ne fut pas sans danger que nous les retirâmes « tous les deux. Cependant un paysan qui causoit avec « moi m'assura qu'il n'en étoit pas de même dans toutes « les saisons, et qu'il avoit lui-même creusé un puits qu'il « me montra. A vingt pieds, il avoit trouvé une fontaine « avec des robinets en bronze, des vases de même métal, « (et qui, à la description qu'il m'en fit, devoient avoir « été des pateres et des vases employés aux sacrifices:) « ces échantillons annoncent de quel avantage seroient

« les fouilles d'une ville où le goût a été si recherché, et « où l'on trouveroit les formes grecques dans toute leur « pureté, Sybaris n'ayant jamais été connue des Romains.
« Le lendemain nous quittâmes Corillano, après avoir vu « faire la réglisse noire, qui, ainsi que la manne, est une « production originaire de ce pays. En automne on ar- « rache la racine de cette plante; on la met en fagots « comme nos sarments de vignes : en hiver, on la met d'a- « bord rouir quelque temps, pour lui rendre sa verdeur; « ensuite on la hache, on la met dans une auge ronde, « dans laquelle une meule lourde et dentelée l'écrase jus- « qu'à la rendre semblable à de l'étoupe, puis on la jette « dans une chaudiere d'eau bouillante, d'où on la retire « pour la pressurer entre des matis comme l'huile, et on « en jette la liqueur dans une chaudiere où on la fait « bouillir et réduire jusqu'à la consistance où il la faut « pour la mettre en bâtons, telle qu'on nous l'apporte en « France.

« En sortant de Corillano, nous marchâmes 10 milles « dans un bois d'oliviers, entre Rossano et la mer. On dit « qu'en cet endroit étoit jadis le port de Sybaris; mais cette « opinion me paroît sans fondement, puisque l'embou- « chure du Cratis, au fond d'un golfe, offroit et est encore « une rade bien plus sûre que celle de Rossano, qui a pres- « que la forme d'un promontoire, et est exposée à tous les « vents ». (Suite du journal.)

(67) « Dans la matinée, nous passâmes le Celano, le Ca- « lenito et le Triento, qui sont trois torrents périlleux en « hiver, guéables en été, et jamais navigables pour les « plus petites nacelles. Nous dînâmes à une masseria ou « ferme, près de Calopizzatti, à 18 milles de Corillano,

« et à 10 de Cariati. Le pays ne nous offrit aucun paysage « agréable, et qui nous le parut d'autant moins que nous « avions les yeux encore remplis du spectacle enchanteur « que nous avoit offert le délicieux vallon de Sybaris.

« Cariati est bâtie sur une élévation très escarpée. Nous « avions une lettre pour un certain don Nicolas, qui ne « se soucia point de nous voir, et nous envoya dire de ne « pas nous donner la peine de monter à la ville. Nous fû- « mes trop heureux qu'un frere capucin daignât nous cé- « der sa cellule et sa cuisine, pour y coucher sur de la « paille, car sans cela nous aurions été obligés de coucher « à la belle étoile. On nous dit que la ville est misérable. « On y arrive par un pont-levis, qui est son unique en- « trée et sa défense contre quelque coup de main des « Barbaresques. Nous nous remîmes en route de grand « matin; et rentrant dans les terres, à travers les sables, « nous vînmes dîner à Ciro, l'une des plus élevées des « villes de la Calabre. Malgré le délabrement et l'air de « vétusté de cette Ciro, c'est pourtant la nouvelle; car « l'antique étoit près du cap nommé aujourd'hui ca- « po d'Alice, et autrefois le promontoire de Crinisa, « célebre par le temple d'Apollon. Ce lieu est mainte- « nant changé en église. Sans doute que l'ancienne Ciro « ayant été désolée par les invasions des Turcs, les habi- « tants prirent le parti de se retrancher sur une montagne « à 6 milles du cap, qui est maintenant rempli d'oran- « gers qui couvrent les ruines de la ville et du temple. « En creusant la terre, pour construire quelques petits « casins, on y a trouvé des monnoies, des bracelets en « bronze, des lampes en terre, du marbre et du mattoni. « J'ai vu une brique de 2 pieds de long sur 18 pouces de

« large, qui y avoit été trouvée. Elle avoit la marque or-
« dinaire aux briques antiques, mais tellement usée par
« le temps, qu'à peine pus-je distinguer ces caracteres :

C C ?ꭍ E Y 1 ? 3 1

Λ I N O Y O I E ΛF

« Je vis aussi des pots à l'usage ordinaire du ménage, « qui n'avoient ni la beauté de forme ni la finesse des vases « funéraires que l'on trouve dans les tombeaux. Ils étoient « sans peinture, et ne différoient que peu des formes des va- « ses que l'on fabrique actuellement. Dans les médailles « que l'on me fit voir, il n'y en avoit que de Tarente, de « Métaponte et de Pétilie, avec quelques unes romaines. « On me fit voir une petite figure en bronze, dont le travail « étoit absolument du genre de celui du bas empire.

« Nous vînmes coucher à la tour de Melissa, où le ha- « sard nous fit trouver le prince de Strongoli, qui en est « seigneur. Il revenoit de la chasse avec toute sa suite, lors- « que nous arrivâmes au pont-levis avec la nôtre ; quelque « nombreux que tout cela fût, nous fûmes tous logés dans « la tour.

« Il est impossible d'être mieux traités que nous le « fûmes par ce prince, loyal seigneur châtelain, qui eut « la bonté de nous donner des gens pour nous accom- « pagner le lendemain à Strongoli, où il nous avoit fait « préparer à dîner. Strongoli est l'ancienne Pétilie, répu- « blique grecque, qui osa résister à Annibal, et seule de « la grande Grece resta fidele aux Romains. Elle étoit si- « tuée très avantageusement sur une haute montagne, « fortifiée par la nature et par des murs de quinze pieds

« d'épaisseur. On trouve encore des vestiges de sa force « et de sa magnificence, des morceaux de colonnes can- « nelées, des chapiteaux d'ordre dorique, dans le genre « de l'architecture de Pestum, et une grande quantité de « colonnes entieres de granit égyptien, inattaquables par « le temps, intransportables par leur poids, ou du moins « d'une difficulté presque impossible, aujourd'hui que « nous n'avons plus la méthode des anciens. Il y en a « plus qu'il n'en faut pour la construction d'un grand « temple ou d'un superbe palais. Sur la place on voit un « autel de marbre de Paros, sur lequel un certain Par- « ménien a fait graver une longue inscription qui ne nous « parut pas digne d'être copiée. Nous prîmes celle-ci sur « la porte d'une maison.

C ΙΙ Τ Μ Ο Ξ Ι Σ Χ
ΤΟΥ Σ Ρ Ι Τ Τ Υ' ΙΙ Λ
Λ Τ Ι Λ Α Μ Ο Υ Κ Ι
Ν Λ Τ Ο Ι Η Ξ Τ Ο Λ Κ Λ Ζ
Ζ Ο Η Κ Τ Ω Ν Κ Ο Ι Ν
Χ Ρ Η Μ Α Τ Ω Ν

« On y a trouvé et on y trouve journellement des mé- « dailles d'or et d'argent ; mais elles n'y restent pas. L'i- « gnorance et l'avarice rendent nulles presque toutes ces « trouvailles. Les capucins venoient de fondre une mé- « daille d'or de plus d'un pouce de diametre, de peur « que le prince ne la leur demandât. Un riche particulier « de cette ville possede encore une idole d'or de 3 pouces « de haut ; mais il étoit en voyage, et je ne pus la voir. « Je ne pus acquérir qu'une médaille de cuivre, représen-

« tant Pyrrhus d'un côté, et de l'autre une tête de femme, « avec le mot Pétilie ; ce qui pourroit prouver que, dans « ce temps-là, Pétilie n'étoit pas alliée des Romains, « puisqu'elle faisoit frapper des médailles à leur ennemi.

« Les tremblements de terre ont tellement bouleversé « le sol de Strongoli, formé de collines, qu'il seroit bien « difficile de juger maintenant de la grandeur et de la « forme de l'ancienne Pétilie. Les secousses y ont été si « fortes, que le peu de murailles antiques que l'on y trou- « ve, quoique fondées sur le rocher, et ayant 15 pieds « d'épaisseur, sont absolument inclinées, et menacent « de tomber à chaque instant.

« Nous trouvâmes quelques restes de couvents, dont « jadis les moines étoient aussi puissants et aussi dange- « reux que les barons. M. de Tanuci, ministre aussi peu « aimé qu'aimable, mais qui avoit un mérite utile à un « gouvernement monarchique, incita les anciens rois na- « politains, qui détruisirent le pouvoir des barons ; il « anéantit celui des moines : et pour les détruire entière- « ment, il avoit fait autoriser par la cour les héritiers des « anciens donataires à réclamer les legs de leurs ancê- « tres, et s'étoit emparé du reste.

« La principauté de Strongoli vaut au moins 50,000 li- « vres de rente, et vaudroit peut-être trois fois plus, si « on faisoit exploiter les mines de soufre, de plomb, de « vif-argent, d'or et d'argent qui sont connues dans les « montagnes. Il y a de tout en Calabre ; de tout en abon- « dance. C'est peut-être le pays de l'univers le plus beau, « le plus riche, le plus fertile, et le plus complet pour « toute espece de productions. Quel étonnement ne doit- « on pas avoir en ne trouvant, au milieu de ces trésors

« de la nature, que des villages en ruine, et que des ha-
« bitants aussi pauvres que mal-propres !

« Nous traversâmes la plaine l'espace de 8 milles, et « quittâmes à cet endroit les possessions de notre honnête « prince. Elles finissent au rivage du Nieto, torrent plus « considérable que les autres, et que l'on peut nommer « une riviere, car il faut un bac pour le passer. Des bords « du Nieto, nous avançâmes à travers une plaine de 11 « milles, parfaitement unie, très cultivée, et où l'on re- « cueilloit déja du lin et de l'orge (c'étoit le 22 mai). « Cette plaine est terminée et bordée par une chaîne de « montagnes qui finit au cap Colonne, et forme un golfe, « au fond duquel est située Cotrone, jadis la fameuse « Crotone, fondée, dit-on, par Myscellus, chef des A- « chéens, l'an du monde 3295, 709 avant Jésus-Christ ». (Suite du journal.)

(68) « Avant que d'arriver à la Crotone moderne, on « passe sur les ruines de l'ancienne, qui étoit bâtie en « demi-cercle, au fond du golfe, et sur le fleuve Esarus qui « la traversoit, et n'est plus maintenant qu'un misérable « ruisseau bourbeux, qui, hors les temps d'inondations, « se perd dans le sable, et n'arrive à la mer que par fil- « tration ; la nature des montagnes d'où il sort, étant « d'un grès fin et mouvant, peut bien avoir changé son « cours. Cette fameuse ville, dont les murailles avoient « 12 milles de circuit, est maintenant réduite à un site « très petit, qui, sans doute, étoit celui de la forteresse « antique ; et cette même Crotone qui put mettre 100,000 « hommes sur pied, dans la guerre qu'elle déclara aux Sy- « barites, ne compte plus que 4 à 5000 habitants, qui « ne tiennent en rien de la force de leurs ancêtres. Cette

« force étoit si connue dans l'antiquité, que, selon Strabon, sept Crotoniates remporterent le prix dans une même olympiade. En 475 de Rome, ou 279 avant Jésus-Christ, les Romains s'emparerent de cette ville par surprise. Elle fut ensuite détruite par les révoltés de Reggio, qui égorgerent la garnison romaine. Ses ruines s'étoient conservées jusqu'au temps où Charles-Quint y fit construire un château, et relever les murailles, ce qui étoit absolument inutile depuis l'invention de l'artillerie. Il fit démolir tout ce qui restoit alors de ruines précieuses. Aussi ne retrouve-t-on plus rien d'entier de l'ancienne Crotone; et son sol est maintenant couvert de magasins de grains et de fromages, dont on fait des envois considérables.

« Nous allâmes voir le port commencé par le roi d'Espagne, et qui ne se finira que quand on aura trouvé un moyen d'empêcher que le sable mouvant de ces parages ne le remplisse à mesure qu'on le creuse. Quoique 200 hommes y travaillent sans relâche, on ne peut encore y charger que des felouques; et si ce projet ne peut être exécuté, un port d'une si parfaite sûreté, et si avantageusement situé, deviendra certainement un marais pestiféré, quoique cet endroit fût autrefois célebre par sa salubrité. La preuve en est qu'Archias et Myscellus ayant consulté en même temps l'oracle d'Apollon, pour savoir en quel lieu chacun d'eux devoit fonder une ville, le dieu leur ayant donné le choix des richesses ou de la santé, Archias choisit les richesses, et fonda Syracuse, qui devint la plus opulen teville de la Sicile; mais Myscellus ayant choisi la santé, l'oracle lui indiqua le site de Crotone. Et en effet les Crotoniates devinrent les

« plus forts de tous les Grecs, par la bonté du climat qu'ils « habitoient ». (Suite du journal.)

(69) Catanzaro est bâtie des ruines de l'ancienne Syllacium, qui en est éloignée d'environ 5 milles; et ce n'est pas Squillace qui a été bâtie sur les ruines de cette ancienne ville, comme la ressemblance des noms l'a fait croire. M. le baron de Riedezel pense que Catanzaro est l'ancienne Caulonia: mais il se trompe; cette ville étoit située à 40 milles au midi de Squillace. Castel vetere est bâti près des ruines de l'ancienne Caulonia, et la montagne la plus près de cette ville s'appelle encore le mont Caulon. Squillace est bâtie sur les ruines de l'ancienne Cœcinum. Caulonia fut ruinée par Denys le tyran, l'an 389 avant Jésus-Christ, et tous ses habitants furent transportés à Syracuse, où ils eurent le droit de bourgeoisie (Diodore, livre XIV). Le territoire de cette ville fut donné aux Locriens par Denys. L'année suivante, il traita de même la ville d'Hipponium ou d'Hiporum (aujourd'hui Capo di Spartivento); et l'année d'après, il ruina Rheggio après un siege de 11 mois. En entrant dans la ville, il y trouva des monceaux de morts entassés par la famine, et des vivants qui ne ressembloient qu'à des morts. Il n'y restoit plus que 6000 habitants qui furent ou vendus à l'encan, ou transportés à Syracuse. (Note du traducteur.)

(70) « Nous quittâmes Cotrone en ne regrettant que « Crotone; nous cheminâmes vers le cap Colonne, qui « est à 8 milles. C'est à un mille de la pointe que nous « trouvâmes les carrieres exploitées par des forçats; on en « tire les pierres dont on continue de bâtir le port de Co« trone. Cette pierre n'est qu'un tuf mort, une concrétion « de coquillage marin et de sable, comme une écume de

« mer déposée sur la terre, et durcie par le temps. On ne « peut même douter de cet effet physique, en examinant « avec attention la tranche de ces carrieres, qui, bien « qu'élevée de 50 pieds au dessus du niveau de la mer, « ne se trouve être qu'un lit de 15 pieds d'épaisseur de ce « tuf, posé sur une glaise tendre et grasse, qui ne tient « en rien de l'autre matiere. Ce tuf est presque indestruc« tible. Ce qui reste du temple de Junon Lacinienne en « est la preuve. Ce temple fameux étoit bâti à la pointe « du cap, et lui donnoit son nom. Sa situation étoit très « imposante; sur une langue de terre qui s'avançoit com« me une plate-forme sur la mer, il dominoit, et étoit vu « d'une grande étendue de terre et de mer. Quoique dé« truit presque absolument, sa situation et ses ruines co« lossales donnent encore l'idée du grand effet qu'il de« voit produire.

« Annibal fut le premier destructeur de ce temple. Les « Grecs qui étoient dans son armée, lors de son départ, « ne voulant pas le suivre en Afrique, s'y retirerent com« me dans un asyle sacré : il les y poursuivit avec la flam« me, et les y ensevelit sous ses ruines. Les tremblements « de terre ont ajouté à cette destruction par des secousses « si violentes, qu'elles ont dérangé jusqu'à l'alignement « des murailles; cependant il en reste encore quelques « pans assez élevés, et une colonne toute entiere qui étoit « du péristyle, et portoit, avec beaucoup d'autres, un « immense fronton. Sa forme étoit un quarré long, de « 163 pieds 8 pouces de large, sur 515 de longueur. La « face orientale, par laquelle on entroit, étoit probable« ment la seule qui fût décorée de colonnes. L'ordre en « étoit dorique antique, sans base, mais d'une dimension

« plus grande que la colonne qui reste, car ayant été déchaussée tout autour, on a trouvé qu'elle portoit onze assises d'un pied d'épaisseur. Comme on a enlevé tout ce qu'on a découvert, il est difficile de savoir absolument si l'édifice étoit porté sur des gradins régnant au pourtour, comme il y a grande apparence. Mais ce que l'on peut croire, d'après les vestiges qui en restent encore, c'est qu'il y avoit un parvis, et des degrés qui descendoient jusqu'à la mer. Quoique tout cela soit rompu par les vagues, on apperçoit encore de la fabrique jusque, dans la mer, et à plus de 300 pieds de la colonne du péristyle. Nous avons cherché en vain s'il régnoit un ordre extérieur autour du temple ; mais, à la largeur de l'édifice, il étoit indispensable qu'il n'y en eût un en dedans, pour porter les voûtes ou la couverture. Cependant l'âtre, labouré et semé, n'a pu nous laisser entrevoir aucun indice ; et l'on a si exactement enlevé tout ce qui étoit taillé, qu'il ne nous fut pas possible de trouver un seul fragment qui pût nous donner une idée de l'intérieur. Les murailles avoient une grande largeur, et étoient bâties en caissons de pierre perdue, revêtue en taille jusqu'à une certaine hauteur, et plus haut en ouvrage réticulaire ou mosaïque. En parcourant les environs du temple, je trouvai d'autres débris, et même quelques restes de petites distributions de maisons particulieres, avec la mosaïque du pavé. J'en trouvai de rompues par l'escarpement de la mer, ce qui prouve à la fois que ce temple n'étoit point isolé sur le cap, et que la mer a repris sur cette langue de terre, si susceptible d'être battue et tourmentée par les orages.

« Nous fîmes route vers Isola, en passant le mont de

« la Sibylle, qui porte ce nom sans que j'aie pu en décou-
« vrir la raison. L'air étoit très pur, et la mer parfaite-
« ment calme. Je cherchai de tous côtés à découvrir l'isle
« de Calypso, que les cartes antiques placent à peu de
« distance de ce promontoire, mais je ne découvris rien.
« Cette isle est-elle sortie toute entiere du cerveau d'Ho-
« mere? ou la mer auroit-elle repris cette corbeille de
« fleurs, que M. de Fénelon a si bien décrite sur la foi
« d'Homere, et que M. Danville a placée, apparemment,
« dans sa géographie antique, par respect pour tous deux?

« Isola est une petite ville dans les terres, dominant
« sur une plaine étendue et agréable. Les Turcs y ayant
« fait des descentes à plusieurs reprises, on l'entoura de
« murailles. Les maisons de la ville, à la réserve de deux
« ou trois, sont réduites non seulement à un simple rez-
« de-chaussée, mais sont sans croisées; ce qui fait un effet
« assez singulier ». (Suite du journal.)

(71) Saint Thomas n'étoit point né à Belcastro, mais à Aquin, petite ville de Campanie, dont le nom lui est resté. Il naquit en 1226 d'une famille illustre, devint disciple d'Albert le grand, demeura environ deux ans à Paris, en 1246 jusqu'en 1248, et retourna en Italie, après avoir enseigné à Cologne la philosophie et l'écriture sainte. Clément IV lui offrit l'archevêché de Naples qu'il refusa. Saint Louis l'appella plusieurs fois à sa cour, et il s'y fit admirer par sa science et son humilité. Le pape l'ayant mandé à Lyon, il tomba malade en Campanie, et mourut en l'abbaye de Fosse-neuve, le 7 mars 1274. (Note dut raducteur.)

(72) Sébastien, fils posthume de Jean, et de Jeanne fille de l'empereur Charles-Quint, naquit en 1554, et

monta sur le trône en 1556, après Jean III son aïeul. Muley Mahamet, roi de Fez et de Maroc, ayant été dépouillé de ses états par Muley Moluch son oncle, don Sébastien prit parti pour le neveu, et passa en Afrique avec une armée considérable, en 1574. La bataille se donna le 4 d'août, et fut sanglante; les Maures y perdirent 18,000 hommes, mais les Portugais furent défaits, et le roi de Portugal y fut tué, (disent quelques historiens soudoyés par les Espagnols): Ils assurent que les Maures s'étant saisis de lui, et lui ayant ôté son épée, se le disputoient jusqu'à en venir aux mains, lorsqu'un de leurs généraux étant accouru, leur cria: « Chiens que vous êtes, après « que Dieu vous a donné une victoire signalée, vous vou« lez vous égorger pour un prisonnier ». En même temps il déchargea un si furieux coup de cimeterre sur Sébastien, qu'il le tua. D'autres assurent que Louis de Brito ayant rencontré le roi avec son étendard roulé autour de lui, Sébastien lui cria, « Tenez-le ferme, et mourons sur « lui »; qu'il fondit ensuite sur les Maures qui le saisirent, que Brito le dégagea, et fut lui-même pris avec l'étendard, et conduit à Fez. Il déclara (et cette déclaration est bien précieuse) qu'après être tombé entre les mains des ennemis, il avoit encore vu le roi qui n'étoit point poursuivi. Don Louis de Lima le rencontra ensuite qui s'avançoit vers la riviere; et Emmanuel de Sousa dit que c'est là la derniere fois qu'on l'a vu vivant. Le lendemain, don Nunno de Mascarenhas, officier du roi, ayant indiqué la place où il prétendoit avoir vu tuer le roi, on y envoya Sébastien Resende, valet de chambre de ce monarque, qui revint avec un corps, assurant que c'étoit celu de son maître. Ce corps prétendu de Sébastien fut envoyé

à Philippe II, qui le fit enterrer à Belem avec ses ancêtres.

Vingt ans après, parut le prétendu imposteur dont parle M. Swinburne, et qui n'étoit que trop véritablement le malheureux don Sébastien. Ce monarque infortuné éprouva toutes les horreurs racontées par le voyageur anglois. La cruelle politique des Espagnols condamna au dernier supplice un des plus braves et des meilleurs princes de son siecle. Pourra-t-on être surpris de cette barbarie, lorsqu'on songera que le temps où la cour d'Espagne l'ordonnoit, étoit le même où elle remplissoit l'Amérique d'attentats qui font frémir l'humanité, et rendront à jamais les Espagnols de ce malheureux siecle l'exécration de la postérité? (Note du traducteur.)

(73) « Après avoir rafraîchi, nous partîmes pour Cas-« tro Annibalis, à 6 milles de là. Cette petite ville et son « château ont de loin beaucoup d'apparence. C'est une « petite isle qui tient au continent par un petit môle. Le « nom seul d'Annibal y ajoute de l'intérêt. Nous en-« trâmes avidement dans la ville, que nous fûmes bien « étonnés de trouver déserte, et ruinée de la maniere la « plus déplorable. La mer venoit s'y briser contre des ro-« chers éboulés, avec un bruit effroyable. Tout y ressem-« bloit au naufrage; et pour achever le tableau, nous y « trouvâmes les mâts brisés, les ancres, les canons, et « tous les agrès d'un vaisseau épars sur la côte. Peu de « temps auparavant il venoit de s'y perdre. On nous mon-« tra quelques morceaux de vieilles murailles dans la mer, « et l'on nous dit qu'elles avoient été bâties par Annibal, « lorsque, le sort lui étant devenu contraire, il se retira « chez les Brutiens, et fit élever cette muraille pour met-

« tre à l'abri des vaisseaux qu'il attendoit d'Afrique. L'as-« pect de ce lieu et le mauvais choix du port peuvent « prouver à quel point de nécessité il étoit réduit, s'il est « vrai qu'il n'avoit que cette ressource.

« Après avoir fait 40 milles dans notre journée, et pas-« sé un fleuve considérable (le Tacina), nous fûmes ré-« duits à nous arrêter à la premiere chaumiere que nous « rencontrâmes. Le lendemain nous marchâmes par un « chemin très uni, dans un pays très fertile en blés, bor-« dé de monticules couverts de troupeaux. Nous avions « 24 milles à faire pour arriver à Catanzaro, capitale de « la Calabre ultérieure. Elle est bâtie sur le sommet d'une « montagne entourée d'autres plus élevées, et ceinte de « deux torrents qui se joignent au bas de la ville, et arri-« vent à la mer par une vallée large et profonde, et d'une « fertilité extrême ; ce qui forme une échappée de vue très « riche et très agréable.

« La ville, qui est sans beauté et sans aucun objet de « curiosité, fut bâtie dans le neuvieme siecle. La salubrité « de l'air, la fertilité de son territoire l'ont augmentée et « peuplée. Les habitants y sont moins indolents que dans « les autres villes. Il s'y fait un grande quantité de soie, « que l'on y file et que l'on y travaille : elle est forte et « rude, ce qui vient, je crois, de ce qu'on y nourrit les « vers avec les feuilles de mûriers rouges, qui croissent « ici comme les mûriers blancs en Provence.

« La population de Catanzaro est de 12 à 13000 ames; « et je n'ai trouvé nulle part, en Italie, les femmes aussi « généralement belles. Nous allâmes voir le preside, à qui « nous avions à remettre les lettres du ministre. Il signifia « les ordres les plus exprès à tous les syndics de son dépar-

« tement de nous donner tous les secours dont ce pays est « susceptible, et dont les voyageurs ont plus besoin que « dans le reste de l'Europe.

« Nous laissâmes Catanzaro, qui est une espece de « prison par la fatigue d'y aborder et celle d'en sortir. Sa « situation cependant a cela d'intéressant, que, se trou- « vant à l'endroit le plus étranglé de l'Italie, elle est voi- « sine des deux mers, et pourroit être importante, si on « étoit dans le cas d'avoir besoin de former une ligne pour « séparer cette partie du royaume, comme il est arrivé du « temps des Romains et des Brutiens. Nous descendîmes « par la belle vallée dont j'ai déja parlé. Le torrent la tra- « verse, est bordé de casins et de jardins plantés d'oran- « gers et de mûriers, qui rendent cette habitation si déli- « cieuse, qu'elle fait déserter Catanzaro pendant une « grande partie de l'année.

« Nous arrivâmes sur le bord de la mer à une tour mo- « derne, où M. Danville place Castro Annibalis. Cepen- « dant on n'y trouve aucuns vestiges, ni apparence de « port, ni autre édifice; mais à 3 milles de là, en un lieu « que l'on appelle la Rocchetta, nous trouvâmes une ruine « très considérable, que nous reconnûmes pour être celle « d'une église du bas empire, et conservant encore le « grand caractere des temples antiques, sans mélange de « gothique. Ce monument avoit probablement soutenu « plusieurs sieges, car nous vîmes des crenaux et des « courtines qui avoient été appuyées aux murs de l'é- « glise. Nous trouvâmes aussi plusieurs de ces gros boulets « de pierre, pareils à ceux que les Turcs avoient jettés « dans Otrante.

« La quantité de ruines qui entourent celle-ci prouve

« incontestablement qu'en cet endroit il y avoit une ville « considérable ; et je ne doute pas que ce n'ait été le site « de l'ancienne Syllacium, quoique Squillace se flatte d'a- « voir été rebâtie sur ses ruines (*a*). Mais outre que sa si- « tuation escarpée et éloignée de la mer est déja une preu- « ve que Squillace n'est qu'une ville moderne, puisqu'il « n'y a point ou très peu d'exemples qu'aucune colo- « nie grecque ait été bâtie sur les montagnes, et que cet « usage ne s'est introduit que depuis le temps où les des- « centes des Turcs et des Arabes ont obligé les habitants « des petites villes de quitter les bords de la mer, et de se « retrancher par des situations difficiles ; d'ailleurs le som- « met de la montagne de la Squillace moderne ne pou- « voit pas contenir une grande ville. J'ai parcouru toute « la plaine au dessous de la ville ; elle est terminée par le « cap Stallati, rocher très escarpé qui borde la mer, ce « qui fixe l'espace où l'on peut chercher Syllacium. Je ne « trouvai aucuns vestiges, jusqu'aux ruines de la Roc- « chetta, dont je viens de parler, et qu'on n'a pas encore « baptisées. L'histoire rapporte que Catanzaro fut bâtie « par Fagizio, procurateur de cette partie de l'Italie, sous « Nicéphore, empereur de Constantinople, et qu'elle fut « bâtie des ruines de Syllacium ; que les Sarrasins dévas- « terent cette ville, et qu'elle fut rebâtie depuis à l'en- « droit où elle existe actuellement : d'après cela, je crois « pouvoir conclure que la Rocchetta, qui se trouve entre « les deux fleuves de Corace (jadis Crotatus), et un autre « sans nom connu, est la véritable Syllacium ; que les rui-

(*a*) Je crois que Catanzaro a succédé à Syllacium, mais non pas sur ses ruines. Il est certain que Squillace est plus méridionale que n'étoit Syllacium, et que Catanzaro est plus au nord. (Note du traducteur.)

« nes de l'église grecque sont celles de la Catanzaro de « Nicéphore ; et que Squillace et la Catanzaro existant « maintenant sont deux villes très modernes.

« Le reste des ruines qui environnent l'église sont des « mêmes matériaux que cet édifice, c'est-à-dire de gran- « des et larges briques, quelques unes en ouvrage réticu- « laire, ce qui annonce une antiquité plus reculée. Un « tombeau assez bien conservé, et d'une forme ronde, « avec onze niches égales, pourroit bien être un ouvrage « romain : car, d'après mon calcul, Syllacium auroit eu « trois époques ; sa fondation par les Athéniens, la colo- « lonie romaine qui y fut ensuite envoyée, et puis sa réé- « dification par Nicéphore. Je crus aussi distinguer la for- « me d'un théâtre, la partie circulaire, et l'arrachement « des murs de l'avant-scene. Mais tout cela étoit si fort « effacé, que je n'oserois assurer la vérité de ce théâtre. « J'y ai trouvé l'enduit antique des Romains ; ce n'est « donc pas un jugement trop hasardé, que d'assurer que « ces ruines sont celles de la véritable Syllacium."

« Après toutes ces observations, nous nous achemi- « nâmes vers Squillace, en remontant un torrent qui forme « des cascades pittoresques sur des rochers de granit. En- « fin nous arrivâmes à cette ville, plus agréable à dessiner « qu'à habiter, et je m'y convainquis entièrement que ja- « mais il n'y avoit eu de ville grecque dans cet endroit, « les seules ruines que l'on y trouve étant les maisons que « l'on habite. (Suite du journal.)

(74) « Le syndic nous logea dans une mauvaise cham- « bre, où nous eûmes bientôt à recevoir tous les curieux « de la ville pour nous voir manger notre salade sur un « banc de bois, qui étoit notre unique meuble. On me

« parla beaucoup de médailles trouvées dans la ville, « mais on ne put m'en faire voir une seule. Cependant « un abbé me montra, dans sa cave, cette inscription « bien conservée, de 5 pieds 6 pouces de largeur sur 22 « pouces de hauteur, et gravée sur un beau marbre:

IMP. CÆSARI TOELIVS ADRIANUS
ANTONINVS AVG. PIVS PONTIFEX.
MAXIM. TRIB. POTESTATE VI CONSVLAT IIII P. PIMP. II.
COLONIÆ MINERVIÆ NERVIÆ AVOCOLACIO AQUAM DAT.

« Mais elle avoit été trouvée au bas de la montagne, près « de la riviere, et, selon toute apparence, sur un aque-« duc qui conduisoit de l'eau à Syllacium.

« Squillace a deux mille habitants et un château abso-« lument ruiné, et n'a rien d'intéressant, que l'élévation « de son site, et de singulier que la difficulté de le gravir.

« Ne pouvant côtoyer la mer, en étant empêchés par le « cap Stallati, nous prîmes par les montagnes, dont toute « l'adresse de nos mulets eut peine à nous tirer. Nous ar-« rivâmes d'abord à Montauro, puis à un monastere de « chartreux, puis à Guasparina et à Montepavone, d'où « nous descendîmes dans la plaine. Nous rafraîchîmes sur « le bord du Meliteo, ensuite nous passâmes le Beltrano, « jadis Cocinus, et la plaine qui est entre l'Ancinate, l'A-« laca, le Colipari, et nombre d'autres torrents qui ne « méritent pas d'être nommés, et qu'on ne reconnoît en « été qu'à la dévastation qu'ils ont faite en hiver. On ti-« reroit cependant un grand parti de ces petits ruisseaux, « si par des saignées on vouloit conduire les eaux dans « les terres, qui, dans cet heureux climat, deviennent « des jardins aussi abondants que délicieux, dès qu'elles « sont arrosées: mais dans le royaume de Naples on man-

« que de tout, par la raison inverse qu'on a de tout en Hol-
« lande. La nature a accoutumé les Napolitains aux mi-
« racles, ils les attendent toujours : les Hollandois, qui n'y
« croient pas, n'en attendent jamais, et opposent aux be-
« soins qui les menacent, l'intercession de leur seule Ma-
« donna protectrice, la précaution.

« Le pays que nous parcourûmes étoit planté d'oli-
« viers, de figuiers, et de mûriers dont on cueilloit les
« feuilles pour les vers qui touchoient au moment de la
« monte. J'en vis plusieurs établissements chez les paysans,
« qui les tiennent dans leurs greniers, sur des claies de
« canne tapissées de fougere. Ils jettent, avec la mauvaise
« feuille, tous ceux qui ne sont pas vigoureux, ou qui re-
« tardent sur les autres aux changements de peau. L'avan-
« tage du climat qui n'oblige pas à cueillir les feuilles de
« précaution, et à les donner, comme chez nous, souvent
« fanées et humides, rend les vers biens plus vigoureux, et
« plus faciles à soigner.

« Après une journée des plus fatigantes, nous arri-
« vâmes, vers le soleil couchant, à la tour Sant'Antonio,
« que nous trouvâmes être une chapelle ; et je fus obligé
« de dormir saintement sur les marches de l'autel. Le len-
« demain nous suivîmes la rive, et pensâmes mourir de
« faim, cette route étant dépourvue de maisons, et le peu
« qu'on y en trouve étant tout à fait dépourvu de vivres.
« Nous passâmes devant Monasterace, sous laquelle étoit
« l'ancienne Corintum, dont le promontoire portoit le
« nom ; c'est aujourd'hui Stilo, le moins anguleux de tous
« les caps ; à peine est-il possible de s'appercevoir de la
« sinuosité qu'il fait dans la mer. Après le cap, nous ap-
« perçûmes de loin, sur la montagne, Castel vetere, bâti,

« dit-on, des ruines de Caulonia, mais dont on ne trouve « aucun vestige, et dont l'existence est encore douteuse. « Enfin, après avoir marché sur de tristes et sablonneuses « rives, jusqu'à une heure après midi, nous découvrîmes, « sur le bord de la mer, la Roccella, située sur une rocher « aride qui, de loin, a un effet tout-à-fait imposant, mais « qui, de près, est une ruine hideuse, sans maison habita- « ble. On dit qu'elle fut forte et opulente; mais, de toute « sa splendeur passée, il ne reste qu'un canon de bronze, « oublié par le roi catholique, dont l'explosion d'un « seul coup, s'il arrivoit qu'on le tirât, feroit écrouler tout « ce qui reste d'édifices dans la ville. Les habitants s'éta- « blissent maintenant hors des murs, au hasard d'être at- « taqués par les Turcs, qui n'ont pas encore cessé de faire « des courses sur ces parages, et qui avoient pris depuis « quelques jours des bateaux de pêcheurs, à la vue même « des habitants, malgré la tour de garde, dans laquelle on « tient pour garnison la châsse d'un capucin et un vieux « hermite.

« Nous partîmes le matin de la Roccella pour aller à « Gerace, qui en est éloignée de 12 milles. C'est une ville « bâtie dans le IXe siecle, des ruines de Locres, et située « sur une montagne inaccessible, ainsi que toutes les villes « bâties depuis l'invasion des Sarrasins. Le préjugé vul- « gaire veut qu'on ait cherché un air plus pur en bâtis- « sant des villes si élevées; mais la vérité est que les peu- « ples de la grande Grece, attaqués à chaque instant et à « l'improviste par les barbares, se crurent hors d'état de « défense, s'ils ne choisissoient des habitations d'un abord « difficile. Si l'Italie eût continué d'être peuplée comme « elle l'étoit autrefois, et que la nécessité n'eût pas con-

« traint les habitants d'abandonner la plaine et les rivages
« de la mer, ce pays seroit encore aussi sain qu'il le fut
« jadis. Le mauvais air n'y est produit que par le séjour
« des eaux dans les sables, et cette stagnation est due à
« l'engorgement des fleuves à leur embouchure, ce qui
« fait refluer les eaux. S'il y avoit des habitations et des
« bras intéressés à ouvrir des canaux à travers les sables
« que la mer amoncele chaque jour, l'Italie redeviendroit
« aussi saine qu'elle est naturellement faite pour l'être.

« La grande église de Gerace est décorée, en dedans,
« de colonnes de toutes grosseurs, prises dans les ruines
« de Locres. Leur nombre prodigieux et la variété de leurs
« formes attestent de combien de monuments elles sont la
« dépouille.

« J'avois une lettre pour un vieil abbé, qui, nous ayant
« fait asseoir, commença un discours verbeux sur la ville
« de Locres. Au bout d'une heure, voyant qu'il n'en étoit
« encore qu'à l'exposition des matieres qu'il vouloit nous
« déduire, je le priai d'abréger, et ce ne fut pas sans peine.
(Suite du journal.)

(75) « Il prétendoit, et avec raison, que les auteurs
« avoient tous varié sur la situation de Locres, que cha-
« cun l'avoit placée d'après un système à lui: mais je lui
« fis observer que nous étions sur les lieux; que la plupart
« de ces auteurs n'y étoient jamais venus; qu'il restoit des
« ruines incontestables de cette ville, puisqu'on y trouvoit
« encore une partie de ses murailles, et qu'à 6 lieues à la
« ronde il n'y avoit point de ruines. L'abbé convint que
« je pouvois avoir raison, changea d'objet de conversation,
« et me montra des médailles qu'on venoit de trouver dans
« un tombeau romain. Il y en avoit un grand nombre,

« mais toutes romaines. Le docte abbé avoit voulu leur « ôter leur croûte antique, et les avoit frottées de ma« niere à leur ôter tout intérêt. Un autre abbé m'en pro« cura trente en argent, trouvées dans le même tombeau, « qui n'avoient rien souffert de l'ignorance; et 30 en cui« vre, entre lesquelles il y en avoit de grecques, bien con« servées, et deux romaines d'une grande beauté. Je trou« vai ensuite une guide, qui voulut bien m'accompagner « chez les capucins, où le gardien nous reçut avec toute « la grace d'un François aimable; il nous donna peu de « chose, mais tout étoit délicieux, principalement un vin « grec jaune, qui ne se fait que dans le territoire de Ge« race. Il joignoit toute la maturité des vins cuits à la légè« reté des nôtres. Nous partîmes de là, pour aller cher« cher, à 3 milles, les ruines de Locres. Nous descendîmes « d'abord dans le jardin de celui qui avoit trouvé le tom« beau dont j'ai parlé. Le corps avoit été brûlé, et étoit dans « un vase de terre très médiocre. Le tombeau étoit grand, « bâti en briques, formoit un quarré long, décoré inté« rieurement de petits piliers en forme de colonnes, mais « nous ne pûmes en juger que sur son rapport. Il nous fit « voir un autel de 18 pouces de hauteur en marbre, avec « cette inscription:

DVM
P. VAGELLI SLA
CON. VIX ANN
LVIII. M. VI. D. IIII.
FILIVS. P. B. M. S. V.

« Nous quittâmes bientôt notre antiquaire, et nous « trouvâmes de longues murailles, droites encore, que « nous crûmes être celles de la ville. Nous vîmes ensuite

« un aqueduc creusé dans le tuf, de quatre pieds et demi « de large, sur six et plus de hauteur. Ce monument est « respectable, et annonce la grandeur de la ville à qui il ap« partenoit. Cet aqueduc conduisoit certainement une « grande quantité d'eau, et en porte même encore un « demi-pouce. Nous y marchâmes tant que nous pûmes « sans trouver de fond, ni d'autre direction; mais n'ayant « pas de flambeaux, nous fûmes obligés de retourner sur « nos pas, dans la crainte de tomber dans quelque réser« voir. Ce fut fort près de cet aqueduc que nous trou« vâmes trois fûts de colonnes doriques antiques sur pied, « entourés d'une foule de morceaux renversés et à moitié « en terre, ainsi que des pierres de taille du même genre « que celles du temple de Junon Lacinienne : l'entre-co« lonnement étoit de trois pieds six pouces, et le diametre « de colonne de deux pieds neuf pouces. Sont-ce là les restes « du fameux temple de Proserpine, si révéré, si riche, que « Pyrrhus osa piller lorsqu'il prit Locres, et dont les dieux « le punirent en faisant périr sa flotte, qui portoit à Ta« rente tous ses trésors? De tous temps les Italiens ont cru « facilement aux miracles. On dit que les vaisseaux char« gés de ce précieux dépôt vinrent échouer à la plage « même, vis-à-vis du temple, et que l'or y fut scrupuleuse« ment rapporté: c'est l'histoire de toutes les madonnes « que j'ai trouvées sur ma route, enlevées par les Turcs et « rapportées sans savoir pourquoi. Étoit-ce le temple de « Vénus, où Denys le tyran fit commettre tant de volup« tueuses indécences, lorsque, chassé de Syracuse, il fut « d'abord accueilli à Locres, puis détesté pour ses crimes? « Non content d'enlever les filles aux meres, et les femmes « à leurs jeunes époux, il força les Locriens à accomplir

« les vœux qu'ils avoient faits, de sacrifier à Vénus la vir-
« ginité de toutes leurs filles s'ils sortoient vainqueurs de
« la guerre qu'ils avoient avec les habitants de Reggio. Là,
« commettant toutes les impudicités que son imagination
« lui dicta, il contraignit les jeunes vierges de se dépouil-
« ler de leurs vêtements dans le temple de la déesse, et lâ-
« chant ensuite une foule d'oiseaux, il les obligea de faire
« leurs efforts pour les attraper, quelle que fût l'attitude
« qu'une telle chasse les forçât de prendre.

« Pleminius n'eut pas plus de respect pour le temple
« de Proserpine, lorsque Locres, fatiguée du joug des Car-
« thaginois, ouvrit ses portes à Scipion, et que ce général
« eut laissé Pleminius pour y commander pendant son ex-
« pédition en Afrique. Il sembloit que Locres étoit desti-
« née à être opprimée par tous ceux qu'elle accueilloit :
« cette ancienne république, si riche, n'a conservé de
« ruines importantes que celles de ce temple ; cependant
« on y trouve des murs de mattoni de quarante pieds de
« haut, mais avec si peu de forme qu'il est impossible
« d'en tirer aucune conjecture. En s'approchant de la mer,
« on trouve un édifice d'un troisieme ordre, construit en
« briques et pierres, ainsi que bâtissoient les Grecs du
« moyen âge, et c'est peut-être le reste de quelques ther-
« mes. Enfin, tout ce que nous vîmes dans ces ruines at-
« teste que la ville étoit immense, et que sa position étoit
« aussi belle qu'agréable, et dans une plaine entourée de
« montagnes fertiles et d'une belle forme ». (Suite du journal.)

(76) Le CALAMUS AROMATICUS et l'ACORUS ne sont pas la même chose, ces substances végétales different beaucoup l'une de l'autre : l'acorus est une racine longue,

grosse comme le doigt, d'un goût âcre, amer, aromatique, et tenant beaucoup de l'ail; ses feuilles ressemblent à celles de l'iris; ses fleurs sont à étamines, et disposées en épis serrés; le fruit est triangulaire et à trois loges: cette plante a beaucoup de sel volatil aromatique huileux. Le calamus est un roseau, tige d'une plante arundinacée, grosse comme une plume ordinaire, d'un jaune pâle ou d'un gris rougeâtre en dehors, et blanche en dedans; de chaque nœud de sa tige il sort deux feuilles longues, pointues et vertes; ses fleurs naissent aux sommités de la tige et des rameaux, et sont disposées en petites ombelles ou bouquets jaunes, auxquels succedent de petites capsules pointues, vertes et noires, qui contiennent des graines menues de la même couleur.

Les Indiens emploient sa tige pour assaisonner le poisson et les viandes bouillies. Le calamus aromaticus entre dans la composition de la thériaque. (Note du traducteur.)

(77) « Nous quittâmes les ruines de Locres au soleil « couchant, sans savoir où passer la nuit: nous tournâ« mes au hasard du côté de Condojano, à 3 milles de là, « sur une pointe de montagne où jamais voyageur ne s'est « avisé de s'arrêter, hors l'abbé Chaupi et nous. Notre ar« rivée y fit une sensation terrible; toutes les femmes se « sauvoient dans leurs maisons et en barricadoient les por« tes: le pauvre syndic nous reçut, en se résignant, comme « un fléau envoyé du ciel. Enfin nous trouvâmes, dans ce « malheureux village, une chambre où nous couchâmes « à terre: nous en repartîmes de bonne heure et descendî« mes d'abord vers la mer, à travers les plantations de « mûriers, pour nous rendre à la pointe du cap Bruzzano,

« que nous doublâmes en sens contraire en coupant la « pointe.

« Le chemin étant rompu, nous ne trouvâmes que de « tristes rives d'un sable gris et mouvant, très fatigant « pour les voyageurs, en allant du cap Bruzzano au cap « Spartivento. Nous laissâmes à droite Crepacore, sur la « pointe d'une montagne, et ne trouvâmes sur notre « route qu'une seule maison, où nous ne voulûmes pas « coucher, le soleil étant encore trop élevé. Nous doublâ- « mes le cap Spartivento, jadis le promontoire Herculis, « où se termine une des branches de l'Apennin, par des « montagnes de terre blanche de la nature de terre à pipe, « dont la tranche, rayée horizontalement, est d'un effet « très singulier. La mer y étoit fort orageuse, quoiqu'il « n'y eût point de vent, et la rive étoit couverte de débris « de bâtiments, ce qui donnoit à ce parage un aspect ef- « frayant. Ce cap, très anguleux, fait perdre tout-à-coup « la vue d'un pays, et en fait découvrir un nouveau : ce « fut de là que nous apperçûmes la Sicile, notre terre « promise; l'air étant vaporeux, nous vîmes l'immense « base du mont Etna, dont la cime se perdoit dans les « nues. Dans ce point de vue, le cap Pélore étant caché « par les montagnes de la Calabre, toute la Sicile ne paroît « que la base prolongée de l'Etna, ce qui la fait paroître « fort petite. Nous avions compté coucher à Pulizze, mais « nous trouvâmes porte close au château, et on ne vou- « lut pas de nos chevaux dans les fermes qui sont à la ma- « rine : on nous envoya à une maison appartenant au « comte Pouilleti. Le soleil étoit couché, le vent fraîchis- « soit, et nous arrivions à l'aventure, car aucun de nous « ne connoissoit la route. Nos guides n'étoient pas les

« plus rassurés : nous ne trouvâmes personne, mais per-
« sonne absolument, au château indiqué. Les rochers
« s'approchant de la mer, la route se rétrécissoit, la nuit
« devenoit toujours plus obscure, et la vague menaçoit
« de nous empêcher le passage : je commençai à croire que
« nous coucherions sur la plage; mon parti étoit pris,
« mais nos malheureux chevaux avoient fait 49 milles,
« et la campagne ne leur offroit que des rochers et des
« cailloux. Nous continuâmes de marcher jusqu'à un ro-
« cher escarpé dont la chûte arrivoit jusqu'à la mer. Je
« crus que nous serions arrêtés là; mais, à travers les va-
« gues et les rochers, nous trouvâmes à tâtons un sentier
« effrayant que nous gravîmes sans savoir où il nous con-
« duiroit, et presque sans espérance de le pouvoir conti-
« nuer, lorsqu'enfin nous apperçûmes une lueur qui nous
« guida vers le plus abandonné de tous les ports, à une
« maison isolée sur la pointe d'une roche. Nous la trou-
« vâmes pleine de gens armés de couteaux, de fusils, et ne
« s'exprimant que par des jurements : rien n'avoit plus
« l'air d'une caverne de voleurs. L'accueil ne fut pas gra-
« cieux : mais je me convainquis bientôt qu'avec de la ré-
« solution, de la fermeté et de l'honnêteté, on trouve par-
« tout des gens polis; car quelques minutes après que nous
« fûmes établis dans ce coupe-gorge, on fit avec grace et
« bon cœur tout ce qu'on pouvoit faire pour nous. Il n'y
« avoit rien pour souper; des mariniers allerent nous cher-
« cher un chou dans leur navire, et c'étoit tout ce qu'ils
« avoient à manger. Nous n'avions que du pain et du vinai-
« gre, et nous accommodâmes tellement ce gros chou ca-
« bus, que nous le trouvâmes tendre et délicieux : on nous
« sema ensuite de la paille hachée à terre, nous bûmes à

« la santé de l'état, et nous nous couchâmes gaiement.
« Le lendemain, au soleil levant, nous allâmes bien vîte « saluer encore la Sicile ; nous trouvâmes le sommet de « l'Etna découvert et fumant : il ne me parut pas fort éton- « nant ; sa forme conique, sa base alongée, et son éléva- « tion, sans objet de comparaison, n'en feroient à l'œil « qu'une montagne ordinaire, si l'on n'observoit que la « neige, au dernier de mai et au trente-huitieme degré, « occupe encore la moitié de sa hauteur ». (Suite du journal.)

(78) « Nous doublâmes la pointe della Saetta, et trouvâ- « mes ensuite le pays verd et planté d'une foule de mûriers. « Nous arrivâmes à Moletta, village où l'on éleve beau- « coup de vers à soie. Je voulois voir la différence que l'on « mettoit dans leur éducation avec celle de notre pays, et « je ne serois pas parvenu à entrer dans aucun des maga- « sins, si primitivement je n'eusse été entendre une messe « devant tous les habitants ; ensuite on me laissa avancer « la tête à travers la porte, qui ne fut qu'entr'ouverte : « je trouvai les vers déja en partie montés, mais rien de « particulier dans la méthode, sinon l'obscurité dans la- « quelle ils les tiennent, de peur que l'air ne leur fasse « mal, malgré la température du climat.

« Comme toutes les belles actions ont leur récompense, « il arriva qu'en m'agenouillant dans la chapelle où j'en- « tendis la messe, je me trouvai près du tronc d'une co- « lonne de jaune antique, où j'apperçus cette inscrip- « tion :

INVICTO
AVG. BONO OMNIVM
NATVS

DDD NNN. C I I I S
CRISPO
ET CONSTANTINO
NNN OOO BBB CÆ. SSS
MXX.

« Le tronc de la colonne est hors de terre de trois pieds, « et elle a quatorze pouces et demi de diametre. Cette « trouvaille, dont je ne connois pas toute la valeur, me fit « faire des recherches dans les environs, et je trouvai en« core dans une vigne un grand morceau de mosaïque et « un fragment de mur qui annonçoit une forme circulaire. « Je ne pus, quelques informations que je prisse dans le « pays, découvrir à quoi pouvoient appartenir des restes « qui annonçoient de la magnificence. Étant montés à « cheval, nous arrivâmes bientôt à la pointe dell' Armi, « jadis Leucopetra, ou finis Apennini: c'est effectivement « dans cet endroit que se termine la principale chaîne de « l'Apennin; les vagues, en battant le pied de la monta« gne, l'ont tellement découverte, depuis le sommet jus« qu'à sa base, qu'elles y ont formé un escarpement per« pendiculaire de 250 pieds. Les couches anguleuses et « symmétriques attestent que cette montagne finissoit en« tièrement à très peu de distance du chemin étroit où « l'on passe actuellement. La nature de la pierre de ce ro« cher est friable, impossible à tailler et à polir, et de la « nature des quartz.

« Après qu'on a passé cette pointe, qui a 200 pas de « diametre, le terrein s'élargit, les montagnes s'éloignent, « et la campagne devient fertile, couverte de mûriers, et « d'habitations où l'on éleve des vers à soie. C'est de là « qu'on découvre le beau bassin que forment la Calabre

« et la Sicile, en se croisant au phare de Messine; ce qui « donne à ce détroit l'aspect d'un immense et superbe « lac, couvert de bâtiments, bordé en amphithéâtre par « les plus belles montagnes, les plus cultivées, et par les « deux villes de Reggio et de Messine. Le vaste de ce ta- « bleau, sublime à peindre, est presque impossible à des- « siner. Plus on approche de Reggio, plus le paysage « devient agréable. Ce ne sont que maisons séparées « par des bois de citronniers et d'orangers, en taillis per- « cés par de longs berceaux impénétrables au soleil, d'un « verd prononcé, sur lequel se détache si richement la « couleur d'or des oranges, qui, suspendues à la hauteur « de la main, semblent inviter à les cueillir. Le fleuve « Calancie, qui, par des saignées, arrose et fertilise tous « ces jardins, coule dans un canal, sur le côté du chemin. « Ce chemin est couvert de treilles élevées, dont les pam- « pres promettent des fruits mûrs pour le temps où les « orangers n'offrent plus que des fleurs. Cette route, qui « semble préparée pour un triomphe de Bacchus, con- « duit jusques dans la ville de Reggio, qui n'a plus rien « de son auguste splendeur, mais qui est encore agréa- « ble, ouverte et assez peuplée. » (Suite du journal.)

(79) « En arrivant à Reggio, notre premier soin fut de « renvoyer nos mulets et nos guides plus entêtés qu'eux, « quoiqu'avec la condescendance la plus humble; car je « ne demandois jamais combien il y avoit de milles d'un « lieu à un autre, qu'on ne me répondît, Ce que com- « mandera votre excellence illustrissime; et malgré leur « grande politesse ils n'en faisoient jamais qu'à leur tête. « Cependant c'est la seule maniere de voyager: et je con- « seillerai toujours de préférer le bât à la selle; car quoi-

« qu'il paroisse plus incommode d'abord, il finit par être « moins fatigant et moins échauffant. Nous regardâmes « sur la carte l'immense tour que nous avions fait, et « nous trouvâmes, depuis notre départ de Naples, 756 « milles, en 55 jours de voyage et de marche effective.

« J'aurois bien voulu trouver à Reggio le tombeau de « la fameuse Julie, fille d'Auguste et femme de Tibere, « qui y mourut en exil, de faim et de misere; mais, suivant « toute apparence, elle n'a jamais eu de monument qui « l'ait conservée à la postérité, que la célébrité de ses « amours, de ses débauches et de ses malheurs ». (Suite du journal.)

(80) M. Swinburne ayant interrompu son voyage pour aller à Gallipoli, et revenir ensuite à Naples, par Otrante et Brindes, nous allons reprendre les passages du journal de M. de Non concernant ces différents endroits, ayant été obligés de les laisser de côté, pour suivre le voyageur anglois, qui n'avoit pas pris la même route que nos voyageurs françois.

« Gallipoli termine une plaine riante, et couverte d'oli- « viers abondants. C'est le pays le plus fertile en huile, « qu'on embarque à Gallipoli, et qui, de là, se répand « dans toute l'Europe. Il y arrive, tous les ans, des vais- « seaux de toutes les nations, qui ne chargent autre chose « que cette marchandise, produisant au roi plus de 4 mil- « lions de notre monnoie, payés, à la vérité par l'étran- « ger, mais toujours au rabais du prix de la denrée. Ce « genre d'impôt est certainement le plus pernicieux à l'in- « dustrie du royaume, où le cultivateur ne se donne ja- « mais la peine de faire rendre au sol un superflu qu'il ne « pourra vendre qu'à bon marché, et où l'inaction est tou-

« jours un moyen de se soustraire à l'imposition qui n'e-
« xiste que sur le commerce, et jamais sur la terre ni sur
« l'individu, qui devient un être nul pour l'état, dès qu'il
« veut se contenter d'un nécessaire que le sol lui donne
« trop facilement. Gallipoli est située très agréablement,
« dans une isle qui tient au continent par un seul pont
« défendu par un château qui seroit assez fort s'il étoit ap-
« provisionné. Les murs qui entourent la ville, bordent le
« rocher de maniere que la mer en baigne la base. C'est
« dans le rocher et sous les maisons de la ville que sont
« creusées les caves excellentes qui clarifient l'huile en très
« peu de temps, et lui donnent une qualité qui la fait recher-
« cher et préférer à toutes les autres, non pas pour man-
« ger, car, malgré l'excellente qualité des olives, la ma-
« niere de fabriquer l'huile la rend forte au goût, grasse
« et propre seulement aux manufactures de draps; c'est
« ce qui engage à la venir chercher de si loin, et braver
« les dangers du port de Gallipoli, qui n'en est pas un,
« quoiqu'il soit indiqué par la nature. En joignant à la
« ville un écueil qui semble exiger un môle, cette cons-
« truction de peu de dépense augmenteroit le commerce,
« en donnant la sécurité aux vaisseaux, qui quelquefois,
« sont obligés d'attendre le jour de leur chargement pen-
« dant quatre mois, toujours exposés à se briser contre la
« côte, par le vent de nord. Ce danger pourra perdre le
« commerce de Gallipoli, si on ne se détermine à cons-
« truire le môle, parcequ'à l'avenir les navires pourront
« bien préférer de doubler le cap de Leuca, pour aller at-
« tendre leur chargement à Brindes, où le port est aussi
« sûr et aussi commode maintenant, que les ports de la
« Baltique le sont peu. On fait aussi à Gallipoli un com-

« merce en mousselines et toiles de coton, que l'on cul-
« tive, carde, file et fabrique sur les lieux. La cathédrale
« est ornée de quantité de tableaux, parmi lesquels on ad-
« mire ceux du Copoli, peintre du pays, dont la famille
« existe encore. On prétend qu'il vint faire ses études à
« l'académie de France, mais qu'il ne peignit qu'à son re-
« tour. Ses tableaux sont d'une riche et brillante composi-
« tion, mais le dessin n'en est pas toujours correct. Il pe-
« che dans la perspective de ses figures, qui, bien que
« d'un style noble, et fin de trait, sont peintes d'une ma-
« niere seche, dans le goût des premiers tableaux de Ra-
« phaël. Je ne trouvai aucune antiquité à Gallipoli, ni au-
« cun vestige qui pût indiquer qu'il en eût jamais existé.
« Je ne m'en étonnai pas à cause de sa situation resserrée,
« qui a toujours obligé de construire, reconstruire et
« fouiller dans le même lieu, et sur un rocher aride, qui
« ne laisse à 3000 habitants que la place de se loger. Les
« magasins sont les caves de chaque maison, et se louent
« au mois aux propriétaires des oliviers, qui y font con-
« duire leurs huiles pour les clarifier et les charger. Je crois
« pouvoir penser que ce sont ces deux avantages qui ont
« fait bâtir Gallipoli dans le lieu où elle existe actuelle-
« ment; car, selon une tradition du pays, qui n'est pas sans
« vraisemblance, elle étoit autrefois à quelques milles
« plus au midi. J'allai voir si je découvrirois quelques
« vestiges autour d'une église que l'on me dit être le vé-
« ritable site de l'ancienne ville; mais je ne trouvai que
« l'église, qui n'est pas antique, et je n'y vis ni fabrique ni
« inscription. A quelques milles plus loin dans les terres,
« on voit les restes des murailles d'une très grande ville,
« absolument détruite, et effacée de maniere à ne rien

« découvrir de sa forme. Mais les tombeaux, les vases, « et sur-tout les médailles d'or, d'argent et de cuivre qu'on « y trouve, ne laissent aucun doute que ce ne soit une « ville grecque, où les arts furent connus et portés à leur « perfection. Ces médailles ont toutes été enlevées aussitôt « que découvertes : j'en vis seulement deux, dont l'une, en « or, étoit la plus belle que j'aie jamais vue pour le fini et « la beauté du style. Celle d'argent étoit fruste. Je vis aussi « un petit bas-relief, une lampe, et de petits plats en « bronze d'un beau travail. Malheureusement ces restes « précieux appartenoient à un seigneur du pays qui ne « voulut pas s'en défaire. Le lieu où tout cela avoit été « trouvé se nomme Ragdi; mais cette grande ville, où « l'on trouve de si belles choses, ne seroit-elle pas la cé« lebre Salente, perdue depuis si long-temps, que chacun « veut placer à sa fantaisie, et pour laquelle on a submergé « toute la Japygie, afin de lui trouver un port au milieu « des terres? Mon sentiment est que cette conjecture ne « peut pas seulement être combattue, et la vérité m'en « est démontrée ». (Suite du journal.)

(81) Il n'est pas aisé d'entendre ce que veut dire ici M. Swinburne. Qu'est-ce que c'est qu'un instrument qui exécute un air champêtre à la fin de chaque ritournelle? La ritournelle est le prélude d'un air, d'un monologue, d'une scene, enfin l'annonce d'un morceau quelconque; et ce nom est aussi donné à quelques phrases d'accompagnement que les instruments exécutent lorsque le chanteur a cessé de chanter. Peut-être notre voyageur veut-il dire que deux de ces musiciens exécutent un prélude ou ritournelle, puis se taisent; alors le hautbois joue seul quelque air montagnard. Lorsqu'il a fini, les deux premiers re-

« merce en mousselines et toiles de coton, que l'on cul-
« tive, carde, file et fabrique sur les lieux. La cathédrale
« est ornée de quantité de tableaux, parmi lesquels on ad-
« mire ceux du Copoli, peintre du pays, dont la famille
« existe encore. On prétend qu'il vint faire ses études à
« l'académie de France, mais qu'il ne peignit qu'à son re-
« tour. Ses tableaux sont d'une riche et brillante composi-
« tion, mais le dessin n'en est pas toujours correct. Il pe-
« che dans la perspective de ses figures, qui, bien que
« d'un style noble, et fin de trait, sont peintes d'une ma-
« niere seche, dans le goût des premiers tableaux de Ra-
« phaël. Je ne trouvai aucune antiquité à Gallipoli, ni au-
« cun vestige qui pût indiquer qu'il en eût jamais existé.
« Je ne m'en étonnai pas à cause de sa situation resserrée,
« qui a toujours obligé de construire, reconstruire et
« fouiller dans le même lieu, et sur un rocher aride, qui
« ne laisse à 3000 habitants que la place de se loger. Les
« magasins sont les caves de chaque maison, et se louent
« au mois aux propriétaires des oliviers, qui y font con-
« duire leurs huiles pour les clarifier et les charger. Je crois
« pouvoir penser que ce sont ces deux avantages qui ont
« fait bâtir Gallipoli dans le lieu où elle existe actuelle-
« ment; car, selon une tradition du pays, qui n'est pas sans
« vraisemblance, elle étoit autrefois à quelques milles
« plus au midi. J'allai voir si je découvrirois quelques
« vestiges autour d'une église que l'on me dit être le vé-
« ritable site de l'ancienne ville; mais je ne trouvai que
« l'église, qui n'est pas antique, et je n'y vis ni fabrique ni
« inscription. A quelques milles plus loin dans les terres,
« on voit les restes des murailles d'une très grande ville,
« absolument détruite, et effacée de maniere à ne rien

« découvrir de sa forme. Mais les tombeaux, les vases, « et sur-tout les médailles d'or, d'argent et de cuivre qu'on « y trouve, ne laissent aucun doute que ce ne soit une « ville grecque, où les arts furent connus et portés à leur « perfection. Ces médailles ont toutes été enlevées aussitôt « que découvertes : j'en vis seulement deux, dont l'une, en « or, étoit la plus belle que j'aie jamais vue pour le fini et « la beauté du style. Celle d'argent étoit fruste. Je vis aussi « un petit bas-relief, une lampe, et de petits plats en « bronze d'un beau travail. Malheureusement ces restes « précieux appartenoient à un seigneur du pays qui ne « voulut pas s'en défaire. Le lieu où tout cela avoit été « trouvé se nomme Ragdi ; mais cette grande ville, où « l'on trouve de si belles choses, ne seroit-elle pas la cé- « lebre Salente, perdue depuis si long-temps, que chacun « veut placer à sa fantaisie, et pour laquelle on a submergé « toute la Japygie, afin de lui trouver un port au milieu « des terres ? Mon sentiment est que cette conjecture ne « peut pas seulement être combattue, et la vérité m'en « est démontrée ». (Suite du journal.)

(81) Il n'est pas aisé d'entendre ce que veut dire ici M. Swinburne. Qu'est-ce que c'est qu'un instrument qui exécute un air champêtre à la fin de chaque ritournelle ? La ritournelle est le prélude d'un air, d'un monologue, d'une scene, enfin l'annonce d'un morceau quelconque ; et ce nom est aussi donné à quelques phrases d'accompagnement que les instruments exécutent lorsque le chanteur a cessé de chanter. Peut-être notre voyageur veut-il dire que deux de ces musiciens exécutent un prélude ou ritournelle, puis se taisent ; alors le hautbois joue seul quelque air montagnard. Lorsqu'il a fini, les deux premiers re-

commencent, et ainsi alternativement, puis les deux premiers finissent par accompagner le troisieme. Cela n'est pas bien clair. (Note du traducteur.)

(82) « Environ à 3 milles d'Otrante le pays s'éleve; et « lorsqu'on est arrivé à l'endroit le plus haut, on apper- « çoit l'Albanie, comme si on devoit y aller coucher.

« Je ne vis pas sans enthousiasme cette partie de la « Grece, sans un desir violent d'aller visiter un pays si fa- « meux dont je me trouvois si près, et sans un sentiment « de tristesse, en pensant que cette contrée, qui avoit pro- « duit les plus grands hommes dans tous les genres, qui « avoit inventé et perfectionné les arts, étoit mainte- « nant plongée dans la nuit de la plus profonde ignorance, « et presque entièrement fermée aux desirs des curieux, « par la grossièreté de ses habitants.

« La peste, et l'effrayante quarantaine qu'il eût fallu « essuyer, si nous eussions voulu nous permettre cette « promenade de six heures lorsque le vent est favorable, « nous empêcherent de céder à l'impulsion qui nous por- « toit à nous embarquer; mais je sentis que rien n'eût pu « me retenir, si j'avois pu disposer de mon temps et de « mes compagnons de voyage.

« Avant d'arriver à Otrante, on descend dans un val- « lon qui donne une idée du paradis terrestre, ou des « champs élysées. La nature n'est nulle part plus riche et « plus vivace. On y voit des arbres de toute grandeur, « plantés l'un sous l'autre dans des champs de blé, où « des vignes trouvent encore le moyen de devenir super- « bes sous cette ombre à triple étage. Ces arbres sont des « pins, des citronniers, des orangers et des figuiers si « hauts, que je les pris pour de gros noyers. L'air doux

« du printemps, l'odeur de la fleur d'orange, et le chant « du rossignol, achevoient d'embellir ce beau vallon, qu'il « est possible de célébrer, mais non pas de décrire. La « ville et la mer terminent ce charmant tableau, et ache- « vent d'en faire un des plus beaux lieux de la nature, « pour ceux qui aiment la nature pour elle-même.

« Au reste, le charme cesse quand on est arrivé. Otrante « n'est plus qu'une petite ville, où 3000 habitants sont « resserrés dans de hautes murailles, et dans des rues « étroites, mal pavées. Je fus bien accueilli du baron de « Zalzedo, notre consul en cette ville; ce qui fit cesser de « penser, comme on l'avoit fait d'abord, que j'étois un « anglois qui venoit sonder le port. Un étranger, qui n'est « ni négociant, ni capitaine marchand, est un phéno- « mene à Otrante. Chacun en raisonne comme il peut, et « compose d'abord son histoire. On parloit encore de « M. Schmidt, Anglois de ma connoissance, qui vint ici, « il y a trois ans, s'embarquer pour aller en Grece, et l'on « n'a pas mémoire qu'il y soit jamais venu un curieux de « notre nation.

« Je me levai le lendemain de bonne heure, étant im- « patient de chercher quelques vestiges de l'ancienne Hy- « drontum, et de voir la montagne et les restes du temple « de Minerve. Mais quel fut mon chagrin de ne pas trou- « ver une seule trace de toutes ces antiquités! Jamais pays « ne fut plus ruiné et plus dépouillé que celui-là, qui fut, « dit-on, habité d'abord par les Candiots. Il devint suc- « cessivement la proie des Romains, des Maures, des « Goths et des Turcs. La premiere rareté et antiquité « qu'on me fit voir, fut plusieurs grandes armoires, rem- « plies d'os des martyrs que fit Achmet Geduc, Albanois,

« l'un des plus grands généraux des Ottomans. Il prit « Otrante et plusieurs autres places de la grande Grece, « en 1480, sous le regne de Ferdinand I[er] d'Aragon, roi de « Naples (*a*). Tous ces prétendus martyrs étoient de bra- « ves gens immolés par les Turcs. Je descendis dans l'é- « glise souterraine de la cathédrale, et la trouvai soute- « nue par des colonnes de toutes les formes, grosseurs et « hauteurs. Nous allâmes ensuite au temple de Minerve, « que nous trouvâmes métamorphosé en une église de « minimes. Ce fut là que se passa la scene tragique des « généreux citoyens qui n'avoient point voulu rendre la « ville, quoique dépourvue d'artillerie, dont on commen- « çoit à connoître l'usage, et quoique les Turcs en eus- « sent une formidable. On en trouve encore des preuves « à chaque pas que l'on fait dans la ville ; car on y voit à « tout moment des boulets de pierre, de 20 pouces de dia- « metre, dont les Turcs foudroyoient la ville, en les lan- « çant par le moyen des mortiers, ainsi qu'aujourd'hui « on fait partir les bombes. Geduc, furieux de la résis- « tance des Otrantins, et des pertes considérables qu'il a- « voit faites aux attaques des murs, se vengea sur les pri- « sonniers qu'il fit au sac de la ville, et ordonna qu'ils fus- « sent tous massacrés.

« Un trait de fermeté rare est celui du comte Marco, « qui, pour réponse aux propositions que lui fit faire Ge- « duc d'ouvrir ses portes, en lui offrant de bonnes con-

(*a*) Après la mort de Mahomet II son maître, arrivée en 1482, Achmet se déclara pour Bajazet II, et l'éleva sur le trône. Zizim, frere de Bajazet, et légitime héritier de la couronne, fut obligé de se retirer à Rhodes, puis en Italie. Bajazet, oubliant les obligations qu'il avoit à Achmet, le fit mourir peu de temps après. (Note du traducteur.)

« ditions, jetta les clefs dans un puits en présence des en-
« voyés.

« Je rentrai dans la ville, affligé de n'avoir rien trouvé « d'intéressant. Pour me consoler, on offrit de me con- « duire dans un endroit miraculeux; la chapelle nommée « DE SAN PIETRO, où l'on prétend que S. Pierre, venant « d'Antioche à Rome (*a*), prêcha l'évangile, et dit la pre- « miere messe qui fut dite en Italie et en Europe. Sur la « porte de la chapelle je trouvai cette inscription grecque:

ΟΔΙ ΠΕΤΡΟΣΤΟΙΣ ΑΥΤΙΚΟΙΣ
ΙΗΣΟΥΝ. ΧΡΝ. ΠΡΩΤΟΝ. ΕΥΑΓΓΕ
ΛΙΚΣ. ΒΩΜΟΝΤΕ. ΑΝΟΡΘΟΚΕ.

On me la traduisit ainsi:

HIC PETRVS OCCIDVIT IESVM
CHRISTVM PRIMUM EVANGELISAVIT,
ARAMQVE EREXIT.

(*a*) On prétend que saint Pierre, après avoir laissé sa chaire d'Antioche à Evodius, qu'il mit à sa place, s'embarqua pour se rendre à Rome; qu'arrivant à Brindes il passa de là à Otrante et à Tarente; qu'il convertit un grand nombre d'habitants de cette ville, y laissant pour évêque Amasianos. D'autres assurent qu'il passa à Trani, Oria, Andria, prenant sa route par la mer adriatique jusqu'à Siponte, puis vint à Naples, où il fit plusieurs miracles pour une vieille femme de la ville, nommée *Candida*, et pour *Asprenus*, son frere, qu'il fit évêque de Naples, lorsque les Napolitains eurent reçu le baptême. Saint Pierre passa ensuite à Capoue, où il établit Priscus, disciple de Jésus-Christ, chez qui notre Seigneur avoit fait la pâque. Le saint apôtre alla à Atina, ville qui ne subsiste plus, et y laissa Marc pour évêque; puis donna Epaphrodite pour chef de l'église à Terracine, et Photin à Benevent.

Saint Pierre, étant à peine arrivé à Rome, fut obligé de s'enfuir, crai-

« construites en pierres de taille énormes sur trois assises « de front, composant 9 pieds d'épaisseur. Ces murailles « sont encore élevées d'environ 3 pieds dans de certains « endroits, et construites à sec. Il est encore à remarquer « que toutes les villes antiques de la Japygie avoient la « même forme, la même grandeur d'enceinte, et la mê- « me maniere d'être bâties, comme si c'eût été le même « fondateur qui les eût fait construire. Muro ne renferme « aucune autre antiquité; pas une médaille, ni même « un vase étrusque, quoiqu'on m'ait assuré qu'il s'en étoit « trouvé. Nous allâmes ensuite à Sombrino, où le vin étoit « si vif, qu'une seule bouteille entre quatre nous porta à « la tête, et qu'un verre de plus nous l'eût probablement « fait perdre.

« A quelques milles de Sombrino est Soletta ou Solito. « Une lettre du ministre que j'avois pour le syndic lui fit « une si grande frayeur qu'elle pensa annuller l'effet de la « protection avec laquelle nous voyagions. Jamais nous « ne pûmes le rassurer; il fallut que son lieutenant, qui « lisoit mieux que lui, nous logeât dans un couvent de « franciscains, où l'on ne vouloit pas nous recevoir; mais « la menace qu'on leur fit de diminuer les aumônes nous « ouvrit toutes les portes. Le souper ne fut pas trop mau- « vais. On but de bon vin; et après souper on nous con- « duisit à la cellule d'un pere, qui nous chanta du Pic- « cini traduit en franciscain. Enfin notre journée finit par « aller nous coucher sur une paillasse dans des chambres « assez propres. Cette maniere de recevoir les étrangers « n'a plus rien du faste de l'antique Salente, dont Soletta « se vante d'être issue. Je cherchai vainement quelques « vestiges du palais d'Idoménée; je ne trouvai que du go-

« thique. D'ailleurs, Strabon nous apprend que Salente « étoit un port de mer ; et, pour s'accorder avec lui, ceux « qui prétendent que Soletta est l'ancienne Salente, « prétendent aussi que la mer couvroit alors le pays qui « est entre elle et la rive actuelle ; mais ils ne songent pas « qu'Hydrontum et Gallipoli, villes aussi anciennes que « Salente, occupent la rive aux deux côtés de Soletta, ce « qui détruit absolument leur système. Quoi qu'il en soit, « dans l'état où est Soletta, je ne crois pas que M. de Fé- « nelon y amenât son éleve pour apprendre à gouverner. « On y a trouvé et on y trouve souvent des vases étrusques « qui prouvent son antiquité. On m'assura qu'une sépul- « ture, découverte depuis quelque temps, renfermoit des « ossements d'une grandeur démesurée ; mais je ne les vis « point. J'achetai un vase avec des figures des deux cô- « tés, d'un très beau style : on y lit cette inscription grec- « que ΔΙΩΝΙ. J'achetai aussi douze autres petits vases de « formes différentes.

« De Soletta nous ne fûmes pas long-temps à nous « rendre à Lecce, l'une des plus belles villes du royaume « de Naples, et peut-être la mieux bâtie, mais avec le plus « mauvais goût. Dans la grande place, on a élevé le fût « d'une colonne qui y a été transportée de Brindes, où « probablement elle avoit été renversée par un tremble- « ment de terre. On y a ajouté un mauvais piedestal et un « plus mauvais chapiteau sur lequel on a posé un gros « saint, qui semble menacer d'écraser tous ceux qui le re- « gardent. Rien n'est plus mauvais que ce monument, si « ce n'est une fontaine sans eau, et très estimée parce- « qu'on la trouve belle dans le pays ; et une petite figure « équestre de Philippe II, en pierre, du même genre, et

« qui a la même réputation. Cette place, qui est celle du « marché, est cependant ce qu'il y a de plus pittoresque à « Lecce. Ce qui seul m'a fait plaisir, c'est la cour des « dominicains, qui est un quarré long, entouré de gale- « ries portées par de grosses colonnes accouplées; quoi- « que ces colonnes ne soient pas d'une belle proportion, « cette cour a un caractere sage qui repose les yeux du fa- « tigant travail de la façade extérieure de cet édifice.

« La figure équestre est celle du fils de Charles VI. Il « ne m'a pas été possible de découvrir dans quel temps « Lecce fut bâtie. A la quantité de vases étrusques qui s'y « sont trouvés et qu'on y trouve encore, on ne peut dou- « ter que son site n'ait été occupé par quelque grande cité « où les arts étoient cultivés, car j'ai vu à l'archevêché « un petit bronze, représentant Hercule brisant une co- « lonne, qui n'est pas sans mérite quoiqu'il ne soit pas « du plus beau style. Je regrettai beaucoup de n'avoir pu « voir le cabinet du marquis de Palmieri qui alors étoit à « Naples; et l'on ne pouvoit voir sans lui ce cabinet rem- « pli, dit-on, d'antiquités trouvées dans le pays.

« Quelques uns croient que Lecce étoit autrefois la « ville d'Aletium, et qu'elle communiquoit par un sou- « terrain à Ruge ou Rudiæ (ville détruite, à 3 milles de « celle-ci), que ces deux villes, unies d'intérêt, se prê- « toient mutuellement des secours; et Guillaume le mau- « vais n'auroit pu s'emparer ni de l'une ni de l'autre, si, « après un long siege, il n'eût enfin découvert et rompu « la communication et le secours que se prêtoient ces « deux villes. Il ne reste plus rien de Ruge, sinon les tra- « ces de son enceinte, et les tombeaux souterrains où l'on « trouve des vases dont les figures sont grecques. Ce fut

« apparemment Guillaume qui détruisit cette ville, et sans « doute celle de Lecce, car maintenant le plus ancien de « ses édifices est du temps de Jeanne Iere.

« Cette ville moderne seroit une des plus belles qui exis- « tent, si elle eût été bâtie de bon goût; mais la beauté « de la pierre, qui est de même nature que celle de Malte, « a aidé à en gâter tous les édifices, par toutes les sculp- « tures inutiles dont on les a surchargés. On la regarde « comme la plus belle ville du royaume après Naples; on « ose même la lui comparer, s'il est permis de comparer « à Naples une ville sans port, sans fleuve, sans grands « chemins, et sans population, et par conséquent sans « commerce considérable.

« Je vis à Lecce beaucoup plus de femmes que d'hom- « mes. Elles y sont occupées à faire une grosse dentelle, « dont probablement elles fournissent tout le royaume, « car chaque maison a l'air d'une manufacture.

« De Lecce nous allâmes à Squinzano, très beau vil- « lage dont on achete la vue par une route dans une « plaine aussi triste que les oliviers qui la couvrent. De là « à Brindes on compte 15 milles, que l'on fait dans une « autre plaine aussi triste que déserte ». (Suite du journal.)

(83) Gauthier de Brienne, roi de Sicile et duc de la Pouille, descendoit d'Engilbert, comte de Brienne, qui vivoit du temps de Hugues Capet. Il se croisa en 1188 avec son frere Jean de Brienne qui devint roi de Jérusalem. De retour en Sicile, il passa en Italie, et combattit vaillamment contre Diepald, lieutenant général de l'empereur Henri VI. Il fut blessé en assiégeant le château de Sarno, et mourut de cette blessure en 1205. Il avoit épou-

sé Marie, reine de Sicile et de Naples, sœur de Guillaume III, fille aînée et héritiere de Tancrede le bâtard roi de Sicile et de Sibylle. Ce fut à ce Gauthier que le pape Innocent III donna la principauté de Tarente. Leur fils Gauthier IV, comte de Brienne, dit le grand, naquit posthume, et signala sa valeur contre les Sarrasins, qui, l'ayant fait prisonnier, le firent mourir cruellement en 1244.

Le dernier de ses descendants fut Gauthier d'Enghien, duc d'Athenes, comte de Brienne, qui mourut au siege de Gand, en 1381, sans avoir été marié. Le dernier des petits-fils de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, fut Raoul II de Brienne son cinquieme descendant. Il étoit connétable de France, et fut décapité à Paris le 19 novembre 1350. La maison de Conflans Armentiere est tout ce qui reste de la maison de Brienne. (Note du traducteur.)

(84) « Le lendemain nous allâmes voir le port, qui est « véritablement un miracle, dans un pays aussi plat et « aussi peu susceptible d'abri. Il consiste dans une grande « rade, formée par deux jettées isolées et naturelles, dont « un château, bâti sur l'une, défend l'entrée de ce port, « d'où l'on peut sortir par le même vent qui y fait entrer. « Au fond de celui-ci est un canal qui communique à un « bassin en demi-cercle qui entoure la ville, et devoit pro- « duire le plus magnifique effet, lorsque, du temps des « Romains, une foule de vaisseaux bordoient fastueuse- « ment les quais de cette ville. Ce fut sa prise qui acheva « de les rendre souverains de l'Italie, et alors ils n'eurent « plus de bornes à leur empire. En voyant ce port, on « comprend facilement de quelle importance il étoit pour

« les Romains, puisqu'outre qu'il étoit le plus beau de « toute l'Adriatique, il leur facilitoit les moyens d'empê- « cher les descentes des Grecs dont Pyrrhus leur avoit fait « connoître le danger; et de plus renfermoit dans son sein « des flottes, dont ils se servoient dans les occasions favo- « rables pour aller conquérir l'univers. Ils en connurent « si bien l'utilité, qu'ils ne négligerent rien pour l'enlever « aux Salentins, qui le défendirent opiniâtrément jus- « qu'en l'an de Rome 485, 269 avant Jésus-Christ. Je ne « doute pas que ce ne soit à cette année qu'il faille rap- « porter la ruine de Salente, quoique l'histoire n'en parle « pas.

« Je vis les pilotis que César y avoit fait enfoncer lors- « qu'il y assiégea Pompée; et cette opération commença « la destruction du port, en causant l'amas des sables que « ces pilotis y retinrent. Les Vénitiens acheverent de le « fermer, en coulant à fond des bâtiments pleins de pierres « et de maçonnerie. Tous ces embarras n'avoient laissé « qu'un très petit passage, si peu profond, qu'à peine les « petites barques pouvoient-elles arriver jusqu'au bassin, « où l'eau, qui ne se renouvelloit pas, devenoit un ma- « rais pestilentiel, qui rendoit le séjour de Brindes presque « mortel pendant quatre mois de l'année. L'ouverture du « canal que l'on vient d'entreprendre, et qui est déja as- « sez avancé pour faire arriver les vaisseaux au bassin, va « rendre ce port au commerce, et la célébrité à Brindes, « qui pourra redevenir pour Naples ce qu'elle fut jadis pour « les Romains.

« Je vis l'ancienne profondeur du canal, ce qui prouve « combien les vaisseaux antiques prenoient peu d'eau. « L'ingénieur me donna un morceau de pilotis planté par « César.

« A droite, on voit la ruine d'un puits ancien, que l'on « assure avoir appartenu à la maison de campagne qu'a- « voit Cicéron, lorsqu'il étoit exilé à Brindes. On auroit « pu, avec autant de certitude, me montrer les vestiges « de la maison où mourut Virgile.

« Brindes fut dévastée par les guerres civiles de Pom- « pée et de César, puis par celles de Marc Antoine, et « enfin elle fut entièrement détruite par Totila, vers l'an « 540.

« Il n'existe plus rien du faste antique de cette ville, « qu'une colonne de marbre blanc, qui semble s'y être « conservée miraculeusement, et le piedestal de celle qui « fut transportée à Lecce. Il y a apparence que ces deux « colonnes servoient de phare au port, et effectivement « elles se trouvent en direction du canal; mais outre « qu'un fanal se pose ordinairement sur la partie du port « la plus avancée dans la mer, ces colonnes n'étant point « percées, elles auroient été d'un usage très incommode « pour le service de la lanterne; c'est ce qui me fait pen- « ser que c'auroit été plutôt un terme posé à la voie ap- « pienne qui finissoit à Brindes. Pourquoi n'auroit-on pas « élevé un monument à l'extrémité de cette voie, comme « on en avoit élevé un à Rome pour marquer la premiere « pierre milliaire?

« L'inscription, quoiqu'assez bien conservée, est dif- « ficile à entendre, et ne donne point de lumiere sur leur « antique usage. La voici : je la crois moderne et posté- « rieure à la construction des colonnes.

ILLVSTRIS PIVS ATQ REFULGIS
PTOS PAFALVPVS URBEM HANC STRVXIT ADIM
QVAM IMPERATORES MAGNIFICI Q. BENIGNI.

« Je n'ai trouvé dans la ville que quelques débris, pres« que effacés, de thermes, avec l'aqueduc qui y condui« soit l'eau. Les murailles bâties par Charles-Quint l'ont « été aux dépens de ces thermes. On peut dire que ce « prince a dévasté l'Italie en démolissant tout ce qui res« toit de monuments curieux, pour bâtir par-tout de « grands vilains murs aussi tristes qu'inutiles.

« Il y a à Brindes un vieux château, bâti par Frédé« ric II, et un autre sur le môle, par Alphonse d'Aragon. « On me fit voir plusieurs camées, très beaux, trouvés, « dit-on, dans le territoire de la ville. M. de Leo, riche « particulier de Brindes, a fait, avec autant de goût que « de connoissance, une collection de médailles grecques, « qui prouvent l'origine grecque de cette ville, et jusqu'à « quel point les beaux arts y ont été connus. On fait re« monter son origine jusqu'à Diomede, et même au temps « de Thésée, dont les compagnons la fonderent au retour « de l'expédition de la toison d'or. Elle fut la patrie du « poëte tragique Pacuve, dont le même M. de Leo a écrit « la vie. Il seroit à desirer que ce modeste savant donnât « aussi ses mémoires sur les antiquités et l'histoire de « Brindes ». (Suite du journal.)

Le savant M. de Leo ayant eu l'honnêteté de m'envoyer ses mémoires manuscrits, qui composent un gros volume aussi curieux qu'intéressant, en attendant que j'aie fini la traduction que j'en ai commencée, et que je puisse l'offrir au public, je vais en donner ici quelques extraits, qui acheveront de faire connoître aux lecteurs un port aussi intéressant que celui de Brindes.

Ce port, formé par la nature, est situé dans cette péninsule de l'Italie que baigne la mer adriatique, à laquelle

les anciens donnoient le nom de Japygia, et renferme dans lui plusieurs autres ports.

Celui qui est extérieur est défendu du côté de l'orient par une isle d'environ un mille de longueur, presque de niveau à la mer adriatique, à côté de laquelle sont deux embouchures, dont l'une a mille pas de largeur et l'autre quatre cents; vis-à-vis et à un mille et demi de distance de la grande embouchure, sont cinq petites isles, peu éloignées l'une de l'autre, qui forment une chaîne d'un mille de longueur, qui en défend l'entrée.

Le port extérieur, qui a près de deux milles d'étendue en longueur et en largeur, est défendu du côté du midi et du septentrion par des collines et des écueils. Il forme, du côté du midi, deux petits golfes, semblables à des rivieres, dont l'un s'appelle Delta, et l'autre Luciana.

Le port est terminé, du côté de l'occident, par une embouchure qui fait face à quelques collines, sur lesquelles la ville est bâtie. Mais les eaux entrées par ce détroit se séparent en deux canaux inégaux, dont celui qui est à droite a environ deux milles de longueur, et le gauche près d'un mille et demi; et tous deux forment le port intérieur.

Ces deux canaux, ainsi que le port, ont assez de profondeur pour recevoir les plus gros vaisseaux. Le canal qui est à gauche passoit autrefois entre les deux collines sur lesquelles la ville est bâtie, et la divisoit presque en deux parties égales. Les eaux du port intérieur entourent la ville, et forment une péninsule qui est défendue d'un côté par des collines, et de l'autre par des rochers. Les collines sont remplies de sources d'eau excellente, et l'on trouve près du port intérieur une fontaine dont

Pline fait l'éloge, et qui, de son temps, fournissoit les provisions des navigateurs.

Brundusii in portu fons incorruptas præstat aquas navigantibus.
Liv. II, chap. 103.

A la pointe droite près du grand pont, à l'endroit où commençoit la voie egnatienne ou trajane, on trouve une autre fontaine que l'on nomme fontaine grande. Il y en a encore une autre, située dans un antre, sous les collines qui sont au nord du port extérieur. Virgile logeoit sur une des collines qui sont vis-à-vis de l'embouchure du port intérieur, et c'étoit sur les collines septentrionales qu'étoient situés les jardins de M. Lenius Flaccus, dont Cicéron fait souvent mention.

Le mérite de ce port consiste bien moins dans la beauté de sa situation, et la quantité de sources d'eau douce dont il est environné, que dans son étendue et dans l'abri qu'il fournit aux vaisseaux dans les temps orageux. De plus il fournissoit assez de bois pour le commerce de l'Italie avec l'Orient, et pour la construction des flottes romaines.

Strabon, comparant la bonté de ce port avec celui de Tarente, dit qu'il avoit sur lui l'avantage d'être à l'abri des tempêtes, à cause de la quantité de baies qui se trouvent à son entrée, au lieu que celui de Tarente étoit moins sûr, tant à cause des vents auxquels il est exposé, qu'à cause des écueils dont il est rempli.

Les huîtres de Brindes étoient renommées; et Pline rapporte que les Romains, ne sachant auxquelles ils devoient donner la préférence, ou à celles de Brindes ou à celles d'Angleterre, ils résolurent de mettre de toutes deux dans le lac Lucrin, et l'on trouva que celles de Brindes conservoient bien mieux leur saveur.

Ce qui faisoit préférer aux Romains ce port sur tous les autres de l'Adriatique, c'est la facilité que l'on avoit de passer en Grece. Le consul Paul Émile alla de Brindes à Corfou en huit heures avec sa flotte ; Sulpitius Galba fit en un jour le trajet de Brindes dans la Macédoine, et Cicéron ne fut non plus qu'un jour à aller de Brindes à Durazzo.

Étienne assure que Brindes prit son nom de Brentus, fils d'Hercule, qui régnoit sur les Messapiens. Mais d'où venoit leur nom, leur origine, leur langue, et pourquoi, chez eux, brention signifioit-il tête de cerf? c'est ce que M. de Leo prouve autant qu'il est possible.

Outre que ce mot n'a aucune signification dans la langue grecque, tous les savants conviennent qu'avant la guerre de Troie, les Grecs n'avoient ni loix ni langage propre, et n'étoient que des barbares. Ce n'est donc point chez eux qu'il falloit chercher la signification de ce mot; et c'est dans les langues orientales que M. de Leo en trouve la véritable signification. Il en résulte qu'on doit rapporter au temps de Josué l'expédition des premiers peuples qui vinrent s'établir dans ce pays et y bâtirent des villes. Ces peuples étoient les Chananéens, que Josué chassa de leur pays, 300 ans avant la prise de Troie: du moins, c'est ainsi que le pense le célebre Mazocchi ; et il croit aussi que leur fuite et leur dispersion fit donner à ce canton le nom de Japygie.

Idoménée étant venu plusieurs siecles ensuite s'y établir après la prise de Troie, y bâtit Salente; et les Salentins ne tarderent pas à s'emparer de tout le pays. Héraclide de Pont assure que les Messapiens étoient les habitants mêmes de Brindes; il s'ensuit de là que Brindes de-

vint ensuite la capitale de toute la Messapie. Strabon assure aussi que Brindes étoit gouvernée par un roi : et les Messapiens furent certainement un peuple puissant ; car sous le consulat de Mamercus et de Lentulus, les Tarentins, s'étant ligués avec ceux de Reggio, furent battus par vingt mille Messapiens, et ils le furent une seconde fois, près de Mandurium, et même perdirent, dans cette bataille, leur général Archidamus.

Tel fut l'état de la ville de Brindes, jusqu'à ce qu'elle tombât sous le pouvoir des Romains. Ce fut alors que cette ville devint célebre par ses richesses et son commerce, et par le nombre d'étrangers de toutes les nations, qu'elle renferma dans ses murs.

Comme on n'y établit des écoles qu'après sa prise par les Romains, M. de Leo en conclut qu'elle ne fut jamais une ville grecque, car la seule école qu'il y eût dans ce pays étoit celle que Pythagore avoit établie à Métaponte, dans laquelle il y avoit plus de 600 écoliers, dont plusieurs Messapiens, ce qui ne seroit pas arrivé s'il y eût eu une école à Brindes.

Les Romains, ayant conquis toute l'Italie, résolurent de s'emparer du pays des Salentins, et leur déclarerent la guerre sous le consulat de Regulus et de Libon, l'an de Rome 486. Le prétexte dont ils se servirent fut qu'ils avoient reçu Pyrrhus chez eux. Malheureusement nous avons perdu les livres de Tite Live dans lesquels cette guerre étoit décrite. Tout ce que nous en savons, c'est que les deux consuls ne purent la terminer, quoiqu'ils eussent mérité tous deux l'honneur du triomphe.

Ce ne fut que l'année suivante, que les consuls Labius et Junius acheverent la conquête de ce pays. Cette

victoire parut si importante aux Romains, qu'on construisit à Rome un temple à Palès, déesse des bergers. Alors la ville de Brindes cessa d'être la capitale de ces peuples, mais devint plus célebre que jamais, parceque les Romains y réunirent toutes leurs forces navales, ce qui donna lieu, par la suite, à la conquête de l'Orient. Alors on prolongea jusqu'à Brindes la fameuse voie appienne.

La premiere chose que firent les Romains fut d'envoyer dans cette ville une colonie, qui fut la premiere qu'ils établirent dans la Japygie. Elle étoit composée de familles nobles et consulaires, ainsi qu'on le voit par des inscriptions. Strabon nous dit que son terroir (aujourd'hui couvert de bois et inculte) étoit infiniment plus fertile que celui de Tarente, et fournissoit de la laine très fine, ainsi que du miel excellent. Varron vante aussi ses vignobles.

Les colons entrerent dans Brindes le 5 d'août; et tous les ans on célébroit ce beau jour avec une alégresse singuliere, à ce que rapporte Cicéron, qui en avoit été témoin, et qui fait un grand éloge des habitants.

Les Romains tirerent de grands avantages de s'être emparés de ce pays, car dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre les Gaulois, les Japygiens et les Messapiens leur fournirent 50 mille fantassins et 15,000 cavaliers; et dans la seconde guerre punique, quoique Rome fût près de sa ruine, Brindes lui demeura fidele, et fit échouer les espérances d'Annibal qui vouloit s'en emparer par trahison.

Les Romains furent si touchés de cet important service, qu'ils accorderent aux Brundusiens le droit de bourgeoisie romaine, et leur permirent de ne suivre que leurs propres loix. Ils firent plus, car ils les admirent aux charges de la république.

Ils eurent aussi la liberté de battre monnoie, et rien ne le prouve mieux que la quantité de médailles que l'on conserve, frappées à Brindes du temps qu'elle appartenoit aux Romains.

Les Romains ayant établi une colonie à Brindes, choisirent cette ville comme la plus propre aux expéditions qu'ils méditoient. Pour faciliter les voyages par terre, de Rome à Brindes, ils continuerent la voie appienne, et la firent passer par Venouse et Oria; Strabon dit que ce chemin devint très fréquenté, et Stace l'appelle le roi des chemins :

Appia longarnm teritur regina viarum.

Je crois que ce fut à l'extrémité de ce chemin que les Romains éleverent deux grandes colonnes de marbre sur une colline de la petite ville qui est près de la mer, pour marquer les limites de l'Italie, et faire allusion aux colonnes d'Hercule.

Peut-être aussi ces deux colonnes soutenoient-elles une architrave de trente palmes de longueur, à laquelle étoient attachées des lampes destinées à guider les navigateurs pendant la nuit, si toutefois ces lampes eussent pu résister à la violence du vent. L'une de ces colonnes subsiste encore, quoiqu'endommagée par le feu que les Sarrasins allumerent à sa base dans le neuvieme siecle; l'autre tomba l'an 1528, se fendit en deux, et un de ses morceaux resta couché en travers sur sa base. On auroit pu la relever : mais les magistrats jugerent à propos de la transporter à Lecce, et en firent présent en 1660 à saint Oronce, à la procession duquel on attribue la cessation de la peste qui désola le royaume de Naples.

Outre la voie appienne, il y en avoit une autre qui

conduisoit à Brindes par Bari et Egnatia ; c'est celle qu'Horace suivit dans le voyage qu'il décrit dans sa cinquieme satire.

Strabon assure que de Brindes à Rome il y avoit deux chemins ; l'un à droite par la Pouille, les Peucétiens, les Dauniens et les Samnites, qu'on pouvoit faire avec des mulets ; l'autre à gauche (c'étoit la voie appienne) qui étoit propre pour les voitures et qui passoit par Oria, Tarente, Canose, etc. Il dit ailleurs que la voie appienne ne passoit par d'autres villes maritimes que par Terracine, Formies, Minturne et Sinuesse, puis à Tarente et Brindes. Le chemin que prit Horace passoit par Bari et Egnatia, et n'étoit par conséquent pas le même que la voie appienne. Peut-être étoit-ce la voie numicia ou minucia, dont il dit :

Brundusium Minuci melius via ducat, an Appi.

« Si le chemin de Minucius conduit plus droit à Brindes que celui « d'Appius. »

La voie trajane commençoit à Brindes, passoit par Balezo, Lupia, Rudia, et finissoit à Otrante. Il y en avoit encore des vestiges considérables dans le quinzieme siecle, et on en trouve encore quelques uns, entre autres à quatre milles de Brindes, dans le canal de Tramazzone, où sont aussi les ruines d'un grand pont construit par les Romains.

La mémoire de Trajan a toujours été célebre à Brindes. On y voit encore aujourd'hui un beau puits fait de son temps, et qui porte son nom. On trouve cette inscription en son honneur :

IMP. CÆSARI
DIVI NEVÆ F. NERVÆ
. . . .
TRAIANO AVGVSTO

GERMAN. DAC. PONT.
MAX. TRIB. POT. XII. IMP.
VI. COS. V. P. P. P.
C. FVLVIVS HERMES LIB.
EPITVCHANUS EX D. D.
OB HONOREM AVG. T. A.

Le commerce de Brindes devint si considérable, que les chemins de cette ville jusqu'à Rome étoient sans cesse remplis de voitures. Un commerce lucratif qu'on y faisoit sur-tout étoit celui des livres grecs, cette ville étant le dépôt de ceux que l'on tiroit de la Grece. On y vendoit aussi une immense quantité de petites figues, qu'on y apportoit de Caune en Carie, et qui étoient excellentes. Un marchand les crioit aux passants dans le moment que Crassus alloit s'embarquer avec son armée pour exécuter son expédition contre les Parthes. Son cri étoit CAUNEAS; mais il l'articuloit de maniere qu'on entendoit CAVE NE EAS (garde-toi de partir). Les Romains, qui étoient très superstitieux, regarderent ce cri comme un conseil que les dieux donnoient à Crassus, de renoncer à une entreprise qui devoit lui être funeste, et qui le fut en effet, puisque ce malheureux général périt avec une grande partie de ses troupes.

Brindes eut presque tous les genres de célébrité; mais ce fut sur-tout par la quantité de personnages illustres qui s'y rendoient, soit pour les affaires publiques, soit pour leurs intérêts particuliers. Indépendamment des consuls et des généraux romains qui y firent leurs préparatifs pour les expéditions dont ils étoient chargés, on y vit demeurer Misagene fils de Masinissa, Eumene roi de Pergame, Hérode I[er] roi de Judée, Tiridate roi d'Arménie, Fulvie femme d'Antoine, etc.

Agrippine femme de Germanicus y débarqua, portant dans ses mains l'urne dans laquelle étoient renfermées les cendres de son époux. La foule fut si prodigieuse dès qu'on apperçut la flotte qui la ramenoit, que le port, le rivage, les murailles de la ville, et les toits des maisons, furent couverts, non seulement par les habitants et les troupes, mais encore par les peuples voisins qui accouroient de tous côtés; et Agrippine ne fut pas plutôt descendue, que cette foule de spectateurs répandit un torrent de larmes au souvenir des rares vertus de ce prince infor tuné.

Vespasien y débarqua à son retour de l'Orient; Marc Aurele avec sa fille Lucille, et Septime Sévere, y débarquerent aussi. En général, tous ceux qui alloient en Grece ou en Égypte s'embarquoient à Brindes, et venoient y débarquer à leur retour. Ce fut dans cette ville que mourut l'infâme Martine amie de Plancine femme de Pison, dont on prétend que les maléfices avoient causé la mort de Germanicus.

On connoît le séjour que firent à Brindes Horace et Virgile, et que ce grand poëte y mourut en l'an 18 avant Jésus-Christ. On voit encore dans la ville, à quelque distance de la mer, vis-à-vis l'embouchure du port intérieur, et près des deux colonnes, une ancienne maison bâtie de grosses pierres; la tradition assure qu'elle a appartenu à Virgile, et que c'est là qu'il mourut. Aulu-Gelle y demeura quelque temps à son retour de Grece. Cicéron ayant été exilé d'Italie par la loi Claudia, qui lui interdisoit l'eau et le feu, résolut de passer en Sicile, et se rendit à Vibone pour s'y embarquer; mais le préteur Virgilius, quoique son ami, ayant refusé de le recevoir, parceque la loi l'exiloit à 400 milles

de l'Italie, il alla s'embarquer à Brindes, pour se rendre en Grece, et refusa d'entrer dans la ville, quoiqu'il assure qu'elle eût mieux aimé voir détruire ses murailles que de laisser enlever sa personne. Il prit un logement dans les jardins de M. Lenius Flaccus son ami, et s'embarqua ensuite pour Dyrrachium (aujourd'hui Durazzo). Il écrivit à sa femme Terentia à ce sujet: « J'ai logé douze « jours chez mon ami Flaccus, qui, pour me sauver, s'est « exposé à voir confisquer ses biens et à perdre la vie. La « crainte de la loi ne l'a pas empêché de suivre à mon « égard les loix de l'hospitalité et de l'amitié. Lui, son « pere et ses deux fils, m'ont conduit à bord d'un vaisseau, « ont fait des vœux pour mon voyage, et je prends la route « de Dyrrachium. Plaise au ciel que les effets de ma recon- « noissance puissent égaler les sentiments de mon cœur! »

L'année suivante, Cicéron, ayant été rappellé, repassa aussitôt à Brindes, où il trouva sa fille Tullie. Il y arriva le 4 août, jour où l'on célébroit la fête de la colonie. Cette circonstance contribua à rendre son arrivée plus solemnelle. Il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie, et alla loger avec moins de frayeur chez son cher Flaccus. Quelques jours après il partit pour Rome, et trouva les chemins bordés d'une foule d'habitants, qui venoient lui témoigner leur joie de son rappel. Le sénat lui-même sortit hors des portes de Rome pour aller au devant de ce grand homme.

Six ans après, Cicéron retourna à Brindes, étant nommé proconsul de Cilicie. Il y débarqua aussi à son retour, précédé de faisceaux et entouré de lauriers. Enfin il y séjourna pour la derniere fois, après la bataille de Pharsale, vers la fin d'octobre de l'an de Rome 705 (49 ans avant Jé-

sus-Christ), et il y demeura un an. La défaite et la mort de Pompée avoient causé la ruine du parti républicain. Cicéron n'osoit se montrer en public ; les lettres qui nous restent de lui prouvent la consternation dans laquelle il étoit plongé. Mais bientôt il fit sa paix avec Auguste.

La philosophie favorite des Brundusiens étoit celle d'Epicure ; la preuve en est que le sénat de Brindes choisit la place publique pour y élever un tombeau à Eucradite, philosophe épicurien, honneur qui ne lui eût pas été accordé si les instructions qu'il donnoit aux habitants ne le lui eussent pas mérité. Pline fait mention de M. Lenius Strabon, gentilhomme de Brindes, qui inventa les cages à mettre des oiseaux. Il nous apprend aussi que les Brundusiens inventerent les miroirs d'étain et de cuivre.

L'homme le plus célebre que Brindes ait produit, est sans doute M. Pacuve, que tous les anciens regardent comme le pere de la tragédie latine. C'est seulement par saint Jérôme que nous savons qu'il étoit de cette ville. Sa mere étoit sœur du poëte Ennius, dont Rudia étoit la patrie ; elle le mit au monde l'an de Rome 634 (120 ans avant Jésus-Christ.)

Pacuve passa à Rome la plus grande partie de sa vie, cultiva la poësie et la peinture, et acquit la réputation d'un poëte excellent et d'un peintre célebre. Il devint l'ami de Lelius surnommé le sage, un des hommes les plus illustres de son temps. Leur amitié fut si tendre que Lelius voulut absolument le loger chez lui. Cicéron prétend que dans une tragédie intitulée Niptra, Pacuve surpassa Sophocle qu'il avoit pris pour modele ; et que les Romains préféroient les versions latines que Pacuve faisoit des poëtes grecs, aux pieces originales.

Enfin Cicéron lui donne le premier rang parmi les poëtes tragiques, comme à Ennius parmi les poëtes épiques, et à Cecilius entre tous les comiques.

Dans la tragédie d'Iphigénie en Tauride de Pacuve, Pylade, voulant sauver la vie de son ami, vouloit se faire passer pour Oreste, tandis que le véritable demandoit la mort à grands cris pour sauver Pylade; cette scene étoit si belle, et fit tant d'impression à la premiere représentation, que les spectateurs, hors d'eux-mêmes, se mirent à crier grace pour tous deux, comme si l'action eût été véritable. Nous savons ce fait par Cicéron DE FINIBUS V.

« Cùm autem exitus ab utroque datur, conturbato errantique regi,
« ambos unâ vivere precamur. »

Pacuve mourut à Tarente, âgé de 90 ans en 624 de Rome Il composa lui-même son épitaphe, qui nous a été conservée par Aulu-Gelle, qui la regardoit comme un modele de modestie, de pureté et d'élégance.

Adolescens, tametsi properas, hoc te saxum rogat ut se aspicias, dein quod scriptum est legas. Hîc sunt poetæ Pacuviei Marcei sita ossa. Hoc te volebam, nescius ne esses. Vale.

« Passant, quelque pressé que tu sois, arrête-toi un moment pour
« lire ce que ce marbre contient. Ici reposent les cendres du poëte
« M. Pacuve. C'est tout ce que je voulois t'apprendre. Porte-toi bien. »

Du temps d'Auguste, la ville de Brindes avoit à-peu-près le même circuit qu'elle a aujourd'hui, et qui est d'environ 3 milles; mais elle renfermoit plus de cent mille habitants, au lieu que maintenant on en compte à peine six ou sept mille.

On voit encore sur le rivage du port intérieur, près de la porte royale, des vestiges de quelques thermes anciens, et en dedans de la porte occidentale les ruines d'un ma-

gnifique aqueduc qui communiquoit à un autre que l'on voyoit sur la voie appienne.

La division de l'empire et les incursions des barbares causerent sa ruine. Elle cessa alors d'être le comptoir de l'empire romain, et vit de jour en jour tomber son commerce. Procope nous la dépeint comme à moitié ruinée, sous l'empire de Justinien. Elle fut 6 fois dévastée par les Goths et par les Grecs.

Théodoric s'en empara ; Bélisaire la reprit ; huit ans après les Goths l'enleverent ; Justinien les en chassa bientôt ; Totila la saccagea et s'y maintint contre les Hérules, commandés par Justinien, mais Narsès le força d'abandonner cette contrée. Les Grecs la garderent plus d'un siecle, jusqu'à ce que les Lombards s'en emparerent ; Romuald, duc de Benevent, les en chassa en 680 ; en 833 les Sarrasins la prirent ; bientôt après, Sicard, duc de Benevent, vint l'assiéger ; et les Sarrasins, voyant qu'ils ne pouvoient se défendre, mirent le feu à la ville, l'abandonnerent et se sauverent en Sicile. Elle fut rebâtie, et rebrûlée en 860, par ordre de l'empereur Louis II. Tels furent les principaux malheurs de cette célebre ville. Il n'est donc pas étonnant qu'on y trouve si peu de vestiges de son antique splendeur. (Note du traducteur.)

(85) Ce nom a été donné par les naturalistes à un genre de mouches vives et hardies, qui ne vivent que de chasse, et dont plusieurs rendent de très grands services. Elles sont armées de deux fortes dents ; elles ont quatre ailes ; leur ventre ne tient à la poitrine que par un filet très fin ; elles ont d'assez longues antennes qu'elles agitent continuellement. Leur chasse favorite est celle qu'elles font aux araignées, sur lesquelles elles tombent comme des vautours.

On connoît un nombre prodigieux d'especes de ces mouches, depuis celles qu'on appelle demoiselles, jusqu'au moucheron. Les unes n'ont point de queue apparente; mais les autres, qui sont les femelles, en ont de très longues. Ce sont ces queues qui renferment un aiguillon ou plutôt une tariere capable de pénétrer les chairs les plus compactes.

Lorsqu'une mouche ichneumone est pressée du besoin de pondre, elle va se poser sur une chenille ou sur un ver dont le corps est quelquefois plus grand que le sien. L'insecte a beau s'agiter, se tourmenter, la mouche enfonce sa tariere et coule un œuf au fond de la petite plaie qu'elle vient de faire: la chenille en reçoit de cette maniere vingt ou trente, suivant que la mouche est plus ou moins petite. Les vers, ou larves, sortent toujours par la pointe de l'œuf qui touche immédiatement le corps de la patiente, et s'y enfoncent. Ils y trouvent leur nourriture à l'instant de leur naissance, car ils se nourrissent du corps même de la chenille.

Ces mouches à longues tarieres s'attachent aux endroits où elles reconnoissent les nids de guêpes ou d'abeilles maçonnes, soit qu'ils soient placés dans le bois, ou qu'ils soient construits de mortier ou de sable; elles se placent sur ces nids, et en faisant faire plusieurs demi-tours à droite et à gauche à leur tariere, qu'elles soutiennent avec leurs pattes de derriere, de peur qu'elle ne rompe, elles pénetrent dans le fond du nid, et y déposent un ou plusieurs œufs, d'où doivent naître des vers qui mangeront les œufs pour qui l'abeille ou la guêpe avoit pris tant de précaution, afin de les mettre à l'abri de tous ennemis.

Il y a des mouches ichneumones si petites, et qui ont une tariere si forte qu'elles percent les œufs de papillon et y déposent leurs œufs; on voit avec surprise sortir d'un tas d'œufs de papillons, une multitude de petites mouches.

La chenille qui recele dans son corps un si grand nombre d'ennemis n'en paroît pas d'abord fort incommodée. Lorsqu'on vient à ouvrir cette chenille, on trouve toutes les parties intérieures entieres, ce qui donne lieu de penser que ces vers n'attaquent point les organes de la vie, qu'ils ne pompent que les liqueurs ou sucs nourriciers qui servent à l'entretien et à l'accroissement de la chenille, mais qu'ils les corrompent et qu'ils les empoisonnent par leur séjour. On voit avec étonnement au bout de quelques jours, auprès du cadavre de la chenille, quelquefois une vingtaine ou trentaine de petites coques de soie d'un beau jaune, ou de quelque autre couleur. Ce sont les vers des ichneumones qui se sont filé ces coques pour subir leur métamorphose.

Il n'est pas rare de voir dans les jardins une chenille attachée sur une feuille, et auprès d'elle de petites coques de la grosseur d'un grain de froment, rondes, blanches, que l'on prendroit pour des œufs que la chenille couve; la chenille paroît pleine de vie lorsqu'on la touche, mais elle est cependant dans un état de langueur, et paroît fixée sur le lieu par les soies de la coque qu'ont filée les vers qui sont sortis de ses flancs.

Il y a une coque de vers d'ichneumons qui est des plus curieuses; elle se trouve ordinairement suspendue comme un lustre, par un fil long de trois ou quatre pouces, à quelques branches de chêne, car c'est sur cet arbre que

vit la chenille dans le corps de laquelle la mouche ichneumone dépose son œuf. Cette coque est traversée par une bande blanche dans son milieu ; dès qu'on la détache et qu'on la pose sur la main ou sur une table, elle saute à terre, où elle continue de faire encore plusieurs sauts qui se succedent les uns aux autres. Cette coque contient un ver sauteur, qui, en s'élançant, l'éleve en l'air, et l'éleve quelquefois jusqu'à 3 ou 4 pouces en hauteur, et autant en largeur. On peut s'en assurer aisément, en présentant une pareille coque aux rayons du soleil ; elle est assez transparente pour permettre à un œil pénétrant de voir ce qui se passe au-dedans.

Les pucerons, les larves de charansons, les œufs d'araignées, sont aussi quelquefois le berceau de la mouche ichneumone. On trouve très souvent sur des feuilles de rosier des cadavres de pucerons sans mouvement; c'est l'habitation d'un petit ver, qui, après avoir mangé les entrailles du puceron, se métamorphose à l'ombre de la pellicule qui l'enveloppe, s'y pratique une porte circulaire, et va s'élancer dans les airs.

Dans les bois il y a des ichneumones qui osent attaquer les araignées, les larder avec leurs aiguillons, les déchirer à coups de dents, et venger ainsi toute la nation des mouches d'un ennemi si redoutable.

Il y a de certains petits ichneumons qui se distinguent de tous les autres insectes par les préludes amoureux qui précedent leur accouplement. Dans ces tendres moments qui invitent à perpétuer l'espece, les mâles préviennent leurs femelles par des empressements et des signes redoublés et très expressifs de l'amour le plus vif; ils donneroient des leçons aux amants les plus galants et les plus passion-

nés. (Voy. le dictionnaire de M. Bomare.) Note du traducteur.)

(86) Il y a deux especes de cette plante. 1°. L'orobanche à grandes fleurs. Elle croît sur les bords des bois, des champs, aux lieux pierreux et montagneux. Sa tige est grosse comme le petit doigt, et s'éleve à la hauteur d'environ un pied, ronde, droite, velue, jaunâtre, facile à rompre, parsemée de quelques brins feuillus, qui se détachent en peu de temps. Dès son milieu jusqu'au sommet, naissent des fleurs disposées en épis, velues, odorantes, de couleur purpurine, tirant sur le jaune; chacune d'elles est un tuyau courbe, fermé dans son fond, évasé et divisé par le haut en quatre parties, dont la supérieure est la plus large. Cette fleur est soutenue par un calice divisé en trois parties pointues, contenant en son milieu plusieurs étamines, et un pistil, qui devient, dans la suite, un fruit oblong, renfermant des semences blanches et menues. Sa racine est tendre, jaunâtre, bulbeuse, écailleuse, grosse comme une noix, garnie de quelques fibres. Cette racine, étant seche, se durcit comme de la corne. Toute cette plante est empreinte d'un suc jaunâtre et amer, et fleurit en mai. On la mange comme des asperges, lorsqu'elle est encore tendre.

2°. L'orobanche rameuse: elle croît aux lieux gras, ombrageux, humides; aux bords des haies, parmi le chanvre.

(87) Ce prince avoit épousé, en 1106, Constance, fille de Philippe I roi de France, et de Berte de Hollande, que ce roi répudia en 1091, sous prétexte de parenté, mais en effet pour épouser Bertrude de Montfort, ce à quoi le pape ne voulut jamais consentir. Constance étoit séparée aussi, pour cause de parenté, de Hugues de Troie, qu'elle

avoit épousé vers 1100. Elle n'eut qu'un fils, nommé Boëmond II, qui fut prince d'Antioche, et épousa Alix de Jérusalem, fille de Baudouin, roi de cette ville. En 1130, il fut tué dans un combat contre les Turcs, et ne laissa qu'une fille, qui épousa Raimond de Poitiers. De ce mariage sortirent plusieurs branches. L'aînée finit en la personne de Boëmond VII, prince d'Antioche et de Tripoli, qui mourut sans enfants en octobre 1287. La 2e, qui produisit les rois de Chypre, finit en 1475, à Jacques III, qui mourut, dit-on, empoisonné. La reine Catherine Cornaro, sa mere, fut obligée de venir passer le reste de ses jours à Venise sans pouvoir se remarier; et de ce moment, le royaume de Chypre appartint aux Vénitiens. La 3e branche fut celle des princes de Galilée, issus des rois de Chypre, qui finit en la personne de Phebus de Chypre, mort sans enfants, âgé de 28 ans, vers 1521. Enfin la 4e fut celle des rois d'Arménie, issus aussi des rois de Chypre. Elle finit en la personne de Léon III, roi d'Arménie, chassé de ses états par les Sarrasins, qui massacrerent sa femme et ses enfants. Il se retira en France en 1384, et fut bien reçu de Charles VI, qui lui donna de quoi soutenir son rang. Il mourut à Paris le 1 avril 1393, et fut enterré dans le chœur des célestins. (Note du traducteur.)

(88) DUCS DE BENEVENT.

1. Zotus, en 589.
2. Arichis, 598.
3. Aïon, tué par les Esclavons, 648.
4. Rodold, 649.
5. Grimoald I, 651.
6. Romuald I, 661.
7. Gisulfe I, 704.
8. Romuald II, 707.
9. Gisulfe II, chassé, 733.
10. George, 733.
11. Godescalque, 739.
Gisulfe II, rétabli, 742.
12. Aragise, 762.
13. Grimoald II, 788.
14. Sico, 818.
15. Sicard, son fils, dont-il s'agit ici, 839.

16. Adelgise I, 840.
17. Siconulfe et Radelchis, 840.
18. Ajon, fils d'Adelgise, 874.
19. Simbaticius, 891.
20. Vido ou Gui, 895.
21. Adelgise II, 899.
22. Atenulfe I, 899.
23. Landulfe I et Atenulfe II, 915.
24. Pandulfe et Landulfe II, 968.

Benevent appartint alors aux empereurs, et fut donné en 1053 au pape saint Léon par l'empereur saint Henri.

(89) Personne ne respecte plus que moi les talents et la vaste érudition de M. l'abbé Chaupi, mais je ne puis croire que la fontaine Bandusie ou Blandusie ait été si voisine de Venouse et du mont Vultur, et je suis persuadé que cette fontaine étoit voisine de Tibur, et située à-peu-près entre cette ville et celle de Cures. Si elle eût été dans la Lucanie, comment Horace eût-il dit, en s'adressant à cette fontaine : « Vous méritez tous nos hommages, je « veux m'en acquitter dès demain; vous aurez des liba- « tions du meilleur vin de mon cellier. »

Dulci digne mero, non sine floribus
Cras donaberis hædo.

Horace n'avoit point de cellier à Venouse; il n'avoit pas huit ans quand son pere vendit le petit bien qu'il avoit près de cette ville, et jamais Horace n'en racheta depuis dans ce canton. Vingt ans après (l'an 38 avant Jésus-Christ), Mécene obtint d'Auguste une petite terre, nommée Ustique, dans le pays des Sabins, située sur un côteau du même nom, dans l'étendue du mont Lucrétile au territoire de Bandusie; il la donna à Horace, de qui elle fit les délices le reste de sa vie. Il n'est dit nulle part qu'Horace alla demeurer à Venouse ; et dans son voyage à Brindes il n'est même pas parlé de cette ville.

Il me paroît évident que cet aimable poëte a voulu cé-

lébrer la fontaine qui étoit auprès de sa maison d'Ustique, fontaine assez considérable pour former un ruisseau, comme il le dit dans l'épitre 16 du livre I[er].

Fons etiam rivo dare nomen idoneus.

A quel propos auroit-il plutôt célébré une fontaine à 6 milles de sa patrie, qu'il avoit quittée depuis l'âge de 8 ans, qu'une fontaine qui faisoit le plus grand ornement de sa maison de campagne?

Je crois donc fermement, ainsi que M. Danville, que la fontaine Bandusie prenoit sa source dans le mont Lucrétile près d'Ustique, et que la fontaine de Digence prenoit aussi sa source dans la même montagne, mais plus à l'orient. Toutes deux formoient chacune un ruisseau qui alloit se jetter dans l'Anio. M. Swinburne peut avoir reconnu la fontaine dépeinte par M. l'abbé Chaupi, mais certainement il n'y a pas reconnu la fontaine Bandusie, qui n'a jamais existé dans ce canton. Quelques traducteurs ont aussi confondu la fontaine de Digence et celle de Bandusie, et n'en font qu'une, des deux; mais c'est une erreur. Toutes deux existent encore, ainsi que je viens de le dire; et c'est pour les avoir visitées toutes deux que j'en parle avec assurance. (Note du traducteur.)

(90) Cette montagne séparoit l'Apulie de la Lucanie, de là vient qu'Horace se donne tantôt pour être Apulien et tantôt Lucanien. Ce fut sur cette montagne qu'Horace éprouva l'aventure qu'il décrit si bien dans l'ode 4e de son 3 livre. La voici:

Me fabulosæ Vulture in Appulo,
Altricis extra limen Apuliæ,
Ludo fatigatumque somno,
Fronde novâ puerum palumbes

Texere ; (mirum quod foret omnibus
Quicumque celsæ nidum Acherontiæ,
Saltusque Bantinos, et arvum
Pingue tenent humilis Forenti)
Ut tutò ab atris corpore viperis
Dormirem et ursis ; ut premerer sacrâ
Lauroque, collatâque myrto,
Non sine dîs animosus infans.

« Un jour étant sur le Vultur, montagne de la Pouille, ma patrie, « je me retirai, las de jouer et accablé de sommeil, sur un des côteaux « où commence la Lucanie : là, les pigeons de Vénus, si célebres dans « nos poëtes, me couvrirent d'une verte ramée. Les habitants d'Ache-« rontia, (aujourd'hui Acerenza,) juchés comme dans un nid sur la « croupe d'une montagne, ceux de la forêt de Bantia, et ceux qui cul-« tivent les fertiles vallons de Forenza, furent surpris de ce prodige : ils « ne comprenoient pas comment je pouvois dormir en sûreté au milieu « des ours et des viperes, ni qui m'avoit couvert de branches de lau-« riers et de myrtes si bien entrelacées : ils voyoient avec admiration dans « un enfant une sécurité qui ne pouvoit venir que des dieux. »

(91) Si le temps eût été plus favorable, je me serois arrêté à Melfi, lieu célebre pour avoir été la premiere place dont les Normands s'emparerent, et qui avoit servi de rendez-vous à tous les chefs de la confédération. Ils y apportoient leur butin et le mettoient en masse commune. C'étoit aussi leur lieu de retraite, lorsqu'ils éprouvoient quelque échec. En 1059, Nicolas II assembla à Melfi un concile de 100 prélats, et confirma les Normands dans la possession des états qu'ils avoient usurpés. C'est sur cette confirmation que les théologiens fondent tous les droits du saint siege sur la couronne des deux Siciles. Frédéric de Souabe y tint les états, pour y faire publier les loix qu'il avoit fait recueillir par son chancelier, Pierre de Vineis. (Note de l'auteur.)

(92) Décebale, roi des Daces, étoit un prince également sage et vaillant. Il eut d'abord des succès contre l'empereur Domitien, et battit deux fois ses généraux; mais Trajan l'ayant vaincu, il fut obligé de demander la paix. Il l'obtint; mais ayant bientôt repris les armes, il essaya de soulever tous ses voisins contre Rome. Trajan marcha de nouveau contre lui, et après avoir battu ses troupes en diverses occasions, il l'obligea à se tuer l'an 105 de notre ere. Le vainqueur fit porter la tête du vaincu à Rome, et érigea la Dacie en province romaine. Les Daces occupoient la Transilvanie, la Moldavie et la Valaquie, entre la Sarmatie et le Danube. (Note du traducteur.)

(93) Les papes donnent l'investiture du royaume de Naples, parcequ'ils prétendent que ce royaume faisoit partie de la donation qui fut faite au pape Sylvestre, en 324, par l'empereur Constantin le grand, quatre jours après que ce prince eut reçu de lui le baptême à Rome. Aujourd'hui il est évident et reconnu que cette donation n'a jamais existé, et que le prétendu acte qui faisoit le titre des papes, est une piece supposée et inconnue avant le VIII ou le IX[e] siecle. Eusebe de Césarée, auteur aussi judicieux que véridique, et contemporain de Constantin, nous a donné les détails les plus minucieux de la vie de ce prince, sans faire mention d'un fait de si grande importance, qui certainement ne lui eût point échappé s'il eût eu quelque fondement. Il nous apprend que Constantin reçut le baptême à Nicomédie peu de jours avant sa mort; ce ne fut donc pas le pape Sylvestre qui le baptisa à Rome: et de plus il est prouvé qu'au printemps de l'année 324, temps où cet acte prétendu est supposé avoir été

donné au pape, Constantin étoit entièrement occupé en Orient à faire la guerre à Licinius, et qu'après cette guerre il séjourna à Thessalonique le reste de l'année, sans voyager en Italie. Dans ces premiers temps de l'église, le baptême n'étoit pas toujours la premiere cérémonie nécessaire pour se faire chrétien. Constantin embrassa notre religion peu de temps après la défaite de Maxence (312), et par conséquent long-temps avant l'an 324; mais il ne se fit baptiser que dans les derniers jours de sa derniere maladie. Théodose le grand, qui ne fut baptisé que parcequ'il tomba dangereusement malade à Thessalonique, en 380, étoit chrétien depuis plusieurs années. On appelloit catéchumenes les chrétiens qui n'avoient pas encore reçu le baptême. Valentinien II, catéchumene depuis long-temps, se voyant obligé d'aller faire la guerre aux barbares, pria saint Ambroise de venir, sans délai, lui administrer le baptême: mais pendant que ce saint évêque étoit en route, Arbogaste, gaulois, mécontent de ce qu'on lui avoit ôté le commandement de l'armée, trouva le moyen d'assassiner Valentinien dans son lit, la veille de la pentecôte, le 15 mai 392. Saint Ambroise fit l'oraison funebre de ce vertueux prince, et prouva que le baptême qu'il avoit desiré et demandé avec empressement avoit nettoyé toutes les taches de ses péchés, et que ce baptême de desir produisoit le même effet que le baptême réel. Saint Ambroise lui-même ne reçut le baptême que lorsqu'il fut élu évêque de Milan. C'étoit alors l'usage de différer de recevoir ce sacrement jusqu'aux derniers moments de sa vie; on évitoit par là les rigueurs des pénitences publiques que l'église imposoit alors aux chrétiens, et l'on se flattoit d'être plus assuré de son salut en

satisfaisant à cet acte de religion quand on étoit prêt à quitter le monde.

On s'apperçut, dans la suite, que ce mauvais usage donnoit occasion à bien des gens de vivre dans le désordre et de s'abandonner aux plus grands péchés, comptant sur l'auguste cérémonie qui devoit les effacer. L'expérience fit aussi connoître que plusieurs mouroient comme ils avoient vécu, et que l'heure fatale arrivoit si subitement qu'elle ne laissoit pas le temps de recourir au baptême. Les peres de l'église commencerent à déclamer contre cet abus : Basile, Grégoire, Ambroise, travaillerent de tout leur pouvoir à le détruire, et l'église réussit enfin à le supprimer.

Il n'est donc pas étonnant que Constantin n'ait été baptisé que quatre jours avant sa mort (en 337) quoiqu'il fût chrétien depuis long-temps, et il n'est donc pas possible qu'il ait reçu le baptême à Rome en 324, par les mains du pape Sylvestre. Qui croiroit que cependant, en 1478, il y ait eu des hommes condamnés au feu à Strasbourg pour avoir nié l'existence de cette prétendue donation, qui n'exista jamais ?

Il est à remarquer que lorsque Constantin eut vaincu Maxence, le sénat le déclara Auguste, et grand-prêtre de Jupiter, quoiqu'il fût alors catéchumene. C'est une singularité qu'on trouve dans tous ses successeurs, jusqu'à Gratien, qui abolit ce monstrueux usage. (Note du traducteur.)

(94) On appelle sabbat une assemblée nocturne que quelques esprits foibles ou crédules croient être tenue le samedi. Ils prétendent que le diable y paroît en forme de bouc, et qu'on fait autour de lui plusieurs danses et céré-

monies magiques, amplement décrites dans les livres de démonomanie. Les sorcieres se rendent à cette assemblée montées sur un manche à balai, et sortent de chez elles par la cheminée (quoique le bâton ne pût y passer étant à cheval dessus), après s'être frottées d'une certaine graisse. Les sorcieres et les sorciers sont ceux qui, dans l'opinion du peuple, ont fait un pacte avec le diable pour opérer, par son secours, des prodiges et des maléfices. Il faut lire Bodin et Datrio, pour voir jusqu'à quel point peut aller l'extravagance. On excommunie au prône les sorciers et les sorcieres, devins et devineresses. Le parlement même a sévi contre eux. Un arrêt du parlement de Paris de 1548 condamne la mere de Jean Harvilier, près de Compiegne, à être brûlée vive; un autre du 11 janvier 1578, contre Barbe Doré, la condamne aussi au feu pour sortilege. Le parlement ne reconnoît plus de sorciers, et tous les gens raisonnables suivent son exemple.

Personne n'ignore l'histoire d'Urbain Grandier, curé de Loudun. Ce fils d'un notaire de Sablé réunissoit aux agréments de la figure les talents de l'esprit et sur-tout celui de la chaire. Ses succès exciterent l'envie des moines de son église, et cette envie se changea en haine furieuse, lorsqu'il eut prêché sur l'obligation de se confesser à son curé au temps paschal. Urbain étoit directeur des ursulines. On l'accusa d'avoir fait de cet asyle de la pudeur un lieu de prostitution; on fit courir le bruit que les ursulines étoient possédées (c'étoit alors l'an 1632); ses ennemis l'accuserent d'avoir causé ces maléfices. On le noircit auprès du cardinal de Richelieu; et le fameux pere Joseph, son confesseur, lui assura (faussement) qu'Urbain étoit l'auteur d'une satyre contre le cardinal, intitulée, LA

CORDONNIERE DE LOUDUN. Le cardinal, plus sensible aux libelles que n'auroit dû être un grand homme, saisit avidement cette occasion de se défaire du curé. Laubardemont, sa créature, et douze juges des sieges voisins de Loudun, furent chargés de lui faire son procès. On lui fit souffrir la question la plus cruelle, et on le condamna à être brûlé vif, comme coupable du crime de magie et de possession. Une chose incroyable, c'est que l'on voit dans son procès les dépositions de douze diables (*a*) (ce sont sans doute les douze juges), et que leurs dépositions ont servi de preuves contre lui. L'infortuné Grandier fut exécuté en 1634, et souffrit le supplice avec autant de fermeté que de résignation. On cessera d'être surpris de sa condamnation en lisant la lettre suivante, que je possede originale et signée du cardinal de Richelieu. Si je voulois me permettre les commentaires qu'une telle lettre inspire, il faudroit plusieurs volumes. Je ne crois pas que rien puisse jamais faire mieux connoître le caractere de ce cardinal.

Lettre du cardinal de Richelieu à M. DE LAUBARDEMONT, *président de la commission nommée pour juger* Urbain Grandier.

« MONSIEUR, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite, avec la rela-
« tion de ce qui s'est passé à Loudun le samedi 20 mai 1634. Je loue
« Dieu de tout mon cœur de ce qu'il lui a plu donner un si heureux
« commencement à la délivrance de ces pauvres filles si manifestement
« travaillées des démons. J'espere que par sa bonté il mettra bientôt
« une derniere main au soulagement de ces bonnes ames, et à l'avantage

(*a*) Ils ont signé dans la procédure comme témoins, Astaroth, de l'ordre des séraphins, chef des diables; Easas, Celsus, Acaos, Cedon, Asmodée, de l'ordre des trônes; Alex, Zabulon, Nephthalim, Cham, Uriel, Achas, de l'ordre des principautés.

« de tous ceux qui sont témoins oculaires de leurs peines. J'estime que « ce ne seroit pas peu faire pour parvenir à cette fin, que d'avancer le « procès de *Grandier.* On attend tous les jours votre avis sur le choix « des juges pour vous envoyer puis après la commission qui vous est « nécessaire pour cette occasion. Je vous prie cependant de n'y perdre « aucun temps, et croire que vous ne sauriez travailler en une affaire « qui me convie plus à vous servir que celle-là, que vous avez désia si « bien ébauchée qu'il est impossible de n'en espérer pas dans peu de « temps une heureuse issue; je le souhaite plus que personne du monde, « et d'avoir lieu de vous témoigner que je suis, Monsieur, votre très « affectionné à vous servir, le cardinal de Richelieu.

Quel chef-d'œuvre d'hypocrisie et de scélératesse ! Cette lettre fait mieux connoître son auteur que des volumes de réflexions ne pourroient le faire. Si le cardinal eut de grandes vertus, il faut avouer qu'il eut aussi de grands vices. (Note du traducteur.)

(95) Gibelin est le nom d'une faction attachée aux empereurs, et qui étoit opposée à celle des partisans des papes; on les nommoit Guelfes. On ne trouve dans l'histoire rien de certain sur l'origine de ces factions, ni sur celle de leurs noms. Quelques auteurs prétendent qu'elles ne commencerent qu'en 1240, lorsque Frédéric II fut excommunié par Grégoire IX. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles désolerent l'Italie pendant deux ou trois siecles. (Note du traducteur.)

(96) Richard III étoit un monstre : ce que n'étoit pas Mainfroy, car il n'a jamais été prouvé que ce prince étouffa son pere et empoisonna son frere, ainsi qu'il en fut accusé; au lieu que Richard fit mourir Édouard V son légitime roi, et le duc d'Yorck, ses neveux, et se fit couronner en 1483. Il ne jouit que deux ans et demi de ses crimes; et pendant ce court espace, il osa assembler le par-

lement pour faire examiner ses droits à la couronne. Il y a des temps où les hommes sont lâches à mesure que leurs maîtres sont cruels. Cet indigne parlement déclara que la mere de Richard III avoit été adultere, et que Richard étoit le seul de ses enfants qui fût légitime, qu'ainsi la couronne lui appartenoit. Le duc de Buckingham se révolta contre Richard, mais il fut arrêté et décapité. Henri, comte de Richemont, seul rejetton de la rose rouge, fut plus heureux; il vainquit Richard le 22 août 1485. Ce malheureux, désespéré, se jetta au milieu des ennemis, et reçut une mort plus honorable qu'il ne la méritoit. En lui finit la branche des Plantagenets ou de la maison d'Yorck. Il avoit de l'esprit et de la valeur, étoit d'une dissimulation profonde, d'un secret impénétrable, et d'une fermeté supérieure aux revers. Mais ces qualités furent absolument effacées par ses crimes, les plus grands que l'Angleterre eût encore vus. (Note du traducteur.)

(97) Malgré la violente haine dont divers papes furent animés contre Mainfroy, et les satires par lesquelles ils le représenterent comme un prince cruel, tyran et impie; cependant si on en excepte son ambition excessive pour le trône, nous lui trouverons toutes les grandes vertus des plus fameux capitaines des anciens temps. Plein de grandeur d'ame et de courage, généreux et bienfaisant, protecteur de la justice; sous son regne, ses états furent toujours florissants et dans la prospérité: s'il viola les loix, ce ne fut que dans la seule occasion où il s'agissoit de placer une couronne sur sa tête; en toute autre circonstance, on le vit toujours juste et miséricordieux. Savant, philosophe, bon mathématicien; il favorisa les lettres, les cultiva lui-même, et honora tous les savants qui méritoient

de l'être. Il nous reste de grands monuments de sa magnificence, entre autres le port de Salerne, et la ville de Manfredonia qui porte toujours son nom. M. Swinburne fait trop d'honneur à Richard III, en le comparant à ce grand prince; s'il étoit napolitain, il s'en seroit bien gardé. (Note du traducteur.)

(98) Guillaume Stendardo fut un des plus célebres généraux de son temps, et le meilleur de Charles I[er] d'Anjou, roi de Naples. Ce fut lui qui porta aux députés de Mainfroy, qui venoient demander la paix à Charles, cette réponse barbare de ce prince inhumain : « Dites au soudan « de Lucera que je ne veux avec lui ni paix ni treve, et « que bientôt je l'enverrai aux enfers ou il m'enverra en « paradis (*a*) ». Pour donner plus de confiance à ses troupes, il traitoit Mainfroy et ses sujets comme s'il eût eu affaire aux Sarrasins, parcequ'ils avoient été excommuniés par le pape.

Stendardo fut cependant battu par le jeune Conradin, et ce fut le seul succès de cet infortuné prince. Son armée passant au pont de Valle, près d'Arezzo, Stendardo et Biselve, général aussi habile que lui, entreprirent de lui disputer le passage, mais ils furent forcés. Stendardo fut obligé de se sauver avec deux cents lances, et Biselve fut fait prisonnier avec un petit nombre de cavaliers françois qui survécurent à cette attaque. Mais bientôt le malheureux Conradin paya cher ce succès. Sa cruelle destinée fit arriver de la terre sainte à Naples Allard de Saint-Valtri, gentilhomme françois de la premiere distinction, qui

(*a*) Ite et renunciate Sultano Lucerino, vel me brevi ipsum in infernum detrusurum, vel ipsum me in paradisum collocaturum.

s'étoit acquis une gloire immortelle en combattant vingt ans contre les infideles. Charles d'Anjou le pressa, et le força presque d'accepter le commandement de son armée; et l'habileté de ce général vainquit les troupes de Conradin, quoiqu'infiniment plus nombreuses que celles de Charles. Stendardo eut aussi beaucoup de part à cette victoire. (Note du traducteur.)

(99) Loustig est un mot qui nous vient de l'allemand, et qu'on ne trouve dans aucun dictionnaire françois. Un loustig est un plaisant, le bouffon d'une société. Dans les chambrées des soldats, il y a presque toujours un loustig, et, dès qu'il ouvre la bouche, ses camarades rient souvent sur parole, sans l'avoir entendu, comme trouvant impossible qu'il ait parlé sans dire quelque chose de plaisant. (Note du traducteur.)

(100) La premiere partie du voyage de M. Swinburne se termine ici. On m'a fait espérer que la seconde paroîtroit bientôt. Elle renferme, dit-on, la description du muséum de Portici, et celle des ruines de Pompeïa. Elle est ensuite terminée par un voyage en Sicile. Dès que cette seconde partie me sera parvenue, je ne perdrai point de temps à la mettre en état d'être livrée à ceux qui auront acquis la premiere. Je fais aussi graver avec le plus grand soin deux cartes faites avec la plus grande exactitude, et sur lesquelles seront marqués les événements les plus considérables de l'histoire ancienne et moderne des royaumes de Naples et de Sicile. Je me flatte qu'on n'a point encore vu de cartes traitées de cette maniere. Dans la carte ancienne, on trouvera plus de trois cents villes dont le célebre Danville n'a pas fait mention dans son excellente carte. Aussitôt que ces deux cartes seront prêtes à paroî-

tre, les acquéreurs de ce voyage en seront instruits par le journal de Paris.

Dans la carte moderne, on trouvera tracés le voyage de M. de Non et celui de M. Swinburne.

EXTRAIT

D'UN OUVRAGE DE M. DE CABANIS,

INTITULÊ

RECHERCHES SUR LA GRANDE GRECE.

Cet ouvrage n'a point été imprimé.

RECHERCHES

SUR

LA GRANDE GRECE.

Les bornes de la partie de l'Italie que l'antiquité a nommée GRANDE GRECE, ne sont déterminées que d'une maniere très confuse dans les écrivains qui en ont parlé. Peu d'accord entre eux, ils les ont resserrées ou étendues à leur gré. La description de cette contrée intéressante commence, dans Strabon, au fleuve Silare, et se termine à Métaponte; Tite Live veut que les Lucaniens et les Brutiens ne fassent qu'une partie de la grande Grece ; Séneque comprend sous son nom toute la côte de la mer inférieure ou mer de Tyrrhene; et Justin la restreint à l'espace qui s'étend depuis Tarente jusqu'à Locres.

Il paroît que dans les premiers temps, lorsqu'aucune puissance de l'Italie n'avoit encore pu s'opposer à l'agrandissement des colonies grecques, leurs possessions étoient plus vastes, et leur puissance plus respectée. Mais Rome ayant fait reconnoître sa domination à ses voisins, l'étendit peu-à-peu sur tout ce qui étoit à sa bienséance ; on ne pouvoit lui résister.

La grande Grece se vit enlever tous les jours quelques lambeaux, et ce nom fastueux ne désigna plus bientôt qu'une petite contrée.

D'après Ptolomée, quelques géographes modernes, tels que Cellarius et Cluvier, appellent grande Grece le territoire situé entre la Campanie et Tarente; et quoique

toute la côte de la mer supérieure, jusqu'au mont Gargan, et même jusqu'au dessus des isles de Diomede, ait été occupée par des colonies grecques, ils aiment mieux faire de chacune de ces diverses colonies un peuple particulier, et ne pas les ranger sous un nom commun.

M. Danville appelle grande Grece toute la partie méridionale de l'Italie, séparée des Picentins, du côté de la mer de Tyrrhene, par le Silare, qui se jette dans le golfe de Pestum, et des Frentaniens, du côté de la mer adriatique ou supérieure, par le Fronto ou Fortore, qui coule auprès des ruines de Teanum-Appulum. Son opinion me paroît la mieux motivée; et rarement on court risque de se tromper, lorsque l'on est de l'avis de ce géographe célebre.

De tous les écrivains latins, Cicéron est le plus ancien qui fasse mention de la grande Grece. De son temps ce nom n'étoit plus en usage. Quelle que soit l'opinion qui lui donna naissance, on présume que la contrée qui le porta ne le conserva guere plus de 400 ans; et l'histoire nous apprend que la splendeur des villes dont les pythagoriciens avoient été les législateurs fut aussi d'une très courte durée.

Le nom de Græcia major n'est jamais employé que par des auteurs latins, accoutumés à désigner par les dénominations les plus orgueilleuses tout ce qui appartient à l'Italie. La vénération qu'inspiroit la philosophie de Pythagore, le souvenir des vertus de ce sage, et du bien que sa secte avoit fait à l'humanité, leur fit chercher à agrandir encore le nom du pays qui avoit eu le bonheur de le posséder; et quelques uns d'entr'eux disoient avec enthousiasme, Græcia maxima. Pour être convaincu de la haute

opinion que les Romains et les peuples qui parloient leur langue avoient de l'Italie, il suffit de jetter les yeux sur les monuments qu'ils nous ont laissés. Virgile ne parle jamais de cette terre favorisée du ciel, et à laquelle étoit destiné de tout temps l'empire de l'univers, qu'avec un respect religieux. D'un autre côté, Porphyre et Jamblique ne nous laissent pas douter que les institutions du philosophe de Samos, et les loix émanées de ses écoles, n'aient beaucoup contribué à conserver à la grande Grece les noms d'admiration qu'on lui donnoit, à les rendre plus pompeux, peut-être, et elle plus respectable aux yeux des anciens.

Mais quelque célébrité dont elle ait joui jadis, l'histoire et les mœurs de ses peuples nous sont aujourd'hui presque inconnues : des lambeaux isolés, des fragments épars dans tout ce que le temps à épargné des écrits grecs et latins, ne formeront jamais un corps d'histoire, et il faut se borner au projet peu satisfaisant de les rassembler au hasard, sans prétendre leur donner une liaison et une suite qu'ils ne peuvent avoir. Nous allons parcourir les provinces qui composoient jadis la contrée appellée grande Grece.

LA DAUNIE.

Les isles de Diomede (*a*) commençoient son territoire ; elles sont au nombre de cinq, et se nomment aujourd'hui Isles de Tremiti.

(*a*) L'auteur de ces recherches avoit laissé échapper une faute, en disant au sujet de l'isle de Tremiti : « c'est là, selon Tacite, que mourut « la fameuse Julie, chassée de Rome par Auguste à cause de ses dé-

Dans le continent, la Daunie commençoit où les Frentaniens finissoient. Arpi, nommée anciennement Argos-Hippium ou Argiripe, pouvoit être regardée comme la ca-

---

« bordements ». Cette phrase est répétée mot pour mot dans le discours préliminaire du troisieme tome du *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile,* page 8. Le rédacteur qui a copié de l'ouvrage de M. de Cabanis presque tout ce qu'il a dit a eu d'autant plus de tort de se tromper, qu'à la page 129 de ce même volume à l'article Reggio, il dit : « Nous au-« rions bien desiré retrouver le tombeau de la fameuse Julie, fille d Au-« guste et femme de Tibere, qui mourut si malheureuse à Reggio ; « mais, suivant toute apparence, elle n'y a jamais eu de tombeau, ni « d'autre monument qui ait conservé sa mémoire à la postérité, que la « célébrité de ses amours et celle de ses malheurs » Cette bigarrure vient de ce qu'à l'article Tremiti il a copié M. de Cabanis, et à l'article Reggio il a copié M. de Non, qui n'a pas fait cette faute.

C'est Julie, femme de Paulus, et fille de la célebre Julie et d'Agrippa, que Tibere relégua dans l'isle de Tremiti, et qui y mourut après vingt ans d'exil.

Tacite n'a pas plus fait cette faute que M. de Non : voici ce qu'il dit :

Eodem anno Julia supremum diem obiit, ob impudicitiam olim a patre Augusto Pandateriâ insulâ, mox oppido Rheginarum, qui siculum fretum accolunt, clausa. C'est-à-dire :

« Cette année (14 de Jésus-Christ et premiere de Tibere) mourut « la fameuse Julie, dont les désordres avoient réduit Auguste, son « pere, à lui donner d'abord l'isle Pandataire pour prison, ensuite la « ville de Reggio sur le détroit de Sicile. »

Cet illustre historien ajoute à son sujet :

« Mere des Césars Caïus et Lucius, elle s'étoit remariée de leur « vivant avec Tibere, et avoit cru lui faire trop d'honneur. Ses mépris « influerent plus que tout autre motif secret dans le parti qu'il prit de « se retirer à Rhodes : mais quand il fut empereur, la voyant bannie, « perdue de réputation, après lui avoir enlevé le jeune Agrippa, sa « derniere espérance, il la fit périr de misere et de faim, s'imaginant « qu'une mort lente ne feroit aucun éclat. »

pitale de cette province. Virgile en parle sous le nom d'Argos (*a*), Énéid. l. 11, v. 250 :

> . . . . Nomen patriamque docemus :
> Qui bellum intulerint, quæ causa attraxerit Argos.

« Nous lui dîmes quel étoit notre nom et notre patrie, quel peuple « nous avoit déclaré la guerre, et quel motif nous amenoit à Argos. »

Tite Live dit qu'Annibal hiverna dans cette ville, après avoir dépouillé dans la campagne précédente tous les peuples qui habitoient ses environs.

Près du rivage sont deux lacs assez considérables, dont l'un mêle ses eaux à celles de la mer. Ils sont voisins du port de Garne, dont parle Pline. Garne a fait place à Rhodia. Le mont Garganus, aujourd'hui Sant'-Angelo, s'éleve au milieu de la contrée. Du pied de ce mont, s'alonge à trois cents stades dans la mer un promontoire du même nom. Les villes qui le bordoient étoient Hyrium (peut-être l'Hyria d'Hérodote, ou l'Huria de Pline); Apeneste, dont Strabon seul a parlé; Agarus-Portus, qui est le Porto-Greco moderne; et Sipontum, située un peu au-dessus de l'embouchure d'une riviere nommée maintenant le Candelare, mais dont le nom ancien ne s'est pas conservé. Strabon croit que Siponte avoit été bâtie par Diomede. Les marais salapiens viennent ensuite; leurs exhalaisons empestées répandirent souvent la contagion dans tout le voisinage. Les habitants de Salapia, après avoir vu leurs murs dévastés plusieurs fois par des maladies épidémiques, abandonnerent enfin leur ville, et allerent en bâtir une nou-

---

(*a*) Il y a des éditions où l'on trouve Arpos; ce qui est égal, cette ville s'appellant également Arpi ou Argos-Hippium.

velle à quatre milles de l'ancienne. Dans Strabon, Salapia est une ville maritime des Argiripenniens ou Arpiniens. Asculum, surnommée Apulum, aujourd'hui Ascoli, ville dont il est fait mention dans tous les auteurs qui ont parlé de la guerre contre Pyrrhus, étoit située assez près de Salapia. L'Aufidus arrose ses campagnes. A sa droite étoit Cannusium. Horace en parle, et appelle ses habitants Bilingues, parcequ'ils parloient également le grec et le latin. Elle appartenoit à Diomede; et parmi les villes grecques, on en comptoit peu de plus anciennes. Son nom moderne est Canose. Il y subsiste encore un grand arc de triomphe, par lequel passoit la voie appienne, allant de Rubido (aujourd'hui Ruvo) à Bari.

Cannes, si fameuse par la victoire d'Annibal, étoit voisine de Cannusium, et se nommoit Cannæ, et non pas Canna, parcequ'elle étoit bâtie sur deux collines. Une colonne, chargée d'inscriptions jusqu'ici indéchiffrables, attire les regards, sans mériter peut-être beaucoup d'attention. Le champ de bataille s'appelle encore il Campo del sangue. Les laboureurs y trouvent assez souvent des armes, des anneaux et d'autres antiquités.

Scilicet et tempus veniet, cùm finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabrâ rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.

Géorg. liv. I.

« Le temps viendra où le laboureur, traçant de profonds sillons dans « ces plaines, trouvera en remuant la terre des dards rongés par la « rouille : ses pesants rateaux heurteront contre les casques de nos « guerriers, et il ne verra qu'avec surprise la grandeur des ossements « dans les tombeaux qu'il aura ouverts. »

Près de Cannes coule le Vergellus, qu'Annibal passa, dit-on, sur un pont fait des cadavres des Romains. Dans l'intérieur des terres, au pied du mont Vultur, les Dauniens avoient fondé deux colonies, Luceria et Venusia. La position de cette derniere ville paroît douteuse à Horace, car il ne sait s'il doit la placer dans la Lucanie ou dans l'Appulie.

Il nous seroit encore plus difficile de dire à quel territoire appartenoit Bitontum ou Butuntum. On assure qu'elle fut bâtie sur les bords de la mer, par des Chananéens, et que c'est la même ville que Basan ou Batan, dont parle l'écriture. La ville moderne de Bitonto paroît être à-peu-près au même lieu où étoit l'ancienne.

LA PEUCÉTIE.

Elle étoit habitée en partie par les Peucétiens et par les Pédicules. Les villes principales de ce dernier peuple étoient, selon Ptolomée, Barium et Egnatia. Mais avant d'y arriver on trouvoit Vigiliæ (aujourd'hui Bisceglia), Trani et Barletta. Il y a dans cette derniere ville une statue colossale en bronze, de très mauvais goût: elle représente Jules César; mais pour en faire un Constantin, on s'est avisé de lui mettre à la main un crucifix de fer.

On a trouvé dans les environs de Bari des tombeaux remplis d'urnes funéraires et de vases étrusques, ou plutôt campaniens, de la plus belle forme. Les figures dont ils sont ornés sont du dessin le plus régulier et le plus élégant. Les curieux en admirent deux entre autres, où sont représentés les travaux d'Hercule, et les regardent comme ce qu'il y a de plus parfait en ce genre, et absolument sans prix. Après Bari, on trouve Monopoli, Mola et Poligna

no, petites villes; la premiere affreuse, la seconde belle par ses édifices et sa situation, et la troisieme très agréable.

Egnatia n'est plus qu'un monceau de ruines. Horace se moque de la fameuse pierre qu'on y conservoit religieusement, et sur laquelle le bois prenoit feu de lui-même. Près de Bari, Turris Cæsaris subsiste encore; cependant aucun des voyageurs modernes n'en fait mention. Cellarius parle d'une autre tour plus voisine de Brindes, on la nomme Torre d'Anazzo; son nom et sa position indiquent que c'est un débris d'Egnatia. Les restes des murs de cette ville s'élevent encore de quelques palmes au-dessus du niveau de la terre. Ils sont de pierres de taille unies à cru, sans chaux ni ciment.

Pratilli, qui a donné au public une description de la voie appienne, y a inséré un plan très exact, dit-il, d'Egnatia. Les amateurs de l'antiquité ont admiré la beauté de ce monument; et la seule chose à laquelle ils n'ont pas songé a été de demander si tout cela existoit réellement, on leur auroit répondu qu'à peine y trouve-t-on pierre sur pierre.

Dans l'intérieur des terres des Peucétiens, s'éleve le mont Vultur, qui domine Venose. Horace place dans son voisinage Acherontia, Bantia et Forentum. Assez près de ces villes, on trouvoit la forteresse Sylvium; et ensuite commençoit l'ancienne Calabre, qui faisoit partie de la Messapie ou Japygie.

LA MESSAPIE, LA CALABRE, LA JAPYGIE, ET LE PAYS DES SALENTINS.

Cette presqu'isle de l'Italie, qui s'avance dans la Méditerranée vis-à vis de la Grece, est bornée à sa gauche par

le golfe de Tarente. Les Grecs lui ont donné en différents temps les noms de Messapie et d'Iapygie, et les Latins celui de Calabre. Strabon nous dit que quelquefois on la nommoit aussi presqu'isle de Salente, quoique les Salentins n'en occupassent qu'une très petite partie. Les ouvrages d'Hipparque, d'Artémidore et d'Eratosthene, qui avoient écrit sur ce pays, n'ont point été épargnés par le temps. Ce temps a détruit presque tous les monuments qui pouvoient nous apprendre quel fut l'état de cette contrée dans ses premiers ans.

Des noms et quelques ruines, voilà à-peu-près tout ce qui nous en reste. C'est dans les ruines et non dans les vaines conjectures des savants, que l'on trouvera une partie de son histoire. C'est là seulement que des yeux exercés pourront la lire. Je vais essayer de défricher une petite portion de ce terrain ingrat.

Selon Josephe, la Calabre fut de toutes les parties de l'Italie, la premiere habitée après le déluge. Archenez, petit-fils de Noë, vint s'y établir dans le même temps que Gomer, fils aîné de Japhet, prenoit possession de la Galatie, où sa postérité a fondé des villes florissantes. Jetté par le hasard ou par une tempête sur la côte où est aujourd'hui Reggio ; épris de la pureté du ciel, de la douce température, de la fertilité et de la beauté du climat, Archenez y bâtit une ville qui porta son nom. Saint Jérôme, dans ses questions hébraïques sur la Genese, nous apprend que les Grecs donnoient aux habitants de cette côte le nom d'Archénazéens. Reggio, jadis Rhegium, est un mot formé du grec RUMPO ; cette ville est située à l'endroit par où l'on prétendoit que la Sicile avoit tenu jadis à l'Italie, avant qu'un tremblement de terre ou les efforts

de la mer l'en eussent détachée. Cet événement fameux a été peint par Silius Italicus, livre 14, v. 11.

Ausoniæ pars magna jacet trinacria tellus,
Ut semel expugnante noto, et vastantibus undis,
Accepit freta cæruleo propulsa tridente.
Namque per occultum cæcâ vi turbinis olim
Impactum pelagus laceratæ viscera terræ
Discidit, et medio perrumpens arva profundo,
Cum populis pariter convulsas transtulit urbes.

« Là, s'étend la Sicile, qui jadis fut une partie considérable de « l'Ausonie, mais qui incessamment battue des tempêtes et des ondes « amoncelées en a été séparée avec effort par le pouvoir invincible « de Neptune. La mer mina long-temps la terre qui les tenoit unies, « ses eaux pénétrerent à travers ses entrailles déchirées lentement; « et tout-à-coup s'élançant au milieu des champs ébranlés, elle s'ou- « vrit un large passage, et transporta au loin les villes arrachées de « leurs fondements, avec les peuples qui les habitoient. »

Le nom de Rhegium a donc succédé à celui d'Archenez. L'Ausonie, l'Hespérie, l'OEnotrie, ne sont autre chose que la Calabre, à laquelle chaque nouvelle colonie grecque donnoit une nouvelle dénomination. Tous les écrivains qui en parlent ont pris plaisir à décrire ses plaines riches et verdoyantes, ses côteaux vineux, et ses vastes forêts. Toutes les beautés de la nature y semblent réunies. Les chevaux, les bœufs, les moutons, y sont d'une grandeur et d'une beauté rares. Ses blés jadis passoient pour excellents. Sophocle, dans une de ses pieces intitulée Triptoleme, mettoit dans la bouche de Cérès l'éloge des moissons calabroises. Les vins n'y étoient pas moins exquis, ils égayoient les fêtes et les repas des Romains. Le safran appellé sylvestris, le miel le plus agréablement parfumé, l'huile la plus parfaite, s'y recueillent en abondance. On

y trouve dans le sein de la terre, des mines d'or et d'argent. L'énergie de la végétation et l'action libre des vents y donnent à l'air une salubrité, une sérénité éternelles; et la douce humidité dont il est imprégné venant à se condenser, dépose sur les plantes un miel ou une manne que les habitants ramassent dans plusieurs cantons. Ainsi la nature, non contente de leur avoir prodigué tous ses autres trésors, enfante spontanément pour eux ce qu'elle ne produisit pour les Israélites que par une volonté plus particuliere de son auteur, et par un miracle insigne. Pontanus explique la formation de cette manne dans son poëme des météores. Nos lecteurs verront peut-être avec plaisir l'éloge qu'il fait de la Calabre.

Dives agri, dives pecoris, longè optima nutrix
Lenææ vitis, ditique argentea glebâ,
Clarorum inventrix studiorum atque æmula divis,
Magna viris, magna ingeniis, atque urbibus ingens.

« Riche par ses campagnes, riche par les troupeaux qui les cou-« vrent, excellente nourriciere de l'arbrisseau de Bacchus, opulente « par ses moissons, créatrice des arts célebres, et par là l'émule des « dieux, grande par les hommes qu'elle a produits, grande par les « génies qu'elle a donnés au monde, grande par les villes qui la peu-« plent. »

Horace avoit dit avant lui, liv. 21, od. 6:

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet.

« Ce petit canton a pour moi des charmes que je ne trouve nulle « part ailleurs. »

En effet du temps d'Horace, du temps d'Athalaric, dont on peut consulter la lettre à Sévere, conservée par Cassiodore, peut-être même du temps de Pontanus, la Calabre étoit un des pays du monde où il paroissoit le plus rai-

sonnable d'aller chercher le bonheur. Les hommes n'y avoient pas détruit l'ouvrage de la nature. Mais aujourd'hui, malgré la richesse de ses productions, ce pays est réduit, dans presque toute son étendue, à l'état le plus déplorable. Les déprédations des pirates, qui n'ont cessé long-temps d'infester ses côtes, n'ont pas été le plus grand de ses maux; soumis à la domination d'une foule de petits souverains inquiets, avides et despotiques, leurs extorsions continuelles ont privé ses terres de cultivateurs, en privant les cultivateurs du fruit de leurs travaux. Ces tyrans, d'autant plus dangereux que leur pouvoir s'étendoit sur un petit territoire, se harcelant, se déchirant, ont ravagé à l'envi toute la contrée; et leur avarice barbare n'a laissé au pauvre aucune des ressources qui pouvoient alléger sa misere.

Sous les Romains la Calabre fut florissante : ils n'accabloient point d'impôts ses habitants; ils ne leur donnoient point le titre odieux de vassaux, de serfs, mais d'amis, d'alliés, de freres. « Nos gouvernements, dit le moine Barris, rongent le bas peuple; nouveaux Lestrigons, ils ne « sont ses maîtres que pour l'opprimer, le tenir dans l'es« clavage et boire son sang. Sous Servius Tullius, le peuple « romain dont nous avions reçu les loix ne mit aucun im« pôt sur plus de cinq mille citoyens parcequ'ils étoient pau« vres. Ces loix veilloient sur le dernier des citoyens comme « sur le plus puissant; ou, pour mieux dire, c'est pour l'ha« bitant des campagnes qu'elles sembloient faites. » Les maximes de Rome ne varioient jamais. Du temps de Porsenna, dans la circonstance la plus laborieuse de la république, le sénat ne demanda qu'aux riches des secours pour fournir aux frais de la guerre : selon lui les pauvres

faisoient assez pour l'état s'ils lui donnoient des enfants. Toujours favorable à l'agriculture, dans des temps moins heureux, il traita ses citoyens et ses alliés avec la même humanité; et les premiers empereurs, quoiqu'armés d'un pouvoir plus oppressif par sa nature, quoique moins éclairés, et conduits par des vues moins droites, continuerent à mettre sous leur protection, ou sous celle des loix, le laboureur et sa propriété respectable. Tout a changé sous les princes chrétiens. Les terres sont sans culture, les arts méprisés, les sciences méconnues; et la superstition a si bien secondé les mauvaises loix et le mauvais régime, qu'il ne reste presque plus de vestiges de la richesse, du bonheur, de l'esprit, et de la gaieté des anciens Calabrois.

Les temps qui précedent le siege de Troie ne sont, dans l'histoire profane, qu'un tissu de fables souvent peu d'accord entre elles. S'ils ne présentent relativement aux autres peuples connus de l'antiquité que des faits isolés et vagues, ils semblent redoubler d'obscurité dans ce qui regarde ceux de l'ancienne Italie. Après ce grand événement qu'on peut regarder comme le dernier du siecle mythologique, les annales des nations prennent un caractere nouveau. Les merveilles deviennent plus rares : on parle moins des demi-dieux et plus des hommes : on voit moins de prodiges guerriers, moins de brigands, de centaures, d'hydres, de géants terrassés par les héros: les grands hommes alors s'illustrent par des colonies, par des cultures nouvelles, par des liaisons de commerce, par des constructions de villes, par des loix. Plusieurs Grecs célebres, après la destruction de Troie, vinrent s'établir dans la Calabre: Philoctete, l'un d'eux, compagnon d'Hercule

et l'héritier de ses fleches ; Oreste, qui y construisit un port appellé depuis de son nom, et qui expia son crime en se baignant dans un fleuve d'Italie ; Ajax, fils d'Oïlée, et son fils Sagaris, qui s'établirent à Locres ; Ulysse, qui donna son nom aux isles placées vis-à-vis d'Hipponium, et bâtit sur les côtes de la mer de Tyrrhene un temple superbe à Minerve ; enfin Épéus, Nestor, Idoménée, et, selon quelques auteurs, Ménélas. Les Athéniens et les Phocéens y envoyerent aussi des colonies : et Mnesthée, ainsi que quelques autres Troyens échappés au fer ennemi, en s'y réfugiant y transporterent les dieux et le souvenir de leur ancienne patrie. Tous les compagnons d'Énée, dit Denys d'Halicarnasse, ne s'arrêterent pas dans le même endroit de l'Italie : les uns vinrent, avec plusieurs vaisseaux, débarquer sur les côtes d'Iapygie, qu'on appelloit alors Campus Salentinus ; d'autres se répandirent sur la droite et sur la gauche de l'Apennin, dans les territoires dont ils purent engager les habitants par la voie des armes, ou par celle des supplications, à leur laisser former des établissements.

Les Calabrois, dans quelques cantons, se donnent les Arcadiens pour aïeux, et ils prétendent en avoir les mœurs pastorales et hospitalieres. Les Romains envoyerent plusieurs colonies dans la Calabre, soit dans les occasions où des fléaux publics dépeuplerent les villes entieres, soit après avoir soumis celles qui ne reconnoissoient pas encore leur pouvoir, ou qui, l'ayant reconnu, avoient secoué le joug. Rome finit par être la métropole même des villes de fondation grecque, et c'est à cette époque que l'Iapygie prit le nom de Calabre, qui lui a été donné à cause de l'abondance de ses moissons, de la salubrité de ses eaux,

et de la pureté de son ciel. Elle resta, au moins en partie, fidele aux Romains. Si les Brutiens se rangerent du côté d'Annibal, lorsque ce fameux Carthaginois eut obtenu ses plus brillants succès sur les Romains, ils semblent plutôt avoir obéi aux circonstances et à la nécessité qu'à un esprit d'inquiétude ou de rebellion. Un an après, sans attendre qu'Annibal eût quitté l'Italie, ils vinrent se remettre sous les loix de Rome, qui leur pardonna. Leurs voisins tinrent une conduite plus équivoque, et furent aussi traités avec moins de douceur.

De tous les peuples de l'Italie après les Romains, les Calabrois embrasserent les premiers la religion chrétienne. Ils furent convertis par les prédications de saint Paul, et par celles d'Étienne, que l'apôtre, lorsqu'il fut obligé de quitter Reggio, en nomma évêque ou pasteur. Depuis ce temps, dit-on, cette ville a conservé la suprématie sur les vingt-quatre évêchés de la Calabre, et son évêque siege dans les conciles généraux immédiatement après les papes et leurs légats.

La Calabre fut, dans la primitive église, comme la Thébaïde, peuplée de solitaires et de religieux. Mais on ne voit plus aujourd'hui que les ruines de leurs saintes retraites: les hermitages sont déserts, et sur les débris des anciennes communautés et de leurs églises, on a élevé des demeures profanes. Cependant la mémoire de l'hermite Hilarion et de ses disciples y est toujours en grande vénération parmi le peuple. Ce divin personnage vint y fixer sa sainte colonie dans un temps où la vie solitaire inspiroit un grand respect aux fideles, et où elle méritoit de l'inspirer par la ferveur avec laquelle elle étoit embrassée. Après avoir édifié l'église pendant plusieurs an-

nées, il mourut. Ses disciples, assemblés pour lui choisir un successeur, convinrent de jetter chacun un plateau de balance, attaché à une ficelle, dans le réservoir du couvent, et de nommer leur supérieur celui dont le plateau apporteroit un poisson. Nicolas, sur qui Dieu avoit sans doute des vues particulieres, mérita cette faveur. Il fut désigné par ce miracle; et l'église l'ayant depuis mis dans ses légendes, il en opéra lui-même de plus grands.

La langue latine, portée en Calabre par les Romains, s'y est maintenue conjointement avec le grèc. Ces peuples ont parlé long-temps les deux langues à la fois. Plusieurs communautés religieuses y fêtent encore des saints selon le rit grec, et le suivent dans leurs offices. Leurs cérémonies funéraires sont encore celles des Romains, ou du moins y ressemblent beaucoup. Des pleureuses à gages précedent le convoi, ayant à leur tête la plus ancienne d'entre elles, qui dirige le Cantus lamentabile, et en marque la mesure. Les Calabroises, ainsi que les Romaines, regardent comme honteux de boire du vin, et comme le plus grand reproche qu'on puisse leur faire, celui d'en avoir bu. Athénée nous a conservé une fable d'Alcinoüs de Sicile, qui fonde cet usage sur ce qu'Hercule, irrité qu'une femme de Crotone étant ivre lui eût refusé du vin dans la soif la plus ardente, en interdit la boisson à toutes les femmes de la grande Grece.

On doit regarder l'établissement des républiques grecques en Italie, et celui des écoles de Pythagore, comme un seul et même événement. Jamais philosophe n'eut une plus grande influence sur les affaires politiques de son siecle. Presque toutes les loix des peuples de la grande Grece sont dues à lui ou à ses disciples, qui long-temps

y furent seuls chargés de l'éducation publique et particuliere. Architas à Tarente, Philolaüs à Héraclée, Timarate et après lui Timée chez les Locriens, etc. se firent également révérer par de sages leçons, par des exemples constants de vertu, et par des loix simples et sublimes, qui ont fait l'admiration de l'antiquité. Malgré le bien qu'ils firent à la grande Grece, nous ne pouvons penser que l'histoire de ce pays ne doive remonter que jusques à eux. Ils y porterent la lumiere en lui donnant des loix. Mais les loix et la lumiere ne sont jamais chez les nations à une époque très voisine de leur naissance : il faut que les peuples, comme les individus, aient passé le temps des passions et des crises, avant que d'arriver à celui de la raison, et qu'ils se soient égarés pendant nombre d'années. Trop souvent le bien n'est amené que par l'excès du mal.

Du temps de Pythagore, Crotone devint le rendez-vous de tous les jeunes gens de l'Italie qui, nés avec des talents, avoient aussi reçu de la nature le desir de les cultiver, celui de faire du bien à leurs compatriotes, ou le besoin de mériter de la gloire.

Les sages de l'Inde et de l'Égypte avoient formé ce philosophe; Numa reçut de ses leçons. Il ne faut pas juger des opinions de son maître, ni même des siennes, par cette foule de dieux dont il introduisit le culte chez les Romains, par les cérémonies superstitieuses qu'il leur fit adopter, et par cette hypocrisie religieuse qui caractérise l'ancienne Rome, dont elle couvroit, dans ses premiers âges, ses desseins injustes, ses brigandages, et, dans des temps plus corrompus, ses perfidies et le violement de ses traités.

Numa crut que pour adoucir des brigands nourris dans

le meurtre et dans le ravage, il falloit les environner d'un pouvoir invisible, et faire descendre les dieux en foule au sein de leurs murs. Ce n'est guere qu'en les trompant, qu'on peut civiliser et rendre justes des hommes ignorants et féroces. Le temps de leur ouvrir les yeux n'arrive qu'après qu'ils ont bien vu leurs véritables intérêts, lorsqu'ils ont compris que chaque individu ne peut jouir d'une félicité véritable qu'en respectant les loix qui l'unissent à la société, et que chercher à être heureux ou être bon ne sont qu'une seule et même chose pour eux. Numa avoit prévu que ce temps arriveroit pour les Romains; il laissa en mourant des ouvrages qui devoient substituer aux motifs faux de sa morale d'autres motifs puisés dans les rapports mutuels des hommes. On trouva dans sa cassette douze livres DE JURE PONTIFICIS, et un traité en grec DE DISCIPLINA SAPIENTIAE. Ces écrits, remplis de la doctrine secrete de Pythagore, furent brûlés par le préteur Q. Petilius (*a*), parceque les principes qui y étoient exposés ne

(*a*) Quel dommage que ce fanatique païen n'ait pas laissé subsister ce trésor de la philosophie! Que de sang eût été probablement épargné chez les Romains, et chez les peuples qu'ils détruisirent, si ces féroces républicains eussent connu, quelques siecles plutôt, la fausseté de leurs dieux, et les vérités qu'enseigne la philosophie! On ne sera pas fâché de trouver ici une partie de la doctrine de Pythagore. Tous ses disciples mettoient leurs biens en commun, et vivoient ensemble dans l'union la plus fraternelle. Ils paroissoient toujours graves, pensifs; et même après les cinq années du silence strict qui leur étoit prescrit, ils étoient silencieux, et évitoient les discours frivoles. De là ce proverbe rapporté par Suidas:

Taciturnior Pythagoreis.

Quand ils rentroient: « Où ai-je été? se disoient-ils à eux-mêmes.

tendoient qu'à renverser la religion. Pythagore, que Numa avoit pris pour modele, eut, comme lui, une doctrine pour le peuple et une autre pour ses disciples. La pre-

« Qu'ai-je fait parmi les choses qui étoient de mon devoir ? qu'ai-je « omis de faire » ? Telles étoient les premieres regles de conduite que leur maître donnoit à l'homme : « Lorsque tu as mal fait repens-toi ; ré- « jouis-toi si tu n'as rien à te reprocher ; accoutume-toi à commander « à la soif et à la faim, au sommeil et à l'amour. »

Sur la porte de son école il avoit écrit de sa main l'inscription suivante :

« Celui qui ignore ce qu'il doit savoir est un animal stupide parmi « les animaux ; celui qui ne sait que ce dont il a besoin est un homme « parmi les animaux ; celui qui sait tout ce qu'on peut savoir est un « dieu parmi les hommes. »

L'empereur Marc Aurele possédoit la pierre sur laquelle étoit gravée cette inscription, et la regardoit comme un de ses trésors les plus précieux.

Pythagore écrivit trois ouvrages. Le premier intitulé *de Instructione;* le second *de Civilitate;* le troisieme *de Natura.* Suivant Jamblique, il professa très long-temps à Métaponte, et vingt ans seulement à Crotone. Il périt dans cette derniere ville, par un complot que forma contre lui et contre ses disciples un citoyen très distingué, nommé Cylon.

Cet homme vicieux, irrité que Pythagore eût pénétré le fond de son ame, et que, malgré les apparences de vertu dont il cherchoit à se couvrir, il n'eût pu en imposer aux yeux du philosophe ; offensé, sur-tout, de n'avoir pu être admis au nombre de ses disciples, il forma le projet de s'en venger. Sa haine et son ambition demandoient également la perte de Pythagore, pendant la vie duquel il n'osoit se promettre d'usurper le pouvoir souverain, et d'opprimer le peuple. Il rassemble en conséquence ses amis et ses créatures, c'est-à-dire des vagabonds, des jeunes gens plongés dans la débauche, adonnés à tous les vices, perdus de dettes, et n'attendant leur salut que du désordre : il leur promet tout ce qu'ils pourront desirer lorsque le gouvernement sera entre ses mains, et leur montre Pythagore comme le seul obstacle à ses projets : — Lui

miere, minutieuse, pleine de superstitions et de frivoles observances, devint, dans des temps plus éclairés, l'objet du mépris, et le méritoit effectivement ; la seconde, dont

---

« mort, nous nous emparerons de la ville; vous n'aurez plus à craindre « les loix, puisque ce sera nous qui les ferons parler ». — Ils courent en tumulte à la maison de Milon, ce célebre athlete, où les disciples de Pythagore étoient rassemblés, et écoutoient leur maître : ils y mettent le feu ; et guettant aux passages ceux qui cherchoient à se dérober au péril, ils les massacrent sans pitié. Archyppus et Lysis, on dit aussi Philolaüs, échapperent seuls. Pythagore mourut âgé de près de quatre-vingt-dix ans, l'an 550 avant Jésus-Christ. Il eut pour femme Theano, fille de Brontinus de Crotone.

Digne d'un tel mari, elle étoit non seulement très savante, mais aussi très vertueuse. Elle lui donna deux fils, Mamercus et Thélauges, et quatre filles, Alya, Erigone, Damea, et Theanone, qui épousa Aristée. Leur mere avoit écrit des commentaires philosophiques, des apophthegmes, et un traité d'éducation adressé à Eubole. Après la mort funeste de Pythagore elle tint ses écoles avec ses deux fils. Ni son savoir ni la facilité qu'elle avoit acquise de traiter avec éloquence tous les sujets de morale et de philosophie, ne purent lui faire perdre de vue cette modestie touchante qui est le premier ornement de son sexe. On lui demandoit comment elle avoit pu acquérir tant de connoissances, et sonder ainsi les mysteres les plus secrets de la sagesse. « C'est, répondit-elle, « en filant, en me dévouant aux soins du ménage, et en respectant le « nœud qui m'attachoit à mon époux ». On lui demandoit encore : — Quel est le devoir d'une femme? — De plaire à son mari. « Lorsqu'une « femme, ajoutoit-elle, entre dans le lit conjugal, il faut qu'elle quitte « la honte avec les vêtements, et la reprenne avec eux ». Brontinus, son pere, étoit lui-même un homme respectable, et un philosophe instruit. Empédocle d'Agrigente fut un de ses disciples. Damea, l'une des filles de Pythagore, suivit la doctrine de son pere, et donna des leçons publiques, mais n'écrivit point. Elle se rendit recommandable par ses vertus et sa grande chasteté. Saint Jérôme en parle avec éloge dans son écrit contre Jovien.

il ne faisoit part qu'à des hommes éprouvés, étoit digne de sa sagesse et de sa réputation.

Quelle doctrine que la sienne! Dans le Pythée, il prêchoit aux hommes et aux jeunes gens l'humanité, l'amour de la patrie, celui de la liberté, le respect pour les loix, etc. Dans le temple de Junon, il apprenoit aux femmes et aux jeunes vierges le prix de la pudicité, le respect pour le nœud conjugal, la complaisance que les femmes doivent avoir pour leurs maris, l'amour qu'elles doivent à leurs enfants, la vie domestique et retirée, etc...... La prospérité dont jouirent les villes de la grande Grece tant qu'elles furent fideles à ses maximes, fait suffisamment l'éloge de sa sagesse; le respect qu'il inspira pendant sa vie, le souvenir qu'il laissa après lui, font celui de son ame et de ses mœurs.

Ses disciples firent fleurir la philosophie de leur maître; Épicure fut le dernier qui l'enseigna avec distinction. Après lui, la secte pythagoricienne paroît éteinte jusqu'au temps de Cicéron, qu'elle fut rétablie par Nigidius Figulus, homme savant et protecteur zélé de la philosophie et des arts. La doctrine de Pythagore, qui avoit pris naissance en Italie, s'appella PHILOSOPHIA ITALICA, comme celle de Thalès porta le nom d'IONICA.

La premiere ville que l'on trouve en Calabre ou Messapie, après avoir quitté les Peucétiens, est Brindes, l'ancienne Brundusium. Comme on s'y embarquoit le plus communément pour faire voile vers la Grece, on la regardoit comme la derniere ville de l'Italie.

Brundusium quò desinit itala tellus.

Sil. Ital. L. VIII, v. 575.

On y alloit accompagner ses amis, ses parents, ou l'on

y venoit à leur rencontre. Les festins d'adieux ou de retour, les vœux pour la prospérité du voyage qu'on alloit entreprendre, ou les actions de graces pour un voyage fait heureusement, se renouvelloient tous les jours à Brundusium. C'est là qu'on se quittoit, c'est là qu'on se retrouvoit.

Son port, si célebre autrefois, n'est plus aujourd'hui qu'un étang bourbeux. On y équipoit jadis les flottes les plus imposantes que les mers eussent encore portées. La mer adriatique étoit le théâtre du commerce des Grecs et des Romains, et Brundusium dominoit la mer adriatique. Cent mille citoyens libres, sans compter les esclaves, habitoient dans ses murs; aujourd'hui à peine peut-on y compter huit mille ames. L'air y est mal-sain, et même mortel en été. On parviendroit à en rétablir la salubrité, en desséchant les marais salants des environs; mais le gouvernement s'occupe peu ou mal-adroitement des travaux nécessaires à la conservation des hommes. Les ministres italiens emploient toute leur industrie à augmenter les impôts, sans songer que plus un pays est habité, plus les impôts produisent d'eux-mêmes, sans qu'il soit nécessaire d'en inventer de nouveaux. Heureux ceux qui existent sous un jeune monarque zélé pour le bien, qui regarde ses sujets avec des yeux de pere, qui sait être bienfaisant avec justice, et diminue, lorsqu'il le peut, les impôts, au lieu de permettre qu'on les multiplie! Heureux aussi l'historien destiné à peindre son regne! il oubliera, pour un moment, cette foule de tyrans et de déprédateurs que nous présentent dans tous les siecles les annales du monde.

A quelques milles de Brindes on trouvoit Oreas ou

Uretum (aujourd'hui Oria), citadelle bien fortifiée sur la cime d'une montagne. De là on alloit à Mandurium ou Menturum, qui fut prise d'assaut par Quintus Fabius. C'est maintenant Casale novum. Une partie de ses murailles subsiste encore, tandis que des villes plus modernes de cette contrée ont disparu sans laisser la plus légere trace. C'est que du moment où l'on cessa d'aller chercher au loin des matériaux solides, on fut obligé d'employer de la craie ou des terres durcies au soleil, et par là on renonça à bâtir pour une postérité un peu reculée. De pareils édifices battus par les vents, et détrempés par la pluie, cedent en peu de temps : à peine voient-ils quelques générations. Avant Lupia, on voit les anciens murs de Balesus ou Valetium, ville très ancienne, dont les murs pouvoient avoir sept à huit stades de contour. Tous les jours, en remuant la terre, les laboureurs y trouvent des médailles et des statues de la plus haute antiquité. La fameuse voie trajane traverse ces ruines. Une fontaine qui, autant qu'on en peut juger par sa situation actuelle, devoit avoir sa source au milieu de la ville, lui distribuoit l'eau la plus limpide et la plus saine. Quelques tombeaux de marbre blanc, épars çà et là, attestent que les arts y furent cultivés avec succès.

Lupia et Rudia étoient situées entre Brindes et Hydrontum. Pline les met au nombre des villes des Pédiculiens : mais c'est une de ses erreurs ; car elles étoient à plus de 60 milles des terres de ce peuple : un espace d'environ une lieue séparoit ces deux villes, dont les loix étoient les mêmes, et dont les habitants se regardoient comme freres ; mais des chemins souterrains les faisoient communi-

quer de l'une à l'autre et leur procuroient un moyen de se secourir mutuellement en cas d'attaque.

Quelques auteurs ont prétendu que la ville de Lecce est bâtie sur les ruines de Lupia; mais ils confondent cette ville avec celle d'Aletum. Lupia étoit plus près de la mer, à 10 milles environ d'Aletum, qui est incontestablement remplacée par Lecce. On croit qu'Aletum fut fondée par un roi de Salente, nommé Mallenius. Quant à Lecce, on ne la connoît que depuis l'arrivée des Normands, et par la belle résistance qu'elle fit contre les Turcs. C'est maintenant, après Naples, la plus belle ville du royaume des deux Siciles. Il ne lui manque que des habitants. A peine en a-t-elle seize mille, et elle pourroit en contenir plus de cent. Les hommes y sont lourds et épais, sans connoissances et même sans esprit naturel; mais les femmes y sont aimables quoique d'une beauté ravissante. En général il y a peu de maux sans dédommagements. Presque partout où les hommes sont grossiers, brutaux, et sans esprit, les femmes sont douces, aimables, et cultivant les talents qui leur sont propres; et par-tout où les hommes, empressés de plaire aux femmes, deviennent femmes eux-mêmes en encensant leurs caprices, celles-ci, orgueilleuses, hautaines, capricieuses, perdent cette modestie qui doit les caractériser, et dont tout l'esprit du monde ne remplace point le vuide. En adoptant les maximes des hommes, elles deviennent hommes à leur tour; ce qui détruit, non tout l'agrément, mais du moins tout le charme de leur commerce.

Près de Lecce existe un petit village nommé Soletum, qu'on prétend être tout ce qui reste de l'ancienne Salente. Mais comment imaginer qu'un ancien port aussi célebre

se trouve aujourd'hui à 12 milles du rivage, sans qu'on ait observé, depuis près de 30 siecles, que la mer ait perdu dans cette contrée, et lorsqu'on est certain que le promontoire Japygium (aujourd'hui le cap Leuca) existoit alors comme il existe aujourd'hui (*a*)?

Vasta, petite ville qui a eu quelque splendeur, n'est plus qu'un misérable village nommé Basta, près du cap de Leuca. Hors de l'ancienne enceinte de ses murs, on découvre souvent des tombeaux magnifiques, remplis de vases précieux, d'armures antiques d'airain, et d'anneaux d'or mal travaillés. En 1528 on trouva dans un de ces tombeaux une table de pierre, avec une inscription en langue messapienne, langue employée par les habitants de ce pays avant l'arrivée d'Idoménée, ce qui remonte à plus de 3 mille ans.

Hydrus ou Hydrontum (aujourd'hui Otrante) avoit un très bon port. Des sources d'eaux vives et salutaires arrosent et fertilisent ses environs; elles secondent les effets de l'air le plus pur, et ne permettent pas aux maladies épidémiques d'approcher de ce délicieux pays. Les malheurs d'Hydronte, et sa fidélité envers ses souverains, ne l'ont pas moins rendue célebre que son antiquité. Sous Justinien, Vitalianus, gouverneur de cette ville et vaillant guerrier, non content de l'avoir défendue contre les Goths, les harcela dans toute la Japygie, jusqu'à ce qu'enfin Bélisaire et Narsès vinrent les chasser de toute l'Europe connue alors.

(*a*) On a vu dans la note (82), que la véritable position de Salente a été trouvée par M. de Non, dans des ruines qu'il alla visiter à dix milles environ de Gallipoli.

D'Otrante, on voit si distinctement les monts acrocérauniens, qu'au rapport de Pline on a formé plusieurs fois le hardi projet d'unir son rivage à celui de la Grece, par un pont probablement de bateaux. Il est certain que Pyrrhus y avoit songé en 282 avant Jésus-Christ; et si ce prince n'eût pas été forcé de céder aux Romains, il l'eût au moins tenté. La plaine qui conduit d'Otrante à Gallipoli est une des plus riantes de l'Italie. Ses pâturages sont très renommés, couverts de moutons dont la laine est de la plus grande beauté. Tout ce qui n'est pas prairie est ombragé d'oliviers.

A 6 milles d'Otrante, environ à moitié chemin de Soletum dont nous avons parlé, on apperçoit beaucoup de vestiges de l'ancienne voie que les Romains avoient conduite de Tarente à Hydronte, ce qui établissoit la communication entre les deux mers. Elle étoit bordée de tombeaux, ainsi que presque toutes les voies romaines. Il n'en existe qu'un seul de bien conservé; sa forme est quarrée, et sa voûte est couronnée d'un étage en pierres. Tous les autres, de diverses formes, ronds, quarrés ou oblongs, sont absolument ruinés, et on n'y lit aucune inscription.

Dans les lieux les plus élevés de la péninsule, on voit des tas ou des masses de pierres fort élevées. De loin, on les prend pour des éminences. Les habitants les appelloient Speluncæ. Dans les lieux où les pierres sont moins communes, ces entassements sont de terres rapportées. On peut conjecturer que ce sont autant de monuments élevés à d'illustres morts. En effet la coutume des Grecs, et par conséquent des Japygiens, leurs descendants, fut long-temps d'accumuler des pierres ou des terres sur les

cadavres qu'ils enterroient, et le mot latin tumulus signifie également tertre et tombeau. Un peu sur la gauche, vers le bord de la mer, se voyoit le fameux temple de Minerve, à Castrum Minervæ, dont parle Virgile :

Templumque apparet in arce Minervæ.
Æneid. L. III, v. 531.

Uxentum ou Ogentum, ville assez considérable dans ce temps-là, et située à moitié chemin du cap Japygium à Callipolis, avoit de belles sources fort abondantes, qui lui firent donner le nom de Nymphæum. Veretum étoit entre cette ville et le promontoire qui maintenant porte le nom de Sta Maria-di-Leuca, ou Madona de finibus terræ. Toute la Calabre y fait des pélerinages. C'est la Lorette de cette contrée.

Callipolis (aujourd'hui Gallipoli) fut ainsi nommée à cause de sa beauté. Pline prétend qu'elle fut fondée par des Gaulois Sénoniens, mais c'est encore une de ses erreurs. Elle est située sur un promontoire, entre deux détroits qui en font une presqu'isle, et son enceinte est d'environ 10 stades ou 6 milles. Comme le vent du nord est celui qui s'y fait le plus sentir, il n'y a aucune rue qui soit percée dans sa direction. Comme elle est bâtie sur le roc vif, elle n'a ni puits ni fontaines, mais un canal y conduit de l'eau en abondance, qui vient de plus de 600 pas; et de grands et profonds réservoirs, entretenus avec beaucoup de soin et de propreté, la conservent dans différents quartiers. La source de ce ruisseau ne tarit dans aucun temps de l'année.

L'air de fertilité qui régnoit à Callipolis, et son heureuse température, faisoient l'admiration des anciens. La richesse du sol est encore plus admirable. Pline appelle ses

plaines, OPUS GAUDENTIS NATURAE. La salubrité de l'air et la richesse du pays influent beaucoup sur les goûts et sur l'humeur des habitants. Quoique braves et belliqueux, ils aiment le repos; et les vertus pacifiques sont celles qui les caractérisent le plus. Ils sont doux, humains et bienfaisants, quoiqu'adonnés à la mollesse; et sains, quoique voluptueux. Enfin on voit peu de désordres parmi eux, quoique l'amour du plaisir soit leur premier mobile.

Les femmes y sont sages, parceque leur grande prétention est de descendre des anciennes Lacédémoniennes; et elles se vantent aussi d'avoir, comme elles, en partage la même vigueur d'esprit et de caractere. Elles ne portent pourtant pas la ressemblance jusqu'à danser toutes nues sur le bord de la mer, ainsi que les Lacédémoniennes dansoient sur les rives de l'Eurotas.

A 8 milles de Gallipoli, en allant vers Tarente, et à 4 milles de la mer, étoit l'ancienne Neretum (aujourd'hui Nardo), située dans une plaine charmante, dont la terre est fertile. Les étangs dont elle est environnée, au lieu de nuire à la santé des habitants, adoucissent, par des vapeurs humides, la trop grande vivacité de l'air, et leurs inondations, comme celles du Nil, y sont un principe de fertilité. Les paysans voient souvent sur les bords de ces étangs des fantômes effrayants, des feux follets, qui les poursuivent ou qui les fuient, et des ombres, qu'ils s'imaginent être celles de leurs parents et de leurs amis. On ne peut leur faire comprendre que toutes ces visions sont l'effet des vapeurs que l'air, et plus souvent encore l'imagination, revêt de formes différentes; et que les exhalaisons inflammables qui se dégagent des végétaux en putréfaction produisent ces feux qui serpentent près de tous les

marais. Les simulacres que ces vapeurs enfantent sont quelquefois si ressemblants, ou bien la crédulité du peuple de Nardo est si grande, qu'un jour ils virent, au lever de l'aurore, une flotte cingler vers leur bord à pleines voiles; et ces pauvres visionnaires, la prenant pour celle des Turcs, coururent aussitôt aux armes. L'effroi ne se dissipa que lorsque le soleil eut dissipé les brouillards qui avoient causé ce spectacle fantastique.

Neretum a donné le jour au célebre Neritinus, fondateur de l'académie de Padoue, et à plusieurs autres hommes illustres.

De Nardo à Tarente, on ne trouve que les restes de Mandurium, dont nous avons parlé, et qui porte maintenant le nom de Casale novum.

Tarente étoit jadis la plus grande ville de toute cette contrée, et s'étendoit tout le long de son petit golfe. Toutes les nations s'accordoient à la regarder comme le chef-d'œuvre de la nature et de l'art. Ses habitants étoient autant guerriers qu'agriculteurs; leur commerce, qui mettoit à contribution tout l'univers connu, les avoit comblés de richesses, dont ils jouissoient en paix, étant sûrs de les conserver par le nombre de leurs troupeaux et par leurs remparts inattaquables. C'étoit le rendez-vous de tous les marchands de l'Europe, de l'Afrique, et même de l'Orient.

Il falloit que sa richesse fût extrême, puisque Tite Live nous assure que dans le pillage des Romains, lorsqu'ils se furent emparés de cette ville, ils lasserent leur avidité.

« On a vu dans la traduction du voyage et dans les « notes tout ce que l'on sait de la fondation de Tarente.

« Il est inutile de rapporter ici ce qu'en dit M. de Caba-
« nis. » (*a*)

Cependant cet énorme luxe des Tarentins introduisit bientôt la corruption dans leur ville. Tout alors changea de face. Son faste insolent lui fit autant d'ennemis qu'elle avoit de voisins. Énervée par la mollesse, elle ne leur op-

---

(*a*) Justin, d'après Trogue Pompée, nous apprend que quelques années après l'établissement des Parthéniens à Tarente, Phalante, leur chef, fut banni de la ville par une sédition qu'il n'avoit pu prévoir, et qu'il se retira à Brindes, habitée alors par les anciens possesseurs de la ville de Tarente, qui en avoient été chassés par les Lacédémoniens. Brindes ne devoit pas être pour lui un asyle bien sûr; cependant il osa se confier à sa fortune, et il se livra aux ennemis de sa nation, sans vouloir chercher à les armer contre elle. Un oracle ambigu attachoit à ses os la prospérité de Tarente. Étoit-ce de Tarente appartenant aux Japygiens, ou de Tarente devenue Lacédémonienne? Il persuada aux Tarentins réfugiés à Brindes que cet oracle les regardoit, et qu'en transportant un jour ses os à Tarente ils pourroient espérer d'y rentrer triomphants. En conséquence il leur conseilla de les broyer après sa mort, et de les faire répandre par quelque transfuge dans la place publique de Tarente. Phalante savoit le sens de l'oracle, et que par ce moyen il rendroit un important service à ses ingrats concitoyens. « Ainsi, dit Jus-
« tin, pour leur assurer l'éternelle possession de leurs murs, il se ser-
« vit de leurs ennemis, qui, trompés par l'esprit de vengeance qu'ils
« lui supposoient, s'ôterent tout moyen d'y rentrer jamais. Les Parthé-
« niens ayant appris le service important que leur avoit rendu Phalante,
« malgré les torts qu'ils avoient avec lui, firent éclater leur reconnois-
« sance en lui décernant les honneurs divins. »

Si nous donnons à nos lecteurs des faits mêlés souvent de fables, qu'ils s'en prennent aux historiens de l'antiquité; qu'ils s'en prennent sur-tout à cet esprit de merveilleux qu'on retrouve chez tous les peuples, et qui défigure si étrangement les annales du genre humain. Il est dangereux de faire des conjectures lorsque l'on peint les premiers hommes, et il est bon de savoir comment ils se peignent eux-mêmes.

posa que des armées sans courage comme sans discipline, et d'année en année la décadence fut sensible. Enfin du temps d'Annibal elle fut prise par Fabius Maximus. Après l'avoir dépouillée et désolée, les Romains y envoyerent une colonie. A cette époque Tarente parut renaître. Le sénat accorda à ses habitants le droit de bourgeoisie; mais pendant l'espace de plusieurs siecles, il n'est plus fait mention d'elle dans l'histoire, et apparemment elle ne fit que végéter.

Cette ville, jadis si puissante, dont les flottes couvroient les mers, et dont l'alliance fut le plus ferme appui d'Annibal dans un temps où elle n'étoit déja plus que l'ombre d'elle-même, est aujourd'hui réduite à seize mille habitants, tous pauvres, et pêcheurs pour la plupart. Leur pauvreté peut être causée par la paresse qu'on semble y respirer par tous les sens, et par cet amour du plaisir qui a caractérisé ses habitants dans tous les âges. Les hommes y sont bien faits : les femmes y sont belles; elles ont presque toutes ces formes ovales et ces traits hardis et pleins de finesse des beautés grecques. L'amour est la premiere et la plus forte de toutes leurs passions. Lorsque celle-là devient l'affaire importante d'un peuple, il a besoin de luxe et de tous les autres plaisirs; quelque heureuse que soit sa position, il n'est pas destiné à faire long-temps de grandes choses. Les Tarentins sont affables et pleins de prévenance pour les étrangers. Ils exercent l'hospitalité, non avec magnificence, mais avec cette généreuse cordialité qui lui est bien préférable; le bas peuple sur-tout y est bon et gai.

Le Galesus, qui coule dans les environs de Tarente, n'est plus qu'un foible ruisseau qui se jette dans Mare pic-

colo, petite baie qui formoit le port de la ville. La célébrité que Virgile lui a donnée est bien ignorée sur ses bords. (Voyez le IVe livre des Géorgiques, v. 125.)

LA LUCANIE.

C'étoit cette portion de l'Italie séparée des Appuliens par le Bradanus, des Picentins par le Silarus, et des Brutiens par le fleuve Laüs. Elle touchoit un peu aux Hirpiniens; et ses côtes, sur le golfe de Tarente, s'étendoient depuis Métaponte jusqu'à Sybaris. En parcourant celles de la mer inférieure, on laissoit un peu au nord le temple de Junon Argienne, et on arrivoit à Possidonia ou Pæstum, colonie de Sybaris, si célebre chez les Latins par ses roses, dont Ovide et Virgile ont immortalisé la beauté (*a*).

Solin est le plus ancien écrivain qui ait parlé de cette ville; il dit qu'elle fut bâtie par des Doriens, c'est-à-dire par les habitants de la petite ville de Dora en Phénicie,

---

(*a*) Leur réputation venoit principalement de ce qu'elles rapportoient deux fois l'année.

Forsitan et pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biferique rosaria Pæsti.
Virg. Georg. IV. 118.

« Peut-être parlerois-je des soins nécessaires pour cultiver et embellir « les jardins; je peindrois les rosiers de Pæstum qui fleurissent deux « fois l'an. »

Nec Babylon æstum, nec frigora Pontus habebit,
Calthaque Pæstanas vincet odore rosas.
Ovid. ex Ponto II.

« Babylone ne sentira plus ses chaleurs; les froids perçants n'attriste- « ront plus les habitants du Pont; et les parfums des roses de Pæstum « le céderont à l'odeur du souci. »

d'où, peut-être, les Doriens d'Étolie étoient originaires. Des Sybarites vinrent s'y établir vers l'an 443 avant J. C. lorsqu'ayant été vaincus par les Crotoniates, et lassés des efforts qu'ils firent pour rentrer dans leur ville, ils se déterminerent enfin à s'expatrier. Ce fut alors que Pæstum changea son nom pour celui de Possidonia. Le reste de leurs compatriotes alla fonder Laüs et Cydrus. Mêlés avec les anciens habitants de Pæstum, les Sybarites leur firent adopter leurs loix et une grande partie de leurs usages, mais ils n'introduisirent point parmi eux les mœurs efféminées dont ils venoient d'éprouver eux-mêmes les funestes effets. Long-temps Possidonia fut florissante, ses ruines magnifiques l'attestent encore aujourd'hui.

Les Lucaniens s'en emparerent dans la suite, et l'occuperent pendant long-temps; mais les habitants, ayant saisi un moment favorable, les chasserent et rentrerent dans leurs droits: en reprenant leur ancien nom de Pæstum, ils reprirent une existence nouvelle; et leurs richesses, ainsi que leur influence dans les affaires de l'Italie, fixerent bientôt l'attention des Romains, qui s'allierent avec eux, et leur envoyerent, en 479 avant Jésus-Christ, une colonie romaine, pour augmenter leur population et s'emparer peu-à-peu de leurs possessions. Quelques siecles ensuite, cette ville retomba dans la barbarie, et s'anéantit entièrement, sans laisser d'elle la moindre trace.

Cependant on trouve dans Athénée, livre 14, chap. 4, un passage fort intéressant, qui est tiré d'Aristoxene, célebre musicien de Tarente. Il nous apprend que depuis que la musique grecque s'étoit corrompue, sans doute par des innovations de mauvais goût, les véritables amateurs s'assembloient en particulier, pour déplorer ces malheu-

reux changements, en se rappellant toute la beauté de la musique ancienne (*a*). « C'est ainsi, ajoute-t-il, qu'en « usoient les Possidoniens du golfe de Tyrrhene, qui, de « Grecs, étant devenus barbares, s'assembloient à certains « jours de l'année, déploroient la perte de leurs anciens « usages, et se séparoient après avoir versé des larmes et « gémi de la rigueur du sort ».

Presque tous les modernes qui ont parlé de Pæstum prétendent que ses ruines ne sont connues que depuis quelques années. C'est une erreur qui s'est accréditée, parcequ'ordinairement les voyageurs se copient les uns les autres, sur-tout lorsqu'ils parlent des endroits où ils n'ont point été ; mais Paul Merula, dans son ITALIA SPECIALIS, dit, en parlant de la Lucanie, que plusieurs personnes qui avoient habité long-temps cette contrée lui ont parlé des restes de Pæstum, de la muraille, de l'amphithéâtre, et des trois temples. De ce que ces superbes ruines ont été inconnues aux François jusques vers l'an 1755, que

---

(*a*) Dans le temps des incroyables succès de Rameau, les bons Lullistes auroient pu en faire autant; et dans le temps présent, lorsqu'on exécute certaines productions aussi barbares pour le style que pour le goût, les bons Ramistes n'auroient que trop d'occasions d'imiter les Possidoniens. Il faut conclure de là que puisque dans presque tous les temps la musique d'un siecle, ou seulement d'un certain nombre d'années, est devenue maussade, antique, ennuyeuse dans les temps subséquents, cet art prétendu n'en est pas un, puisqu'il n'a pas de beautés réelles, stables, et immuables, comme la peinture, la sculpture, l'architecture : ce qui plaît aujourd'hui sera sifflé demain ; tel est le sort que doivent éprouver les productions des musiciens présents et futurs. Je conçois que cette destinée n'est pas encourageante pour eux ; mais elle n'en est pas moins certaine, et ils peuvent s'arranger là-dessus, quel que soit le mérite qu'ils ont, et même celui qu'ils croient avoir.

l'on prétend qu'un jeune éleve d'un peintre de Naples y fut conduit par hasard en chassant, il n'en faut pas conclure qu'elles aient été inconnues jusques-là aux Napolitains, et même à quelques voyageurs; on peut seulement s'étonner qu'ils n'aient pas été plus enthousiasmés de leur beauté, puisqu'ils ont gardé à leur sujet le plus profond silence.

On trouve dans Muratori que les Sarrasins s'emparerent du pays où étoit Pæstum, et qu'en 915, ayant été chassés par les princes normands, ils abandonnerent cette contrée, après avoir mis le feu par-tout où ils purent. Sans doute cette malheureuse époque est celle de la destruction de Pæstum; et ce qui reste de ses temples et de son amphithéâtre est ce qui a pu seul échapper à la rage de ces barbares (*a*).

Entre Persano et Pæstum, près de la mer, on voit le Laco grande, qui, selon Plutarque, étoit célebre de son temps, à cause de ses eaux, tantôt douces et tantôt salées.

Près de l'embouchure du fleuve Heles (aujourd'hui l'Alento), on remarquoit Velia, d'abord nommée Hyela, puis Elea. Cette ville avoit été fondée par des Phocéens, qui, lorsque leur mere patrie tomba entre les mains d'Har-

---

(*a*) Le rédacteur du voyage pittoresque assure que Robert Guiscard ayant fait fouiller dans les ruines de Pæstum, en fit transporter un grand nombre de colonnes précieuses que l'on voit aujourd'hui dans la cathédrale de Salerne. J'ignore où il a trouvé cette anecdote; mais deux choses détruisent la possibilité de ce fait: la premiere, c'est que les colonnes qui ornent cette cathédrale sont loin d'être précieuses, et qu'il n'y en a que deux de verd antique plus belles par leur matiere que par leur forme; la seconde, c'est qu'aucune de ces colonnes n'est du genre de celles qui subsistent encore à Pæstum.

pagus, général de Cyrus, transporterent en Italie leurs familles et une partie de leurs biens. Elle donna naissance à Parmenides et à Zénon, philosophes pythagoriciens. Ses loix et la valeur de ses habitants la rendirent très recommandable dans l'antiquité.

En marchant toujours vers le midi, on trouve le promontoire Palinure, qui termine le golfe. On sait qu'il a dû son nom à un pilote d'Énée (*a*).

Le fleuve Melphes ou Melpes (maintenant la Molpa) coule fort près de ce promontoire. Buxentum, appellée Phyxus par les Grecs, et Policastro par les Napolitains, étoit située au fond du golfe.

Mecythus, l'un des principaux citoyens de Messene, y conduisit une colonie; mais presque tous ceux qui la composoient se disperserent, dégoûtés peut-être par l'aspect que leur présentoit la nature la plus inculte et la plus sauvage.

A quelques lieues de cette ville se trouve le fleuve Laüs (aujourd'hui Las), qui bornoit la Lucanie au midi. Une ville qui portoit le même nom étoit située presque à l'embouchure du fleuve. Probablement c'est sur ses ruines qu'on a bâti le petit hameau nommé maintenant la Scalea.

Dans l'intérieur du pays est Atena (jadis Atinum, sur le Silarus, maintenant la Sele), Vulcia (Buccino), Abellinum Marsicum (Marsico nuovo), Fontia (probablement la Sanza moderne); au nord, Potentia (Potenza), et Opimum (Oppido), voisine du Bradanus et d'Acherontia

---

(*a*) La Sibylle dit à l'ombre de Palinure pour la consoler:

Æternumque locus Palinuri nomen habebit.

AEneid. L. VI, v. 381.

« Le lieu où reposeront vos os conservera éternellement le nom de « Palinure. »

(Accrenza). Plus près des côtes de la mer inférieure, mais toujours dans l'intérieur des terres, étoient Nerulum (S. Primo, au confluent du fleuve Las et d'une petite riviere qui se nomme encore Nerilo), et Maranum (Castro Vellari). A 20 milles de cette ville, près d'Héraclée, étoit Lacaria (Rocca imperiale), dont Strabon parle comme d'une forteresse; enfin Abruste, Abryste ou Albistrum, vraisemblablement Labystron de Ptolomée, et que Pline place chez les anciens Brutiens. C'est aujourd'hui Urso Murso.

Lacaria, ville très ancienne, avoit été bâtie peu de temps après le siege de Troie, par Epeus, à la tête d'une colonie de Phocéens. Ses vins étoient célebres; Strabon parle des vertus qu'on leur attribuoit, et de l'usage qu'on en faisoit dans la médecine.

Fort près de Tarente, la premiere principale ville de Lucanie étoit Métaponte, qui devoit son nom, dit Eustathe, à Metabus, fils de Sisyphe; mais il paroît évident que ce sont des Chaldéens ou des Phéniciens qui ont jetté les premiers fondements de cette ville, quelque temps avant le siege de Troie. Nestor, dit-on, y vint après la ruine des Troyens, et y établit avec lui les Pyliens, qui, charmés de la beauté du climat, perdirent le souvenir de leur patrie, et ne la regretterent jamais.

Dans la suite, Métaponte fut ravagée par les Samnites; et des Achéens s'y établirent, ayant été attirés en Italie par leurs compatriotes qui occupoient Sybaris.

Les géographes n'ont long-temps connu qu'une Pandosie, située aux environs de l'embouchure du fleuve Las; mais un passage de Plutarque a fait conjecturer qu'il y en avoit une seconde aux environs d'Héraclée; et les monu-

ments qui ont été trouvés dans cet endroit ont démontré la vérité de la conjecture.

La Pandosie connue de tout temps étoit, sans contredit, la plus considérable, et avoit été fondée par une colonie de Platéens. Elle s'accrut par degrés, et devint la capitale des Œnotriens : plusieurs auteurs assurent que cette ville est maintenant remplacée par Mendisino ou par Castro-Franco ; mais la vérité est qu'il n'en reste pas vestige, et qu'on ne sait qu'à-peu-près la place qu'elle occupoit lors qu'Alexandre, roi des Molosses, fut tué devant ses murs en 323 avant Jésus-Christ : cette ville étoit du pays des Brutiens.

L'autre Pandosie, moins connue, étoit entre le Siris et l'Aciris (le Sinno et l'Acri), qui arrosent tous deux les environs d'Héraclée. Anglona fut bâtie sur ses ruines, et en offre maintenant de nouvelles; c'est ainsi que les villes et les empires se poussent et se remplacent, comme les hommes, pour aller tous enfin s'engloutir dans l'abîme du néant.

Ce fut entre cette Pandosie et Héraclée que Pyrrhus battit les Romains commandés par le consul Levinus, en l'an 282 avant Jésus-Christ. Sur la rive droite de l'Aciris, s'élevoient les murs d'Héraclée (aujourd'hui Policoro), fondée par les Tarentins, et plus anciennement, dit-on, par Hercule. Cicéron l'a louée de sa fidélité dans les traités ; il l'appelloit CIVITAS AEQUISSIMO JURE AC FOEDERE. Strabon assure qu'elle fut long-temps le lieu du conseil général de la grande Grece. C'est là que l'on se rendoit de toutes les provinces, pour conférer des affaires les plus importantes, civiles et religieuses. Ce conseil, établi à l'instar de celui des Amphictyons, régloit comme lui tout ce qui regardoit les in-

térêts communs de la grande Grece ; on y décidoit la paix et la guerre, lorsque la guerre ou la paix importoit aux intérêts de tous. On présume, je ne sais sur quel fondement, qu'Archytas, qui avoit donné des loix à Tarente, introduisit cet usage. La vérité est qu'on ignore l'époque de son établissement, et combien de temps il a subsisté.

Jusqu'au temps d'Alexandre le molosse, Héraclée demeura sous la domination de Tarente, sa métropole. Strabon l'appelle Heraclea Tarentinæ ditionis. Ce prince l'assiégea parcequ'il étoit en guerre avec les Tarentins ; mais après sa mort elle resta en proie à ses alliés et à ses ennemis, qui se la disputerent. Les Dauniens, les Messapiens et les Peucétiens voulurent l'enlever aux Tarentins, mais la perte de la plus grande partie de Tite Live nous a privés des détails de cette guerre. Ce qu'il y a de certain, c'est que, du temps d'Annibal, Héraclée étoit indépendante, et se gouvernoit par ses loix ; et tandis que Tarente cédoit à la terreur des armes carthaginoises, Héraclée et Métaponte, fideles à l'amitié qu'elles avoient jurée aux Romains, résistoient à leurs ennemis, quoiqu'avec des forces trop inégales.

La petite ville de Siris, fondée avant le siege de Troie, à l'embouchure du Siris (Sinno), servit de port à Héraclée, selon quelques auteurs ; mais, selon d'autres, ce fut avec ses ruines, transportées sur les bords de l'Acri, que l'on commença à élever Héraclée (*a*).

(*a*) Le premier âge de Siris est celui de sa fondation par des Ioniens, selon Lycophron, ou, selon Strabon, par des réfugiés de Troie. Le second âge commence à l'époque où quelques Troyens, chassés des bords de l'Hellespont, s'unirent aux Achéens établis à Crotone, égorgerent les Ioniens, possesseurs de Siris, et s'emparerent de leur ville. Le troi-

En 1730, on a trouvé dans les ruines de cette derniere ville deux tables d'airain chargées d'inscriptions, où les savants cherchent à retrouver une partie de son histoire, de ses mœurs et de ses usages.

En suivant toujours la côte méridionale, on arrivoit bientôt à Sybaris, éloignée d'Héraclée d'environ 50 milles.

Fondée par Sagarus, fils d'Ajax fils d'Oïlée, ou par Myscellus, selon Strabon, cette ville remontoit à la plus haute antiquité. Le Crathis couloit à sa droite, et le Sybaris à sa gauche. Elle prit le nom de ce fleuve, qui lui-même avoit pris celui d'une fontaine d'Achaïe. Ce nom ne lui resta pas long-temps. Énervée par la mollesse, elle ne put résister aux armes des Crotoniates l'an 508 avant J. C. Il ne fallut que soixante et dix jours pour qu'il ne restât plus aucune trace de sa grandeur. Ceux de ses malheureux habitants échappés aux fers des Crotoniates allerent porter ces tristes débris de leur fortune à Pæstum, et dans d'autres villes de la Lucanie. Quelque temps après, les Athéniens envoyerent une colonie, qui aima mieux s'établir à quelques milles de l'ancienne Sybaris, que de relever des murs et des habitations détruites jusques aux fondements.

La ville qu'ils bâtirent 444 ans avant Jésus-Christ, s'ap-

---

sieme âge est celui où, sous la protection de Tarente, des Thuriens et des Tarentins, unis ensemble, vinrent habiter Siris et cultiver ses plaines. Enfin le quatrieme âge est celui où l'infortuné reste des habitants de cette ville, prise et saccagée par les Crotoniates, fut mis en possession d'Héraclée que les Tarentins les aiderent à élever en se servant des ruines de Siris. Cette nouvelle colonie devint puissante, et subsistoit encore avec éclat du temps de Strabon, qui écrivoit sous Tibere: du temps de Marc Aurele il n'en étoit plus question.

pella Thurium; et après quelques années de gloire et de prospérité, elle fut obligée de se soumettre aux Lucaniens. Attaquée ensuite par les Tarentins, elle eut recours aux Romains, qui n'accordoient jamais qu'un secours dangereux, traînant toujours après lui l'asservissement. Le sénat y envoya une colonie, lui fit quitter son nom, et lui donna celui de Capia. Ce fut à Thurium que mourut le célebre Hérodote, l'an 344 avant Jésus-Christ. Il fut enterré au milieu de la place, et on lui donna le nom de Thurien.

La vie efféminée et voluptueuse à l'excès des Sybarites est assez connue pour ne pas rappeller ici ce qui est su de tous mes lecteurs (*a*). Ils savent aussi sa fin funeste; et ce

---

(*a*) Sybaris fut célebre par la recherche que ses habitants mettoient dans toutes leurs jouissances. Les plaisirs qui causerent leur ruine furent aussi la source de leur gloire. Le bruit des artisans laborieux qui se fait entendre dans toutes les villes, le chant même des coqs, étoient interdits comme un désordre public. Livrés au sommeil, à l'amour et à toutes les voluptés, les Sybarites embellissoient le court passage de la vie par toutes les sensations agréables que leurs organes pouvoient recevoir. Des parfums délicieux, des bains qui rendoient la peau plus sensible à toutes les impressions extérieures, tous les goûts assouvis, les festins animés par les vins les plus exquis, voilà comme ils remplissoient tous les intervalles qu'ils déroboient au sommeil. Mais c'étoit sur-tout dans leurs lits moëlleux et jonchés de roses, que se déployoit toute leur délicatesse. Une feuille séchée ou roulée les importunoit tellement que c'étoit pour eux un malheur véritable. Leurs plus grands travaux étoient des voyages à leurs maisons de campagne. Quelque peu éloignées qu'elles fussent de la ville, ils n'y arrivoient que harassés, exténués, n'en pouvant plus, et obligés de se coucher aussitôt pour se reposer d'une si terrible fatigue. Aussi ils s'en dédommageoient en redoublant de soins pour rendre leur vie plus voluptueuse encore, s'il étoit possible. Curieux de savoir si le bonheur dont ils jouissoient seroit de longue durée, ils consulterent l'oracle de Delphes, qui répondit qu'ils seroient heureux tant

qui en fut cause fut d'avoir porté au dernier degré l'art d'énerver l'homme par des jouissances trop exaltées. Sybaris put se vanter d'avoir produit d'habiles parfumeurs et d'excellents cuisiniers. Un de ses plus grands hommes fut Alcistenes, qui fit une superbe tunique en plumes, avec un tel art, qu'elles représentoient des animaux, des dieux et des oiseaux. Cette tunique fut vendue 120 talents. Thurus, auteur de fables; Émithéon, poëte cité par Ovide; Alexis, poëte comique, et le fameux Ménandre (*a*), son neveu, naquirent aussi à Sybaris.

---

qu'ils n'honoreroient pas des hommes plus que les dieux. Cette réponse leur fit croire que leur bonheur étoit inaltérable. Cependant un Sybarite, mécontent d'un de ses esclaves, le poursuivit un jour jusques dans un temple voisin, et le maltraita même au pied de l'autel qu'il tenoit embrassé. Ce malheureux se réfugia sur le tombeau du pere de son maître, qui, jusques-là impitoyable, s'attendrit, et sentit expirer sa colere. L'oracle étoit accompli, l'homme avoit été plus respecté que le dieu. La destruction de la ville suivit de près cet événement. Mais une cause plus probable lui attira la malédiction du ciel. Crotone lui ayant envoyé une ambassade de 30 citoyens distingués, les Sybarites les égorgerent sous des prétextes frivoles, et du haut des murailles jetterent leurs corps dans les fossés de la ville, où ils les laisserent sans sépulture. Crotone arma aussitôt pour venger le droit des gens violé. Milon, ce célebre athlete, qui joignoit à la force la plus extraordinaire un courage aussi grand, commanda leur armée, et vainquit les Sybarites en bataille rangée, sur les bords de l'Hylias, 508 ans avant notre ere. Il fit ensuite le siege de leur ville; et ayant trouvé le moyen d'y conduire par des canaux les eaux des deux fleuves, il renversa leurs murs, détruisit leurs possessions, égorgea la plus grande partie des habitants, et mit ainsi fin à la plus singuliere république qui ait jamais existé.

(*a*) J'ignore, ne l'ayant vu nulle part, qu'Alexis soit né à Sybaris; mais Ménandre, son neveu, naquit certainement à Athenes, 342 ans avant Jésus-Christ. Il fut disciple de Théophraste, et devint le chef de la nouvelle comédie. Plutarque le préfere infiniment à Aristophane. Il mourut âgé de 52 ans.

Le Crathis traînoit avec son gravier beaucoup de paillettes d'or. C'est sur ses rives qu'aborda, dit-on, une sœur de Didon, après la mort de cette princesse. Ceux qui ont rapporté cette anecdote ont probablement voulu parler de la princesse Anne, que Virgile donne pour sœur à Didon ; mais aujourd'hui il est démontré que si Énée est abordé en Italie après le siege de Troie (dont l'époque est maintenant fixée à 1294 avant Jésus-Christ), il n'a jamais pu connoître Didon, qui a fondé Carthage 882 ans avant Jésus-Christ, et par conséquent plus de 400 ans après la prise de Troie. L'histoire ne lui donne qu'un frere (Pygmalion, roi de Tyr). Il est présumable que Virgile lui a fait présent d'Anne pour sœur, comme d'Énée pour amant; et le voyage de cette princesse sur les bords du Crathis me paroît plus que douteux.

Les vins de Thurium et de ses environs avoient une grande réputation. Pline en fait un éloge pompeux. Le moine Barris assure que la plupart des côteaux voisins des ruines de cette ville n'ont rien perdu de leur réputation, et qu'ils la méritent par la bonté de leurs vins. On ne les vendange qu'après les premieres gelées.

Le philosophe Hippodamus étoit de Thurium. Il avoit composé plusieurs traités, entre autres sur l'amitié et sur le bonheur. Stobée nous en a conservé quelques fragments qui font regretter le reste. Clément d'Alexandrie lui a prodigué les plus grands éloges. On peut encore citer plusieurs illustres personnages nés dans cette ville, entre autres Théano, fille de Lycophron et femme de Caristus; elle étoit de la secte de Pythagore, écrivit sur son maître, fit l'éloge d'Hippodamus son concitoyen, et adressa des avis aux femmes, ADMONITIONES AD MULIERES: l'historien Éradœ,

tius Cyromachus, qui, le premier, rassembla sous un seul point de vue les opinions des philosophes, pour les examiner dans leurs rapports mutuels: le poëte Patrocle, l'orateur Lysias (*a*), les athletes Domon, Dionysidore, Euthydemus, etc. Ce dernier étoit si estimé pour sa sagesse, que Platon l'a louée plusieurs fois, et il lui dédia un de ses ouvrages intitulé Euthydemus.

Le site de Sybaris est aujourd'hui couvert de bois et de pâturages. Un aqueduc souterrain de cette ville infortunée existe encore. Il lui amenoit de l'eau d'un lieu nommé Aliano, situé à près de 18 milles, en remontant les bords de l'Acri, et passe sous le lit de plusieurs rivieres. Il falloit que cette eau fût bien bonne et bien abondante, ou eût quelque vertu particuliere, pour avoir déterminé les Sybarites à construire un objet d'une aussi grande dépense.

Cet aqueduc n'est pas fait comme ceux que tout le monde connoît, car au lieu d'aller en droite ligne, il décrit plusieurs courbes, ce qui l'alonge beaucoup, sans qu'il soit possible de deviner la cause d'une si bizarre construction. L'eau y couloit dans des tuyaux de mattoni ou de terre cuite, encaissés dans un double mur de quatre palmes de haut, et recouvert en maçonnerie, comme les aqueducs souterrains de Rome.

(*a*) Je ne crois pas qu'il soit né à Thurium. Il étoit fils de Céphalus de Syracuse, et n'avoit que 15 ans lorsqu'il fut choisi avec deux de ses freres pour être du nombre de ceux qui formerent la colonie que les Athéniens envoyerent fonder ou augmenter Thurium dans la 84e olympiade, 434 ans avant Jésus-Christ. Il retourna à Athenes à l'âge de 48 ans, et s'y distingua par un mérite particulier, qui l'a fait regarder comme un des plus grands orateurs grecs. Il mourut âgé de 81 ans. On lui attribue 325 harangues.

LE PAYS DES BRUTIENS.

Fort près de Sybaris commençoit le pays des Brutiens. La contrée qu'ils habitoient forme une péninsule entre le golfe de Tarente et la mer inférieure. Du côté par où elle tient au continent, ses bornes étoient le Laüs et le Crathis. Annibal ne pouvant protéger également tous les alliés qu'il s'étoit faits, à cause de leur éloignement respectif, les rassembla dans cette péninsule, moins exposée aux insultes des Romains.

On ne sait que des fables sur l'origine des Brutiens. Justin nous a conservé quelques détails sur l'éducation qu'ils donnoient à leurs enfants. Au sein des forêts, parmi les pâtres, ils les endurcissoient à la fatigue dès leur plus bas âge. Sans vêtements, sans feu, exposés à toutes les intempéries de l'air, aux attaques imprévues des bêtes féroces, et à cette lutte perpétuelle de la nature contre l'homme sauvage, ces jeunes éleves de la nécessité exerçoient toutes leurs forces, et contractoient de bonne heure cette âpre rudesse qui seule fait les guerriers dans les temps où le succès dépend de la vigueur du soldat, et que la guerre n'est pas encore réduite en art. Ils n'avoient d'autre nourriture que le gibier qu'ils tuoient à la chasse, d'autre boisson que l'eau des fontaines, le sang des bêtes féroces, ou le lait de leurs troupeaux. Redoutables aux nations voisines par leurs excursions continuelles, ils les forcerent à chercher des vengeurs dans la Sicile. Denys, fatigué des plaintes continuelles que lui portoient contre eux ses alliés des terres italiques, leva une armée d'Africains pour exterminer les ennemis du repos public. Son entreprise échoua, et depuis cette époque les Brutiens devinrent tous

les jours plus puissants. L'armée d'Alexandre, roi d'Épire et des Molosses, fut taillée en pieces par eux, lorsqu'il alloit au secours des Tarentins.

Sur la rive méridionale et près des bords de l'Achéron, périt ce même Alexandre, trompé par un oracle.

Après avoir traversé le fleuve, on trouvoit Carillæ, que M. Danville nomme Cerilli (Cirella) et Portum Parthenium, ouvrage des Phocéens. Cydrus et Clampetia (maintenant Cetraro et Amantæa) venoient ensuite, et conduisoient à Tempsa ou Temesa (Melivito), qui, dans la géographie de Strabon, est la premiere ville des Brutiens. Placée sur une éminence, et protégée par une citadelle que la nature et l'art ont fortifiée à l'envi, cette ville présente l'aspect le plus imposant. Tempsa, chantée par Homere et par Lycophron, est de la plus haute antiquité, et fut d'abord bâtie et habitée par les Ausoniens. Thoas l'Étolien s'en empara, et y établit ses compagnons, qui en furent chassés dans la suite par les Brutiens.

Près de cette ville, on voit encore les débris d'un petit temple dédié à Polita, compagnon d'Ulysse. Les barbares qui le tuerent lui érigerent ce monument pour appaiser ses mânes et les dieux irrités. Des mines d'or et d'airain, qu'on n'a cessé d'exploiter que depuis quelque temps, illustrerent toute cette contrée, et lui mériterent les éloges de plusieurs poëtes. L'insatiable Verrès ravagea du poids de son autorité cette riche contrée, sans que tout ce qu'il pilla pût assouvir sa criminelle avarice.

Terina (Santa-Eufemia) suit de fort près la ville de Tempsa. Au pied de ses murs coule l'Ocinarus qui se jette dans le golfe Terinæus (de Sainte-Euphémie). Le fleuve Lametes (l'Amato), qui s'y jette aussi, donnoit

son nom à la ville de Lametia, absolument détruite maintenant. Aucune ville n'illustroit le cours de l'Angitula (Angitola). Près de ce fleuve étoit Hipponium, depuis nommée Vibo (Bivona). Les Romains lui donnerent aussi le nom de Valentia. Étienne prétend qu'elle fut fondée par le Phocéen Hippo. Il est vrai que des Phocéens la possédérent pendant plusieurs siecles. Les Locriens en bâtirent une partie et usurperent le reste après l'extinction des Phocéens, et en furent chassés à leur tour par les Romains.

La beauté de ses prairies émaillées de fleurs a donné lieu à la fable qui assuroit que Proserpine venoit y former des bouquets. Cette tradition fit naître l'usage où étoient les femmes de cette ville de cueillir elles-mêmes les fleurs dont elles composoient des guirlandes pour orner leur parure. Les plaines de Vibo étoient souvent, au lever du soleil, couvertes d'un essaim de jeunes beautés qui y cherchoient une parure simple et fraîche comme elles. C'est là que Gélon fit planter et décorer un agréable verger, connu sous le nom de corne d'Amalthée, nom qu'il lui donna lui-même.

Cicéron y séjourna en allant en exil. Il parle longuement dans l'oraison PRO DOMO SUA, de l'hospitalité avec laquelle il fut reçu dans toutes les villes de Calabre.

Proserpine avoit un temple célebre à Hipponium. Les Romains, grands adorateurs de cette déesse, dépenserent des sommes immenses pour réparer le temple. Il y avoit aussi un temple de Minerve rempli de colonnes du plus beau marbre. Robert Guiscard les fit transporter à Mileto, où il résidoit alors, et les employa à orner l'église et le palais épiscopal; on les y voit encore aujourd'hui.

Dans les environs étoit Subricinum (Belforte), arrosé par le fleuve Angitola, célebre maintenant par son abbaye de chartreux, fondée par Roger, frere de Robert Guiscard. Le corps de saint Bruno est déposé dans l'église de cette chartreuse.

A la même latitude, mais sur le bord de la mer, on trouve Tropæa, qui a conservé son nom antique, ainsi que Nicotera. A l'embouchure du fleuve Metaurus (le Metauro) étoit Portus Orestis, puis Tauriana, probablement maintenant Seminara, célebre par la bataille que gagna Consalve de Cordoue sur les François commandés par le maréchal d'Aubigny, qui y fut pris.

Scylla, ou Scyllæum, étoit une ville, un rocher ou un promontoire. Pline est le seul qui en ait fait une ville, d'après Solin. Quoi qu'il en soit, c'est un lieu fameux dans la fable.

Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charybdis
Obsidet: atque imo barathri ter gurgite vastos
Sorbet in abruptum fluctus, rursusque sub auras
Erigit alternos, et sidera verberat undâ.
At Scyllam cæcis cohibet spelunca latebris,
Ora exertantem, et naves in saxa trahentem.
Prima hominis facies, et pulchro pectore virgo
Pube tenus: postremo immani corpore pristis,
Delphinum caudas utero commissa luporum.
Præstat trinacrii metas lustrare Pachyni
Cessantem, longos et circumflectere cursus,
Quàm semel informem vasto vidisse sub antro
Scyllam, et cæruleis canibus resonantia saxa.

AEneid. L. III, v. 420.

« A droite est Scylla, et à gauche l'implacable Charybde. Trois fois
« celle-ci engloutit les flots dans un profond abîme, et trois fois elle
« les revomit dans les airs, et les lance jusqu'aux astres. Scylla, enfon-

« cée dans le creux d'une caverne obscure, avance la tête hors de son « antre et attire les vaisseaux sur ses rochers. Ce monstre depuis la tête « jusqu'à la ceinture est une femme d'une beauté séduisante. Poisson « monstrueux dans le reste de son corps, son ventre de loup se ter- « mine par une queue de dauphin. Ne craignez pas d'alonger votre « route; il vaut mieux, en prenant un long détour, doubler le pro- « montoire de Pachyn, que de voir dans son antre hideux la redouta- « ble Scylla, et que d'entendre les rochers d'alentour retentir de l'a- « boiement des chiens dont elle est entourée. »

Plus près des côtes de Sicile et vis-à-vis le promontoire Pelorum, on voyoit celui de Cœnis (Capo Cenide) séparés par un détroit de 12 stades seulement. Ils sembloient avoir été joints ensemble. Le Cratais, dont parle Pline, (le Sfalazza) se perdoit dans le détroit près d'une colonne, ou peut-être d'une statue, élevée sur le bord de la mer.

A cent stades plus loin est située la ville de Rhegium (Reggio), ville d'une si haute antiquité que tous les écrivains grecs et latins ont vu l'origine de son nom dans la secousse qui sépara la Sicile de l'Italie. Virgile a chanté cette irruption de la mer:

. . . . Venit medio vi pontus, et undis
Hesperium Siculo latus abscidit; . . . .

AEneid. L. III, v. 417.

« La mer s'ouvrit un passage, détacha l'Italie de la Sicile, et forma « le détroit qui les sépare.

Rhegium fut dans la suite habitée par des Chalcidiens, auxquels, selon Strabon, se joignirent les Messéniens exilés de leur patrie.

Il ne reste que très peu de vestiges de cette ville antique; quelques vieux murs de briques ou de mattoni, qui pa-

roissent avoir fait partie d'un temple, mais si fort endommagé qu'il est impossible d'en déterminer la forme.

La situation de Reggio est charmante, ses environs sont délicieux : de quelque côté qu'on y porte les yeux, on ne voit que des campagnes couvertes de mûriers, d'orangers, de citronniers, que des prairies verdoyantes, émaillées de fleurs, que des côteaux ombragés de vignes et de figuiers. La plus grande partie de la soie que fournit la Calabre vient de ce canton.

De Reggio pour aller à Locres, on suivoit le bord de la mer, en passant par plusieurs endroits qui ne valent pas la peine d'être connus. Hyporum aujourd'hui Capo-di-Spartivento, est le lieu le plus méridional de toute l'Italie.

La ville de Locres fut fondée par les Locriens de Naryce ou Naryx, ville de la Locride en Grece.

Hîc et Narycii posuerunt mœnia Locri.
AEneid. L. III, v. 399.

« C'est là que les Locriens de Naryce ont établi leur colonie. »

Les Locriens furent amis et alliés des Romains, et ce fut pour cela qu'Amilcar mit le siege devant leur ville, et ravagea toutes leurs possessions. Ils en furent mal payés, car les troupes que Rome leur envoya pour les défendre leur causerent cent fois plus de maux que n'auroient fait tous leurs ennemis. Il est vrai que le sénat les punit sévèrement, mais c'est un dédommagement bien foible pour qui a été cruellement outragé.

Le Philosophe Zaleucus (*a*) naquit à Locres. Aristote,

(*a*) C'est lui qui le premier a dit « que dans une ville où la brigue « regne, et où les richesses donnent la même considération que les ta- « lents et la vertu, les loix sont comme une toile d'araignée, où les mou-

Cicéron et Athénée en ont parlé avec de grands éloges : Stobée a recueilli ses loix dont il nous a conservé quelques unes. Timée dut aussi le jour à cette ville : c'est le premier qui ait traité de la nature du monde, de l'éternité des ames, et qui ait fondé ses théories sur l'observation de la nature. Eusebe et Clément d'Alexandrie ont cité avec les plus grands éloges un passage où ce philosophe défend la pureté de l'essence divine, contre les interprétations de quelques sophistes incrédules, et prouve très clairement que Dieu ne peut avoir été engendré.

La ville de Locres a eu deux sites différents. En premier lieu les Locriens s'établirent un peu au-dessus du promontoire Zephyrum ; mais quelque temps après ils porterent leur établissement à l'endroit, à-peu-près, où est aujourd'hui la ville de Gerace. On voit encore ses ruines

« cherons seuls se prennent, étant trop foible pour arrêter la guêpe et « le frêlon. »

Pour réprimer le luxe, il porta un décret par lequel il étoit permis aux courtisanes seules, et à ceux qui vivent du produit de leurs prostitutions, de porter des pierreries et des habits recherchés. Par ce moyen il fit en peu de temps ce que n'ont jamais pu les loix somptuaires. Probablement c'étoit encore à lui que les Locriens devoient l'usage de ne point pleurer les morts, mais de faire un grand repas après leurs funérailles. Ils s'y réjouissoient du bonheur qu'avoit leur ami ou parent d'avoir quitté le séjour des épreuves pour passer à celui des récompenses. Ayant fait une loi qui condamnoit les adulteres à perdre les yeux, et son propre fils ayant été convaincu d'avoir mérité cette punition ; sa jeunesse, ses talents, sa bonne grace, et sur-tout la reconnoissance qui étoit due à son pere, attendrirent le peuple en sa faveur. On voulut le dérober à la sévérité des loix. Mais Zaleucus fut inflexible ; et pour satisfaire également à sa tendresse, et à ce qu'il croyoit devoir au bien public, il ne fit crever qu'un œil au coupable, et s'en creva un à lui-même : ainsi la loi, quoiqu'éludée, eut son entier effet.

au pied de cette nouvelle ville, située sur le sommet d'une montagne; et on en découvre assez pour juger de la forme de l'ancienne Locres. Ces débris couvrent sans doute beaucoup de richesses en marbres, en statues, en médailles; mais on ne s'est pas encore avisé d'y faire fouiller.

Le fleuve Sagra coule entre Locres et les ruines de l'ancienne Altanum qui n'existe plus. Cicéron nous apprend que ce fut sur les bords de cette riviere que se donna la terrible bataille où 15000 Locriens taillerent en pieces 80 mille Crotoniates. Caulon ou Caulonia (Castel vetere), ville célebre, et l'une des plus considérables de cette contrée, n'est plus qu'un misérable village. M. le Baron de Riedezel se trompe évidemment en prétendant que Squillace a été bâtie sur ses ruines; ces deux villes sont éloignées de 80 milles l'une de l'autre, c'est-à-dire de la Squillace qui existe maintenant, car il y a 9 milles de plus de Caulonia a Catanzaro, bâtie sur les ruines de Scyllacium, que l'on a cru long-temps avoir été remplacée par Squillace, ce qui est absolument faux (*a*).

(*a*) Le rédacteur du voyage pittoresque du royaume des deux Siciles dit en parlant de Scyllacium (discours préliminaire du 3e vol. pag. XXXIV): « Cette ancienne ville a été remplacée par une ville moderne, à laquelle on a donné le nom de Squillace ». 1o. S'il avoit pris la peine de comparer la position de Scyllacium dans M. Danville, et celle de Squillace dans Zannoni, il auroit vu que ces deux emplacements sont bien éloignés l'un de l'autre, et que par conséquent l'une ne peut avoir été bâtie sur l'emplacement de l'autre. 2o. S'il avoit lu attentivement le journal de M. de Non, au lieu d'en copier une partie préférablement à l'autre, sans savoir pourquoi, il auroit vu que cet excellent observateur s'est bien apperçu que Squillace n'a jamais été bâtie sur les ruines de Scyllacium, mais que c'est Catanzaro qui a été construite de ses débris.

Aristote nous apprend qu'après l'incendie des écoles de Pythagore et la dispersion de la plupart de ses disciples, il se fit dans cette contrée un grand changement dans les affaires. Les villes voisines suivirent l'impulsion que leur donna Caulonia. Sybaris et Crotone formerent avec elle une ligue offensive et défensive, et elles bâtirent à frais communs un temple à Jupiter Omenius, où leurs députés s'assembloient pour délibérer de la paix, de la guerre, et de l'administration intérieure. Mais les ravages du tyran Denys et ensuite des Gaulois, alors errants dans l'Italie, troublerent cette union, et en empêcherent les effets : elle fut dissoute avant d'avoir pu rien faire de bien utile.

On voit encore, près de Squillace, trois arches d'un ancien aqueduc, qui conduisoit vraisemblablement de l'eau à Caulonia. Ces arches sont de superbes pierres de taille. Plus près de la mer est un tombeau antique de briques, entièrement semblable, par la forme, au tombeau de Cœcilia Metella à Rome. La partie supérieure est ronde, la partie inférieure quarrée. Il est bien conservé, mais sans inscriptions. Sur le promontoire appellé Capo Mezzo ou Capo d'Orignano, au pied du mont de la Sibylle, vis-à-vis l'endroit où étoit jadis l'isle de Calypso, engloutie par la mer, entre Capo Rizzuto et Capo delle Colonne, le baron de Riedezel a découvert les débris d'une ville qu'il croit avoir été assez considérable. Tout ce qu'on y distingue est un petit temple rond, où l'on peut encore reconnoître la niche qu'occupoit la statue de la divinité ; un magasin d'eau, de forme quarrée, construit en briques ; des bâtiments souterrains le long de la mer, et quelques pavés de mosaïque qui paroissent les débris d'anciens palais. L'Italia Antiqua de Cluvier, ni aucun auteur ancien, ne font

mention de cette ville ; et MM. de Non et Swinburne, qui ont examiné toute cette contrée avec la plus scrupuleuse attention, n'en disent pas un mot, ni même de ses ruines.

Crotone étoit située sur cette même côte assez près de la mer ; des Achéens à qui les dieux avoient ordonné ce grand ouvrage, la bâtirent, ayant à leur tête Myscellus. Il fut aidé dans son entreprise par Archias, fondateur de Syracuse. On n'est point d'accord sur l'époque où elle fut exécutée. Strabon, d'après Ephorus, prétend que Crotone existoit avant l'arrivée des Achéens en Italie, qu'ils ne firent que l'augmenter, et lui donner un nom grec, et que jusqu'alors elle avoit été habitée par les anciens Japygiens. Long-temps elle fut puissante ; ses armes devinrent l'effroi de toutes les villes voisines ; et les Romains eux-mêmes furent obligés d'employer la ruse pour la subjuguer. Cependant lorsqu'elle tomba dans leurs mains, elle n'étoit plus la même, ni pour les mœurs, ni pour le respect des loix, ni pour la discipline militaire. Un grand pouvoir y avoit introduit les richesses, le luxe, la corruption. C'est après la destruction de Sybaris que cette malheureuse révolution commença ; depuis ce moment la décadence fut sensible d'année en année, jusqu'à ce qu'enfin Crotone alla s'engloutir dans une vaste puissance qui devoit attirer à elle tout l'univers. Comme les trois promontoires appellés dans l'antiquité Japygiens n'en composent qu'un seul dans Cellarius, il les comprend tous sous le seul nom de promontoire Lacinium. C'est là qu'étoit le célebre temple de Junon Lacinienne, que dans le cours de plusieurs siecles les peuples avoient enrichi de dons superstitieux, et que Valerius Flaccus pilla sans respect, crime dont, au rapport de Tite Live, il fut puni par une mort affreuse. Il

n'existe plus que quelques débris de ce temple. Comme ceux de Pæstum et d'Agrigente, il étoit d'ancien ordre dorique : sa longueur de cent trente-deux pas ordinaires, et sa largeur de soixante-six, annoncent un édifice d'un genre d'architecture digne, par sa grandeur, par sa magnificence, et des plus grands maîtres de l'art, et de la divinité qui y fut long-temps adorée. On a observé que les murs en étoient construits de briques et de pierres. Le temps n'a épargné qu'une seule colonne ; elle faisoit partie de la colonnade qui passoit derriere la nef. Sa petitesse relativement à la grandeur de l'édifice a étonné tous les voyageurs. Elle n'a que vingt cannelures, au lieu de vingt-une qu'elle devroit avoir comme toutes les colonnes du même ordre.

Les prétendus restes de l'école de Pythagore sont des murs du temple, dont jusqu'aujourd'hui on n'avoit pas cherché à déterminer la grandeur. Cette grandeur connue, il est évident qu'il s'étendoit beaucoup plus loin qu'on ne l'avoit cru d'abord; et tout ce qu'on a imaginé pour assigner l'usage d'une partie de ces murs tombe de lui-même maintenant, comme tant d'autres conjectures.

Crotone moderne, assise sur le bord du lac, à 6 milles du promontoire, est la ville de l'Italie, et peut-être du monde entier, la moins habitable. Sa population diminue tous les jours; et l'air empesté qu'on y respire, s'il n'empêche pas que quelques artisans pauvres, quelques pêcheurs sans autre ressource que leurs filets, quelques nobles plus misérables encore, ne viennent s'y établir, il empêche du moins qu'ils n'y vieillissent et n'y laissent des enfants pour les remplacer après leur mort.

Pétilie étoit située un peu au nord de Crotone, près du

promontoire de Crimiza, aujourd'hui Capo d'Alice. Cette ville passoit pour être l'ouvrage d'OEnotrius ou de Philoctete. Ceux qui lui donnent ce héros pour fondateur, disent qu'il aborda sur cette côte après le siege de Troie, et que, peu content de s'être illustré par des combats mémorables, il voulut donner à son nom une célébrité pacifique. Apollodore prétendoit qu'il avoit bâti Chona sur le même promontoire; et de là, ajoutoit-il, le nom de Chones qu'ont porté long-temps les peuples de toute cette contrée.

De ce côté le fleuve Hylias (aujourd'hui Trionto) bornoit le territoire des Crotoniates, qui, de l'autre, s'étendoit jusqu'à Scyllacium. Combien devoit être peuplée cette étendue de côtes d'environ 75 milles de longueur, puisque ces historiens assurent que l'armée des Crotoniates contre les Sybarites étoit de 300 mille combattants! Lorsque l'on se rappelle que la grande Grece a été le pays de l'univers le plus peuplé et le mieux cultivé, il est impossible de ne pas déplorer le sort funeste d'un si beau pays, condamné depuis tant de siecles à se voir dépérir chaque jour, et à devenir enfin, avant peu, un séjour empesté, abandonné de toute la nature.

Ruscia ou Ruscianum ou Roscianum, maintenant Rossano, quoiqu'appartenant aux Thuriens, étoit comprise dans les terres des Brutiens et marquoit leurs limites.

Fin du second volume.

TABLE

DE CE VOLUME.

L'approbation et la permission se trouveront à la fin du quatrieme volume.

